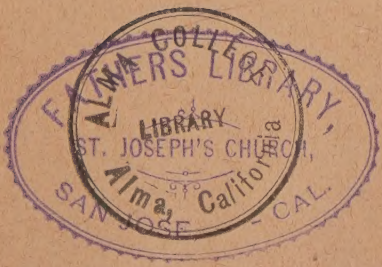
ŒUVRES

SPIRITUELLES

DU P. JUDDE

I



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE).

RETRAITE

SPIRITUELLE

APPELÉE

GRANDE RETRAITE DE TRENTE JOURS

SUIVIE

DES RÈGLES SUR LE DISCERNEMENT DES ESPRITS

DE L'INSTRUCTION SUR L'ART DE SE CONNAITRE SOI-MÊME

DE QUELQUES MÉDITATIONS

SUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

ET DE

TABLES DES MÊMES MÉDITATIONS

Que pourront choisir dans la Grande Retraite
ceux qui en voudront une de huit ou dix jours

Par le P. JUDDE
De la Compagnie de Jésus

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
J886
Alma, California

ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, CAL.

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & Cie

RUE BONAPARTE, 90

1907

6405

PRÉFACE (1).

PARMI les auteurs qui ont écrit dans le dernier siècle sur la perfection chrétienne et la vie spirituelle, le P. Judde tient sans contredit un rang distingué. La solidité, jointe à l'onction, fait de ses œuvres une collection précieuse à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la piété. Nous allons d'abord faire connaître l'auteur; nous parlerons ensuite de ses ouvrages, et enfin de l'édition que nous en publions aujourd'hui

Le P. Judde naquit à Rouen le 21 décembre 1661, d'une très-bonne famille de négocians connus par d'excellentes qualités, et surtout par beaucoup de probité : un d'entre eux fut anobli, sous le roi Louis XV, pour les services qu'il avait rendus à l'Etat (2). Il entra dans la Compagnie de Jésus, et l'éditeur d'un de ses ouvrages, assure qu'il passa toujours pour « un

(1) Cette préface est, pour le fond, de l'ancien éditeur, M. l'abbé Lenoir-Duparc; nous y avons fait seulement diverses additions et quelques changemens.

(2) Le chevalier Judde.

» homme d'esprit, un vrai religieux, singuliè-
» rement attaché aux devoirs de son état, et
» rempli de zèle pour le salut du prochain. Il
» avait des talens, entre autres celui d'annon-
» cer la parole de Dieu, qu'il exerça long-temps
» en province et à Paris, avec succès et avec
» fruit (1). » Comme il était très-versé dans la théologie, dans la vie ascétique, dans la conduite des ames, dans la lecture de l'Ecriture-Sainte, on le nomma directeur du second noviciat, à Rouen, où les jeunes jésuites prêtres (après avoir enseigné les humanités, et étudié pendant quatre ans en théologie) étaient formés au ministère apostolique, et faisaient leurs vœux solennels à trente-trois ans. Ensuite il fut recteur et directeur du premier noviciat, à Paris, où l'on préparait les jeunes novices d'environ dix-sept à dix-huit ans, aux fonctions de l'état qu'ils devaient embrasser après deux ans d'épreuves.

Le P. Judde paraissait un peu froid au premier abord, quoiqu'il fût d'un naturel assez gai, tendre même et compatissant, et d'une attention qui entrait dans le plus grand détail

(1) Voyez la *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses*. Ouvrage posthume. A Paris, chez Gissey et Bordelet, 1746 Preface, pag. 5 et 6.

à la moindre incommodité de ses novices. Sans être aussi rapide que le P. Bourdaloue dans la manière de prêcher, il n'était pas moins convaincant ni moins profond en traitant les grandes vérités du salut. Ce qui le distingue dans les Retraites qu'il nous a laissées, c'est qu'il parle toujours à la raison avec force et sans rien outrer; d'ailleurs, pathétique et plein d'onction quand les sujets le demandent. Il est difficile de lire sans être attendri, la troisième partie de sa grande Retraite sur les souffrances du Sauveur. L'impression était bien plus forte encore quand il donnait une Retraite, et qu'il exposait l'excès des souffrances, et la patience, et l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. L'auditoire fondait en larmes, et souvent l'orateur pleurait avec eux.

Le P. Bourdaloue l'estimait infiniment, et souhaita, en mourant, qu'on lui confiât tous ses papiers. Mais ce grand prédicateur avait mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande; car il avait conseillé au supérieur de choisir le P. Judde pour succéder au directeur du noviciat de Rouen, poste très-important. Le supérieur sentit de la répugnance à lui faire cette proposition, c'était l'interrompre au milieu du succès de ses prédications. Il

» homme d'esprit, un vrai religieux, singuliè-
» rement attaché aux devoirs de son état, et
» rempli de zèle pour le salut du prochain. Il
» avait des talens, entre autres celui d'annon-
» cer la parole de Dieu, qu'il exerça long-temps
» en province et à Paris, avec succès et avec
» fruit (1). » Comme il était très-versé dans la théologie, dans la vie ascétique, dans la conduite des ames, dans la lecture de l'Ecriture-Sainte, on le nomma directeur du second noviciat, à Rouen, où les jeunes jésuites prêtres (après avoir enseigné les humanités, et étudié pendant quatre ans en théologie) étaient formés au ministère apostolique, et faisaient leurs vœux solennels à trente-trois ans. Ensuite il fut recteur et directeur du premier noviciat, à Paris, où l'on préparait les jeunes novices d'environ dix-sept à dix-huit ans, aux fonctions de l'état qu'ils devaient embrasser après deux ans d'épreuves.

Le P. Judde paraissait un peu froid au premier abord, quoiqu'il fût d'un naturel assez gai, tendre même et compatissant, et d'une attention qui entrait dans le plus grand détail

(1) Voyez la *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses*.. Ouvrage posthume. A Paris, chez Gissey et Bordelet, 1746 Preface, pag. 5 et 6.

à la moindre incommodité de ses novices. Sans être aussi rapide que le P. Bourdaloue dans la manière de prêcher, il n'était pas moins convaincant ni moins profond en traitant les grandes vérités du salut. Ce qui le distingue dans les Retraites qu'il nous a laissées, c'est qu'il parle toujours à la raison avec force et sans rien outrer ; d'ailleurs, pathétique et plein d'onction quand les sujets le demandent. Il est difficile de lire sans être attendri, la troisième partie de sa grande Retraite sur les souffrances du Sauveur. L'impression était bien plus forte encore quand il donnait une Retraite, et qu'il exposait l'excès des souffrances, et la patience, et l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. L'auditoire fondait en larmes, et souvent l'orateur pleurait avec eux.

Le P. Bourdaloue l'estimait infiniment, et souhaita, en mourant, qu'on lui confiât tous ses papiers. Mais ce grand prédicateur avait mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande ; car il avait conseillé au supérieur de choisir le P. Judde pour succéder au directeur du noviciat de Rouen, poste très-important. Le supérieur sentit de la répugnance à lui faire cette proposition, c'était l'interrompre au milieu du succès de ses prédications. Il

la lui fit cependant. Le P. Judde demanda vingt-quatre heures pour y penser, et le lendemain il assura son supérieur de sa parfaite disposition à suivre ses intentions.

Cet emploi l'obligeait de se livrer à un nouveau genre de prédication et d'étude. Cas de conscience, instructions familières, morale plus détaillée, exhortations et conférences fréquentes; nul jour oisif pendant toute l'année, et d'ailleurs, pendant les trente premiers jours de suite, donner trois méditations par jour, sans compter bien des petites consultations particulières. Or, dans une telle position, il n'aurait pu se charger des manuscrits du P. Bourdaloue, et peut-être même que les supérieurs ne jugèrent pas à propos de le lui proposer. Quoi qu'il en soit, il se livra tout entier à son emploi, et le remplit pendant plusieurs années avec autant de zèle que de succès. C'est vers 1704 qu'il avait été chargé du noviciat de Rouen; il fut ensuite chargé de celui de Paris jusqu'en 1721 : il en sortit pour entrer à la retraite de ce même noviciat de Paris, et de là à la maison professe rue Saint-Antoine, où il mourut en 1735.

Pendant qu'il dirigeait le noviciat de Rouen, ses novices, charmés de ses discours et de son

zele, obtinrent de lui la liberté de récrire ses manuscrits. Dès que ces manuscrits commencèrent à se répandre parmi les personnes de piété, il s'en fit beaucoup de copies, qui furent altérées dans plusieurs endroits. Des religieuses crurent aussi pouvoir y changer bien des choses, pour les accommoder à leur état. Les copies se multiplièrent. Chacun se vantait d'avoir les manuscrits les plus exacts. J'en ai lu un très-grand nombre, dit l'abbé Lenoir-Duparc, et les ayant comparés, page par page et ligne par ligne, avec l'exemplaire que j'avais écrit sous les yeux de l'auteur en 1721, je m'aperçus aisément que ces différentes versions n'étaient que des erreurs de différens copistes, et non pas des *variantes*, comme les appelaient quelques personnes, fort mal à propos, puisque ce n'était pas l'auteur qui avait fait ces changemens. Il y a deux exemplaires que je regarde comme authentiques : l'un que j'ai écrit ou fait écrire sous les yeux du P. Judde, en 1721, l'autre que le P. Judde lui-même a relu depuis, et auquel il a ajouté de sa main plusieurs mots dans toute la suite des méditations de la grande Retraite. J'ai l'un et l'autre entre les mains. Un troisième manuscrit, qu'il a aussi revu, et que j'ai lu depuis quelques années, contient sa grande Re-

traite. Il n'a changé que la première Méditation sur la *Fin de l'homme*. Du premier point il en a fait trois ; il en a rendu la morale plus étendue et plus générale, et a supprimé le second et le troisième point, qui regardaient l'état religieux. J'ai suivi cette dernière correction; mais je n'ai pas cru devoir perdre cette espèce de variante, et je l'ai placée, avec les deux points qui la suivent, à la tête de la Retraite des religieuses. Les manuscrits s'étant ainsi multipliés, on fit imprimer plusieurs des écrits du P. Judde, particulièrement plusieurs Retraites tirées de la sienne.

La première est une Retraite pour les personnes religieuses, qui parut en 1746 (1). Les méditations sont trop courtes pour les personnes du monde, qui ne seraient pas accoutumées à méditer, mais très-bonnes pour des religieuses qui sont dans cet usage. On y a joint de bonnes considérations.

En 1757, parut une autre Retraite fort estimée (2). L'éditeur, que M. Barbier (3) nous ap-

(1) Voyez ci-devant, page *vj*.

(2) *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi et sur les principaux mystères de la Passion.* Chez Debure l'aîné, quai des Augustins, 1757.

(3) *Examen critique des dictionn. histor.*, t. 1^er^, pag. 480, et *Dictionn. des Anonymes*, t. 3, n.° 15672.

prend avoir été l'abbé le Mascrier, en faisant l'éloge de l'auteur dans sa préface (1), ne l'avait cependant point nommé : mais ceux qui avaient lu les écrits du P. Judde, le reconnurent à certains traits qui lui sont propres, et qu'on remarqua dans le livre dont nous parlons. On y lut ces mots précis et énergiques sur la fin de l'homme : « Je suis de Dieu, de Dieu » seul, tout de Dieu, toujours de Dieu... Donc » je dois être à Dieu seul, tout à Dieu, tou» jours à Dieu, etc. » L'éditeur avait fait quelques légers changemens, compliqué et combiné plusieurs méditations, et ajouté une méditation assez faible, et de sa façon, sur la Communion. Il avait aussi omis des méditations très-belles : *la Pensée de l'éternité; l'Intérieur de Jésus-Christ.* C'est que l'éditeur ayant destiné cette Retraite au temps de la semaine sainte, a dû se borner dans le nombre et le choix des méditations. Au reste, on ne peut nier qu'il n'ait apporté beaucoup de soin pour rendre cet ouvrage utile. Loin cependant de vouloir partager avec le véritable auteur la gloire de l'invention, il la lui laisse tout entière, et se fait honneur à lui-même en le désignant sous le nom d'une *Personne pieuse et éclairée*,

(1) Préface, pag. 5 et 6.

d'un grand maître, et d'un théologien profond..... On a su d'ailleurs qu'il avait de grandes obligations à l'auteur.

En 1776, le P. Querbeuf publia les sermons du P. Charles Frey de Neuville, célèbre prédicateur, de la Compagnie de Jésus. Le 8e et dernier volume contient une Retraite de neuf jours : parmi les méditations qui la composent, il en est plusieurs qui ont une grande ressemblance avec celles du P. Judde. L'abbé Lenoir-Duparc pense que le P. de Neuville avait dessein de donner au public une Retraite sous le nom du P. Judde, qui fût un peu différente des deux Retraites déjà imprimées, et qui ne fût point bornée au seul état religieux, comme la première, ni fixée à la semaine sainte, comme la seconde ; et que les éditeurs ayant trouvé, après sa mort, parmi ses papiers, cette Retraite écrite de sa main et composée pour neuf jours, au lieu de huit ou dix, avec deux méditations par jours, au lieu de trois, n'ont pas soupçonné qu'une très-grande partie de cette Retraite était du P. Judde. Peut-être pourrait-on penser aussi que le P. de Neuville, quoique assez riche de son propre fonds, n'a pas fait difficulté de se servir des manuscrits d'un de ses confrères, dont il s'est approprié quelques

pensées, auxquelles il donne pour l'ordinaire un tour nouveau, et qu'il revêt de l'éclat de son style, beaucoup plus orné que celui du P. Judde. Après avoir comparé ensemble les deux auteurs, nous serions plus portés à former cette conjecture, qu'à adopter celle de l'abbé Lenoir-Duparc. Il n'en est point ainsi d'une méditation sur *l'Intérieur de Jésus-Christ*, insérée parmi les œuvres spirituelles du P. Berthier (1) : elle ne diffère en aucune manière de celle du P. Judde, et ce ne peut être que par erreur qu'elle a été attribuée au P. Berthier. Vers le même temps parurent les *Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux, par le P. Judde, de la compagnie de Jésus*, 2 *vol. in*-12, réimprimées en 1780. L'éditeur était le P. Chéron, théatin : il avait recueilli chez des personnes religieuses, plusieurs manuscrits du P. Judde, et il crut devoir les faire imprimer. Ces deux volumes furent bien reçus, malgré un grand nombre de défauts qui s'y trouvent.

Enfin, en 1781 et 1782, l'abbé Lenoir-Duparc publia la *Collection complète des Œuvres spirituelles du P. Judde*, 7 *vol. in-*

(1) Tom. 3, pag 90 et suivantes de l'édition de 1811.

12, réimprimées à Besançon en 1815. Voici comment il rend compte lui-même de son travail : « On s'empressa de me donner des conseils pour faciliter le succès de l'ouvrage. » Des personnes religieuses, remplies de zèle » et de charité, me communiquèrent plusieurs » manuscrits (1), ou en récrivirent quelques-» uns de ceux que j'avais (2). Une commu-» nauté, entre autres, encouragée par une di-» gne supérieure, voulut bien consacrer quel-» ques momens libres à copier une grande » partie de ces manuscrits (3). Un ecclésias-» tique, connu depuis long-temps par les ser-» vices qu'il rend à l'Eglise, par sa charité » pour les pauvres, par les bonnes œuvres » continuelles dont il se charge volontiers, s'est » livré à celle-ci d'une manière très-particu-» lière, qui marque son désintéressement (4). » Plusieurs personnes distinguées dans l'E-» glise, et dans l'Etat, des prélats savans et » vertueux, des prêtres, des religieux, des laï-» ques d'une piété éclairée, m'encouragèrent » et m'exhortèrent à continuer ce travail et à

(1) Les religieuses Annonciades Célestes.

(2) Religieuses de Sainte-Aure.

(3) Les religieuses Filles-Dieu.

(4) M. l'abbé Simon de Doncourt, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice.

» le rendre utile aux ecclésiastiques, aux reli-
» gieux, et aux simples fidèles.

» C'est ce que le P. Judde avait fait lui-mê-
» me, lorsqu'il avait relu ses manuscrits, ainsi
» que nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, à
» l'occasion de la méditation *de la Fin de l'hom-*
» *me*. J'ai usé fort modérément de ce droit
» des éditeurs.

» Une chose méritait d'être réformée, la ci-
» tation des passages. L'auteur étant très-versé
» dans la lecture des Livres saints et du livre
» de l'Imitation de Jésus-Christ, les citait de
» mémoire, et souvent, et même presque tou-
» jours avec quelque changement, soit dans
» l'arrangement des mots, soit dans le nom
» même du chapitre indiqué. J'ai voulu véri-
» fier tous les passages, et peut-être me sera-
» t-il échappé aussi plusieurs inexactitudes.
» Pour le langage, il ne faut pas mettre sur
» son compte tous les défauts échappés aux co-
» pistes et aux éditeurs. Il y a des expressions
» précises, serrées, quelquefois louches, mais
» qui font image, et auxquelles il ne faut tou-
» cher qu'avec précaution, lors même qu'elles
» paraissent moins claires. Quand j'ai cru qu'il
» était nécessaire d'éclaircir quelques endroits

» ou d'ajouter quelque chose de considérable, » j'ai jeté ordinairement mes réflexions dans les » notes, afin qu'on distinguât aisément ce qui » est du P. Judde, et ce qui n'en est pas. »

Nous ne nous sommes pas astreints à conserver toutes ces notes, dont plusieurs sont assez longues, et ne nous ont pas paru offrir un grand intérêt : nous avons retenu cependant celles que nous avons jugées véritablement utiles. Nous avons retranché aussi de longues tables, qui ne contenaient que des analyses des méditations, pour lesquelles nous n'avons pas cru qu'elles fussent nécessaires. Par ce moyen, la collection pourra être réduite à un moindre nombre de volumes, et sera mise ainsi à la portée d'un plus grand nombre de personnes. Nous avons aussi adopté une division un peu différente, afin de rapprocher les divers objets qui ont de l'analogie les uns avec les autres. Nous publions d'abord la *Retraite spirituelle*, qui occupera les deux premiers volumes. La *Retraite pour les personnes qui vivent en communauté* formera le troisième. Les *Traités spirituels*, auxquels nous avons cru devoir joindre l'*Instruction du P. Judde pour les jeunes professeurs qui enseignent les humanités*, formeront

le quatrième. Enfin le cinquième et dernier contiendra les *Exhortations sur divers sujets de piété*. Chacun de ces volumes sera précédé d'un avertissement particulier. Ainsi on aura dans cinq volumes toutes les œuvres du P. Judde : puisse leur réimpression contribuer à la gloire de Dieu et à l'avancement des ames dans la piété.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un manuscrit intitulé, *OEuvres spirituelles du P. Judde.* Elle paraît enfin, cette collection si long-temps attendue, et que l'éminente piété de son auteur a, jusqu'ici, rendue si précieuse à quiconque, soit dans le cloître, soit dans le monde, désire sincèrement de s'avancer dans les voies de la perfection. Elle ne pouvait sans doute paraître plus à propos que dans un temps où les ridicules prodigués de toutes parts à l'exacte profession des vertus chrétiennes et religieuses, semblent avoir pour objet d'effacer, ou, tout au moins, d'affaiblir l'idée même de ces vertus, et de défigurer entièrement l'édifice de la Religion, dont elles font le plus bel ornement. La partie des OEuvres de ce pieux auteur, laquelle a paru il y a plusieurs années, sous le titre d'*Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux*, et que j'ai approuvée ainsi que le reste, m'avait pareillement fait désirer qu'avec le temps ses utiles productions fussent données au public. Maintenant donc que j'en ai fait une lecture réfléchie, je puis assurer le lecteur que cette précieuse collection, dépositaire des solides principes que l'auteur y développe en maître habile, justifie parfaitement l'idée qu'on s'était formée jusqu'ici de ses connaissances profondes et de son expérience consommée dans la conduite intérieure et spirituelle.

Donné à Paris, ce 13 avril 1780.

Signé, LOURDET, *Professeur royal.*

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR (1).

NOUS plaçons à la tête des *Œuvres du Père Judde*, la Retraite de trente jours. Cette grande Retraite passe pour un des plus beaux plans, pour ne pas dire le plus beau, qui ait jamais paru en genre de réflexions chrétiennes, et de méditations de Retraite. C'est en les suivant, sous la direction de saint Ignace leur auteur, que saint François Xavier cessa de résister aux sollicitations de son pieux directeur, et aux mouvemens de la grâce de Dieu. Tous les Pères spirituels qui sont venus dans la suite, ont profité de ces exercices, pour l'utilité des fidèles. Mais personne n'en a suivi ni détaillé tous les avantages avec plus de force, d'onction et de succès, que le P. Judde. Il semble que Dieu ait attaché une grâce spéciale à la lecture de ses ouvrages et de ses Retraites, quand on ne les lit pas avec un esprit d'indifférence, de criti-

(1) Cet avertissement ne se rapporte qu'à cette grande Retraite qui forme les tomes un et deux des œuvres.

que, ou de prévention, mais plutôt avec une intention sincère d'en profiter. Sans vouloir ici blâmer les livres ascétiques, qui ont tous leur mérite, et qui sont ou pathétiques, ou instructifs, ou énergiques, ou touchans, on peut dire que toutes ces qualités se trouvent réunies dans celui-ci, et qu'on y admire un détail de mœurs et une connaissance du cœur humain, qui ne se trouvent nulle part ailleurs aussi bien développés.

Il y a quatre parties qu'on appelle *Semaines*, parce qu'elles composent un mois entier, et fournissent une suite de méditations et de lectures aux personnes qui voudraient se retirer pendant quelques semaines dans la solitude, et passer ce temps dans le recueillement.

La première partie a pour vérité fondamentale, la fin pour laquelle l'homme a été créé, qui consiste à connaître Dieu, le louer, le servir, l'aimer, et arriver à la béatitude éternelle. On y traite les grandes vérités du christianisme, le péché, la mort, le jugement, l'enfer, la conversion du pécheur, la miséricorde de Dieu, et tout ce qui peut servir à purifier l'homme de ses habitudes criminelles; ce qui répond à ce qu'on appelle la *vie purgative*.

Le fondement de la seconde partie est que Jésus-Christ a été donné aux hommes pour les racheter de la damnation éternelle par l'application de ses mérites, les conduire à Dieu, leur principe et leur dernière fin, et au ciel leur véritable patrie. Dans cette seconde semaine, le chrétien, mais surtout l'homme consacré au ministere évangélique, est formé aux plus solides vertus, sur les exemples de Jésus-Christ dans sa vie cachée et dans sa vie publique ; ce qui répond à la *vie illuminative*.

La troisième partie a pour fondement la passion et la mort de Jésus-Christ, proposé pour exemple à tous les chrétiens, pour les engager à pratiquer les vertus héroïques et à souffrir avec patience et même avec joie les misères de cette vie, ce qui ouvre le chemin à la *vie unitive*.

La quatrième partie considère l'état de Jésus-Christ ressuscité, et ses différentes apparitions; motifs et modèles d'une vie parfaite. Dans cette dernière partie, on travaille à porter l'homme à la plus grande perfection, et à l'établir dans l'union intime avec Dieu, et dans son saint et pur amour; ce qui est le comble de la perfection.

De tout ceci, dira-t-on, il est naturel de con-

clure que cette grande Retraite sera sans doute fort utile, mais, 1.° comment faire une Retraite de huit ou dix jours, en se servant d'une Retraite de trente jours ?

Je réponds que la première partie de la grande Retraite peut servir même seule, à ceux qui veulent se convertir ou s'affermir dans leur conversion; la seconde, de même, aux ministres de l'Eglise et aux prédicateurs; la troisième et la quatrième, aux ames qui sont sensibles aux souffrances de Jésus-Christ et qui tendent à la perfection. Mais, pour servir tous les goûts, j'ai mis à la fin une table qui indiquera les méditations qu'on peut choisir pour une Retraite de huit ou dix jours.

2.° L'auteur a plusieurs méditations, quelquefois quatre ou cinq, sur le même sujet: il dit même qu'on peut en faire quelqu'une à la place de quelqu'autre. On peut donc les retrancher tout-à-fait, comme inutiles, sans faire tort au plan de la grande Retraite.

L'auteur explique cette multiplicité de méditations, et en fait voir l'utilité; elles sont toutes différemment traitées. Je n'en retrancherai aucune. Il en est de même de la *méditation générale sur la passion*, sur *la vie nouvelle de Jésus-Christ ressuscité*, sur *l'usage du Cruci-*

fix, et de quelques autres méditations surnuméraires, que les copistes ont fait entrer dans le corps de la grande Retraite, et dont les Pères spirituels se sont servis, avec raison, pour l'avantage des fidèles.

3.° On ne trouve point, dans cette grande Retraite, la méditation sur *l'union avec Jésus-Christ*, et celle sur *l'imitation de Jésus-Christ*.

Elles sont, la première, dans la méditation *de Jésus-Christ en qualité de chef;* la seconde, dans la méditation *de Jésus-Christ*, *maître*, *modèle*, *et juge*.

4.° Il y a des expressions qui surprennent, par leur précision et par une transition brusque et imprévue.

Cela est vrai; exemple : *Jésus-Christ se montre à Marie Magdeleine*, *qui se désolait de ne pas le trouver dans le sépulcre : si c'est vous qui l'avez enlevé*, *dites-moi où vous l'avez mis*, *etc.*(1); mais le lecteur est bientôt au fait, et vouloir changer cet arrangement, ce serait le gâter et le rendre lâche.

Quelquefois l'auteur se met à la place de ceux à qui il parle. C'est une manière d'adoucir la réprimande, en paraissant la partager, comme quand il s'écrie : *Malheur à nous*, *si nous*

(1) Troisième partie, t. 2.

continuons de nous livrer à nos passions! Ces tours sont assez en usage.

5.° N'aurait-on pas dû, au moins, retrancher quelques histoires que les gens de goût liront avec peine, et choisir des exemples plus généreux ?

L'auteur étant chargé de former de jeunes prêtres aux fonctions apostoliques, ne pouvait pas se dispenser de leur offrir des exemples particuliers et domestiques, propres à leur état. Les autres exemples, qui conviennent à tous les états, sont instructifs et édifians, et feront plaisir aux personnes de piété qui vont à Dieu avec simplicité. Celles qui sont plus difficiles et qui ne veulent pas ajouter foi à ces histoires, peuvent les regarder comme des paraboles. Cette idée, que propose le P. Judde, peut tout concilier. Nous avons cru devoir faire entrer dans cette grande Retraite, *l'Instruction sur l'art de se connaître soi-même*, qui se trouvait auparavant dans sa Retraite des religieuses : elle nous a paru beaucoup mieux placée ici, comme convenant également à toutes les personnes pieuses qui vaquent à la Retraite.

Enfin, nous avons ajouté à la fin quelques méditations sur les fêtes de la sainte Vierge, appliquées à la communion.

RETRAITE

SPIRITUELLE,

APPELÉE

GRANDE RETRAITE DE TRENTE JOURS.

DISCOURS DU DIRECTEUR

POUR

L'OUVERTURE DE LA RETRAITE.

Je ne sais, Messieurs, dans quelle disposition vous êtes, ni si vous avez autant de joie de consacrer quelque temps à la Retraite, dans cette sainte maison de salut, quej'en ai de pouvoir passer avec vous un temps si précieux. Au moins, si nous ne pensions pas vous et moi de la même manière, j'ose vous promettre que vous ne serez pas long-temps sans changer de goût et d'opinion. Non, je n'ai connu jusqu'ici personne, qui eût un peu de vertu et de raison, qui n'avouât que, de tous les moyens qu'on a inventés pour la conservation des communautés ecclésiastiques ou religieuses en général, et

pour l'avancement des particuliers, même des laïques, qui veulent réfléchir sérieusement sur leur salut, les Retraites étaient le moyen le plus propre à produire des fruits sensibles et durables. Nous voyons même qu'il fait quelquefois ce que la prêtrise et le bonheur d'offrir tous les jours Jésus-Christ sur nos autels, n'avaient point fait. Ce que je puis vous assurer encore, c'est qu'il n'y a presque aucun de ceux qui vous ont précédés dans ces saints exercices, qui n'en parle avec des démonstrations de la plus tendre reconnaissance, et qui ne dise : *Ah ! je ne savais pas ce que c'était que de méditer, dans le silence de la retraite, les grandes vérités du salut !....* Quelques-uns qui avaient craint de s'y ennuyer, ont avoué qu'ils n'avaient pu résister à la grâce qui les pressait.

Je vous conjure donc de suspendre, du moins d'ici à quelque temps, vos préjugés, et de croire plutôt ce que vous sentirez vous-mêmes, que ce qu'auraient pu vous dire des gens imparfaits, et qui ne vivent que d'embarras et de dissipation. Ecoutez Dieu, n'écoutez que Dieu, et vous aurez honte d'avoir eu peur de ce qui devait faire le premier et le principal objet de vos désirs. D'ailleurs, on tâchera de vous occuper si bien et si utilement, que le fruit vaudra ou surpassera même la peine, adoucira ce que les idées de silence et de retraite peuvent avoir d'effrayant, et les changera en consolations.

Avant de vous présenter les grandes vérités de la retraite, nous nous attacherons à quelques méditations préliminaires.

PRÉPARATION A LA RETRAITE,

OU

MÉDITATIONS PRÉLIMINAIRES

Nous ferons trois méditations, dont la première sera sur la nécessité de bien faire cette retraite ; la deuxième, sur la fin et les desseins généraux qu'on doit s'y proposer ; la troisième, sur les dispositions de cœur et d'esprit avec lesquelles on doit l'entreprendre.

PREMIÈRE MÉDITATION

PRÉLIMINAIRE.

Nécessité de bien employer le temps de la Retraite.

Nécessité fondée, premièrement, sur le besoin que nous en avons ; deuxièmement, sur la faculté de nous rendre vertueux ; troisièmement, sur la crainte raisonnable de ne plus le devenir dans la suite, si nous nous négligeons cette année

Premièrement, le besoin que nous en avons.

C'est surtout aux jeunes séminaristes qui se destinent à la prêtrise, ou qui en sont récemment ho-

norés, et aux religieux prêts à entrer dans le ministère apostolique, qu'on adresse ces réflexions : le besoin de retraite et de recueillement n'est pas le même à l'égard de tous ; mais, du plus au moins, il est assez grand dans tous, pour que personne n'en puisse disconvenir. Plusieurs n'ont pas peut-être bien réfléchi sur eux-mêmes dans les premières années de leurs épreuves ; plusieurs, après s'être bien comportés, se sont relâchés depuis, et n'ont rien ou presque rien retenu de leur ancienne conduite ; ceux qui ont été plus attentifs et plus réguliers, n'ont guère acquis de vertus solides, et ne sont que médiocrement vertueux

Et d'abord, malgré l'attention de ceux qui sont à la tête des exercices spirituels, on ne laisse pas de voir quelques jeunes gens sortir de ces mêmes exercices sans avoir pris l'esprit de leur état : réguliers ou irréguliers, selon qu'on les observait plus o moins ; nulle habitude de s'entretenir avec Dieu, soupirant sans cesse après leur délivrance, s'amusant de rien, lisant tout ce qu'ils rencontraient de livres bons ou mauvais ; amitiés particulières, quelquefois dangereuses ; peu d'ouverture de cœur et de sincérité pour leurs maîtres.... Si nous avons eu le malheur de tomber dans ces défauts, le mal n'est pas sans remède ; nous pouvons aujourd'hui apprendre ce que nous n'avons jamais su, nous le pouvons encore et nous le devons. Car, quoi de plus terrible que de n'avoir jamais pris et de ne vouloir jamais bien prendre l'esprit de son état ?

Il est vrai que ceux-ci sont en petit nombre. La plupart ont fait des réflexions sérieuses, et ont été frappés des grandes vérités qu'on leur a prêchées;

mais ils en ont perdu presque tout le fruit ; et que ce nombre est grand ! Rendons-nous justice sans nous flatter ; comparons ce que nous fûmes dans nos premières années, avec ce que nous sommes devenus depuis. Quelle délicatesse de conscience en ce temps-là ! Quels remords dans les premiers écarts ! Quelle assiduité dans les exercices de piété et de pénitence ! Dans la suite, nous avons traité tout cela de scrupules, de dévotion d'enfant, de minuties de novice ; nous nous sommes trompés : car enfin nous étions ce que nous devions être, ce que nous avions raison d'être, ce que Dieu voulait que nous fussions. C'est donc là qu'il en faut revenir. L'exemple d'un ami aussi jeune que nous, ou peut-être de quelqu'un plus avancé en âge, qui aurait dû nous porter au bien, nous a dérangés ; le respect humain nous a perdus : nous commençâmes par aimer leur personne, puis nous aimâmes leurs défauts ; l'attache aux études, et, dans cette attache, mille études dangereuses desséchèrent notre dévotion ; ou bien, au contraire, le dégoût de l'étude nous fit chercher des amusemens étrangers à notre état ; le commerce, ou nécessaire ou recherché, des personnes du siècle, nous fit prendre leurs manières de juger, de penser, ou d'agir.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à quels écarts, ayant oublié Dieu et nos premières résolutions, ne sommes-nous pas allés ! Dieu les connaît et nous les connaissons ; et peut-être craignons-nous d'en soutenir la vue : c'est un chaos que nous désespérons de démêler, ou peu s'en faut. Dans une bouillante jeunesse, état d'une fièvre continue et qui ne varie que par ses redoublemens, avec des passions vives et

le secret de se faire une fausse conscience, de quoi n'est-on pas capable ?

Dans les commencemens de notre conversion nous n'avions point de vertus, mais peu de vices ; aujourd'hui nous avons beaucoup de vices et peu de vertus.

Enfin, je veux bien supposer qu'on a aujourd'hui toute la piété, toute la fidélité des premières années. Cela suffirait-il ? et le séjour de retraite et de recueillement où nous allons entrer, serait-il inutile ? Non, sans doute ; car, après tout, ces vertus sont vraisemblablement des vertus faibles, une sainteté assez bornée ; de l'innocence, un peu de régularité et de dévotion, c'est presque tout. Or, nous sommes appelés de Dieu à quelque chose de plus parfait. Nous sommes destinés à des ministères où il faudra se charger de l'ame et de la conscience d'autrui, vivre avec le monde sans s'y corrompre, être témoin et confident de ses défauts, sans les estimer, sans les aimer, sans les imiter, plaire assez à Dieu pour attirer sur les pécheurs les miséricordes dont ils se rendent indignes par leurs crimes. Le repos et l'oisiveté ne nous conviennent pas ; il faut servir le prochain, ou bien être infidèle à sa vocation, et courir tous les risques de ceux qui sont infidèles. Ainsi donc, du plus au moins, comme j'ai dit, nous avons besoin tous de recueillement, de retraite, et d'une solitude où nous puissions faire de sérieuses réflexions : et si quelqu'un croyait le contraire, ce besoin ne fût-il pour aucun autre, il serait certainement pour lui. Pourquoi ? Parce que l'ignorance de ce besoin ne saurait venir que d'un grand aveuglement.

Parlons ici de bonne foi : sommes-nous ce que nous croyons qu'il faut être ? Et s'il fallait mourir aujourd'hui ou demain, serions-nous bien en paix? Ne voudrions-nous pas mettre un assez long intervalle de ferveur entre la mort et cette vie lâche et peut-être bien dérangée que nous avons menée jusqu'ici ? Encore une fois, est-ce trop d'une retraite de huit ou dix jours, ou de trente jours ? Serait-ce même trop du séjour de six mois, ou d'un an, pour rentrer en soi-même, et profiter d'une occasion si précieuse, et d'un secours que nous ne retrouverons peut-être jamais ?

SECOND POINT.

Facilité à devenir vertueux.

Nous en avons la grâce ; elle est attachée à notre vocation : autant que nous avons des preuves que Dieu nous a appelés à l'état que nous avons embrassé, autant en avons-nous qu'en employant tous les moyens de perfection de notre état, il nous aidera.

C'est une chose étonnante que les changemens qu'on a vus quelquefois dans ces sortes d'exercices. Il n'y a que Dieu qui les connaisse, et ceux qui sont dépositaires des consciences. Avons-nous moins lieu d'espérer les mêmes grâces si nous marquons la même fidélité et le même courage? C'est ici qu'il faut apprendre à se mortifier, à se régler, à étudier les leçons de la vie intérieure, la science du salut et de la perfection. Outre l'instruction particulière qui ne nous manquera pas, nous avons des secours extérieurs : la solitude et la retraite, l'exemple réciproque, une espèce de détermination à être ver-

tueux, ne fût-ce que par respect humain et par bienséance ; la douce nécessité de suivre les réglemens d'une maison où tout est en ordre ; ce sont là de favorables circonstances.

Que pourrait-il donc nous manquer, que la bonne volonté ? Mais ce défaut de bonne volonté, que serait-ce autre chose qu'une infidélité affreuse ? Toute infidélité est toujours terrible ; mais une infidélité aux grâces universelles, à ces grâces qui dominent, pour ainsi dire, sur toute la vie, serait bien capable de nous effrayer. Tremblons que quelqu'un d'entre nous ne se rende ici coupable de cette infidélité ; et qui serait-ce, sinon celui peut-être qui ne veut pas s'en défier, et qui cherche à se rassurer ? Ne serait-ce point moi, ô mon Dieu ? *Numquid ego sum, Domine* (1) ?

TROISIEME POINT.

Le doute raisonnable de devenir jamais vertueux, si nous ne le devenons pas ici : 1.° verrons-nous ces années reculées que nous espérons, et que nous nous figurons, quand nous osons dire : *Dans la vieillesse je me sanctifierai ?* Nous ne pouvons pas compter sur un an de vie, et nous comptons sur vingt, trente, quarante peut-être, et davantage ! Qui sait si, dans huit ou dix jours d'ici, vous ne disparaîtrez pas de ce monde, pour aller paraître devant Dieu ? Et quel malheur, si cela arrivait, et que vous n'eussiez pas eu peur que cela n'arrivât, et que vous n'eussiez pas profité de ces jours de salut, et que l'on vous trouvât tel que vous êtes aujourd'hui, ou plus coupable encore, pour avoir abusé de cette grâce nouvelle !

(1) Matth. 26, 22

2.° Fussiez-vous assuré de vivre long-temps : s'il était si facile de changer et de se sanctifier, après qu'on est sorti de nos retraites, pourquoi si peu le font-ils ? On a souvent remarqué que ceux qui, dans la suite, se dégoûtèrent de leur état, furent la plupart ceux qui négligèrent les règlemens de la retraite, ou dont la conduite et les sentimens furent fort équivoques pendant ce temps-là.

3.° Enfin, d'où peuvent venir nos difficultés présentes ? De l'habitude mauvaise, de la crainte d'une vie réglée et gênante, d'un certain éloignement de Dieu. Or, tout cela n'augmentera-t-il pas en avançant en âge, et en marchant dans le chemin de la vertu, comme vous faites, d'un pas lent, et par une espèce de contrainte ?

Le temps seul, dit-on, fait de grands changemens. C'est une bien pitoyable ressource que celle là : à une passion ordinaire, il en substitue d'autres, et souvent il laisse d'assez fortes inclinations anciennes pour conduire encore au péché et à la damnation. On fait moins, mais souvent on regrette l'impuissance d'en faire plus.

On était jeune et léger, on devient ambitieux et indépendant ; on était intrigant, on se livrait aux affaires du monde ; suit la vieillesse, où l'on se donne tout entier à l'indolence, et où la passion de vivre fait faire des folies pour mourir un peu plus tard. Mais l'amendement, la correction, qui viendraient aujourd'hui du travail et de la religion, mettraient l'ordre partout en même temps. Le remède d'une passion, l'amour ou la crainte de Dieu, est le remède à toutes les autres passions. Concluons

par ce mot de saint Paul: *Hora est jam nos de somno surgere* (1).

Jusqu'ici, qu'avons-nous fait, que de beaux songes, que de ridicules rêveries? Et que nous en reste-t-il? *Dormitaverunt omnes et dormierunt* (2), *et nihil invenerunt in manibus suis* (3). Un sommeil fatal, et un réveil désolant! Si nous avons de la peine à en convenir, n'est-ce point parce que nous dormons, parce que nous rêvons encore? Que la grâce de Dieu nous réveille une bonne fois! Qu'il tonne, s'il le faut, et qu'à ces illusions d'une imagination échauffée, il fasse succéder enfin un peu de raison et de réflexions sérieuses! *Hora est jam nos de somno surgere, nunc enim propior est nostra salus quàm cùm credidimus* (4).

D'années en années nous avons de nouvelles raisons de nous sanctifier: il fallait le faire dès les commencemens de notre vocation, combien plus aujourd'hui! Le jour du salut ou de la condamnation est plus proche que nous ne pensons: nos comptes deviennent tous les jours plus considérables et plus difficiles; nous ne pourrons plus dire: *Je ne le savais pas, je n'y pensais pas, j'étais enfant;* car enfin vous n'êtes plus enfant maintenant; il ne vous reste donc plus qu'à dire: *Je ne le voulais pas, il m'en aurait trop coûté.*

Abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis. Sicut in die honestè ambulemus (5).

Conduits, éclairés par la lumière de Dieu même, ne faisons rien dont nous puissions rougir devant lui; si nous voulons l'offenser impunément,

(1) Rom. 13, 11.—(2) Matth. 25, 15. —(3) Psalm. 75, 6.
(4) Rom. 13, 11 —(5) *Ibid* 13, 12.

cherchons un endroit où il ne soit pas. *Induimini Dominum Jesum Christum* (1). On n'est véritablement chrétien, religieux, prêtre, ouvrier évangélique, qu'autant qu'on est devant Dieu et devant les hommes une copie plus parfaite de Jésus-Christ. *Carnis curam ne feceritis in desideriis* (2). La chair et la nature corrompue gémira sans doute; comptons pour rien ses révoltes et ses cris; nous l'avons trop écoutée, et peut-être est-ce là la cause de notre perte. *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (3). *Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem* (4).

SECONDE MÉDITATION

PRÉLIMINAIRE.

La fin des exercices de piété et des retraites.

Ceux qui entrent dans la solitude, pour y méditer les grandes vérités du salut, et se préparer à les prêcher eux-mêmes en travaillant à la conversion des ames, doivent tous, tant séculiers que réguliers, se proposer un plan, un objet, auquel ils ne cessent de rapporter toutes leurs vues et leurs intentions, afin de ne point travailler sans savoir pourquoi et à quelle fin ils travaillent. *Ego igitur sic pugno, non quasi aërem verberans* (5).

Le plan dont nous parlons ici, regarde le passé, le futur, et le présent; le passé qu'il faut réparer.

(1) Rom. 14. —(2) *Ibid.* 14, 14.—(3) Ad Gal. 5, 24.
(4) *Ibid.* 6, 8.—(5) 1 Cor. 9, 26.

le futur qu'il faut prévenir, et le présent dans lequel il faut combattre et s'exercer. C'est sur ce plan qu'il faut s'interroger souvent, pour savoir si on avance et si on fait ce qu'on est venu faire ici ; *ad quid venisti ?*

PREMIER POINT.

Le passé à réparer.

Dans le passé nous avons trois choses à réparer : 1.° par rapport à nous-mêmes, de très-grandes fautes ; et, ce qui est encore pis, des pénitences fort douteuses et fort équivoques ; 2.° par rapport au prochain, une conduite assez peu exemplaire, et qui a pu être pour plusieurs une occasion de s'égarer en voulant nous suivre ; 3.° enfin, par rapport à Dieu, une longue suite d'offenses, d'ingratitudes, et de froideurs. Réparer tout cela, voilà quel doit être notre objet ; *ad quid venisti ?*

Les fautes que nous avons faites, nous ne les voyons peut-être encore qu'en général ; mais même dans cette vue générale, elles nous paraissent si humiliantes, que nous ne pensons qu'avec peine à les voir, à les examiner de plus près. Cependant c'est une nécessité, pour peu que nous ayons de doutes raisonnables sur la suffisance de nos pénitences; et, en vérité, à considérer la vie dissipée que nous avons menée la plupart, pourrions-nous ne pas craindre ? Pénitence donc, et avant toutes choses, pénitence de nos pénitences mêmes. Combien peu de sincérité à nous accuser, quand il nous est arrivé quelque chose d'humiliant ! Et surtout, combien peu de regret et de vraie résolution, du moins

a en juger par nos rechutes fréquentes ! Combien de communions ensuite, ou de sacrifices offerts avec une conscience inquiète et peu tranquille, et que nous tâchions vainement de rassurer !

Pénitence donc, encore une fois, mais pénitence et examen dans lequel nous examinions et tâchions de juger tout avec la même sincérité avec laquelle infailliblement Jésus-Christ nous jugera, et où nous réparions tout ce qu'il pourrait y avoir de dommage, d'injures, de calomnies à réparer. Pénitence qui, pour cette fois, aille jusqu'à la délicatesse, jusqu'à la minutie, jusqu'au scrupule ; qui ne nous laisse, dans la suite, même au temps de la maladie et de la mort, ni trouble, ni quoi que ce soit à refaire; car alors, en vérité, on n'est capable de rien ; on n'a ni assez de tête, ni assez de présence d'esprit: on est trop heureux quand on peut dire: O mon Dieu ! dans ces heureux temps où je formai le dessein de m'attacher à vous sans partage et sans retour, il me semble que je ne négligeai rien de ce qui pouvait réparer mes fautes ; depuis ce temps-là jusqu'à présent, vous m'avez accordé la grâce d'exécuter mes saintes résolutions ; soyez-en béni, ô mon Dieu !

2.° Fautes à réparer par rapport au prochain ; une vie assez peu exemplaire, et très-mal édifiante peut-être. Il serait à souhaiter que nous pussions faire cette réparation à la vue des personnes qui ont pu être mal édifiées par nos exemples, par nos conseils, par nos maximes relâchées. Mais, 1.° soyons ici ce que nous devons être ; bientôt on le saura de tous côtés : on saura que nous avons bien changé d'idées sur toutes choses ; que nous sommes reve-

nus de la bagatelle, ou que nous en revenons tous les jours. On aura la consolation de ne s'être pas trompé, lorsqu'on jugeait qu'avec un si bon esprit et un si heureux naturel, un peu de solitude et de réflexion nous ferait rentrer dans la bonne voie. Écrivons à nos amis ce qui en est, ou du moins écrivons d'un style qui, sans dire les choses trop ouvertement, les laisse entrevoir et sentir. 2.° Si nous ne pouvons pas tout-à-fait édifier ceux que nous avons scandalisés, édifions ceux avec qui nous vivons; portons-les à Dieu, pour le dédommager des offenses que d'autres, à notre occasion, ont pu faire. Qu'il y ait entre nous une louable émulation, pour être le plus régulier, le plus intérieur, le plus laborieux; pour se donner de la peine, afin d'en épargner à d'autres, par esprit d'humilité et de charité; et dans un lieu où nous sommes, pour réparer les scandales passés, prenons bien garde d'en donner de nouveaux; nos dettes sont assez grandes pour craindre d'en contracter de nouvelles.

Enfin, par rapport à Dieu, nous avons, dans le passé, à réparer une longue suite d'offenses, d'infidélités, et d'ingratitudes.

Ne commencez-vous point à reconnaître déjà combien il faut que Dieu ait été bon pour vous souffrir, pour vous attendre si long-temps, pour ne pas vous rejeter tout-à-fait? Ne l'oubliez donc point, et que ce soit pour vous une raison de le servir avec plus de générosité et d'amour. Nous ne sommes pas seulement redevables à sa justice, mais à sa miséricorde: les dettes de justice peuvent en quelque sorte s'acquitter par des satisfactions proportionnées; mais les dettes de miséricorde ne s'acquittent

jamais, ou ne s'acquittent que par une grande reconnaissance et une grande ferveur. Ne mettons point des bornes à notre sacrifice ; estimons-nous plus heureux de trouver les occasions de souffrir ici, et de faire quelque chose pour celui qui a tant souffert pour nous. Accoutumons-nous à agir par ce motif; il met le cœur en paix, et rend les devoirs faciles; trop de crainte le resserre: nous nous piquons de bon cœur et de générosité, faisons paraître à l'égard de Dieu l'un et l'autre ; il en est jaloux.

SECOND POINT.

Le futur à prévenir.

Une des choses que l'on nous recommande le plus, c'est de ne pas trop penser à ce que nous deviendrons dans la suite. *Ne pas trop penser* ; que signifient ces termes ? C'est-à-dire, n'y pas penser de manière à ce que nous négligions tout le reste. Mais nous défend-on de supputer à loisir, comme le sage de l'Evangile, si nous avons tout ce qu'il faut pour élever un haut édifice de vertus, et de penser à acquérir ce qui nous manque ? *Priùs sedens computat sumptus quinecessarii sunt*, etc., loin de nous le défendre, on ne nous recommande rien autre chose (1).

Ainsi, par rapport aux devoirs communs des ecclésiastiques et des religieux, apprenons ici à bien connaître notre naturel, nos inclinations, nos passions ; et profitant même pour cela des fautes passées, cherchons ce qui les a occasionées, ce qui les a causées, et ce qui pourrait nous rengager dans

(1) Luc. 14, 28.

ce labyrinthe de peines et de chagrins. Tout ce que nous lirons, tout ce que nous entendrons, faisons-en un extrait, un abrégé qui nous serve de considérations et de pratiques pour tous les temps de la vie où nous pourrons nous trouver ; en un mot, il faut tâcher de prévoir tout, de se précautionner contre tout.

Quant aux ministères particuliers où nous pourrons être employés, telle doit être notre indifférence, que nous ne demandions et que nous ne refusions rien. Mais de cette indifférence que conclure, sinon que je dois me rendre propre à tout, parce qu'il n'y a rien à quoi je ne doive peut-être dans la suite être employé ? Acquérir donc les vertus particulières, et d'un zélé missionnaire, et d'un prédicateur apostolique, et d'un confesseur sage, réservé, éclairé, désintéressé, et d'un professeur habile, capable d'enseigner dans les séminaires et dans les universités, voilà mon devoir ; car s'il arrivait que ceux dont je dépends, m'appliquassent à quelqu'un de ces emplois, faudrait-il l'accepter sans les vertus nécessaires, ou me voir réduit à dire : Je ne puis l'accepter parce que je n'ai pas les vertus et les qualités nécessaires pour y réussir ? De plus, toute la résignation que nous devons avoir à la conduite de la Providence et des supérieurs, n'empêche pas toujours que nous ne pressentions à quoi l'on nous emploîra, et à quoi nous serons plus long-temps occupés selon les apparences.

C'est alors qu'il nous est permis d'examiner et de réfléchir. Je pense à prêcher ; mais ai-je l'idée qu'il faut avoir de cet emploi ? en connais-je bien les devoirs, les dangers en général et par rapport à moi ?

Songé-je bien au terrible compte que je rendrai si j'ai plus cherché à plaire, à me faire de la réputation, qu'à convertir et à être utile? S'il se présentait dans les colléges ou dans les séminaires quelque théologie, quelque philosophie, je l'accepterais volontiers ; mais trouvé-je en moi assez d'humilité pour sacrifier la réputation d'homme d'esprit au vrai besoin de l'Eglise et de mes disciples, et à la bonne et sainte doctrine? J'aurais de l'inclination pour les bonnes œuvres, pour les missions ; mais suis-je assez intérieur? N'ai-je point trop d'amour pour mon corps? Ne crains-je point un peu trop le travail et la peine?

Sur tout cela, formons des principes, des règles de conduite, non pas selon l'esprit du monde ou selon l'usage de quelques ministres évangéliques imparfaits, mais selon celui des véritables saints.

TROISIÈME POINT.

La fin des Retraites pour le temps présent.

Pour le temps présent, la fin des Retraites est l'acquisition des vertus dont il faut se faire une habitude pour tout le reste de la vie.

Car, la chose la plus à craindre, ce serait de regarder le séjour dans cette sainte maison, comme un temps de passage. Les jeunes commençans, dans leurs premiers exercices, dans les premiers temps de recueillement, disent ordinairement : *Cela ne durera pas; c'est un temps qu'il faut passer, après quoi nous serons en liberté et nous ferons comme nous l'entendrons.* Certes, j'espère que ce ne sera là ni votre langage, ni votre manière de penser. On vous

forme ici à tout ce que l'on veut que vous soyez le reste de votre vie, et l'on n'attend rien de plus ni de moins que ce que les supérieurs demandent à de vrais religieux et à de dignes ecclésiastiques jusqu'au dernier soupir. Sur cela donc il y a trois habitudes singulières qu'il faut tâcher d'acquérir : une habitude de recueillement et d'union avec Dieu ; une habitude d'arrangement et d'assujettissement à la règle, une habitude d'employer le temps utilement.

Habitude de recueillement et d'union avec Dieu. Ce n'est pas seulement d'avoir une grande assiduité aux exercices de piété qu'ordonne la règle ; mais tous les momens qu'on a de libres, et qu'on peut dérober à ses occupations, les aller passer avec Dieu, pour trouver auprès de lui sa force, sa consolation, son conseil, et sa direction ; avoir une attention continuelle aux mouvemens de la grâce, n'agissant jamais par boutade et sans délibération, respecter infiniment la présence de Dieu et les conseils de cette loi intérieure que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les cœurs ; enfin, n'agir jamais mieux que quand on n'a que Dieu pour témoin de sa conduite.

Habitude d'arrangement et d'assujettissement à la règle. Il en reste dans l'occasion une facilité infinie pour les choses du devoir; c'est la mort de cette liberté déréglée, principe de tout mal. Mais, dira-t-on, garder certaines petites règles de modestie, et de silence, et d'obéissance ; marcher les yeux baissés, parler peu et pour des choses nécessaires ou utiles, se rendre exactement aux lieux d'assemblées, se lever et se coucher à l'heure mar-

quée ; tout cela est-il si important en soi ? Peut-être que non; mais il importe beaucoup de faire du matin au soir le contraire de ce que l'on veut, jusqu'à ce qu'on se trouve accoutumé à ne vouloir faire que ce que demandent la grâce et la raison.

Habitude enfin de bien employer le temps, de faire toujours quelque chose, et toujours faire ce qu'il faut ; de garder et d'aimer sa chambre ; sans cela, combien de bons ouvriers se rendent inutiles ! Que de courses perdues ! Que d'études de pur caprice ! Que de dangereuses liaisons !

Voilà les divers desseins pour lesquels vous êtes venus dans ce séjour ; *ad quid venisti ?* c'est pour changer ; et ce changement est nécessaire ; il doit être prompt et efficace ; peut-être n'aurez-vous plus désormais une occasion favorable : négliger celle-ci, c'est s'exposer à un grand malheur.

TROISIÈME MÉDITATION

PRÉLIMINAIRE.

Des dispositions de cœur et d'esprit nécessaires pour s'occuper utilement pendant le temps de la Retraite, ou d'un séjour un peu plus long.

La première disposition où nous devons être, est une grande confiance dans le secours de Dieu ; la seconde, un effort généreux pour nous mettre au-dessus de nous-mêmes et de toutes les difficultés d'une vie sainte et parfaite ; la troisième, une exactitude scrupuleuse à suivre la direction et les règlemens des exercices qu'on propose ici, n'en vissions-nous pas peut-être l'importance.

PREMIER POINT.

Grande confiance en Dieu.

Il est naturel qu'un grand projet étonne, et qu'à force d'être étonné on perde courage. On compare ce qu'on a été et ce qu'on était il y a peu de jours peut-être, avec ce que l'on doit devenir, et l'on dit: *Jamais je n'arriverai là.* On entend avec saint Augustin, toutes les passions, toutes les attaches dont on s'est rendu esclave, nous importuner et crier : *Nous abandonnez-vous ?* Jamais vous ne pourrez soutenir telle et telle épreuve, faire tel et tel sacrifice, pratiquer telle et telle vertu ; *dimittis-ne nos? Amodò non poteris hoc vel illud.* Avoir été la légèreté même, et devenir si promptement sérieux et modéré ! N'avoir su ce que c'était que la régularité, et s'accoutumer à se gêner sur les moindres règlemens ! S'être permis tout ce qui n'était point un crime évident, et quelquefois peut-être s'être permis jusqu'au crime même bien connu, et s'interdire et se reprocher la moindre imperfection, dès qu'elle est volontaire ! Une parfaite obéissance, après n'avoir fait que sa volonté ! Un détachement exact de toutes choses, après avoir cherché toutes les commodités et joui d'une liberté indépendante ! plus d'amitiés particulières ; plus de liaisons furtives ; plus de connaissances frivoles ; plus de divertissemens, si ce n'est par pure nécessité ; méditer, prier, travailler, non pas à ce qui plaît, mais à ce que Dieu veut et à ce qu'il faut ; quelle révolution étrange !

« La sainteté, dit-on, est pour des ames d'élite,

» du nombre desquelles je sens que je ne suis pas; » et comme je ne voudrais pas me livrer aux études abstraites ou à la prédication sans talens, de » même je laisse la grande et sublime vertu à ceux » qui sont nés en quelque sorte vertueux, ou qui » se sont fait de meilleures habitudes que moi : j'irai donc au nécessaire ; c'est où j'aspire, et non » au delà. Je n'en suis pas encore fort écarté, ou » du moins j'y reviendrai, cela suffit. La multitude » de ceux avec lesquels je vis, n'en fait pas davantage ; en sont-ils moins religieux, moins ecclésiastiques ; ou voudraient-ils se perdre avec tant de » lumières et de raison ? Je ferais un coup d'éclat, » je lèverais l'étendard, et puis je m'en repentirais ; *dimittis-ne nos ? Putas-ne sine istis poteris*, etc. »

J'avoue qu'à ne regarder que soi-même, et à ne compter que sur ses propres forces, ce serait plus qu'il n'en faut pour se décourager, se désoler, se désespérer. Mais est-ce en nous-mêmes qu'il faut mettre nos espérances et tout notre appui ? Que répondait saint Augustin ? *An illi potuerunt ex se an ex Deo ?* Les grands saints, les grands missionnaires, sont-ils devenus tels par leurs forces ? Et quelque différence qu'il y ait entre ce qu'ils étaient et ce que nous sommes, n'y en a-t-il pas entre ce que la grâce demande de nous, et ce que la grâce demandait d'eux ? Mais si c'est sur Dieu que nous comptons, pouvons-nous craindre qu'il nous abandonne dans un dessein qu'il nous a inspiré, et dans un dessein où sa gloire est intéressée ? Pesons bien ces deux raisons : autant qu'il est certain que Dieu nous appelle à l'état que nous avons embrassé, au-

tant est-il certain qu'il a attaché de fortes grâces aux moyens qu'on nous présente pour nous convertir ou pour nous perfectionner ; nous ne saurions trop nous le redire ; *non patietur repulsam qui vocatur ut veniat.*

D'ailleurs, il s'agit ici, à l'égard de Dieu, de ses propres intérêts ; il veut le salut des ames ; il veut donc qu'il se forme tous les jours des successeurs des apôtres, des hommes qui coopèrent avec lui au grand ouvrage de la rédemption : si pour cela il faut que nous soyons des saints, croyons-nous qu'il manque de bonne volonté pour nous aider à le devenir ? J'espérerais, dites-vous, si je n'avais jamais voulu être à Dieu et devenir un saint : mais après bien des projets, après quelques efforts, je n'ai point avancé. 1.° Quelque peu que vous ayez avancé, il est vraisemblable que vous auriez été plus mauvais e que vous auriez reculé, si vous n'eussiez rien promis auparavant, rien résolu ; après les premières Retraites, faites avec un peu de soin, il est difficile qu'on ne se soutienne au moins quelque temps.

2.° Dans ces premières Retraites, comme on n'est point encore accoutumé au recueillement, les réflexions sont ordinairement moins sérieuses, et le fruit moins durable. Ce qui est donc arrivé dans ces premières Retraites ne prouve rien, ou prouve peu de chose pour celle-ci.

Désespérons donc quand nous ne considérons que nous-mêmes. *Je ne suis rien, je ne puis rien;* ce désespoir, s'il demeure dans de justes bornes, ne peut qu'attirer de plus grands secours de Dieu ; il ressemble beaucoup à la vraie humilité. Mais attendons tout de Dieu ; méritons la continuation

de ses bontés par nos prières, par la fidélité à chaque grâce en particulier. L'ouvrage avancera bientôt assez, non pas pour dire qu'il est fait, mais pour convenir qu'il n'est pas impossible. Un paralytique ne désespère plus d'avoir l'usage d'un mouvement tout-à-fait libre, dès qu'il peut marcher un peu : il se fortifiera, et le reste viendra.

SECOND POINT.

Efforts généreux (1).

Le secours de Dieu que nous attendons, ne nous décharge pas de toute peine, on l'avoue; car il ne faut pas outrer les devoirs, mais il ne faut pas non plus cacher les vraies difficultés. Quand on a à revenir d'un long égarement, souvent tout coûte dans les commencemens; on n'a d'habitude ni au recueillement, ni au silence, ni à la mortification : on est comme un étranger qui arrive dans un pays dont il ne connaît pas les usages, ni les mœurs. D'ailleurs, le démon qui voit qu'on travaille à lui former des adversaires, n'épargne rien pour nous traverser et rendre nos efforts inutiles

Mais, 1.° ce sont des difficultés que nous nous sommes faites nous-mêmes, des chaînes que nous nous sommes formées. Nous eûmes tout le plaisir d'une vie dérangée; le temps du travail est venu; c'est une pénitence qui fera bientôt oublier à Dieu tout le passé; et n'en a-t-il rien coûté aux saints pour se soutenir dans le bien? Est-il étonnant, et est-ce trop qu'il nous en coûte autant pour nous y mettre?

(1) *Surge, qui dormis, et exsurge à mortuis, et illuminabit te Christus.* Eph. 5, 14.

2.° Ce sont des difficultés de peu de durée, et la peine même n'est jamais sans consolation et sans quelque changement. N'en est-ce point une que de se voir bien avec Dieu, et de n'avoir plus cette crainte inquiète et importune et si bien fondée de ses redoutables jugemens? *Qu'il est doux*, disait-il, *qu'il est consolant d'être privé des plaisirs frivoles et passagers! Je craignais de les perdre, et je m'applaudis de les avoir perdus. Quàm mihi dulce fuit carere suavitatibus nugarum! et quas amittere timor fuit, amisisse gaudium erat.*

C'est saint Augustin qui parle; et qu'était-il lui-même, depuis quinze ou seize ans jusqu'à trente? Quel libertinage d'esprit et de mœurs! Nos passions sont-elles plus vives, nos habitudes plus invétérées, nos égaremens plus grands et plus longs?

D'ailleurs, dans les choses absolument nécessaires, il faut, pour ne pas risquer son salut, apprendre à se vaincre et toujours et en tout : une faute d'un moment, une seule passion privilégiée suffirait pour nous damner; et combien de choses ne sont pas si nécessaires que celle-ci, pour lesquelles rien ne nous coûterait encore si nous avions un peu de vanité? Enfin, voulons-nous trouver moins de difficultés? Imaginons-les plus grandes encore qu'elles ne sont, et déterminons-nous, surtout, à ne point prendre de parti au temps du dégoût; la perfection est l'ouvrage de la grâce, qui ne parle que dans un temps bien tranquille

TROISIÈME POINT.

Fidélité scrupuleuse aux règlemens et aux exercices.

Ce point-ci choque quelquefois notre orgueil. A vingt ou vingt-cinq ans, ou plus, s'assujettir à une multitude de petits devoirs! Consulter dans les doutes! Chercher de l'appui dans les tentations! nous en avons perdu l'habitude, si nous l'eûmes jamais.

Eh! quoi, dit-on, ne pourrions-nous pas nous conduire, nous régler, nous décider nous-mêmes? Pure illusion! Sans cet assujettissement simple et humilié, il y a peu à espérer quant au temps de la Retraite; c'est aux exercices, tels que des gens sages et craignant Dieu les ont réglés, que des grâces particulières sont attachées; tous ceux qui se sont sanctifiés s'en sont tenus là pour le lieu, pour le temps, pour les circonstances, pour la suite et l'enchaînement des vérités; ne soyons pas plus sages que ceux que nous regardons comme nos maîtres. Une des premières résolutions que firent, dans leur Retraite, plusieurs saints personnages (1), ce fut de ne lire, de ne méditer que ce qu'on leur donnerait à méditer ou à lire. Dieu sait parler au cœur et suppléer à ce qui nous manque de secours du côté de l'homme. Faisons-nous donc un scrupule de manquer à la plus petite formalité, ou de changer rien à l'ordre des exercices; faisons chaque chose en son temps, malgré les sécheresses, le dégoût, et l'ennui.

Le mot des serviteurs de Naaman convient encore admirablement ici : *Et si rem grandem dixis-*

(1) Le P. de la Colombière.

set tibi propheta, certè facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi lavare (septies) *et mundaberis* (1)? Et pourquoi se laver sept fois? et pourquoi dans l'eau du Jourdain? Pitoyable raisonnement! Pourquoi? Parce que Dieu le veut.

Quant au temps qui suit la retraite, Dieu nous attache à lui ordinairement par des voies contraires à celles de nos égaremens. La présomption, la fierté, une certaine conduite capricieuse et arbitraire, ont pensé nous perdre; la grâce de notre changement est attachée à l'humiliation de notre esprit et de toutes nos facultés. *Aufer cydarim, tolle coronam* (2).... *Sede in pulvere* (3). Soyons humbles, petits; plus d'orgueil, plus d'estime de nous-mêmes, plus de suffisance mal entendue; enfin, il est peu de ces pratiques, dont nous parlons ici, qui ne mènent à la plus solide vertu, puisqu'elles conduisent à l'anéantissement de l'amour-propre. Mais ne vissions-nous pas le rapport qu'ont les petites choses avec les plus éminentes vertus, il y aurait toujours un rapport d'expérience, contre lequel ne doivent point tenir tous nos raisonnemens. Pourquoi la force de Samson était-elle dans ses cheveux? Pourquoi la guérison de la blessure des serpens attachée à regarder le serpent d'airain? Pourquoi l'adoucissement des eaux de Mara, à y jeter du bois ordinaire? Dites-le-moi, et je vous dirai pourquoi et comment la sainteté est attachée à une longue suite de pratiques qui sont des riens en apparence.

Conclusion pour les simples fidèles.

Ces méditations préliminaires qui conviennent

(1) 4 Reg. 5, 13.—(2) Ezech. 21, 26.—(3) Is. 47, 1.

aux ecclésiatiques et aux religieux destinés à devenir des ouvriers évangéliques, renferment aussi des vérités communes aux chrétiens qui ne sont point dans ces fonctions sacrées. Premièrement, ils ont besoin sans doute, autant et plus que personne, de choisir un temps dans l'année, où délivrés de tout embarras, ils puissent penser uniquement à Dieu et à leur conscience. S'ils étaient ce qu'ils doivent être, s'ils rentraient chaque jour dans leur propre cœur par des réflexions et des examens sérieux, la retraite leur serait toujours très-utile, sans leur être aussi nécessaire. Mais il est certain qu'ils ne le font pas, et qu'il y a des gens, d'ailleurs craignant Dieu, qui, dans tout un mois, ne font pas une de ces réflexions profondes, si capables de les rappeler à la piété.

La légèreté naturelle, la nature des occupations, les seuls soulagemens qu'on doit à la nature et à la santé pour ne pas s'accabler et s'épuiser, et, par-dessus tout, les passions, sont les causes de ce relâchement et de cette négligence; que s'ils pensent qu'ils n'ont pas besoin de retraite, tant pis; c'est le comble de l'aveuglement. 2.° Considérons ce qu'ils doivent faire par rapport au passé et à l'avenir; pour le passé faire pénitence, une pénitence sincère, exacte, sévère, comme ils la feraient à la mort, une pénitence efficace, c'est-à-dire, en prenant des moyens pour prévenir les fautes les plus ordinaires, combattre l'amour de soi-même et du monde, etc.; pour l'avenir, résolution d'observer avec la plus grande exactitude les commandemens de Dieu et de l'Eglise, et surtout tel et tel commandement, si souvent et si aisément négligé; sur le jeûne, sur

l'observation des dimanches et des fêtes, sur les médisances, les haines, les divisions, les vengeances ; voir, outre cela, ce qui domine le plus dans le cœur ; c'est ou la vanité, ou l'attachement excessif à sa santé, ou la douceur d'une vie tiède ou molle, ou l'amour du monde et des compagnies, ou du jeu, ou le penchant d'un cœur trop sensible, qui se livre facilement, et qui cherche à plaire et à s'attacher, quoique ce ne soit pas ordinairement dans des choses d'une grande conséquence. Une seule de ces attaches est capable de nous perdre, fussions-nous fidèles dans tout le reste. Résolution encore sur les devoirs de notre état. La conduite envers un époux, une épouse, des enfans, des domestiques ; nos dispositions envers Dieu : l'aimons-nous ? désirons-nous de l'aimer, de quitter le monde pour aller jouir de sa présence ? Regardons-nous comme des vérités intéressantes, ce qu'on nous dit du Ciel ? Que c'est notre véritable patrie, que nous sommes étrangers comme des voyageurs sur la terre ; que nous ne sommes faits que pour Dieu, etc. ? Voilà de quoi s'occuper pendant huit et dix jours, et davantage ; matière désagréable, peut-être ; entrer en soi-même, et n'y rien voir de bon ! Mais c'est la première partie de la pénitence, que d'être confus de ses fautes. 3.° Quel fruit tirer de sa retraite, et que faut-il pour cela ? Il faut d'abord bien du courage. Dieu nous soutiendra, et c'est peut-être la dernière retraite qu'il nous accordera ; profitons-en. Ensuite, exactitude aux exercices, et à suivre l'ordre marqué. Que de grâces y sont attachées ! Faire attention aux bons désirs que Dieu nous inspire, et les écrire, pour les relire et nous confondre ;

appliquer nos dévotions et nos pénitences à toucher le cœur de Dieu ; enfin, consulter quelqu'un pour décider nos doutes, et choisir de bonne foi ceux que nous croirons les plus capables de nous aider.

Voilà des réflexions dont les chrétiens, les personnes engagées dans le monde, peuvent profiter ; c'est pour eux surtout que les retraites sont nécessaires, et, pour l'ordinaire, on a la consolation de voir que plusieurs en profitent.

Ainsi soit-il.

AVERTISSEMENT GÉNÉRAL

Pour les méditations de la retraite.

Comme la retraite ne dure ordinairement que huit ou dix jours au plus, et qu'on ne fait guère chaque jour que trois méditations, il s'en trouvera ici un beaucoup plus grand nombre qu'il ne faut pour s'occuper pendant un temps si limité. Mais, comme on a dessein de se rendre utile à toutes sortes de personnes, et que les besoins de tous ne sont pas les mêmes, c'est à chacun de choisir, par soi-même ou par l'avis de son directeur, les sujets qui lui conviennent davantage ; ce qui ne se pourrait pas faire, si l'on ne s'était arrêté à ne donner précisément qu'un nombre fixe de méditations. On pourra faire dans d'autres temps les méditations qu'on n'aura pas faites durant la retraite ; et peut-être ne serait-il pas hors de propos de n'en faire jamais d'autres dans le cours de l'année. Il n'y en a guère dont un seul point ne pût occuper plusieurs jours les per-

sonnes qui ont un peu d'ouverture pour l'oraison ; elles trouveraient ici de quoi méditer une heure chaque jour, peut-être plus de la moitié de l'année, et se fortifieraient ainsi, sans interruption, dans la persuasion des grandes vérités qu'elles ont méditées pendant la retraite.

Ces exercices comprennent quatre parties, qu'on appelait quatre semaines, parce que dans les premiers temps où l'usage des retraites reprit une nouvelle force, plusieurs employaient trente jours à faire la retraite, dont chaque partie occupait environ une semaine. Nous garderons le même ordre des matières, en donnant à chacune plus ou moins d'étendue, selon le besoin que nous croyons qu'en pourront avoir la plupart de ceux qui font aujourd'hui des retraites.

RETRAITE DE TRENTE JOURS.

PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement pour les deux méditations fondamentales de la première partie.

La fin des méditations de cette première partie, est de détacher l'homme de l'amour déréglé de soi-même et des créatures, et de toute affection au péché. La première méditation de la fin de l'homme, ne doit jamais s'omettre, à quelque degré de perfection qu'on puisse arriver. C'est celle qu'on appelle le *Fondement des exercices:* elle convient aux pécheurs et aux justes, à ceux qui commencent et à ceux qui sont les plus avancés. Qui la posséderait

bien, pourrait, en quelque sorte, se passer de toutes les autres ; du moins toutes les autres tirent - elles certainement leur force de celle-ci. On la peut donc, et peut-être on la doit répéter plusieurs fois, sans se soucier de passer outre, tant que le cœur trouvera de quoi s'y nourrir. Elle inspire et la haine du péché qui nous éloigne de notre fin, et la pratique des vertus qui nous en approchent, et l'indifférence parfaite pour toutes les choses qui ne peuvent ni nous porter à Dieu, ni nous en détourner.

Une personne séculière voulant faire une retraite, trouva dans cette seule méditation de quoi s'occuper ses huit jours entiers. Hélas ! vint-elle dire le quatrième jour, dans les deux premières pages seulement, j'ai découvert tout le mal que j'ai fait, tout le bien que j'aurais dû faire, et tout celui que je sens bien qu'il faut que je fasse désormais pour assurer mon salut : elle disait vrai.

PREMIÈRE MÉDITATION

FONDAMENTALE.

Des exercices de la première partie.

L'homme est au monde pour connaître Dieu, le louer, l'aimer, le servir, et mériter par là le salut, et la béatitude éternelle (1).

La fin de cette méditation n'est pas précisément de nous exciter à la reconnaissance envers Dieu pour le bienfait de la création, mais de nous remplir profondément de notre destination, afin de dé-

(1) *Creatus est homo ad hunc finem, ut Dominum Deum suum laudet et revereatur, eique tandem serviens, salvus fiat.* Ign.

plorer notre aveuglement sur le temps passé, et de prendre une forte résolution de nous conduire désormais selon les règles de la vraie prudence, dont le propre est de rapporter toutes choses à leur institution et à leur fin.

Cette première vérité doit être le fondement et la base de toute la conduite de l'homme sur la terre. Considérons, 1.° que l'homme n'est et ne peut être au monde que pour servir Dieu ; 2.° jusqu'où s'étend cette obligation ; 3.° ce que l'homme, en servant Dieu, peut espérer de lui, pour l'autre vie et même pour celle-ci.

PREMIER POINT.

L'homme n'est au monde que pour servir Dieu. Dieu avait duré toute une éternité sans que le monde fût encore ; content en lui-même, il pouvait toujours se passer du monde, puisqu'il s'en était si long-temps passé. Il créa le monde d'un acte de sa volonté. Travaillant sur rien, il fit en un moment tout ce que nous voyons de plus beau et de plus admirable, et il y plaça l'homme, pour qui tout avait été fait : *Dixit, et facta sunt ; mandavit, et creata sunt.*

Mais laissons ce qui regarde les autres hommes ; ne pensons qu'à nous-mêmes. Le monde avait duré environ six mille ans sans qu'il y fût question de moi ; qu'étais-je il y a un siècle ? Où étais-je ? Enfin, je me suis trouvé au monde ; mais qui m'y a mis ? Moi-même ? Je n'étais rien, et rien ne fait rien : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* Serait-ce le hasard ? Terme chimérique : outre que le hasard ne fit jamais rien de parfait ni de durable, ce que l'on

nomme hasard n'est qu'un assemblage de causes libres ou nécessaires, dont la liaison et les effets nous sont inconnus, à la vérité, mais dont rien n'est caché à celui qui les a rangées et qui les remue ; hasard donc par rapport à moi peut-être ; mais par rapport à Dieu, ouvrage d'un dessein, d'une sagesse ineffable.

Ceux qui passent pour m'avoir mis au monde ne seraient-ils point les auteurs de mon être ? Ils m'auraient formé sans défaut, s'ils en avaient été les maîtres ; c'eût été leur gloire et leur avantage. Mais non, ils peuvent dire comme la mère des Machabées : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis, neque enim ego spiritum et animam donavi vobis.* J'ignore comment vous avez été formés dans mon sein; car ce n'est point moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps ; c'est le Créateur du monde, celui qui forma l'homme dès sa naissance, et qui a donné l'origine à toutes choses.

Je ne dis donc rien, je ne pense rien de raisonnable de moi-même, jusqu'à ce que je remonte à la première source, à la cause universelle. C'est Dieu qui m'a fait tout ce que je suis ; c'est Dieu qui m'a formé ce corps ; tout vil et tout matériel qu'il est en lui-même, il ne laisse pas d'être un miracle et un chef-d'œuvre de puissance et de sagesse dans l'arrangement et dans l'usage de ses parties : *Manus tuæ, Domine, fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu.* Dieu m'a donné ce souffle de vie, cette portion précieuse de son immortalité, cette ame, l'image du pouvoir qu'il a de penser, de vou-

loir, et d'agir sans contrainte ; ceci supposé, raisonnons à présent.

A quel dessein Dieu m'a-t-il mis au monde ? A quel dessein a-t-il pu m'y mettre ? Car une sagesse aussi grande que celle qui paraît dans ma création, ne saurait agir à l'aventure et sans quelque vue. Quelle vue a-t-il donc pu avoir en me créant ? Je sais déjà qu'il pouvait se passer de moi ; il pouvait bien se passer du monde entier. S'il y avait aussi quelque être plus grand et meilleur que lui, il aurait pu travailler pour cet être supérieur à lui ; mais non, étant tout, et méritant tout, il est impossible qu'il se soit proposé d'autre objet que lui-même. Il m'a donc fait pour lui ; il n'a pu me faire que pour lui. Son droit sur moi, comme sur toute chose, est inaliénable : qu'il cesse d'être Dieu, je pourrai être pour quelque autre. Jusque là, tout Dieu qu'il est, il ne peut me dispenser d'être pour lui : il n'était pas nécessaire que je fusse ; mais, supposé que je sois, il est nécessaire que je sois pour lui.

Si donc Dieu m'a donné un esprit capable d'intelligence, ce n'a pu être qu'afin que je le connusse ; s'il m'a donné un cœur libre, ce n'a été qu'afin que je l'aimasse, et que je m'attachasse à lui ; s'il m'a donné un corps, de la santé, des forces, ce n'a pu être qu'afin que je les employasse à son service ; si je suis enfin tout ce que je suis, ce ne peut être que pour lui.

O mon Dieu ! seul créateur, seul conservateur de mon être, quelle triste et affligeante image se présente à mes yeux ! car enfin, toute ma conduite jusqu'ici qu'a-t-elle été, sinon un désordre, un renversement, une injustice étrange et continuelle ? J'ai

vécu à peu près comme si je m'étais fait moi-même; à quoi ai-je pensé, qu'à moi-même? Qu'ai-je aimé, que moi-même? Pour qui ai-je travaillé, que pour moi-même? Je me suis rassuré sur ce que la plupart des autres ne vivaient pas d'une autre manière; c'étaient d'aveugles, d'ingrates, d'indignes créatures aussi-bien que moi : c'est tout ce que je puis en dire ; mais leur égarement peut-il justifier le mien?

Quelle obligation ne vous ai-je pas pour avoir daigné aujourd'hui m'ouvrir les yeux ! Je méritais que toujours ils demeurassent fermés à ces vérités salutaires. *Notam fac mihi, Domine, viam tuam*; faites-moi donc connaître, ô mon Dieu ! et pénétrer de plus en plus quelle est ma destination.

SECOND POINT.

Jusqu'où s'étend l'obligation que l'homme a de servir Dieu. Développons encore davantage cette grande vérité (l'homme est créé pour servir Dieu), et rendons-nous-la toujours propre et personnelle.

Je suis de Dieu ; donc je dois servir Dieu : cela est évident. Mais je suis de Dieu seul : nul autre que lui n'a contribué à mon être, ou nul autre que lui n'y a contribué que comme instrument de ses volontés ; donc, je dois le servir lui seul. Nul égard ni à personne, ni à moi-même ; intention simple, pure, et invariable de lui plaire et de le glorifier. Je suis tout de Dieu ; l'ame, le corps, les facultés, la vie, l'action, tout est de lui ; donc je dois être tout à Dieu ; point d'exception, point de partage ; ce ne sont que ses propres biens que je lui rends : un rien de moins, il ne saurait être content : tout est de lui; **tout est à lui.**

Je suis toujours de Dieu : il m'a créé ; il me conserve ; et me conserver, c'est me créer de nouveau à chaque instant. L'instant où il cesserait de me soutenir, je tomberais dans le néant ; l'instant où il cesserait de concourir avec moi, je deviendrais immobile ; je ne pourrais plus ni penser, ni agir, ni parler, ni vouloir ; donc dans toute la vie et à chaque moment de la vie, donc dans la jeunesse comme dans l'âge avancé, donc tous les jours et à chaque instant du jour, je dois être toujours à Dieu, toujours occupé de choses qui puissent se rapporter à lui, et, dans ce sens, toujours appliqué à lui plaire. Tout le temps que je donne à autre chose, est un temps perdu ; tout dessein, toute entreprise qui me détourne de là, est un crime, ou un amusement qui dispose au crime. Tout emploi de mes facultés, de ma santé, de mes forces, de mes talens, qui me divise d'avec Dieu, est un larcin, une usurpation indigne et sacrilége.

Enfin, Dieu m'a fait, Dieu me conserve sans intérêt et sans contrainte, je dois donc aussi être à lui par estime, par générosité, par reconnaissance pure ; je dois le servir, quand je n'attendrais plus rien de lui. Je dois m'oublier moi-même de temps en temps, et m'estimer malheureux quand je puis croire que je ne cherche pas en tout sa gloire, et que le seul désir de lui témoigner mon amour n'est presque jamais le motif qui me fait agir.

Quelle perfection ! Quelle étendue d'obligations! Cependant on défie l'homme le plus écarté de ses devoirs, et le plus rempli d'amour-propre, de ne pas convenir qu'en tout ceci il y a une souveraine justice, et d'imaginer la moindre exception raisonna-

ble contre des vérités si solides et si bien appuyées.

Ces vérités, on les appelle principes, et vérités fondamentales; principes, parce qu'elles portent leur évidence avec elles; il ne faut que développer les termes, et réfléchir; principes, parce qu'elles n'ont presque pas besoin de preuves, et qu'elles servent elles-mêmes à prouver tout le reste; vérités fondamentales, parce qu'elles sont comme la terre ferme sur laquelle doit être élevé l'édifice de la religion, de la perfection, de la sanctification. On ne fait rien de solide, qu'autant qu'elles ont jeté dans le cœur et dans l'esprit de profondes racines; mais en bâtissant là-dessus, à quoi ne s'élève-t-on pas?

Aussi les apprend-on aux enfans presque avant qu'ils puissent faire aucun usage de leur raison; mais on doit le répéter sans cesse, et aux plus parfaits, et à ceux qui désirent le plus de le devenir. Le premier, le grand précepte de la loi, celui qui renferme tous les autres, ne commande rien de moins. Vous aimerez, par estime et par choix, le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, et de toutes vos forces: *Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde tuo, ex totâ mente tuâ, et ex totis viribus tuis.* Vérités encore dont la connaissance est de toutes les religions et de tous les temps, puisqu'elles sont contenues dans les premières notions de créateur et de créature. Pour les comprendre, il ne faut être ni chrétien, ni juif; il ne faut qu'être homme. Le christianisme, après le judaïsme, n'a fait que développer de plus en plus ce qui était renfermé dans ces vérités comme dans sa semence.

Bien des gens portent le nom de chrétiens, qui

jamais n'eurent guère de religion, ou qui l'ont perdue. Plusieurs voudraient qu'on n'eût d'autre religion que la naturelle. S'ils pensent naturellement comme ils parlent ; s'ils se conduisent en effet suivant la religion naturelle, ils ne tarderont pas à penser comme nous. Dès que de bonne foi ils croiront en Dieu, auteur de leur être, bientôt nous les réduirons à tout. Cette seule considération, *je ne me suis pas fait moi-même, un autre m'a fait*, les obligera à respecter ce grand maître, à étudier ce qu'il peut attendre et désirer d'eux. Dans cette étude bientôt ils trouveront des devoirs qui, s'ils y sont fidèles, avec le secours de la grâce, leur attireront de nouvelles grâces pour devenir de parfaits chrétiens. Les premiers hommes n'eurent long-temps presque que ces principes pour se conduire, et à quelle sainteté n'arrivèrent-ils pas? Sans parler des autres, Abraham y trouva l'obligation de quitter son pays, de sacrifier son fils unique, de mener une vie pure et détachée, d'exercer toutes sortes de bonnes œuvres. Job y trouva les plus nobles sentimens qu'il eût de la divinité, le principe de sa patience et de sa soumission, sa ressource et sa consolation dans toutes ses calamités.

Avouons que jusqu'ici nous avons eu très-peu de religion, ou que nous en avons fait très-peu d'usage. La religion était dans notre cœur ; elle y disait assez ; elle y disait tout, si nous eussions voulu l'écouter ; mais le tumulte du monde, l'embarras des affaires, la crainte peut-être de changer, nous empêchèrent toujours de vouloir l'entendre. Mille autres voix étouffèrent celle-là ; elle ne put se faire écouter.

Ah ! du moins aujourd'hui me voici prêt à vous écouter, ô mon Dieu ! parlez : eh ! que pouvez-vous me dire ? Homme, créature, sois à Dieu seul par qui tu es ; sois toujours à celui par qui tu es toujours ; et sois à lui par pure reconnaissance, puisque tu es de lui par pur amour.

TROISIÈME POINT.

Ce que l'homme, en servant Dieu, peut espérer de lui pour l'autre vie et pour celle-ci. Il peut espérer : ce n'est pas assez dire ; il peut s'assurer que Dieu sera à lui autant et à proportion que lui-même sera à Dieu. Dieu tout entier à lui, s'il est tout entier à Dieu ; Dieu toujours à lui, s'il est toujours à Dieu ; Dieu aussi parfaitement à lui que s'il était seul au monde ; s'il est à Dieu seul, qu'il ne soit point du tout au monde, et qu'il n'ait aucun égard au monde que par rapport à Dieu.

Considérons ici quelle est la bonté et la libéralité immense de Dieu qui nous a faits. Son droit était d'exiger tout de moi sans rien me promettre. J'avais assez reçu déjà ; et pour ce que j'avais reçu, ce n'était pas trop de me donner parfaitement à lui. Dans le monde, la seule considération des bienfaits n'est-elle pas une raison suffisante pour se dévouer à ses bienfaiteurs ? Un grand du monde attend tout de ceux qu'il veut bien nommer ses créateurs. Un enfant doit aimer et servir son père, n'eût-il ni héritage ni gratification à en attendre ; qui y manquerait, serait un dénaturé, un ingrat, un monstre.

Quelque chose de plus. Le droit de Dieu est de me dire : Si vous me servez, vous aurez fait votre devoir, je ne vous en tiendrai aucun compte ; mais

si vous ne me servez pas comme vous le devez, et comme mes bienfaits vous y obligent, je vous traiterai de la manière la plus sévère ; je vous damnerai. Ainsi, les législateurs ne disent pas : Qui gardera la loi, sera récompensé ; ils disent : Qui ne la gardera pas, sera puni. Le maître dit simplement à son esclave : Obéissez, et vous n'aurez aucun mal ; mais si vous n'obéissez pas, vous éprouverez toute ma rigueur.

Enfin, en supposant que tout travail mérite récompense, pour prix de mes services Dieu eût pu ne me promettre qu'une récompense de même nature que ces services ; récompense temporelle, naturelle, bornée, qui finit à la mort.

Mais Dieu, souverainement libéral et généreux ; Dieu, aussi jaloux de mon bien que de sa propre gloire, a attaché mon bonheur à son service. Servez-moi, m'a-t-il dit ; ne pensez qu'à me servir, et j'aurai soin de vous, je penserai à vous, je me donnerai à vous : *Ego merces tua magna nimis* (1). Quelle récompense ! et qui pourrait en comprendre le prix ? Mais elle regarde principalement l'éternité.

Sans attendre l'autre vie, que ne fait-il pas dès celle-ci pour ceux qui se donnent pleinement, parfaitement, constamment à lui ? Il établit sa demeure dans leurs cœurs. Il y règne avec tout ce qu'il a de lumière, de grâces, et de consolation. Ses yeux sont attachés sur eux : il les regarde avec complaisance. Sa providence veille sur leur conduite avec plus d'attention, d'affection, que la mère la plus tendre n'en a pour un fils uniquement chéri. Il

(1) Genes. 15, 1.

écarte leurs ennemis ; il prévient leurs prières et leurs désirs.

Il est donc juste, il est même nécessaire que je sois tout à Dieu. Vous me commandez de vous servir, ô mon Dieu ! et si je ne le fais pas, vous me menacez des misères les plus extrêmes. N'en est-ce pas une assez grande que de ne pas vous aimer et de vous servir ? C'en est une sans doute, d'autant plus grande qu'elle en entraîne une multitude d'autres à sa suite. Notre cœur est fait pour vous, et toujours il sera malheureux jusqu'à ce qu'il prenne son repos dans vous : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (2).

Prenons notre parti ; commençons dès ici-bas notre béatitude : nous le pouvons. La terre est un paradis pour quiconque ne veut contenter que Dieu. Dieu le gouverne, comme s'il n'avait que lui seul à gouverner. La terre, au contraire, est un enfer anticipé pour qui refuse les avances d'un Dieu. Il souffre beaucoup, il souffre sans mérite ; et cet enfer n'est qu'un prélude de l'autre, avec cette grande différence, qu'ici Dieu veut que nous l'aimions, et que nous ne le voulons pas : que là nous voudrons l'aimer, et que nous ne le pourrons pas, et que nous désespérerons de le pouvoir.

(1) S. August.

SECONDE MÉDITATION

FONDAMENTALE.

La fin des Créatures (1).

Toutes les autres choses qui sont sur la terre ont été créées pour l'homme ; c'est-à-dire, ont été données à l'homme, pour l'aider à arriver à sa fin.

Pour comprendre parfaitement et avec fruit cette seconde vérité fondamentale, il nous faut considérer trois choses :

1.° Ce qu'on entend par ces premières paroles, *les autres choses qui sont sur la terre*, et par ces autres-ci, *ont été données à l'homme pour l'aider à arriver à sa fin.*

2.° Quelle règle il faut suivre, en pratique, pour nous aider de tout ce qui est sur la terre selon les vues et les intentions de Dieu.

3.° Combien il nous est nécessaire et avantageux de suivre ces règles, et de ne nous en écarter jamais.

PREMIER POINT.

Ce qu'on entend par ces paroles, *les choses qui sont sur la terre*, et par celles-ci, *ont été données à l'homme pour l'aider à arriver à sa fin.* On appelle ici les choses qui sont sur la terre, tout ce qui en général n'est ni Dieu, ni l'homme. Ainsi, ce n'est pas seulement le ciel et la terre, et tout ce qui est

(1) *Reliqua verò suprà terram sita, creata sunt hominis ipsius causâ, ut eum ad finem creationis suæ prosequendam adjuvent* Ign.

contenu dans leur vaste étendue, comme les astres, les plantes, les animaux ; ce ne sont pas seulement les hommes avec qui l'on est obligé de vivre, et de qui l'on peut tirer tant de bien ou tant de mal par rapport au salut; c'est encore tout ce que les philosophes appelent manière d'être, comme la santé et la maladie, la vie longue et la vie courte, la prospérité et les disgrâces, l'abondance et la pauvreté, la science et l'ignorance, la vertu et le vice ; car, quoique plusieurs de ces choses puissent être dans l'homme, elles ne sont pourtant pas l'homme lui-même, et elles peuvent subsister sans nous et hors de nous, comme nous pouvons être sans elles.

Cela étant ainsi expliqué, on ajoute que toutes les choses qui sont sur la terre, Dieu les a données à l'homme pour le conduire à sa fin. Cela ne veut pas dire que toutes ces choses sont des présens de Dieu, ni qu'elles viennent de lui immédiatement : il n'est pas certainement l'auteur de l'ignorance et du vice, il n'est pas même l'auteur de certains êtres qui ne subsistent guère que dans l'imagination, et qui ne sont en effet que l'ouvrage du cœur et de la passion de l'homme déréglé, comme l'honneur et le mépris, la gloire et l'humiliation déplacées.

On veut donc dire précisément que, quelles que puissent être toutes ces choses, et de quelque endroit qu'elles viennent, soit de Dieu, qui les fait ou qui les laisse faire, soit de l'homme, qui les trouve ou qui les imagine, l'intention de Dieu est que l'homme les fasse toutes servir à la gloire du Créateur et à sa propre sanctification.

Cela n'est-il pas juste? Car, Dieu étant la fin universelle de tout, la même raison qui prouve que

l'homme n'a été fait et n'a pu être fait que pour Dieu, prouve invinciblement que toutes les autres choses doivent être rapportées à Dieu. Rien donc, à proprement parler, n'est pour l'homme; tout est pour Dieu. Mais on dit que les créatures sont pour l'homme en tant qu'il peut se les rendre utiles pour mieux connaître Dieu, pour s'affectionner davantage au service de Dieu, ou pour en faire à Dieu des sacrifices dignes de sa grandeur et de sa majesté infinies.

C'est donc toujours uniquement sous cette qualité de moyens et de secours pour aller à Dieu, qu'il faut regarder toutes les choses qui sont sur la terre : elles perdent leur être, pour ainsi dire, par rapport à nous, dès que nous les envisageons d'une autre manière; ou plutôt elles subsistent toujours, mais c'est pour notre damnation, au lieu qu'elles étaient destinées à notre salut. Le Sage exprime ceci admirablement : Les créatures, dit-il, sont devenues une occasion de chute, et comme un piége dangereux pour l'homme sans sagesse et sans discernement : *Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium* (1).

Le piége et le désordre consistent en ce que l'homme, dès qu'il ne regarde plus les créatures comme de simples moyens d'aller à Dieu, en fait sa fin, et les substitue, en quelque manière, à son Dieu. C'est une espèce d'idolâtrie : elles occupent toutes ses pensées; il en est enchanté; elles lui corrompent le cœur; il n'a plus d'affection que pour elles : il épuise toutes ses forces; il donne tout son temps à les re-

(1) Sap. 14, 11

chercher, et à s'en assurer la conservation. Il ne devrait penser aux créatures que pour se porter à aimer Dieu. Il ne pense à Dieu, il n'a recours à Dieu, il ne prie Dieu, que pour obtenir de lui une possession plus prompte, plus facile, plus abondante, plus durable des créatures; à peine songe-t-il qu'il y a un Dieu. Il devrait jouir de Dieu, et user simplement des créatures; il use de Dieu, pour ainsi dire; il ne le regarde que comme en passant, et dans les créatures il prend son repos, sa consolation, ses délices criminelles. Engraissé des biens de Dieu, il s'éloigne de lui, il se révolte contre lui. Race perverse et maudite, peuple sans cœur et sans raison, est-ce là ce que vous rendez à votre Seigneur et à votre bienfaiteur? *Incrassatus est dilectus, et recalcitravit; incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum, et recessit à Deo salutari suo* (1)..... *Generatio prava atque perversa.... Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens* (2)?

La créature, cependant, sera-t-elle insensible à l'injure du Créateur? Non, répond saint Paul; elle gémit, elle souffre violence: elle ne nous sert, pour ainsi dire, qu'à regret et malgré elle, quand nous usons d'elle ou pour offenser Dieu, ou pour quelque autre fin que pour lui plaire: *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (3). Expression figurée qui signifie que Dieu ne nous fait de bien qu'avec une espèce d'amertume et de dégoût, quand nous abusons de la créature. Il se servirait de la créature pour nous perdre, pour nous accabler, sans les lois de patience et de miséricorde qu'il s'est fai-

(1) Deut. 32, 15.—(2) *Ibid.* 5 et 6.—(3) Ad Rom. 8, 22.

tes pour un temps. Mais la créature sera mise enfin en liberté ; elle n'attend que la séparation des vrais enfans de Dieu d'avec les enfans ingrats et rebelles. Dieu emploira pour notre supplice (et quel supplice !) tout ce qu'il avait fait ou ordonné pour notre salut et pour notre soutien dans les voies du salut : *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat..... liberabitur à servitute* (1)..... *armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (2).

Déplorons donc ici le malheur de la plupart des hommes, et l'aveuglement pitoyable dans lequel ils vivent sur la destination de toutes choses. Mais non ; déplorons plutôt notre propre malheur et le renversement étrange dans lequel nous avons vécu jusqu'ici. Car, qui est-ce, du plus au moins, qui n'a pas à cet égard des reproches bien humilians à se faire ? Pour l'avenir, nous préviendrons un pareil égarement, en nous écriant sans cesse, avec les saints jeunes hommes de Babylone : Créatures, qui êtes toutes l'ouvrage du Seigneur, bénissez-le toutes et toujours : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino* (3). Mais à qui parlons-nous ? ce sont des êtres insensibles, qui ne peuvent nous entendre ni bénir Dieu. On dit que les créatures bénissent Dieu, quand nous le bénissons de tout le bien et de tout le mal qui nous vient d'elles et par elles ; quand nous ne les regardons que comme des canaux par où la puissance, la justice et la miséricorde de Dieu s'écoulent jusqu'à nous, et que nous nous en servons selon ses intentions. La pratique de cet exercice demande des règles fixes et certaines, qu'il nous faut maintenant considérer.

(1) Ad Rom. 8, 19, 21.—(2) Sap. 5, 18.—(3) Dan. 3, 57.

SECOND POINT.

Quelles règles nous devons suivre et pratiquer pour nous aider de tout ce qui est sur la terre, selon les vues et les intentions de Dieu

Toutes les créatures sont bonnes et utiles à quelque chose. On peut dire aujourd'hui comme au commencement du monde : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat : et erant valdè bona* (1) ; Dieu voit tout ce qu'il a fait, et il n'y découvre rien que d'excellent. Mais toutes les créatures ne sont pas bonnes, ni à toutes choses, ni à tous, ni toujours. Dans l'atelier de l'artisan, tous les instrumens sont propres à son métier ; mais les uns sont propres à retrancher, les autres à ajouter ou à polir. Dans la médecine encore, tous les remèdes ont leur utilité ; mais ce qui sert d'antidote pour un certain mal, serait un poison mortel pour un autre. De même, dit saint Bernard, toutes choses nous ont été données de Dieu pour notre bien, mais pour notre bien en diverses manières assez différentes : les unes, pour nous entretenir la vie et les forces ; les autres, pour nous instruire ; les autres, pour nous divertir et nous délasser ; plusieurs enfin, pour nous corriger même et pour nous éprouver : *Donata sunt nobis omnia ad aliquam utilitatem ; sed alia, ad sustentationem ; alia, ad eruditionem ; quædam, ad delectationem ; postremò etiam non pauca, ad correptionem.* La sagesse chrétienne consiste donc à user de chaque chose selon le dessein de Dieu, et par rapport à notre besoin présent ; car ce qui peut nous

(1) Gen. 1, 31.

être bon à nous-mêmes en certain temps, n'est pas bon dans un autre ; et ce qui sert en certaines rencontres à nous faire plaisir, doit servir dans un autre à nous humilier et à nous mortifier.

Donnons sur ceci deux règles certaines, et qui puissent s'étendre à toutes les situations imaginables où nous pouvons nous trouver dans la vie, par rapport à tous les êtres créés.

Toutes les créatures, par rapport à nous, se peuvent partager comme en deux classes. Il y en a dont l'usage nous est absolument et indispensablement nécessaire, nous ne saurions nous en passer ; et il y en a dont l'usage nous est libre en quelque façon, nous pouvons les prendre ou les laisser ; du moins nous pouvons les désirer, les poursuivre, ou ne pas nous en mettre en peine.

1.° Les créatures dont l'usage nous est nécessaire, c'est tout ce qui sert à la conservation et à l'entretien de notre santé et des forces nécessaires à servir Dieu : la nourriture, le logement, l'habillement, le repos, et quelque délassement de temps en temps.

La règle qu'on doit suivre, dans l'usage de ces créatures, c'est de prendre le pur nécessaire, d'en remercier Dieu, et de faire à sa grandeur un sacrifice généreux de tout ce qui est superflu. Ces sortes de créatures, disait un saint homme, nous annoncent toutes, dans un silence éloquent, ces trois paroles : *Accipe, redde, time ; accipe obsequium, redde beneficium, time judicium ;* recevez le service que je vous rends ; faites-en des remercîmens à celui par qui et pour qui je vous le rends ; mais n'en abusez pas, de crainte que par moi-même il n'en tire une rigoureuse vengeance.

Combien de désordres corrigerait d'abord l'attention à cette règle ! Il n'y aurait plus de mollesse, ni d'intempérance, ni de perte de temps, ni de plaisir qu'on prît par la seule raison du plaisir. De combien de choses saurait-on se passer ! *Quàm multis non indigeo !* On vivrait dans une espèce de guerre et de mortification continuelle contre les appétits déréglés. Quel fonds de richesses ne resterait-il pas pour les œuvres de charité ! Saint Paul appelle cela user du monde comme si on n'en usait pas : *Qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur* (1) ; et c'est à quoi il semble obliger tous les chrétiens. A cet ordre des créatures dont l'usage est nécessaire, on peut rapporter encore une multitude infinie d'objets qui frappent nos yeux et nos oreilles comme malgré nous.

Il n'est pas libre de ne point voir le ciel et la terre, de ne point voir les hommes qui nous environnent, et leurs différentes manières de vivre et d'agir; de ne point entendre mille choses tantôt tristes et tantôt agréables, qui se racontent ou à la volée, ou par quelque intérêt raisonnable qu'on a d'en parler.

Il y a, dans tout ce qui peut se voir ou s'entendre ici-bas, quelque chose par où l'on peut s'élever jusqu'à Dieu. La règle est de n'y pas manquer. Ainsi les saints, à la vue des astres, des plantes, des fleurs, et des plus vils insectes, entraient dans une espèce de contemplation de la puissance et de la sagesse de leur auteur ; à la vue d'un beau palais, ils s'élevaient à la considération du séjour où Dieu fait sa demeure. Dans le commerce avec les méchans,

(1) Ad Cor. 7, 31.

et dans ce qu'ils avaient à souffrir de leurs injustices, ils admiraient la patience de Dieu qui les supporte. Au récit d'une bataille, ils suivaient au tribunal de Jésus-Christ la multitude de tant d'illustres criminels qui y périssent. C'est là ce que les saints appellent chercher Dieu dans les créatures, et les créatures dans Dieu.

2.° Pour les créatures dont l'usage est à notre liberté, ce sont la plupart de ces manières d'être dont nous avons parlé d'abord. Il nous est libre de prendre un certain genre de vie, ou d'en embrasser quelque autre, de nous appliquer à certaines études, ou de demeurer dans notre ignorance ; de nous rendre vertueux, ou de nous abandonner au vice. Il ne nous est pas toujours libre d'être riches ou pauvres, sains ou malades, honorés ou méprisés ; mais il nous est libre de désirer la gloire, les biens du monde, la réputation, la longue vie, et de travailler à nous les procurer ; ou de n'en tenir aucun compte, et de nous porter plutôt à ce qu'il y a de bas, d'humiliant, et de crucifiant.

La règle qu'on donne ici, c'est qu'il faut être, à l'égard de toutes ces choses, dans une entière indifférence, dans un équilibre parfait, jusqu'à ce que les ayant considérées par le rapport qu'elles ont au service de Dieu, qui doit être notre fin unique et la leur, nous examinions et nous jugions de bonne foi, si elles nous y portent, ou si elles en détournent ; car alors l'indifférence n'a plus de lieu, et il faut absolument renoncer à notre fin, ou aller du côté qui nous y conduit, et avoir en horreur tout ce qui pourrait nous en écarter.

C'est ce que nous montrent ces paroles qui méri-

tent d'être rapportées tout entières, et qu'il faut bien peser.

Toutes les choses qui sont sur la terre ont été créées pour l'homme, c'est-à-dire, pour l'aider à arriver à sa fin. De là, il s'ensuit qu'il faut les prendre ou s'en priver quand et autant précisément qu'elles servent ou qu'elles nuisent à notre grand dessein. C'est pourquoi, si la chose est en notre pouvoir, si le choix nous en est libre, nous ne devons mettre aucune différence entre toutes les choses créées; en sorte que de nous-mêmes nous ne voulions pas et nous ne cherchions pas plutôt la santé que la maladie; que nous ne préférions pas les richesses à la pauvreté, l'honneur au mépris, ni la longue vie à la vie courte; mais que nous désirions et que nous choisissions entre toutes ces choses, comme le demandent la sagesse et la raison, ce qui nous mène à notre fin.

L'usage de cette règle est d'autant plus nécessaire, que les choses sur lesquelles on délibère, ont plus de rapport à l'état général et durable de toute notre vie: comme, par exemple, lorsqu'il s'agit d'embrasser une certaine condition, ou de s'engager dans une autre; de demeurer dans le monde ou d'en sortir. On peut cependant, et l'on doit même s'en servir dans toutes les occasions où l'on a un parti à prendre sur quoi que ce soit d'incertain ou de douteux, par rapport au salut et à la perfection.

Ainsi, plusieurs ne délibéreront pas s'ils doivent être de vrais religieux ou de bons chrétiens, puisqu'il y aurait du crime et de la folie à vouloir ne le point être; mais ils délibéreront sur le choix des

moyens qu'ils doivent prendre pour devenir de vrais chrétiens, de saints religieux.

Qu'est-ce qui me porte à Dieu, ou qui m'y a porté jusqu'ici ? Les exercices de piété, le recueillement, la régularité, la pénitence, une occupation utile et modérée. Je fais une résolution inviolable de m'y affectionner et de m'y appliquer plus que jamais.

Qu'est-ce qui m'a détourné de Dieu, ou qui pourrait m'en détourner dans la suite? Le péché, l'imperfection volontaire, les occasions dangereuses, l'épanchement trop grand dans le monde, les liaisons trop naturelles et trop étroites, mes emplois même les plus profitables et les plus saints, quand je m'y suis livré avec trop d'empressement et avec trop d'envie d'y réussir. Je renoncerai à tout cela sans ménagement et sans réserve. S'il restait quelque chose qui me parût absolument indifférente au dessein de ma sanctification, ceci arrivera peu ; mais s'il en reste quelqu'une enfin, je la mépriserai par un noble dédain ; ce sera la faire changer de nature ; ce sera me la rendre utile, d'indifférente qu'elle me paraissait.

En un mot, qu'est ce que ceci ou cela par rapport à Dieu, par rapport à l'éternité ? *Quid hoc ad Deum, quid ad æternitatem ?* Ce sera désormais ma devise et l'unique règle de conseil à laquelle je m'attacherai. L'entreprise est peut-être difficile ; mais sans cette conduite, combien d'égaremens et d'écarts jusqu'ici, et combien d'autres plus grands encore dont je me sens menacé pour toute la suite de ma vie ! Faisons-y attention, et nous n'hésite-

rons pas à prendre un parti avantageux ; sujet du troisième point.

TROISIÈME POINT.

Combien il nous est nécessaire et avantageux de suivre les règles qu'on vient de donner, et de ne nous en écarter jamais.

Nécessaire ; car ce n'est qu'en les suivant que nous pouvons garder les promesses que nous avons faites à Dieu, d'être à lui, à lui seul, tout à lui, toujours à lui, comme la justice et la reconnaissance le demandent. Le plus grand obstacle, et pour plusieurs l'unique obstacle qu'ils aient à bien remplir ce devoir, vient de la part des créatures ; sans l'affection déréglée qui les y tient attachés, rien ne leur serait si naturel ni si doux que de s'élever vers Dieu, et de prendre en lui tout leur repos. L'oiseau n'est retenu à terre souvent que par des nœuds assez faibles ; mais ils suffisent pour arrêter le vol rapide qui lui ferait fendre les airs à perte de vue.

Tout ce que nous pouvons faire pour Dieu, jusqu'à ce que nous gardions bien ces règles, ne se réduit guère qu'à des sentimens d'une estime et d'une préférence toute de spéculation : c'est aimer Dieu et le servir de la langue, et non pas du cœur. Dieu est notre fin, nous le disons ; mais sans le dire, nous nous faisons la fin des créatures. Dieu n'a dans nous qu'un seul adorateur double et hypocrite, et nous avons autant d'adorateurs sincères qu'il y a d'objets que nous rapportons à nous-mêmes, et non point à lui. Un peu moins de discours, et un peu plus d'action et de réalité : *Filioli mei, non dili-*

gamus verbo , neque linguâ , sed opere et veritate (1).

Quant à l'avantage que nous retirons de la pratique de ces règles, on peut dire que notre bonheur en dépend de plus d'une manière ; c'est la sûreté de notre innocence; il est impossible de pécher en les suivant. Le péché n'est autre chose qu'une attache à la créature contre les desseins du Créateur. C'est cette pratique qui nous met au - dessus de tous les événemens de la vie. On se trouve comme dans une région supérieure. De là toutes choses se voient à peu près de même œil ; le haut et le bas, le plus et le moins ne causent aucune agitation qu'un moment de réflexion ne puisse calmer. On tire profit de tout ; le mal même se change en bien , suivant cette parole : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (2).... *Altissimum posuisti refugium tuum... Non accedet ad te malum* , etc. (3).

C'est encore ici comme le précis et l'abrégé de toute la sagesse chrétienne. Par là les saints se sont distingués du commun des hommes. Avec assez peu d'étude et de génie naturel , quelquefois ils en surent plus que les maîtres. On s'étonnait où ils avaient pu prendre des desseins si nobles et un sens si droit. Deux ou trois règles bien observées faisaient toute leur habileté. Essayons , et nous verrons. *Disce ubi sit prudentia , ubi sit virtus , ubi sit intellectus* (4).

Enfin , comme cet usage parfait et légitime des créatures rapporté à Dieu, remet l'homme en quelque sorte dans la rectitude de son origine, il lui

(1) Ep. Joan. 1 , c. 3 , v. 18.—(2) Ad Rom. c. 8 , 28.
(3) Ps. 90 , v. 9 et 10.—(4) Baruch. c. 3 , 14.

mérite souvent aussi sur les créatures une espèce d'empire semblable à celui qu'avait sur elles Adam innocent. Tout obéissait à ses ordres, à ses inclinations ; il servait Dieu seul, et tout le servait. Aussi voyons-nous souvent que Dieu lui-même comble d'honneurs ceux qui les avaient méprisés ; qu'il donne une haute réputation et de grands succès à ceux qui ne voulaient que s'ensevelir; que l'éloquence du siècle vient rendre les armes à la simplicité d'un homme sans lettres et sans nom.

Il y a plus ; la nature et les élémens les servent quelquefois à point nommé ; les animaux les plus farouches semblent oublier en leur faveur ce qu'ils ont de malfaisant.

Aspirons à la sainteté des saints, sans chercher d'autre gloire que de rendre à Dieu ce qui lui appartient ; soyons parfaitement à lui : cela ne se peut sans que nous fassions servir à sa gloire tout ce qu'il ne nous a donné que pour lui. Il n'était point extraordinaire, autrefois, qu'on employât plusieurs jours de suite à cette méditation-ci et à celle qui précède. Car le profit de l'ame ne dépend pas de la multitude des considérations, mais de l'attention vive qu'on donne à quelqu'une, et de l'impression qu'elle fait dans l'esprit et sur le cœur. Suivons cette méthode, et ne passons pas outre, que nous n'ayons de Dieu et des créatures la juste idée que doivent en donner ces réflexions si importantes, et en même temps si simples et si naturelles.

Ajoutons la prière à la considération : *Sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna . . . . . ut inter mundanas varietates ibi*

nostra fixa sint corda ubi vera sunt gaudia (1). Faites, Seigneur, dans votre miséricorde, que par l'usage des biens passagers, nous ne venions pas à perdre les biens éternels; faites que parmi cette variété d'événemens, dont notre vie se trouve sans cesse agitée, nos cœurs s'attachent toujours constamment à ce qui est de votre gloire et de notre véritable bonheur.

AUTRE MÉDITATION

Sur la fin de l'homme.

Après avoir repassé attentivement la vérité fondamentale des exercices (l'homme n'est au monde que pour servir Dieu; toutes les créatures ne sont données à l'homme que pour l'aider à servir Dieu), nous tâcherons d'entrer de toute notre affection dans ce sentiment que l'Eglise nous met à la bouche chaque jour, à la sainte messe : *Verè dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus.*

Etre à vous, Dieu souverain, Père miséricordieux, Seigneur tout-puissant et éternel, être à vous seul, être parfaitement à vous seul, être parfaitement à vous en tout lieu, en tout temps, et en toute occasion :

1.° Rien n'est plus raisonnable, ni plus juste; *verè justum est.*

(1) Oraison de l'Eglise, le troisième Dimanche après la Pentecôte et le quatrième après Pâques.

2.° Rien n'est plus honorable, plus grand, plus glorieux, plus digne d'une ame immortelle, chrétienne et religieuse ; *dignum est.*

3.° Rien n'est plus avantageux, ni plus salutaire, soit pour le temps, soit pour l'éternité ; *salutare.*

PREMIER POINT.

Cela est juste, souverainement juste,
verè justum est.

Car, que me demande-t-on enfin ? Je suis de Dieu ; je suis de Dieu seul ; je suis tout de Dieu ; je suis toujours de Dieu. On demande que je sois à Dieu, que je sois à Dieu seul ; que je sois tout à Dieu, et toujours à Dieu ; quoi de plus juste ? Juste donc que, par des services effectifs, qui sont les vraies, les solides actions de grâces, nous nous appliquions sans cesse à vous glorifier, ô mon Dieu ! *Nos tibi semper et ubiquè gratias agere.*

Cela est juste, quand même il n'y aurait point d'autre récompense attachée : ce que vous avez déjà fait pour nous, le mérite bien, n'eussions-nous plus rien à attendre de vous.

Cela est juste, et l'on ose défier toutes les passions ensemble de pouvoir rien répliquer contre ce devoir; ceux mêmes qui ne servent point Dieu, sont forcés de convenir qu'ils ont tort et grand tort.

Cela est juste, et, pour reconnaître cette obligation, il n'est point nécessaire d'être encore ni religieux, ni chrétien ; il suffit d'être homme, d'avoir des principes de raison, de reconnaissance, d'équité naturelle. Mais il faut une raison qui s'élève au-dessus d'elle-même, et qui sache se recueillir, *sursùm corda* ; et c'est ce qui nous manque. Une per-

sonne raisonnable trouve dans cette seule considération, et le détail de tous ses devoirs, et le reproche de toutes ses fautes, et l'idée de toutes ses obligations pour l'avenir.

Aussi, Dieu ne demande-t-il rien ni de plus ni de moins. Israël, écoutez : Le Seigneur seul est votre Dieu ; vous l'aimerez donc de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces (1).

Jamais donc je ne manque à ce devoir, même selon la plus grande étendue, que je ne commette une injustice, que je ne me rende coupable d'une ingratitude criante.

Dieu ne nous a pas fait de ce devoir un commandement rigoureux dans toute son étendue ; mais les ménagemens mêmes ne nous obligent qu'à plus de générosité : plus il a d'égard pour notre fragilité et de compassion de nos faiblesses, et moins faut-il que nous nous ménagions avec un Dieu si bon, si raisonnable, si généreux. On demande s'il peut y avoir des actes indifférens, c'est-à-dire, qui ne soient ni bons, ni mauvais, qui ne soient ni commandés, ni défendus : qu'il y en ait, si l'on veut, eu égard à la loi de rigueur ; certes, il n'y en a point quant à la reconnaissance ; la reconnaissance envers Dieu ordonne tout ce que nous sommes capables de faire pour lui.

Ce n'est point un commandement rigoureux ; par conséquent, c'est une raison pour nous de ne pas nous reprocher nos infidélités comme des crimes, et ne point nous ronger de scrupules, ni nous imaginer, après quelques fautes, que tout soit perdu ;

(1) *Audi, Israël : Dominus Deus tuus unus est ; diliges ergo Dominum Deum tuum ex toto corde, ex totâ mente, ex totis viribus.* Deut. 6.

mais au contraire de remercier Dieu avec confiance, même après nos chutes, mais non pas d'être contens de nous-mêmes, ou de croire que Dieu puisse l'être parfaitement, quand, volontairement et de sens rassis, nous renonçons à une si juste obligation.

Cette application continuelle à glorifier Dieu en tout, échauffe la tête, dit-on, et nuit à la santé; hélas! on s'échauffe tant, on s'inquiète, on nuit à sa santé dans tant d'autres choses qui le méritent bien moins! Mais non, c'est le cœur qu'on nous demande; et le cœur, quand il agit par générosité, ne souffre rien, ou le plaisir et la joie de souffrir pour Dieu le dédommagent de ce qu'il souffre.

Juste pour tous les hommes, d'être tout à Dieu; mais combien plus juste pour des religieux attachés à Dieu par leur état! Le Seigneur nous a choisis pour être son peuple favori (1); il veut être notre père, et que nous soyons ses enfans: il ne nous a appelés que pour cela, et nous n'avons écouté sa voix qu'à ce dessein. *Ad quid venisti?* Ne trompons ni les espérances de Dieu, ni les nôtres.

SECOND POINT.

Cela est raisonnable, digne d'une ame raisonnable, chrétienne, et religieuse; verè dignum est.

En cela consiste toute notre élèvation, toute notre noblesse. On est Dieu en certaine manière, quand on pense comme Dieu, qu'on ne veut que ce qu'il veut, qu'on n'a d'autre occupation que la

(1) *Te elegit Dominus... ut sit ei populus peculiaris.* Deut. 7, 6.

sienne ; et c'est le sort glorieux de ceux qui ne vivent que pour lui, comme il ne vit que pour lui-même

Nous nous dégradons toutes les fois que nous nous assujettissons ou à nous-mêmes, ou à quelque autre créature que ce soit. Je ne suis que pour Dieu; tout ce qui est au - dessous de Dieu, est au-dessous de moi. Ce sentiment nous élève : c'est le seul orgueil qui puisse être pardonnable ; mais non, ce n'est point orgueil, c'est justice. L'humilité serait ici très-mal placée : ne craignons point alors d'être trop fiers ; peut-être faudrait-il craindre que nous ne le fussions point assez. La fierté naturelle n'est peut-être au fond qu'un mouvement de cette vraie grandeur ; mais nous la détournons où il ne faut pas.

Oh ! si Dieu nous avait ordonné de faire notre Dieu d'une créature, c'est alors qu'il eût fallu nous plaindre ! Le mystère de l'Incarnation mal entendu fut le scandale des anges : la qualité d'homme met le Verbe au-dessous de Dieu, dirent-ils ; elle le met donc aussi au-dessous de nous. Ils se trompaient ; Dieu n'est que plus grand, pour ainsi dire, quand il s'humilie par bonté, par compassion pure ; mais tout ce qui n'est point ou le Dieu glorieux, ou le Dieu anéanti par amour, est véritablement au-dessous des anges et au-dessous de nous.

Il y a plus ; non-seulement je dois être à Dieu, mais réellement je suis de Dieu ; je suis de la race de Dieu : je suis de ses descendans, de ses enfans : *Ipsius enim et genus sumus* (1) ; voudrais-je donc me déshonorer ; voudrais-je me mésallier ; qu'en pensons-nous ? qu'en doivent penser ceux qui sont

(1) Act. 17, 28.

quelquefois si jaloux de l'estime et de l'affection du monde ? Dieu nous appelle ; il veut nous avoir, non point pour esclaves, mais il nous traite comme ses plus chers amis, ses confidens, ses favoris, les dépositaires de ses grâces et de ses secrets ; et nous ne l'écoutons pas, et nous le rebutons !

Mais de là aussi que de bassesses, et quelle indigne servitude ! Vous n'avez pas voulu servir Dieu, le vrai Dieu, disait Moïse aux Israélites ; vous servirez des dieux étrangers, vous servirez des hommes, et vous essuierez tous leurs caprices ; vous servirez le monde, vous servirez vos passions ; et quels maîtres !

Le mal dans sa source vient de ce que nous n'avons pas d'assez hautes idées de ce qu'est Dieu, et de ce qu'il mérite. Qui l'aurait bien compris, verrait disparaître tout le reste (1). *Qui est-ce qui est comme Dieu ? quel autre Dieu y a-t-il que le Seigneur ? Non, tout ce qui n'est point Dieu, n'est rien, comparé à Dieu, et ne doit être compté pour rien.* De ce défaut d'estime viennent ensuite tous nos désirs, toutes nos craintes puériles.

TROISIÈME POINT.

Cela est infiniment avantageux et salutaire ; salutare.

Puisque en effet c'est ce qui seul peut assurer notre bonheur, et pour l'autre vie, et pour celle-ci même. On ne dit pas que cette disposition d'être tout à Dieu seul, et toujours à Dieu, soit nécessaire absolument pour l'essentiel du salut ; mais c'est ce

(1) *Quis ut Deus ? Quis Deus præter Dominum ? Quis sicut Dominus Deus noster ? Quidquid Deus non est, et pro nihilo computari debet.* Psalm. XII, etc.

qui l'assure, à ne laisser là-dessus aucun doute raisonnable ; et pouvons-nous vivre tranquilles sans nous donner cette douce assurance autant qu'on peut l'avoir en cette vie ? Ah ! c'est donc que la conséquence de la chose n'est point assez intimement gravée dans notre esprit ni dans notre cœur ; car, être éternellement ami ou ennemi de Dieu, qui l'aurait bien compris, y penserait sans cesse, et ne l'oublierait jamais. Nous nous troublons quelquefois trop par rapport à notre prédestination ; souvent aussi nous ne nous troublons pas assez sur ce point, et un peu plus d'inquiétude ne ferait que bien : donnons, donnons-nous-en la marque la plus consolante ; c'est d'être à Dieu sans délai, sans réserve, sans inconstance. Qui se contente de craindre Dieu, sera toujours dans l'inquiétude, qui l'aime de tout son cœur, a une réponse de vie (1). C'est la parfaite fidélité, comme dit un saint homme, qui est mère de la pleine et parfaite confiance. S'il se trouvait quelqu'un qui, avec cette détermination généreuse, eût péri malheureusement, ce serait un miracle. Mais que ne devraient point appréhender ceux qui ne l'ont pas, cette détermination, et qui comptent pour rien de ne l'avoir pas ? Disons mieux ; jamais le salut d'un seul qui a mal servi Dieu, ne me rassurera ; mais jamais aussi la perte apparente de quelqu'un qui l'aurait bien servi, ne me désolera. Ce sont les événemens certains et ordinaires qui doivent fonder toutes nos espérances et nos craintes raisonnables. Un cœur libéral envers Dieu

(1) *Perfecta charitas foràs mittit timorem. Qui Deum ex toto corde amat, nec mortem, nec supplicium, nec judicium, nec infernum metuit.* De Imit. l. 1, c. 54.

trouve en Dieu un cœur libéral ; voilà la règle générale : l'Ecriture, les saints, n'en donnent point d'autres, tenons-nous-y.

Pour le temps présent, rien encore de plus salutaire, ni de plus avantageux que le dévouement parfait aux volontés de son Dieu. Faisons du bien souverain notre bien unique : on ne saurait nous l'ôter que nous ne le voulions ; mais on peut nous disputer, nous arracher tout le reste. Hors de Dieu, toujours on craint, on désire, on espère, et jamais on n'est rempli. Un rien qui manque ou réellement ou dans l'imagination, empoisonne tout le reste, tant de fois déjà je l'ai éprouvé : la vie entière se passera-t-elle à faire des essais ? Ne me détromperai-je point ? ne reviendrai-je point du moins convaincu par le sentiment de mes maux et de mes misères ? Ce n'est que pour nous détacher, que Dieu permet que le monde soit inconstant, les amis perfides, les espérances trompeuses, les plus sages projets si souvent traversés et déconcertés. Mais disons maintenant, *le monde nous trompe*, pour ne pas dire éternellement, *le monde nous a trompés* (1). « Pourquoi délibérez-vous, pourquoi flottez-vous et prêtez-vous l'oreille à l'enchantement » des plaisirs ? Ils meurent, ils mènent à la mort. » Ah ! donnez-vous plutôt à Dieu, donnez-vous » à notre maître commun, qui vous a fait naître » avec tant de bonnes qualités. » On croit quelquefois qu'on manquerait à ce que l'on doit aux créa-

(1) *Quid æstuas, quid fluctuas, quid mortiferis voluptatibus aurem accommodas et avertis à nobis ?... Mentiuntur, moriuntur, in mortem trahunt.... Da Deo te, da Domino meo te, qui te talem fecit.* August.

tures, si l'on se donnait tout à Dieu ; on s'imagine que les autres devoirs en iraient plus mal ; et certes il vaudrait mieux, après tout, négliger ce qui regarde les autres, que de s'oublier soi-même jusqu'à se rendre malheureux pour le temps de l'éternité : mais non, Dieu veut et ordonne nos devoirs envers les créatures ; et, en les servant bien, nous serons fidèles à tous nos devoirs. Mais qui veut contenter premièrement, principalement et directement la créature, infailliblement manquera à ce qu'il doit à Dieu : *Nemo potest duobus Dominis servire* (1). Tout n'est donc que vanité hors de lui : c'est trop peu dire ; tout, hors de lui, n'est que trouble et qu'affliction, tout n'est que danger et précipice. Que ces mots donc ne sortent jamais de notre esprit, qu'ils soient notre devise désormais : rien n'est plus juste, rien n'est plus honorable, rien n'est plus avantageux, que d'être parfaitement à vous seul, Dieu souverain, Père miséricordieux, Seigneur tout-puissant et éternel.

MÉDITATION

PAR MANIÈRE DE RÉPÉTITION,

Sur la différence qu'il y a entre s'attacher à Dieu, et s'attacher aux créatures.

L'usage des répétitions est fort commun et fort recommandé dans les exercices des Retraites. Souvent après une seule méditation simple et assez courte,

(1) Matth. 6, 24.

on ordonne de suite deux ou trois répétitions. En voici la raison.

Quand on médite d'abord une vérité, si elle est nouvelle ou proposée sous un tour nouveau, il est naturel que l'esprit s'y porte avec une espèce de curiosité, pour le plaisir d'apprendre ce que l'on ne savait pas, ou de mieux comprendre ce que l'on n'avait connu qu'à demi.

La répétition, qui n'a plus cette grâce de la nouveauté, laisse au cœur plus de temps et de facilité à se nourrir de ce qui a fait impression sur l'esprit. Car c'est un principe certain que le fruit des méditations dépend principalement de l'affection du cœur. Il faut donc, dans les répétitions, ou se contenter de repasser en général et par une manière de prélude, le sujet qu'on a médité, ou n'en choisir que quelques considérations dont on a commencé d'être touché, pour donner ensuite la plus grande partie du temps ou à de pieuses affections, ou à des entretiens tendres avec Notre-Seigneur, avec la sainte Vierge (entretiens que les livres spirituels nomment *colloques*), ou à des résolutions conformes à la nature du sujet.

Il est important pour toute la vie d'acquérir l'habitude de bien faire ces répétitions, et parce que l'oraison du soir ne doit être ordinairement qu'une répétition de celle du matin, et parce que des personnes éclairées (comme le sont ordinairement la plupart des religieux et des vrais chrétiens), ne méditent guère sur un sujet, qu'ils ne sachent déjà à peu près tout ce qu'on en peut dire, et qu'ainsi ils seraient bientôt dans la peine, s'il fallait toujours quelque chose de nouveau pour les occuper

Enfin, personne ne doute qu'une oraison d'affection ne vaille mieux qu'une oraison de tant de raisonnemens. La grâce se communique bien plus par l'une que par l'autre. Il est donc nécessaire, autant que cela se peut, de se porter et de se former à cette méthode.

Pour donner une idée de ce que doivent être les répétitions en général, nous en proposerons quelques-unes pour modèles ; et ainsi, après avoir considéré aujourd'hui l'obligation qu'a l'homme de s'attacher à Dieu, et de ne point s'attacher aux créatures, la répétition sera : de la différence qu'il y a entre s'attacher à Dieu, et s'attacher aux créatures.

PREMIER POINT.

Première différence. On s'élève au-dessus de soi-même, on s'ennoblit, pour ainsi dire, en s'attachant à Dieu ; on se dégrade, on s'avilit en s'attachant aux créatures. Notre cœur se transforme en ce qu'il aime. Je suis en quelque sorte tout divin si j'aime Dieu ; je deviens terre si j'aime la terre. Et qu'ai-je à faire du monde, moi qui suis fort au-dessus de lui, plus grand que lui ? Il est fait pour moi, je ne suis fait que pour Dieu : le monde passera, et je ne passerai jamais : *Quid tibi cum mundo, qui major es illo ?* Où est cette noblesse de notre première origine ? Nous sommes de la race de Dieu même : *Ipsius enim et genus sumus. Genus ergo cùm simus Dei, etc.* (1) ; nous ne pouvons trop le répéter. Elevons-nous donc au-dessus de tout et au-dessus de nous-mêmes ; la fierté est un vice partout

(1) Act. 17, 28.

ailleurs, ici c'est une vertu ; elle est louable, parce qu'elle est bien placée.

Etre aux princes, servir les rois, c'est comme régner, on s'en fait gloire : Dieu nous demande, il veut nous avoir, non pour serviteurs, mais pour amis ; il daigne bien être jaloux de notre cœur ; il s'en déclare : quel honneur ! et nous y sommes insensibles ! Que dire d'une reine qui abandonnerait le monarque son époux, pour s'attacher à de vils esclaves ? D'une fille de campagne qui refuserait l'alliance d'un des souverains de l'univers ? Celui-là sera long-temps petit et rampera dans la poussière, qui pourra estimer quelque autre chose que Dieu, le seul bien souverain, immense, éternel : *Diù parvus erit et infrà jacebit qui estimat aliquid præter unum, summum, immensum, æternum bonum ; et quidquid Deus non est, nihil est, et pro nihilo computari debet* (1). Nourrissons-nous de ces deux grandes paroles; goûtons-les à loisir : Dieu est tout, la nature n'est rien.

SECOND POINT.

On se rend heureux en s'attachant à Dieu ; malheureux, en s'attachant aux créatures.

Déjà nous l'avons tant éprouvé ; toujours on désire, toujours on espère, et jamais on est content, parce que jamais nos désirs ne sont remplis. Un rien qui manque, empoisonne tout ce qu'on a, la vie tout entière se passe à faire des essais.

Qui a pu m'empêcher d'être content jusqu'ici, qui ne doive encore m'empêcher de l'être dans la suite ? Les obstacles, les concurrens, les jaloux man-

(1) L'Imitation de Jésus-Christ.

queront-ils jamais ? On me trompera , on me supplantera , on me trahira ; la mort enfin me privera de tout ce qui m'attache. Je mourrai pour ce que j'aime, si ce que j'aime ne meurt pas pour moi longtemps auparavant. Les paroles de saint Augustin sont des oracles pour tous ceux qui ne sont point enchantés, enivrés de la passion : *Fecisti nos ad te, Deus , et irrequietum est cor nostrum , donec requiescat in te.* Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et toujours notre cœur sera dans l'agitation et dans le trouble , jusqu'à ce qu'il prenne son repos en vous. Vous l'avez ainsi ordonné , et vos ordres s'exécutent; toute affection déréglée est à elle-même sa première punition. Mais , pour être ami de Dieu, je n'ai qu'à le vouloir, et personne ne peut m'ôter mon bonheur : *Amicus Dei , si voluero , ecce nunc fio ; Deum meum à me tollere nemo potest.* Là, je ne crains ni violence, ni injustice, ni caprice, ni mauvaise humeur ; je gagne tout en paraissant tout perdre, et en renonçant à tout. Instruits par nos propres malheurs, ne nous détacherons-nous jamais ? Et pourquoi Dieu souffrira-t-il que le monde soit si perfide et si léger, si ce n'est afin que nous cherchions un maître plus fidèle et qui ne puisse jamais ni mourir , ni changer ?

TROISIÈME POINT.

Troisième différence. On se rend criminel en s'attachant aux créatures; en s'attachant à Dieu, on se conserve innocent, on se perfectionne, on se sanctifie. Tant de péchés , tant de crimes peut-être , le danger prochain de nous damner, d'où sont-ils venus que de nos diverses attaches ? Nous serions

encore innocens, si nous avions su défendre nos cœurs.

En vain espère-t-on accorder Dieu avec la créature, se partager, les satisfaire tout à la fois ; la créature prévaut bien vite; tout seconde ses efforts : la nature, la passion, les sens et l'imagination, l'exemple, la mauvaise habitude. Qui cherche à plaire aux créatures, ne contentera jamais Dieu ; qui veut ne plaire qu'à Dieu, pourra contenter même la créature, parce que Dieu nous ordonne de rendre à la créature tout ce qui lui est véritablement dû. A proportion qu'on est plus saint, on est aussi plus équitable, plus officieux, plus doux, plus complaisant, plus désintéressé, plus appliqué à ses devoirs. Tout est donc vanité, hormis de connaître Dieu, de servir Dieu, d'aimer Dieu. C'est trop peu dire ; tout est bassesse, tout est trouble et affliction d'esprit ; tout est piége, tout est danger, tout est précipice, hormis de s'attacher à Dieu : *A te quid volui super terram, Deus cordis mei.... ? mihi autem adhœrere Deo bonum est* (1). Nous finirons en récitant lentement l'oraison dominicale, et appliquant à notre sujet, dans un colloque, toutes les demandes qui la composent.

Notre Père qui êtes au Ciel.

Mon père est au Ciel ; c'est donc là ma patrie et mon héritage. Pourrais-je aimer la terre, me lier à la terre, penser à m'y établir ?

Que votre nom soit sanctifié.

Toutes les créatures viennent de vous, ô mon

(1) Ps. 72. v. 24, 25, 27.

Dieu ! Toutes donc doivent glorifier votre saint nom ; mais nulle créature n'a reçu de vous plus que moi ; c'est donc moi qui dois vous rendre plus de gloire ; c'est à moi de n'épargner rien pour faire servir les autres créatures à votre gloire.

Que votre règne arrive.

J'espère un jour régner avec vous. Ah ! quand viendra-t-il ce jour heureux ? En attendant qu'il vienne, vous régnerez dans moi ; toutes mes puissances vous seront soumises ; moi-même je régnerai ; car vous servir, c'est régner.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le Ciel.

Ainsi régnez-vous dans les anges, pendant qu'ils règnent avec vous. Parlez donc, ô mon Dieu ! J'écouterai comme eux ; conseillez, inspirez, ordonnez, et j'obéirai.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Voilà désormais tout ce que je veux de la créature, le nécessaire, le pur nécessaire, et le nécessaire du jour sans m'occuper de l'avenir. Le reste n'est bon qu'à sacrifier. J'eusse été toujours innocent, si je m'en étais tenu là. Heureux au moins, si je puis comprendre qu'une trop grande abondance est la source de tous les crimes !

Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons ce qui nous est dû.

Triste souvenir des fautes que j'ai faites dans l'usage des créatures ! Elles m'en ont souvent puni.

Mais oubliez mes offenses, et j'oublierai celles que m'ont attirées mes attaches. Les hommes m'ont trahi, persécuté ; ils vous vengeaient : mais pourrais-je me souvenir du mal qu'ils me firent, et qui m'a rappelé à vous ?

Et ne nous exposez point à la tentation.

Serais-je encore tenté de chercher mon bonheur hors de vous ? J'espère que non. Mais je suis si faible, et la créature a tant de charmes ! la nécessité seule d'en user est une grande tentation. Mais par choix, combien n'ai-je pas ajouté à mes vraies nécessités !

Mais délivrez-nous du mal.

Je n'en crains que de mes attaches. Le péché, l'enfer, les maux véritables, ne sauraient venir que de là. Pour les maux présens, j'oserais presque les désirer : n'ayant plus de passion, ce ne seront que des épreuves et des sources de grâces et de mérites.

Ainsi soit-il.

Ainsi soit-il ; ainsi soit-il, trois fois, cent fois, mille fois ainsi soit-il ; mon Dieu, je vous supplie vous seul, et rien de plus.

MEDITATION

Du grand obstacle à notre fin, ou du péché mortel.

Le péché mortel nous détourne absolument de notre fin. Il fait notre Dieu de la créature. C'est donc un obstacle à notre devoir et à notre bonheur:

il faut s'en corriger, et prévenir ses tristes effets Mais ces effets ne se comprennent pas toujours assez ; il est nécessaire de les bien méditer : considérons donc ce que c'est que le péché mortel ; 1.° par rapport à Dieu qu'il offense ; 2.° par rapport à l'homme qui le commet ; 3.° par rapport à tous les autres maux qu'on peut craindre.

PREMIER POINT.

Le péché mortel considéré par rapport à Dieu qu'il offense.

C'est une injure faite à Dieu, une offense de Dieu, un mépris de Dieu. Dieu dit : Faites ceci, je vous l'ordonne ; ne faites point cela, je vous le défends. L'homme détourne son attention pour ne point entendre, ou bien il ose répondre : Je n'obéirai pas : qui est-ce qui parle ainsi, *Je n'obéirai pas?* Une vile créature, une poignée de poussière, un insecte que Dieu tient suspendu entre l'enfer et le néant. Qui parle ainsi ? Un homme chargé des bienfaits de Dieu, que Dieu conserve, que Dieu fait agir et parler, et qui se sert des propres bienfaits de Dieu, de son esprit, de sa liberté, de sa langue, de son corps, pour l'outrager. Et à qui parle-t-il ainsi ? A son créateur, à son père, à son souverain, à celui dont le ciel et la terre adorent la majesté, respectent les volontés, suivent les lois, sans pouvoir se démentir. Et pourquoi parle-t-il ainsi ? Pour se satisfaire lui-même, ou pour plaire à quelque autre dont il fait son Dieu et sa fin. Et qu'est-ce que Dieu lui commande ? Des choses infiniment justes, infiniment saintes, des choses d'où dépend sa perfection, le bon ordre de sa vie, sa félicité ; des choses

que sa conscience lui dicte, et que sa raison ne peut s'empêcher d'approuver.

Il est vrai que notre rébellion n'ôte rien à Dieu personnellement ; toujours il est également grand, puissant, heureux, glorieux ; mais sa grandeur même et son indépendance montrent l'indignité de notre désobéissance. Votre péché ne nuit point à Dieu ; est-ce votre faute ? Ne faites-vous pas tout ce qu'il faudrait pour lui nuire ? Tient-il à vous que vous ne mettiez le désordre dans son empire, que vous ne lui causiez de l'ennui, de l'amertume, des déplaisirs mortels ? Ne se plaint-il pas, comme si vous lui causiez tous ces maux-là ? C'est qu'il ne tient pas à vous que cela ne soit. On tire sur un oiseau ; mais il vole si haut, que le coup n'y saurait atteindre. Est-ce manque de volonté dans le chasseur ? Vous allez poignarder votre ennemi ; il se trouve heureusement couvert d'une forte cuirasse : vous est-il redevable de la vie ? Ce qui semble diminuer d'un côté la malice du péché mortel, l'augmente véritablement de l'autre. Dieu est si indépendant, il est si Dieu, que rien ne lui peut nuire ; et vous osez attaquer une si haute majesté, homme insensé et téméraire ! Si nous étions souverains, et qu'un sujet nous osât parler de la sorte : *Je n'obéirai pas*, il ne nous ferait pas grand mal peut-être ; mais que penserions-nous, à quoi nous résoudrions-nous ? Nous ne sommes rien, et comment regardons-nous ceux qui s'opposent à nos volontés, surtout si nous leur avons fait du bien, si nous leur en avons encore promis, si ce sont nos créatures, nos enfans ; s'ils tiennent tout de nous, s'ils ne peuvent rien tenir que de nous ; si ce sont des gens de néant,

des domestiques, des esclaves ? Le péché n'atteint donc pas Dieu dans son essence ; mais Dieu est le protecteur de l'ordre et des lois de l'équité : il ne lui est pas plus libre de désapprouver le crime et de s'en offenser, qu'il n'est libre à un législateur de ne pas être indigné, quand, entendant parler de la conduite d'un insigne scélérat, il prononce qu'il faut se défaire d'un tel monstre : il ne lui a fait aucun tort dans sa personne ; mais il a offensé ce principe de droiture qui fait haïr le mal, et qui porte à en désirer la punition. Le juge qui l'envoie au supplice n'en a pas été plus blessé ; il le condamne sans passion, peut-être avec peine ; mais il est le protecteur des lois humaines qui ont été violées. Ah ! je n'avais jamais bien compris ce que c'est qu'un péché. Je ne regardais que l'extérieur de ma désobéissance : j'en jugeais comme les hommes qui ne pensent à rien, qui ne pèsent rien. Je songeais à me satisfaire, et j'oubliais que je déplaisais à Dieu, que j'offensais la souveraine droiture de Dieu. Je suis éclairé maintenant : il faut qu'un mortel soit soumis à l'Immortel, et qu'il ne compare jamais sa propre volonté à celle de son maître ; c'est la justice, c'est l'ordre. Jamais je ne dirai : Qu'est-ce qu'un péché ? Ce n'est qu'une pensée, qu'une parole, qu'une action qui échappe. Je dirai : Cela me paraît une bagatelle ; mais Dieu en juge bien autrement. Le péché lui déplaît, il le fâche, il l'irrite ; il faut donc que ce soit toute autre chose que ce qu'il me paraît

SECOND POINT.

Le péché mortel considéré par rapport à l'homme pécheur.

Il lui cause des pertes infinies, et il le rend digne de toutes sortes de châtimens. Ce matin encore j'étais enfant de Dieu, agréable à ses yeux, l'objet de ses soins et de sa protection. Il avait sur moi des pensées de paix et de bonté : les anges veillaient contre tous les accidens qui pouvaient m'assaillir. J'avais amassé des trésors immenses de mérites. Toutes mes actions les plus petites pouvaient m'attirer un nouveau degré de grâce et de gloire. Je viens de succomber à une tentation : une satisfaction qui a passé comme l'éclair, m'a ravi tout cela.

Que les plaintes lamentables des prophètes conviendraient bien ici ! Qu'est devenue cette Jérusalem si florissante, si puissante, la demeure de son Dieu, le centre de tous les biens du ciel et de la terre ? On la cherche dans elle-même, et on ne la retrouve plus. Ceux qui la voient, l'insultent avec des reproches amers : Est-ce là cette cité, reine des autres cités, la joie de ses citoyens, la jalousie des étrangers, l'admiration de ceux qui la regardaient? *Civitas princeps provinciarum* (1). *Hœccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* D'une ville si considérable, une nuit, un moment en a fait un affreux désert. *Inter* (2) *civitatem maximam et nullam una nox interfuit. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus* (3). Mais

(1) Lament. Jerem. c. 1, v. 1, et c. 2, v. 15.
(2) Seneq. — (3) Jerem. c. 1, v. 10.

hélas ! un péché , un seul péché m'a mis dans un état encore plus pitoyable , et en beaucoup moins de temps. J'ai perdu en un moment les mérites de toute ma vie , le fruit de tant de pénitences , de gémissemens , de prières , de régularité. Mais ce n'est pas assez , Dieu me hait ; il ne veut pas que je l'ignore ; s'il conserve pour moi un reste de bonté , ce n'est que dans la vue de ce que je puis redevenir encore. Les démons lui demandent permission de m'exterminer : *Vis? imus* (1). Ils n'attendent qu'un signal : que Dieu y consente, et me voilà dans l'enfer. Je suis bien hardi d'avoir osé pécher en sa présence , plus hardi de persévérer dans mon péché , hardi jusqu'à la fureur d'ajouter à mon premier péché une multitude de nouveaux crimes. Dieu ne se lassera-t-il point? Dieu n'est-il point déjà las ? N'est-ce pas pour moi que gronde la foudre , moi que menacent les maladies mortelles et les calamités ? Oui , l'enfer et moi nous ne sommes qu'à un degré de distance.

Ce sont là des maux , dites-vous , qu'on ne voit point , qu'on n'aperçoit point : *Peccavi , et quid mihi accidit triste* (2) ? J'ai péché , et quel mal m'est-il arrivé ? Je suis aujourd'hui tel que j'étais hier ; je jouis du fruit et du plaisir de mon crime... Mais consultons la foi. D'anges que nous étions , elle nous fera voir que nous sommes devenus le spectacle hideux d'un démon. Un seul péché a mis entre l'archange saint Michel et Lucifer , cette différence affreuse que l'imagination du peintre ne peut que faiblement exprimer. Si une dame d'une excellente beauté , allant se présenter au miroir, se trou-

(1) Matth. 13, 28.—(2) Eccl. c. 5, 4

vait tout d'un coup le visage couvert de lèpre, ou bien tel qu'on peint celui des démons, rirait-elle d'une si affreuse disgrâce, ou si elle y chercherait du remède ? Notre miroir, c'est la foi, ce sont les Écritures : ouvrons-les, et voyons.

On se flatte que le péché est aussi facile à expier qu'il est aisé à commettre : cela est vrai, peut-être, pour ceux qui ont beaucoup de peine à pécher. Les mêmes raisons qui les font balancer, qui les retiennent long-temps dans l'occasion, ne perdent pas toute leur force après le péché. Mais je pèche de sens rassis : je sais que cela va déplaire à Dieu, m'exposer à la damnation, et je n'en suis pas touché. Le serai-je davantage quand il faudra détester mon péché ? Ce qui n'a pu me retenir, aura-t-il la force de me faire changer ?.... *Le péché facile à expier !....* N'a-t-il pas fallu pour cela qu'un Dieu se fît homme, qu'il souffrît, qu'il mourût ? Sans ce secours l'expierais-je jamais ? Jamais aucune créature pourrait-elle l'expier ? Jésus-Christ a fait ce que je ne puis faire ; mais il n'a pas tout fait, et les pénitences des saints nous montrent ce que mérite le péché depuis la mort même de Jésus-Christ. Confesser son péché n'est que la moindre partie de la pénitence ; et que de gens périront sur la folle présomption des facilités à se réconcilier avec Dieu ! On se rassure encore sur la multitude des pécheurs. Trop de gens, dit-on, commettent le péché, trop de gens le méprisent, pour que ce soit un si grand mal ; si nous étions seuls pécheurs parmi une multitude de justes, nous craindrions le péché... Vaine ressource ! Le péché n'est pas moins grand au jugement de Dieu, que si nous étions seuls pécheurs

Tous les hommes périrent au déluge, hormis huit justes : tout fut consumé dans Sodome, hormis la famille innocente de Lot : tous les anges rebelles ont été foudroyés ; tous les pécheurs seront damnés, et ce sera le plus grand nombre des hommes.

Enfin, on ne peut pas croire qu'une action passagère puisse causer tant de mal. On ne comprend donc point qu'une blessure légère en apparence, que deux grains de poison puissent donner la mort; qu'on puisse se noyer dans les eaux d'un simple bassin ; qu'une injure faite au prince mérite la perte de la vie?

Faïbles appuis, sur lesquels tant de fois je me suis rassuré, je vois donc votre faiblesse, votre illusion. Je sais ce que le péché mérite. Si Dieu m'épargne, s'il semble me favoriser, n'est-ce point qu'il me réserve à des châtimens éternels? Mais son arc est bandé, sa colère va partir. Mon Dieu ! peut-on vivre un moment lorsqu'on est mal avec vous? Peut-on s'endormir dans un état si funeste? Ah ! celui-là mérite bien que vous le punissiez, qui ose vous défier de le punir ; et n'est-ce pas vous défier, que de pouvoir prendre du plaisir ou du repos lorsque vous êtes en colère? Miséricorde, ô mon Dieu ! miséricorde ! Suspendez votre colère ; je veux me repentir, je me repens.

TROISIÈME POINT.

Le péché mortel considéré par rapport à tous les autres maux imaginables.

Il n'y a proprement de mal que celui-là. Dans tous les autres maux je puis me consoler en disant

Dieu voit tout, Dieu peut tout, et il m'aime. Accablé de misère et de maladies, Job disait : *Qu'il me tue, et j'espérerai encore en lui* (1); parce que ni avant, ni durant sa disgrâce, il n'avait point offensé Dieu. Tobie disait à son fils : *Nous aurons toujours assez de biens, mon cher enfant, si nous craignons Dieu et que nous nous éloignions du mal* (2). Suzanne disait : *Il vaut mieux tomber dans les mains des hommes injustes, souffrir la perte de la réputation et de la vie, que de pécher en la présence de Dieu* (3). Tout ce qui peut nous arriver de mal ici-bas est équivoque, hors d'être dans la grâce de Dieu ou dans sa disgrâce. La vie ou la mort, la santé ou la maladie, les biens ou la pauvreté, tout cela peut être une récompense ou un châtiment, un vrai bien ou un vrai mal. Tout est mauvais, dès qu'on est votre ennemi, ô mon Dieu ! et tout est bon, dès que vous aimez et qu'on vous aime.

Aussi, qu'est-ce que les saints n'ont pas méprisé ou souffert plutôt que de pécher ? Pourquoi les martyrs se sont-ils laissé tant tourmenter, sinon pour éviter d'offenser Dieu en le renonçant, ou en faisant semblant de le renoncer ? Pourquoi les combats des vierges, les pénitences des confesseurs et des solitaires ? Pour éviter de commettre un péché mortel. Saint Bernard, saint François, saint Benoît, se roulèrent le corps sur les épines, dans des neiges glacées ; saint Martinien, sur des charbons ardens, pour résister à une tentation, à un péché. Et j'en ai tant commis, et j'ai tant de facilité à en commettre !

(1) *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* Job. 13, 15.
(2) Tob. 4, 23. — (3) Dan. 13, 23.

Enfin, Dieu lui-même que n'a-t-il point fait pour empêcher le péché ? Pour le détruire, il a envoyé son propre Fils sur la terre. Le Fils est mort pour l'empêcher, comme pour l'expier. Pour l'exterminer entièrement, Jésus-Christ a envoyé ses apôtres et ses prédicateurs ; et tout ce qui travaille de la part de Dieu, ne travaille que pour cela. Daignez, ô mon Dieu ! m'inspirer un peu de cette sainte haine que le péché vous inspire. Vous dites, dans vos saintes Ecritures, qu'il vous contriste, qu'il vous afflige, qu'il vous aigrit, qu'il vous cause des amertumes et des déplaisirs, ah ! faites-moi comprendre ce que tout cela signifie ; que j'exprime dans moi-même tous ces sentimens que vous ne vous appropriez que pour me donner de l'horreur du péché. Au reste, comprenez ces vérités, ou ne les comprenez pas; oubliez-les, ou pensez-y, les choses ne changeront ni de situation ni de nature. En n'y pensant point, vous ne vous rendez que plus coupable : Dieu vous a ordonné d'y penser : eh ! que vous a fait Dieu pour lui désobéir, pour vouloir lui déplaire? Que vous êtes-vous fait à vous-même pour vous traiter ainsi en ennemi ? Si vous n'avez pas pitié de votre ame, au moins ayez pitié de ceux qui ont plus de foi que vous. Votre conduite, votre sang-froid, votre insensibilité sur ce qui regarde Dieu et vos intérêts éternels, leur déchirent le cœur ; que faut-il qu'ils fassent pour vous obliger à aimer Dieu et à vous aimer vous-même ? Dites, et ils le feront. Pourquoi s'inquiètent-ils, après tout, et que leur fait votre salut, si ce n'est qu'ils voient le précipice où vous allez tomber ? Jérusalem, infidèle Jérusalem, convertissez-vous donc vers le Seigneur votre

Dieu.... Pénitence, gémissement sur le présent, plus de péché. Jamais un seul péché ! Oui, mon Dieu, la résolution en est prise ; le péché est un trop grand mal pour que je consente jamais à le commettre. Ah ! plutôt mourir que de pécher à l'avenir.

MÉDITATION

Sur les châtimens du péché mortel.

La crainte, jusqu'à un certain point, fait beaucoup plus d'impression sur le cœur de la plupart des hommes, que la reconnaissance et le devoir. Ainsi, nous ferons cette méditation sur les châtimens que le pécheur s'attire en se détournant de sa fin, et en quittant Dieu pour la créature. Considérons donc ici les châtimens du péché.

1.° Dans les anges rebelles.

2.° Dans la personne du premier homme.

3.° Dans quelques particuliers dont on peut savoir la fin déplorable ; et nous en ferons les trois points de cette méditation.

PREMIER POINT.

Le châtiment du péché mortel dans les anges rebelles.

C'est la foi seule qui nous en apprend la formidable histoire ; mais peut-on avoir de la foi, faire usage de la foi, pénétrer vivement ce qu'elle nous enseigne, et ne pas se sentir saisi, troublé, consterné ? Entrons donc en esprit dans les enfers ; interrogeons Lucifer, prince des démons ; forçons-le

de nous répondre pour tous les autres : *Quomodò cecidisti de cœlo, Lucifer?* Comment et pourquoi du plus haut du ciel êtes-vous ainsi tombé avec votre troupe dans le plus profond de l'abîme? Voici ce qu'il nous dira.

« Nous habitions là-haut dans le lieu de notre création ; nous étions une multitude infinie d'esprits célestes ; Dieu nous avait pourvus de toutes sortes de grâces dans l'ordre naturel et surnaturel ; nous étions capables et de le glorifier, et de le faire glorifier infiniment. Dieu nous propose donc d'adorer son Verbe, son Fils égal à lui en toutes choses. Enflé d'orgueil, je délibérai ; puis j'osai répondre : Non, je ne saurais m'humilier jusque là ; je monterai plutôt, et je deviendrai semblable au Très-Haut, ou je ne pourrai : *Ascendam et ero similis Altissimo.* D'autres en grand nombre pensèrent, parlèrent comme moi. A l'instant nous nous sentîmes précipiter dans le lieu où vous nous voyez ; la foudre ne tombe pas avec plus de vitesse. Nous brûlons, et nous brûlerons éternellement. Voilà le principe et les suites de notre péché. »

Jugement terrible, sans doute ! Mais que de réflexions à faire et sur la conduite de Dieu à l'égard de ces esprits rebelles, et sur le triste sort de ces mêmes anges ! *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, et in angelis suis reperit pravitatem ; quantò magis hi qui habitant domos luteas* (1) !

Donc on peut se damner partout. La religion est une espèce de paradis, soit ; mais ce paradis n'est point un asile inaccessible au péché, ni aux châtimens du péché.

(1) Job. 4. 18, 19.

Donc, fût-on exempt des vices grossiers, fût-on pur comme un ange, les péchés de l'esprit et du cœur restent toujours et suffisent pour nous perdre.

Donc il ne faut point se rassurer sur les dons ni de la nature, ni de la grâce que l'on peut trouver dans soi-même. Flattons-nous tant qu'il nous plaira, nous ne sommes point des anges, et nous n'avons ni d'aussi grandes qualités, ni d'aussi heureuses dispositions pour le bien, ni autant de capacité qu'eux pour faire glorifier Dieu. L'esprit ne sert quelquefois qu'à causer de plus funestes égaremens: de grandes lumières demandent une fidélité en quelque sorte proportionnée; de grands talens sont la matière d'un plus grand compte.

Donc il ne faut qu'un seul péché mortel, et un premier péché, et un péché d'un moment, une simple complaisance volontaire dans un projet criminel, pour nous associer aux démons.

Donc la multitude des pécheurs ne diminue ni l'énormité, ni le châtiment du péché. Si nous péchons avec tout le monde, avec tout le monde nous périrons, et la foule des réprouvés ne rendra pas notre supplice plus léger ni plus supportable.

Donc il est terrible de porter les autres au péché; c'est le péché de Lucifer, par là plus coupable et plus puni que les autres anges. Mais on n'est pas excusable de recevoir le scandale ou de le prendre de qui que ce soit; ceux qui ont imité Lucifer dans sa révolte, l'ont tous accompagné dans le lieu de son tourment.

Donc enfin, la bonté, la miséricorde, si naturelles à Dieu, n'arrêtent pas toujours les effets de sa

colère. Il est infiniment bon, mais il est aussi infiniment juste et infiniment terrible.

Mais parlons-nous à nous-mêmes plus personnellement encore. Les anges n'ont commis qu'un péché, et j'en ai commis une multitude. Ils n'ont fait que se complaire dans la pensée du mal, tout au plus ils l'ont désiré ; et ma conscience me reproche les plus coupables actions, péchés détestables et de toute espèce. La plupart n'ont fait que suivre le mauvais exemple ; je le suis, moi, et je le donne tout à la fois. Jamais de grâce pour eux, et tant de fois j'ai obtenu le pardon ; je suis encore en pouvoir de l'obtenir. Dieu m'attend, il me presse, il me sollicite, il me rappelle. D'où viennent ces différences ? Dieu m'a plus aimé qu'eux, il n'y en a point d'autre raison. Ah ! qu'il en soit béni mille fois. Mais si je ne reviens au plus tôt à lui, ou si je retombe encore, plus Dieu mérite de reconnaissance, plus mon ingratitude l'irritera et le portera à se venger. Je devais tout craindre après une première chute ; que ne dois-je pas craindre après tant de fautes réitérées ? Celle que je me sens tenté de commettre, ne mettra-t-elle pas peut-être le sceau à ma réprobation et aux miséricordes de Dieu ?

Heureux qui ne perd jamais de vue ces pensées salutaires avec lesquelles il serait si difficile de pécher ! malheureux qui les évite ou qui ne s'étudie pas à se les rendre présentes, sachant bien qu'elles le retiendraient dans l'ordre ! Souverainement malheureux qui, ayant à l'esprit et sentant toute leur impression, ne laisse pas de passer outre et de pécher ! Se peut-il une plus grande marque d'endur-

cissement ? et si ce n'est pas là l'enfer, n'est-ce pas ce qui en approche davantage ?

SECOND POINT.

Châtiment du péché mortel dans Adam.

Nous n'ignorons pas son malheureux sort, non plus que celui des anges rebelles. Eve trompée, séduite par le démon sous la figure du serpent, mange du fruit défendu. Adam, par complaisance pour Eve, en mange après elle ; ils perdent l'un et l'autre la grâce et l'amitié du Créateur ; d'immortels qu'ils étaient, ils sont condamnés à mourir : on les chasse du jardin de délices qu'ils habitaient. Dieu n'est pas encore satisfait ; leurs descendans seront tous censés coupables de leur crime : plus des trois quarts des hommes peut-être seront damnés à cause de leur seul péché. Les plus innocens, ceux à qui le péché d'origine aura été remis, ne laisseront pas de souffrir la faim, le travail, les maladies, sujets à l'ignorance et aux révoltes les plus humiliantes des sens et de la cupidité contre la foi et la raison. Et après, enfin, que Dieu aura pardonné à Adam, il faudra, pour satisfaction, pendant neuf cents ans, qu'il travaille à la terre, qu'il ne mange son pain qu'à la sueur de son front, qu'il voie le meurtre dans sa famille, et qu'il s'entende reprocher jusqu'à la mort, par ses criminels enfans, qu'il est la première cause de tous leurs désordres. Cela est si terrible que nous avons peut-être de la peine à le comprendre. Sentons-en donc bien toute la difficulté ; cela ne peut être qu'utile. La chute d'Adam et sa punition sont comme la base sur laquelle por-

tent, pour ainsi dire, tous les autres mystères de la Religion. C'est le grand dénouement d'une multitude de difficultés qui, sans cette vérité, deviendraient inexplicables. Renouvelons donc notre foi, mais ne cessons de méditer que nous n'en soyons vivement, profondément, inébranlablement persuadés. Alors que conclurons-nous, et que sera-t-il nécessaire de conclure ?

1.° Qu'il ne faut donc pas juger du péché par l'apparence ; rien n'est plus trompeur. Je ne croyais pas faire un si grand mal : Adam l'aurait pu dire comme nous. Pensons-nous qu'il prévit tant de suites de sa désobéissance ? On lui avait dit : Vous ne mourrez point ; et il avait bien voulu le croire.

Jamais donc je ne dirai : Le péché semble trop peu de chose pour que Dieu le châtie d'une manière si terrible. Je dirai, au contraire : Puisque Dieu châtie le péché avec tant de rigueur, il faut donc que ce soit quelque chose de bien monstrueux. Je ne l'avais jamais bien conçu ; je le conçois et je ne l'oublierai jamais.

2.° Nous conclurons encore que les passions douces sont aussi redoutables souvent que les passions les plus violentes. Un beau naturel inspire de la complaisance : on craint d'affliger un ami, de déplaire à une personne avec qui l'on doit toujours vivre. Que diront-ils, que penseront-ils, si je leur résiste en face ? Ce fut la tentation du premier homme, dit saint Augustin : *Noluit contristare delicias suas ;* il eut peur de contrister la seule compagne qui pût lui rendre la vie agréable. Mais son excuse fut-elle valable devant Dieu ? La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit, et j'en ai

mangé ; cela le justifia-t-il ? Respect humain, considération, crainte de la créature contre les ordres du Tout-Puissant, combien avez-vous damné d'hommes ! Combien en damnerez-vous, même en religion !

3.° Je dirai de plus : Si Dieu punit d'une manière si terrible, et dans moi-même et dans tous les hommes sans exception, le péché d'autrui, que ne méritent pas mes péchés propres et personnels, et combien dois-je craindre que Dieu ne les punisse ! Qu'il les punisse donc dans moi de la manière la plus rigoureuse, c'est justice, je le dois appréhender ; mais n'aurait-il pas droit encore de les punir dans ceux qui m'appartiennent ? N'ai-je point de part, en effet, à tant de calamités que d'autres souffrent peut-être à mon sujet ? Je suis maître de mon sort ; mais le suis-je assez de celui des autres, pour ne pas craindre d'attirer sur eux la peine des fautes que je ne puis assez expier ?

4.° Enfin, comparant le châtiment d'Adam à celui des anges rebelles, j'apprendrai que Dieu punit quelquefois sans miséricorde, comme dans les anges ; mais qu'il ne pardonne point sans de rigoureuses satisfactions, comme dans Adam.

Il faut, pour être un pénitent parfait, qu'il y ait, en quelque sorte, autant de différence entre ce que nous fûmes avant le péché, et ce que nous sommes après l'avoir commis ; qu'il y en eut entre Adam innocent et Adam coupable, Adam maître de la nature et Adam réduit à travailler et à se servir lui-même. C'est le premier modèle que Dieu nous ait donné de la proportion qu'il faut mettre entre la réparation et l'offense ; règle contre laquelle toutes

les prétentions de l'amour-propre ne prescriront jamais.

Que je m'étais donc trompé jusqu'ici ! Je justifiais mes fautes par leur légèreté apparente ; je les justifiais par leur principe ; j'y trouvais plus de faiblesse et de fragilité que de mauvaise volonté ; cela me rassurait. J'oubliais ce que je souffre personnellement, pour le péché du premier homme, auquel j'ai eu, ce me semble, si peu de part. Je croyais assez faire, de m'humilier de mon péché, d'avoir dit : Je ne le commettrai plus ; et, pour les œuvres de pénitence, je les regardais comme de surérogation : que de méprises ! Mais ne nous contentons pas de voir notre erreur : quelles résolutions formerai-je pour l'avenir, et quelles mesures prendrai-je pour rendre mes résolutions plus efficaces, plus durables ? Car je ne me rends que plus coupable, si, étant touché maintenant de ces grandes vérités, je n'en fais pas désormais la règle constante de ma conduite.

TROISIÈME POINT.

Châtiment du péché mortel dans une multitude d'autres hommes.

Combien de gens enlevés dans l'état du péché, et peut-être après un premier crime ! N'en avons-nous point connu plus d'un ? Rappelons-nous l'histoire de leur fin désastreuse. Quoi de plus tragique que ce que racontait un saint religieux, d'un écolier âgé seulement de quatorze ou quinze ans ? Il ignorait le mal ; un compagnon corrompu le débauche une après-dînée ; le soir même il fut pris

d'une fièvre chaude ; il vécut deux jours en cet état, mais sans avoir aucune connaissance, et mourut sans confession. Il se fit voir la nuit à son séducteur, tout pénétré de flammes : Malheureux ! c'est toi qui m'as damné. Qui fera difficulté de croire cette histoire comme véritable, qu'il la regarde au moins comme une parabole ; car il est de foi qu'un seul péché mortel mérite l'enfer ; et les surprises si fréquentes de la mort ne sont pas seulement pour les plus grands pécheurs.

Il est donc terrible de tomber dans les mains de Dieu, et l'on doit craindre d'y tomber, dès qu'on ose risquer d'éprouver les suites de sa colère, et vivre un instant dans un état où l'on ne voudrait pas mourir. Ne fît-on même que de se négliger, on peut y tomber, comme les vierges folles : *Dormitaverunt omnes et dormierunt* (1).

Ah ! si l'enfer s'ouvrait maintenant à mes yeux, ne s'y trouverait-il point quelqu'un au moins de la même profession, du même âge, du même tempérament que moi ?

Que dirait-il ? J'ai été ce que vous êtes, chrétien et religieux comme vous ; l'orgueil, le respect humain, l'esprit d'intérêt, d'indépendance, une attache de cœur, l'oubli de Dieu, la profanation des sacremens, m'ont enfin perdu. Vingt fois et plus j'ai fait la retraite, j'ai écouté, j'ai médité ces mêmes vérités sans attention ; j'en ai été touché, mais sans fruit et sans persévérance. Tranquille, irrésolu comme vous l'êtes, j'ai vécu, je suis tombé, je suis mort, je suis damné ; c'en est fait ; jamais de re-

(1) Matth. 25, 5

tour. Pensez-y donc, mais fortement, mais efficacement.

MÉDITATION

Sur le péché mortel, pour servir comme de répétition, et qu'on peut faire, ainsi que la suivante, à la place de quelqu'une des précédentes.

Pesons bien d'abord cette belle maxime de saint Jean Chrysostôme : « Il n'y a qu'une seule chose qui soit véritablement à craindre, c'est le péché. Cette maxime est comme l'abrégé et le précis de toute la religion, le point fixe sur lequel elle porte et roule, pour ainsi dire, tout entière : *Una res est pertimescenda, peccatum; hic cardo, hæc summa totius religionis.* »

Il en était si pénétré, qu'elle l'avait mis au-dessus de toutes les autres craintes. On le menace de l'exil, de la mort : Vous perdez votre temps, répondait-on aux puissances mêmes qui le tentaient contre le devoir ; cet homme-ci ne craint que le péché : *Ille homo nihil nisi peccatum timet.* Mais pourquoi le seul péché est-il à craindre ? Parce que c'est,

1.° Le seul mal de Dieu ;

2.° Le seul mal de l'homme ;

3.° Le seul mal sans mélange de bien.

PREMIER POINT.

C'est le seul mal de Dieu ; mais Dieu que nous a-t-il fait, pour vouloir l'offenser et lui déplaire?

Mon peuple, répondez et parlez. Qu'avez-vous à vous plaindre, et quel déplaisir vous ai-je causé ? Sont-ce mes bienfaits qui m'attirent vos insultes et vos outrages ? Est-ce parce que je vous ai créé que vous me sacrifiez à la créature ? Parce que je suis mort en croix pour vous, que de nouveau vous me sacrifiez ? Parce que je vous ai tiré de la servitude et du péché et du monde, plus cruelle que celle de l'Egypte, que, dans ma propre maison, vous me faites servir à vos passions criminelles ? Parce que je suis bon, enfin, que vous êtes si méchant, ou que vous me croyez insensible ? *Populo meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi ? Responde mihi : Quia eduxi te de terrâ Ægypti, et de domo servientium liberavi te*, etc. (1) ?

Enfans dénaturés, enfans ingrats, vous répondez à mes soins et à ma tendresse par des mépris et par des outrages : *Filios enutrivi et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me* (2). Où est donc votre raison et votre cœur, si vous en avez un ? *Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens* (3)*? Numquid non ipse est pater tuus qui possedit te, et fecit, et creavit te? Populo meus, memento, quæso, quid cogitaverit contrà te hostis.* Le démon, vos passions, le monde, qu'ont-ils eu sur vous, que des desseins de meurtre et de perdition ? Que vous ont-

(1) Mich. 3, 4.—(2) Is. 1, 2.
(3) Deut. 32, 6

ils fait, que de fausses promesses ? A leur service qu'avez-vous gagné, autre chose que le trouble et la douleur ? Qui d'entre eux a été humilié, calomnié, couvert d'opprobres, crucifié pour vous ? Cependant vous les comparez, vous les préférez à moi.

Saint Polycarpe pensait bien d'une autre manière. Pour sauver sa vie, on ne lui demandait qu'une parole de mépris contre Jésus-Christ. Ah ! répondit le saint vieillard, il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal ; comment pourrais-je proférer des paroles de blasphème contre mon roi qui m'a sauvé ?

Joseph ne pouvait consentir à déshonorer Putiphar qui n'était qu'un homme, parce qu'il lui marquait de la confiance. Il m'a rendu dans sa maison maître de tout, vous exceptée, disait-il à cette infâme qui le sollicitait (1). Dieu nous a laissé tant de choses à notre liberté ; n'attentons pas sur ce qu'il s'est réservé.

SECOND POINT.

Craindre le seul péché, parce que c'est le seul mal de l'homme ; mais mal si grand, qu'il ne saurait y en avoir de comparable.

O cieux ! frémissez donc d'étonnement, et vous, portes de l'empyrée, soyez inconsolables : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer.* Mon peuple a fait deux grands maux qui ne se comprennent point. Il m'a quitté, quelle ingratitude ! mais il s'est perdu, quelle fureur ! *Duo mala fecit populus meus* (2). Après cela, j'ai

(1) Gen. 39, 8.— (2) Jerem. 2, 13.

dit encore : Revenez ; et il s'est obstiné dans sa révolte, et il n'a pas voulu revenir : *Numquid vidisti quæ fecerit adversatrix Israel ?..... et dixi , cùm fecisset hæc omnia : ad me revertere , et non est reversa* (1).

Qu'il sente donc tout le poids de ma colère ; que ses propres plaisirs deviennent son supplice. Perdre ma grâce , ses mérites , son droit à la gloire , il le compte pour rien : qu'il perde son repos , sa santé, sa réputation , il le sentira peut-être. Mais non , ce serait lui faire grâce ; qu'il s'aveugle, qu'il s'endurcisse , qu'il soit tranquille dans son iniquité , qu'il n'entende point le tonnerre qui gronde , qu'il ne voie point, ni l'arc bandé , ni la flèche prête à partir ; qu'il descende en enfer , couronné de roses encore et triomphant d'avoir prévalu contre moi.

Ah ! j'entends votre voix , ô mon Dieu ! vous ne voulez pas me perdre , puisque vous me menacez. Je reviens à vous ; et qui donnera des eaux à ma tête , qui fera de mes yeux deux sources de larmes, pour déplorer ma perfidie et contre vous et contre moi-même , et les transports de mon injuste et implacable haine ?

Mes maux passés ne sont que des preuves trop certaines de mes maux à venir , si je ne me rendais pas. Jamais je n'ai été content ; et peut - on l'être sans vous et malgré vous ? Jamais tranquille que par artifice , et quand je sus m'enivrer de mes propres passions : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum , et non esse timorem meî apud te, dicit Dominus* (2). Je l'ai connu, mon Dieu ; je l'ai senti par votre grâce ; j'espère

(1) *Ibid.* 3 , 6 , 7.—(2) Jerem. 2 , 19.

ne l'oublier jamais. C'est un assez grand malheur que d'avoir été votre ennemi, et de ne pouvoir faire que cela n'ait pas été : *Si laveris te nitro.... maculata es in iniquitate tuâ* (1). La seule justice de votre Fils Jésus-Christ peut couvrir cette tache honteuse ; regardez-le dans moi, et oubliez qui je suis.

TROISIÈME POINT.

Craindre le seul péché, parce que c'est le seul mal sans mélange d'aucun bien.

Les autres maux peuvent prévenir, détourner, effacer, expier celui-ci ; mais celui-ci mérite, attire tous les autres maux ; il se reproduit lui-même, pour ainsi dire ; un péché en attire une multitude d'autres ; craignons-en donc jusqu'à l'ombre, jusqu'à la plus simple apparence. Fuyez le péché comme un serpent dangereux : *Quasi à facie colubri fuge peccata ; si accesseris ad illa, suscipient te... Quasi rhomphœa bis acuta, omnis iniquitas ; plagæ illius non est sanitas : Et si vous l'approchez, il se jettera sur vous. Toute iniquité est comme une large épée à deux tranchans ; les plaies qu'elle fait sont incurables.*

Finissons par des colloques ; récitons lentement, ou le psaume 50, *Miserere*, pour nous exciter à la contrition ; ou le psaume 129, pour nous animer à la confiance ; ou le 102, *Benedic, anima mea, Domino*, etc., pour nous porter à la reconnaissance. Mon ame, bénissez le Seigneur, et que toutes vos puissances, vos facultés se changent comme en autant de langues, pour ne cesser jamais de le louer. C'est lui qui vous a pardonné toutes vos iniquités,

(1) Jerem. 2, 22.

lui qui a guéri toutes vos plaies, qui vous a arrachée de l'enfer et des bras des démons, qui vous a environnée de toutes parts de ses miséricordes. Mais n'allez pas vous en prévaloir. Que toutes ces pensées excitent votre reconnaissance; qu'aucune jamais ne vous enhardisse à pécher. Son peuple autrefois chéri, devient aujourd'hui son peuple réprouvé. D'où vous apprendrez ce qu'est son amour quand il se change en fureur, et combien ses châtimens sont redoutables.

MÉDITATION

De la multitude et de la grièveté de nos propres péchés.

Nous considérerons,

1.° Combien cette multitude et cette grièveté sont énormes.

2.° Combien elles doivent nous inspirer de crainte

3.° A quelle pénitence elles nous obligent.

PREMIER POINT.

Combien nos péchés sont énormes par leur multitude et leur grièveté.

Souvenons-nous de ces temps mauvais où, vivant dans l'oubli de Dieu et de nos devoirs, nous nous livrâmes à quelque passion qui nous dominait: passion de haine et de vengeance, passion d'avarice et d'intérêt, passion d'ambition et de jalousie, passion d'amitié sensuelle et d'impureté. Etions-nous un moment sans offenser Dieu? Nos pensées, nos désirs, nos affections, nos paroles, nos démarches,

qu'était-ce autre chose qu'une suite de véritables crimes, qui n'étaient peut-être encore que le fruit d'une seule passion? Mais a-t-on une passion un peu vive qui ne fasse oublier presque toutes ses autres obligations? Combien de nouvelles fautes contre tous les articles de la foi? On viole impunément tous les droits pour se satisfaire. Que de noires trahisons! Que d'injustices cruelles! Que de médisances calomnieuses! Que de rapports envenimés! Quel raffinement de haine et de malice! Est-on chrétien? Est-on religieux? Songe-t-on seulement qu'on le soit? Et puis, dans l'état de l'habitude et de l'endurcissement, doutes sur la foi, railleries des choses saintes, manifestation, publication, ostentation audacieuse de ses fautes, présomption téméraire, ou désespoir affreux des miséricordes de Dieu.

Mais dans les temps mêmes que nous fûmes plus réglés, le fûmes-nous assez pour ne pas nous croire encore de très-grands pécheurs? Cette omission criminelle et affectée de mille devoirs importans; devoirs de religion et de pénitence; devoirs propres de notre état et de nos différens emplois; devoirs de charité, de vigilance et de justice. Cette manière si imparfaite de faire le bien, si criminelle quelquefois dans ses principes et dans ses circonstances: charitables par vanité ou par intérêt, humbles par l'espérance de dominer; zélés par humeur et par caprice, laborieux par avarice, dévots par hypocrisie et par ostentation.

Cet abus des choses saintes, profanation ou inutilité des sacremens, confession sans sincérité ou sans contrition, communions avec une conscience ou embarrassée, ou tranquille sur des ignorances

affectées ; réflexions, retours sur soi-même sans fruit et sans amendement, prières mêmes d'obligation sans attention et sans ferveur.

Ces manières différentes, dont on se rend propres les péchés d'autrui : mauvais exemples dans un âge, avec une réputation, dans une place où notre devoir était d'en donner de bons ; connivence au mal qu'on devait empêcher, conseils mauvais ou indiscrets, railleries qui détournèrent les autres de faire le bien, discours libres, immodesties scandaleuses, qui les portèrent au mal.

Cette résistance formelle aux desseins de Dieu sur nous ; cette obstination à mal faire contre la vérité connue ; les reproches d'une conscience qui n'est point encore endurcie ; toujours pressés de la grâce, et toujours rebelles à ses inspirations.

Ne regardons pas chacun de ces péchés en particulier ; ils nous paraîtraient peu de chose ; ils ne nous paraîtraient peut-être rien : regardons-les réunis et rassemblés ; comptons-les. Il y a trois cent soixante-cinq jours dans une année ; dans trente années, il y en a près de onze mille. Le juste pèche sept fois le jour ; l'homme sans crainte et sans amour de Dieu, pèche plus de trente fois ; à ne compter que dix fois, ce serait, après trente ans de vie, plus de cent mille péchés.

Ne jugeons pas de l'énormité de ces fautes suivant ce qu'en dit le monde, mais suivant ce que Dieu en juge par rapport à sa sainteté, par rapport au prix de son sang, par rapport à ses desseins sur nous, par rapport à la multitude de ses grâces et de ses bienfaits ; car c'est ainsi, en effet, qu'il nous jugera.

Bon Dieu ! est-ce donc une exagération, si je dis

que mes péchés surpassent, par leur nombre, celui des cheveux de ma tête et du sable qui est sur les rivages de la mer ? *Multiplicatæ sunt* (*iniquitates meæ*) *super capillos capitis mei* (1). Quelle matière pour mes confessions, si je pense à en faire une générale ! et puis-je n'y penser pas, si j'ai sujet de croire que je ne me suis jamais assez bien connu moi-même, pour me faire connaître tel que je suis? Mais Dieu me connaît, et si je me trompe, ou si je trompe ceux qui me tiennent sa place, puis-je espérer de le tromper ?

Ah ! Seigneur, n'entrez donc point en jugement avec votre serviteur. Hélas ! si vous observez de près mes iniquités, si vous les comptez, si vous les pesez; si vous jugez mes justices mêmes, et que vous sépariez du peu de bien que je crois faire, tant de mal que vous y pouvez découvrir, que deviendrai-je ? Que dois-je devenir ?

Donnez-moi contre moi-même les vues et les lumières de votre jugement. Je commence à sentir le poids accablant de mes chaînes ; aidez-moi à les rompre, et toute ma vie je vous offrirai un sacrifice de louanges et d'actions de grâces. Mon espérance unique, c'est votre bonté ; c'est le sang même que vous avez versé pour moi, et que j'ai tant de fois profané ; c'est la promesse que vous avez faite de ne pas dédaigner un cœur contrit et humilié ; c'est le commandement que vous me faites d'espérer en vous, sous peine d'être damné ; c'est enfin la confiance que j'ai, que m'ayant appelé, vous ne me rejeterez pas, et que vous avez encore dessein de me

(1) Psalm. 39, 13.

pardonner. *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum* (1).

SECOND POINT.

Quelle crainte doivent nous inspirer nos péchés, par leur multitude et par leur grièveté.

Le droit de Dieu serait de nous perdre après un seul péché mortel. Pour un seul, les anges rebelles ont péri; nous l'avons médité. Pour un seul, Adam attira sur lui et sur nous cette foule de malheurs. Son péché lui fut pardonné; mais jamais il ne rentra dans l'état heureux de cette justice originelle, où Dieu l'avait créé. Si nous devons craindre que Dieu ne nous traite de la sorte, après une première faute, que devons-nous appréhender de cette multitude de crimes peut-être que notre conscience nous reproche?

Nous vivons encore, et c'est apparemment ce qui nous rassure; mais qui peut nous répondre que le bras de Dieu ne soit pas levé, peut-être, et qu'il n'attende plus qu'une nouvelle faute pour nous frapper? Qui peut répondre que l'arrêt de notre réprobation ne soit pas déjà porté, en punition de tant de crimes sur lesquels nous sommes tranquilles? Pourquoi Dieu dit-il aux villes de Damas, de Gaza, et de Tyr, qu'il leur a pardonné trois fois, mais qu'il ne leur pardonnera pas la quatrième, si ce n'est qu'il y ait un nombre de péchés déterminé, après lequel la miséricorde laisse agir librement la justice? Il est incertain quel est ce nombre pour chacun de nous; mais il est peut-être très-borné;

(1) Psalm. 30, 1.

mais il est probable qu'après beaucoup de péchés, ce nombre ne peut plus être fort grand.

Ce n'est pas seulement le nombre qui doit nous faire trembler, c'est encore la griéveté. Il y a des péchés qui crient vengeance, selon l'expression de l'Ecriture; un seul fait descendre des foudres visibles ou invisibles de là-haut (1). Il y a des péchés remarquables, ou par la noire malice et le fonds de corruption avec lesquels ils se commettent, ou par les grands maux qu'ils causent, quoique souvent nous ne puissions ni ne voulions les apercevoir, ou par le caractère de la personne qui les commet, et qui profane ou la sainteté de son état, ou la dignité de son ministère. Avec cette grande facilité à pécher, est-il rare qu'on n'en commette quelqu'une de ces espèces?

Nous voilà donc désormais pour le moins dans cette incertitude : Peut-être que le premier péché que je commettrai, mettra le comble à ma mesure; et, dans une chose de cette conséquence, sur le seul *peut-être*, n'y a-t-il pas de quoi trembler? Mais supposons que Dieu n'ait pas mis de bornes si étroites à ses desseins de bonté. Ce ne pourra être que par une insigne miséricorde; et cette miséricorde insigne ne mérite-t-elle pas que nous ne péchions plus, et que nous commencions à aimer Dieu de tout notre cœur? Serais-je assez ingrat, ô mon Dieu! pour vous offenser, parce que vous êtes bon, patient, miséricordieux? Ah! c'est bien alors que je serais indigne de miséricorde! Ce serait là véritablement pécher contre le Saint-Esprit; ce sont de ces péchés dont il est dit, qu'ils ne se pardonnent

(1) Gen. 4, 10. Num. 11, 1. Psam. 17 et 77.

ni en ce monde-ci, ni en l'autre. Plus donc de péchés, ô mon Dieu ! pas les moindres péchés ; fussé-je exempt de crimes, la multitude des moindres fautes vous déplaît, vous refroidit, vous éloigne ; et, dans cet éloignement, dans ce froid de Dieu, de quoi n'est-on pas capable ? Hélas ! mon expérience propre peut-être ne me l'a que trop appris.

TROISIÈME POINT.

A quelle pénitence nos péchés nous obligent par leur nombre et par leur grièveté.

Dieu veut bien nous pardonner quand nous revenons à lui de bonne foi ; mais sa justice ne perd pas tous ses droits ; il faut que le pénitent se punisse, s'il ne veut pas tomber entre les mains de Dieu.

Quelle pénitence donc doit être la nôtre, après des péchés si grands par leur nombre et par leur grièveté !

L'Eglise, toujours tendre pour ses enfans, ne laissa pas d'ordonner autrefois, pour un seul péché, plusieurs années de pénitence : le péché en mérite-t-il moins aujourd'hui parce que l'Eglise ne l'ordonne plus ? Et selon ce calcul, eussions-nous plusieurs siècles à vivre, aurions-nous plus de temps qu'il ne faudrait (n'en perdissions-nous plus un seul moment) pour satisfaire pleinement la justice de Dieu ? Mais combien de temps avons-nous à vivre ? Ne fallût-il qu'une bonne œuvre pour contre-balancer un péché, combien faudrait-il de bonnes œuvres avant que nos dettes fussent acquittées ?

Désormais donc nous interdire tous les divertissemens, toutes les douceurs, toutes les satisfac-

tions qui ne sont point absolument nécessaires dans la vie. Pour un si grand pécheur, il n'est plus de plaisirs innocens ni légitimes : travail, austérités, afflictions, solitude, œuvres de charité, vous serez mon unique partage.

Où sont ceux qui demandent quelquefois : *Que ferons-nous, à quoi passerons-nous le temps ?* Aujourd'hui vous devez le passer à réparer vos crimes, à gémir, à pleurer, à faire pénitence. D'autres craignent, ce me semble, d'en trop faire ; ils disputent avec Dieu : on dirait qu'ils s'imaginent que Dieu puisse leur en devoir de reste. Il en est qui s'enflent de vanité, qui ont de la complaisance pour eux-mêmes, à la vue du peu de bien qu'ils paraissent faire. Esclave méchant et paresseux, dissipateur des talens du souverain Maître, économe abîmé de dettes, qu'avez-vous fait, que faites-vous qui approche de vos obligations ?

Humilions-nous devant Dieu ; humilions-nous à nos propres yeux ; humilions-nous aux pieds de tous les hommes. L'humiliation volontaire est notre unique ressource. Un pauvre superbe est déjà réprouvé de Dieu ; mais songeons que c'est après avoir fait tout le bien dont nous sommes capables, qu'il faut dire : *Nous sommes des serviteurs inutiles* (1).

(1) Luc. 17, 10.

MÉDITATION

Du péché véniel.

Si nous avons conçu toute l'horreur convenable du péché mortel, nous aurons aisément du péché véniel une horreur à peu près égale, pour trois rapports qu'ils ont l'un avec l'autre.

1.° Parce que le péché véniel, après le péché mortel, est la chose que Dieu hait davantage et qu'il punit le plus sévèrement ; ou plutôt c'est la seule chose que Dieu haïsse et qu'il punisse, après le péché mortel.

2.° Parce que le péché qui n'est que véniel en apparence, est souvent mortel en effet.

3.° Parce que le péché qui n'est certainement que véniel, dispose et conduit insensiblement au péché mortel.

PREMIER POINT.

Le péché véniel est la seule chose que Dieu haïsse et qu'il punisse après le péché mortel.

Un point des plus difficiles à expliquer de toute la théologie, c'est en quoi consiste la différence du péché véniel et du péché mortel ; comment il se peut faire que l'un soit un mépris de Dieu, et l'autre, non. Dans l'un comme dans l'autre, n'est-ce pas toujours Dieu qui commande, qui dit, faites ceci ou cela, je vous l'ordonne : ne faites point ceci ou cela, je vous le défends ; et l'homme qui dé-

tourne son attention pour ne pas entendre, ou qui ose répondre : *Je n'obéirai pas, je me satisferai ?* Et qui est-ce donc qui parle de la sorte, et à qui parle-t-il, et que lui ordonne-t-on, qui ne soit infiniment raisonnable ?

Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru long-temps que la différence ne venait que de la pure bonté de Dieu, qui, eu égard à notre fragilité, n'avait pas voulu défendre ou commander, sous peine de sa disgrâce et de la damnation éternelle, des points d'un détail infini. Leur opinion, depuis, a été abandonnée et réprouvée. On convient qu'il y a une différence essentielle entre un péché grief et une faute légère. Mais il reste toujours à bien expliquer la différence ; et là-dessus il faut avouer que l'on entend souvent à peine ce que l'on dit, surtout quand il s'agit des péchés de propos délibéré, de ceux à qui, pour en faire des crimes du premier ordre, il ne faudrait qu'un peu plus de matière. Enfin, c'est toujours offenser Dieu, déplaire à Dieu, si ce n'est pas toujours le mépriser ; et, de l'aveu de tous les théologiens, cette offense, quelque légère qu'elle soit, est un si grand mal, qu'il vaudrait mieux laisser périr le monde entier, que de vouloir le sauver au prix même d'un seul péché véniel. Dieu est tout, la créature n'est rien : donc le plus grand mal de la créature n'est nullement comparable au plus petit mal de Dieu. Donnez-moi quelqu'un qui connaisse et aime Dieu, et il entendra, et il sentira ce que je dis.

Aussi voyons-nous les châtimens terribles que Dieu a tirés des hommes pour de simples péchés véniels dès le temps présent, outre ce qu'il leur ré-

serve encore dans l'autre vie, dans le purgatoire qui, à l'éternité et au désespoir près, peut être regardé comme une espèce d'enfer. Comment Dieu voulut-il qu'on traitât celui qui fut surpris ramassant dans la forêt un peu de bois le jour du sabbat? Qu'il meure, qu'il soit lapidé, répondit le Seigneur, interrogé sur ce qu'il y avait à faire. Comment traita-t-il lui-même ce prophète qui, par complaisance, resta dans le lieu où on l'avait envoyé, un peu plus qu'il ne fallait? Un lion sortit de la forêt et l'égorgea. La femme de Lot, pour une simple curiosité inconsidérée, fut changée subitement en statue de sel. David, pour avoir fait le dénombrement du peuple, vit frapper de peste soixante et dix mille hommes de ses sujets. Ce n'étaient là pourtant que des fautes vénielles, au jugement de la plupart des interprètes. Jamais Dieu n'a récompensé les plus rares vertus avec autant de libéralité à proportion, qu'il a puni avec sévérité les plus petits péchés. Moïse, pour une défiance assez légère, fut privé d'entrer dans la terre promise, qu'il avait mérité de voir par quarante années de services. C'est que toutes les vertus des hommes font, dans un certain sens, moins d'honneur à Dieu, qu'une seule faute ne lui fait d'injure. Disons mieux; les vertus des hommes ne rendent de vrai honneur à Dieu que ce qu'elles en tirent de sa grâce, qui en est le principe, et de l'union qu'elles ont avec les mérites du grand médiateur Jésus-Christ; au lieu que le péché tout entier est l'œuvre de l'homme, et qu'il est, pour ainsi parler, tout entier l'offense de Dieu.

Y fais-je réflexion, quand je commets avec tant de facilité de petits mensonges, que je me laisse

aller aux distractions volontaires dans mes prières, au murmure, à l'impatience dans mon travail et dans mes peines, à de légères médisances, à des railleries un peu piquantes, à de petits ressentimens, à quelques écarts indiscrets ou messéans? quand je consens à perdre du temps inutilement, quand je néglige mes emplois: dans l'usage du repos, des divertissemens, des alimens, je cherche plus à satisfaire ma sensualité, qu'à donner à la nature le vrai nécessaire; quand je dispose des moindres bagatelles sans permission; quand je manque d'un certain respect envers mes supérieurs; quand je ne parais pas faire grand cas des petites choses? La première vertu, la solide vertu, sans laquelle tout n'est qu'illusion, c'est la pureté du cœur, c'est l'horreur des moindres fautes. Les deux plus saintes créatures qui furent jamais, Marie et Jean-Baptiste, n'ont rien de plus grand que cela. Marie ne commit jamais un péché véniel. Jean-Baptiste n'a pas fait plus d'austérités que beaucoup de solitaires. Il est le plus grand de tous les enfans des femmes, parce qu'il a eu plus d'innocence et de pureté qu'eux tous. Prenons une bonne fois la véritable idée des choses. Servons Dieu à sa manière; rendons-nous à ses ordres, à ses volontés. Ce qu'il veut avant toutes choses, c'est que nous soyons attentifs à sa loi, pour ne la pas violer dans la moindre partie: hors de là il réprouve tout ce que nous faisons. Vous nous demandez ce que vous devez vous proposer singulièrement en retraite? que ce soit là votre première résolution, de ne commettre jamais le moindre péché de propos délibéré. Avec cela, je vous réponds

des bontés de Dieu et des plus précieuses marques de sa libéralité.

SECOND POINT.

Le péché qui n'est que véniel en apparence, est souvent mortel en effet.

Rien n'est plus vrai ni plus terrible ; mais rien n'est plus capable de nous en donner de l'horreur, que cette considération.

On ne peut pas, au siècle où nous sommes, se plaindre qu'on manque ou de bons confesseurs, ou d'habiles casuistes : cependant il est sûr que, qui leur ferait certaines questions, les embarrasserait beaucoup. Apprenez-moi, je vous supplie, mais bien exactement et bien précisément, quand est-ce que la matière est suffisante pour faire un péché mortel, et quand elle ne l'est pas, en fait de médisances, de rapports faux ou véritables, de paroles équivoques ou malhonnêtes, d'actions indiscrètes et légères, de démonstrations tendres sur l'article de la pureté. Supposé une matière suffisante, apprenez-moi ensuite à discerner si l'on a consenti ou non ; à bien distinguer toujours le plaisir attaché nécessairement à la pensée, d'avec le plaisir qu'on prend en y réfléchissant ; la complaisance qui est tout-à-fait libre, d'avec une autre qui ne l'est peut-être pas, ou qui ne l'est qu'à demi ; tout cela d'avec le désir ; et le désir consommé, d'avec celui qui ne l'est qu'imparfaitement.

On ne pèche point quand on agit en bonne conscience, me répondez-vous : mais, pour être en bonne conscience, dites-moi quelle diligence il faut

apporter à connaître ses devoirs. Vous répondez, une diligence morale. Mais qu'est-ce que cette diligence morale? Car ce n'est pas toujours une chose aisée à comprendre, ni facile à démêler. D'ailleurs, combien de circonstances peuvent changer l'espèce du péché, et d'un péché véniel faire un mortel! Le mauvais exemple que l'on donne, le scandale qu'on excite, le chagrin qu'on cause, les suites qui ne se produisent que long-temps après. On les ignore peut-être; mais devrait-on les ignorer? Qui peut rendre cette ignorance pardonnable, et qui empêche qu'elle ne soit elle-même tout-à-fait imputée comme un crime?

Les personnes qui aiment mieux pécher vénillement que de se tant gêner, font-elles ces réflexions-là? Veulent-elles se donner la peine de les faire? Animées de la passion, sont-elles capables de les bien faire? Et si, faute de les vouloir faire ou de les bien faire, le péché se trouvait mortel, en seraient-elles plus excusables et moins criminelles devant Dieu?

Celles qui veulent s'éclairer, que font-elles quelquefois autre chose que de chercher des livres qui leur élargissent, qui leur gâtent la conscience? Combien en voit-on se féliciter d'avoir trouvé ce qui ne sert qu'à affaiblir leur foi et à mettre leur cœur plus à l'aise! Encore, pourvu que l'on consulte; car, combien se font à elles-mêmes des principes et des décisions dont elles ont honte dans la suite, et dont elles reconnaissent l'illusion quand, la passion étant calmée, elles se regardent de sens rassis!

Quel remède à tout cela? Une extrême horreur

du péché véniel. Je crains jusqu'à l'ombre, jusqu'à la pensée, jusqu'à l'occasion du péché ; il y a toute apparence que je n'en commettrai jamais de bien considérables sans m'en apercevoir. Ce n'est point là être scrupuleux ; c'est, au contraire, le remède le plus sûr contre tous les scrupules. On en a rarement quand on est déterminé à ne se rien permettre qui déplaise à Dieu. Mais, qui n'a pas cette détermination, doit être souvent dans d'étranges alarmes. Que ces alarmes sont terribles à la mort !

TROISIÈME POINT.

Le péché, qui n'est certainement que véniel, dispose et conduit insensiblement au mortel.

C'est ordinairement une punition de Dieu, laquelle est très-juste : car quelles sont les dispositions d'une personne qui ne veut pas éviter le péché véniel ? C'est de dire : ou bien, *cela déplaît à Dieu, mais je ne m'en soucie pas ;* ou bien, *je ne sais trop si cela déplaît à Dieu, mais je ne me mets pas en peine de l'examiner.* L'un et l'autre ne méritent-ils pas que Dieu les traite avec indifférence et avec mépris ? Et que devient-on dès qu'on est ainsi abandonné de Dieu à sa propre conduite ? Où trouve-t-on de ces serviteurs lâches et négligens qui ne tombent bientôt dans le péché mortel ? Rappelons-nous ici nous-mêmes le passé : quand sommes-nous tombés dans des fautes grièves, ou quand nous sommes-nous relevés ou préservés ? Nous nous en sommes préservés dans nos premières années, quand tout nous paraissait de conséquence ; nous y sommes tombés depuis que nous nous relâchâmes dans cette multitude de petits

devoirs; que nous les traitâmes de bagatelles, de pratiques d'enfans et de novices. On parle des redoutables jugemens de Dieu, de ces coups de justice effrayans qui renversent les cèdres du Liban, qui font tomber les étoiles de l'empyrée : on s'en alarme, on en perd le repos : en vérité, les jugemens de Dieu ne sont pas toujours si profonds qu'on se l'imagine. Cette personne d'âge, d'autorité, qu'on croyait si sage et si réglée, a fait une chute scandaleuse, une faute d'éclat; remontez à la source : il y a long-temps que ses relâchemens au service de Dieu, que ses péchés véniels, multipliés entre Dieu et elle, préparaient le juste Juge à la priver de sa grâce de protection. Montrez-moi une personne vraiment généreuse envers Dieu, à qui un pareil désastre soit arrivé.

Mais quand Dieu ne l'aurait pas punie par cette juste soustraction, de petites fautes ne l'auraient-elles pas accoutumée aux grandes? La passion conduit là insensiblement; le péché véniel éteint l'éclat des lumières divines; il affaiblit la foi; il efface dans le cœur les sentimens des vérités éternelles; il apprivoise la volonté à consentir; il dispose le corps et l'imagination à goûter le plaisir défendu; il dissipe l'attention du cœur et la vigilance; il étouffe les remords; il rend présomptueux; il jette dans les occasions.

C'est ainsi que, par voie de disposition, le péché véniel conduit insensiblement au péché mortel. Rentrons maintenant en nous-mêmes, interrogeons notre propre cœur; a-t-il horreur du péché mortel? Le craint-il autant que la haine de Dieu, autant que la damnation éternelle? Si cela est, veillons

pendant toute la vie, pour ne jamais commettre aucun péché véniel de propos délibéré. Nous aurons lieu d'être satisfaits, si, par toutes nos précautions, par toutes nos prières, toute notre attention, toutes nos mortifications, nous pouvons nous présenter devant Dieu, exempts des crimes qui l'obligeraient à nous damner.

MÉDITATION

Des péchés véniels, des infidélités et des imperfections volontaires.

Nous considérerons trois choses :

1.° Combien l'infidélité volontaire, surtout lorsqu'elle est habituelle, est indigne d'une ame chrétienne, et encore plus d'une ame religieuse.

2.° Quel tort elle lui fait.

3.° A quels dangers elle l'expose.

PREMIER POINT.

Combien elle est indigne d'une ame chrétienne, et encore plus d'une ame religieuse.

Dieu ne dit plus : Je veux, mais seulement, je souhaite, et cela me fera plaisir ; il ne commande plus, mais il conseille, il exhorte, il gémit : *Postulat pro nobis, gemitibus inenarrabilibus* (1) ; et l'ame détourne son attention, ou bien elle semble répondre : Taisez-vous ; ne venez point interrompre mon repos ; votre voix m'importune ; vous ne cessez de me poursuivre ; vous êtes insatiable : plus

(1) Ad Rom. 8, 26.

on vous accorde, plus vous demandez; il m'en coûterait trop cher pour vous obéir. C'est la réponse brusque et grossière de cet incivil ami dont parle l'Evangile, à qui l'on demande la nuit trois pains à emprunter : *Noli mihi molestus esse... ; Non possum surgere, et dare tibi* (1). Ne m'importunez point; ma porte est fermée : *Je ne saurais me lever, ni vous rien donner.* La différence est que, vaincu par de longues importunités, celui-ci se rend à la fin, et que Dieu, par ses persévérantes poursuites, n'a pas encore pu nous réduire. Être infidèle, n'est donc pas fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ; mais c'est le voir tomber par terre, et ne pas daigner se baisser pour en recueillir les gouttes précieuses. Ce n'est pas un ennemi qui déclare une guerre ouverte, c'est un esclave qui dit : Menacez, tonnez; que je vous voie la verge en main, prêt à frapper, et j'obéirai; sans cela, n'attendez rien de moi..... Quelle indigne conduite !

On nous l'a déjà reprochée; notre bon cœur ne nous permettrait pas de traiter ainsi un père, un bienfaiteur, un ami sincère; ou si nous venions à nous oublier jusque là, ne serait-ce pas déjà vouloir rompre ? Vous voler, vous trahir, vous maltraiter, vous insulter, je n'ai garde; mais me rendre attentif à vos désirs, étudier vos inclinations, les prévenir, c'est ce que vous ne devez pas espérer.

Cependant, depuis que je suis au monde, depuis même que je suis consacré au service de Dieu, ai-je traité Dieu d'une autre manière ? N'ai-je pas agi de la sorte à son égard ? N'a-ce pas été là ma disposition habituelle ? J'ai voulu quelquefois éviter le pé-

(1) Luc. xi, 7.

ché véniel ; mais l'imperfection simple, presque jamais. Y a-t-il du mal à cela, ou n'y en a-t-il point? Ce fut toujours là la règle de mes délibérations. Y a-t-il plus de bien à cela, ou y en a-t-il moins ? Ce ne la fut jamais. Et je ne meurs pas de confusion ! et ma confusion du moins n'aura pas la force de me rendre désormais plus vigilant et plus fidèle ! *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei* (1). Ah ! n'affligez pas, ne contristez pas le Saint-Esprit. *Ego sto ad ostium ; et pulso* (2) *: Aperi mihi , soror mea* (3). Jésus-Christ est à la porte , il frappe , c'est lui : Ouvrez-moi , ame fidèle , ma sœur depuis que je me suis lié à votre faible nature. N'a-t-il pas tort en effet ? Ne nous fait-il pas une grande injure d'être jaloux de notre cœur, de demander de nous plus que de tant d'autres? Ah ! si vous saviez , si vous pensiez quel est celui qui vous prie ; il ne demande que pour donner. *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi* (4) *!*

SECOND POINT.

Considérons le tort que fait à l'ame l'infidélité, l'imperfection volontaire ; c'est-à-dire, de quels mérites elle la prive pour l'éternité , et , dès le temps présent , quelles faveurs cette imperfection volontaire lui fait perdre.

1.° De quels mérites. Combien en amasse une personne vigilante et qui , toute la vie , du matin au soir , se rend dépendante du mouvement de la grâce ! Pour elle , il n'y a plus d'actions indifférentes ; les plus naturelles sont dignes d'une récompense

(1) Ad Ephes. 4 , 30.—(2) Apoc. 3 , 20.—(3) Cant 5 , 2
(4) Joan. 4 , 10.

infinie. Dans sa constante fidélité, combien de péchés expiés en peu de temps ! Accablés de dettes, nous n'avons point d'autres voies pour jamais nous acquitter. Mériter, au reste, n'est point une chose que les ames les plus dégagées ne doivent désirer ; c'est acquérir chaque fois un nouveau degré de lumière pour connaître Dieu plus parfaitement pendant toute l'éternité, et pour l'en aimer davantage.

2.° De quelles faveurs, dès le temps de la vie, prive l'infidélité ! Dons surnaturels, foi vive, dévotion tendre, goûts délicieux de Dieu, paix profonde, joie du Saint-Esprit, autorité sur le cœur du Tout-Puissant, prières exaucées pour soi-même et pour les autres, jamais vous ne serez le partage que des ames extrêmement pures et fidèles ; si d'autres paraissaient vous obtenir, on craindrait pour elles l'illusion.

Il est vrai que le même principe qui empêche qu'on ne les mérite, empêche aussi d'ordinaire qu'on ne les estime, et même qu'on y ajoute foi. Combien de gens, d'ecclésiastiques même et de religieux, jugent incroyables certains faits qu'on lit dans l'histoire des saints, dès que ces faits sortent des bornes ordinaires ! C'est que jamais ils ne sentirent rien qui en approchât, même de bien loin ; comme si l'on voulait donner une idée du Louvre ou de Versailles, à un sauvage qui n'a jamais vu que sa cabane et son désert. Un peu plus de vraie abnégation, bientôt on changerait d'avis. On commencerait par dire : Je n'y saurais atteindre ; mais je les respecte, je les crois. Peut-être avec le temps ajouterait-on : J'en ai assez d'expérience pour leur

sacrifier volontiers les plaisirs du monde, et les acheter au prix de toute ma liberté.

TROISIÈME POINT.

A quels dangers expose l'infidélité volontaire.

Au danger de perdre, et la grâce actuelle, et la grâce même sanctifiante.

1.° La grâce actuelle, jusqu'à n'en avoir bientôt presque plus. Faire valoir une grâce présente, c'est en attirer une seconde ; la deuxième en attire une troisième, et ainsi par degrés. Au contraire, en négliger une, c'est en perdre une autre, jusqu'à ce qu'insensiblement, on se trouve comme réduit à rien. La parabole des talens explique nettement la chose. *Omni habenti dabitur, et abundabit ; ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo* (1) ; A celui qui a, on donnera davantage, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a presque rien, par sa faute, on lui ôtera même ce qu'il a. Et ce jugement est-il obscur, mystérieux, ou ne marque-t-il pas une grande injustice ? Nous le méditerons ailleurs et plus d'une fois. Qu'on soit fidèle ou infidèle, huit ou quinze jours de suite, on verra déjà du changement en bien ou en mal.

2.° Danger de perdre la grâce, même sanctifiante. Car l'infidélité conduit, par voie de punition et de disposition, au péché véniel, comme nous avons dit que le péché véniel conduit au mortel.

Mais les péchés mortels qui viennent à la suite d'une longue infidélité, sont bien plus dangereux que ceux qui peuvent échapper dans la chaleur

(1) Luc. 19, 26.

d'une passion ; et de là vient ce qu'enseignent les maîtres de la vie spirituelle, que cette infidélité est quelquefois plus à craindre qu'un péché énorme. Comment cela ?

Deux hommes se peuvent trouver dans une cave profonde et obscure, en deux manières ; l'un y tombe comme dans un gouffre, par l'ouverture de la terre qui manque sous ses pieds ; l'autre y est descendu insensiblement et par degré, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au bas. Le premier, étourdi de sa chute, pousse des cris lamentables ; on peut aller à son secours ; ou bien, revenu à lui-même, il cherche par où il pourra remonter. Le second s'est accoutumé, en descendant, à perdre la lumière ; il croit qu'il ne tiendra qu'à lui de retourner en haut quand il voudra ; il ne se presse pas, il n'appelle personne.

De même, après un péché mortel de passion, on a peu de paix jusqu'à ce qu'on se soit réconcilié. Mais le péché auquel préparent de longues infidélités, n'étonne pas ; à peine sent-on qu'on est tombé ; on ne veut pas s'en apercevoir. Ceci suffit-il pour faire craindre l'infidélité ?

Nous voici donc revenus aux résolutions de la méditation de la fin de l'homme. Nécessité d'être à Dieu, tout à Dieu, toujours à Dieu, de crainte de s'écarter de sa fin jusqu'à se perdre. La parfaite espérance du salut même dépend de là. Une seule chose dont il faut avertir ici, c'est de prendre garde que le soin de se rendre fidèle à la grâce, ne jette dans le trouble.

Le trouble pourrait être de deux sortes : se peiner trop dans la recherche des choses où il faut de la

fidélité, ou se peiner trop quand on aperçoit qu'on n'a pas été fidèle.

Le premier produirait une inquiétude avec laquelle on négligerait peut-être beaucoup d'autres devoirs plus essentiels et plus pressans. C'est à ces personnes que l'on dit quelquefois : Il vaudrait mieux que de temps en temps vous fussiez plutôt un peu moins exactes, que de vivre ainsi dans une pénible agitation. On ne demande donc cette fidélité que sur les choses qui se présentent d'une manière distincte et paisible, et il est évident qu'on peut s'assujettir sans sortir de la paix, et sans se déranger sur aucun devoir.

Le deuxième serait de s'imaginer que tout fût perdu, dès qu'on serait tombé dans l'infidélité, ou de confondre l'infidélité avec le péché peut-être mortel. Ce sont de grandes tentations, de préjudiciables illusions. J'ai manqué, je me relève, et je vais mieux faire. Mille fois dire la même chose et reprendre courage, c'est le sage conseil de Blosius.

Le colloque pourra se faire sur quelques versets du *Miserere : Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (1) ; donnez-moi un cœur pur, ô mon Dieu ! un cœur sans mélange d'aucune affection non-seulement criminelle mais étrangère. Pour me le donner, peut-être faudra-t-il que vous daigniez le créer ; car je désespère que le mien puisse jamais en venir là. Au cœur pur, ajoutez un cœur droit et équitable. *Et spiritum rectum ;* point avec vous de duplicité ni d'artifice ; je me tromperais, je ne vous tromperais pas ; un cœur à vous seul, comme vous le mé-

(1) Psalm. 50, 12.

ritez ; à vous, comme j'ai été à mes amis et à moi-même. *In visceribus ;* l'intérieur bien ordonné aura bientôt réglé tout le reste.

Ne projicias me à facie tuâ, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me ; pour le passé, ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre Esprit saint. Hélas ! je ne l'ai que trop mérité ; mais que deviendrais-je ? Ou ne me commandez rien, ou donnez-moi ce que vous me commandez. Vous êtes le Dieu de miséricorde, et vous ne rejeterez pas un cœur contrit et humilié ; non, vous ne le sauriez rejeter.

Redde mihi lætitiam salutaris tui ; je n'ai point oublié, je n'oublierai jamais les dons précieux dont vous m'avez prévenu dans les premiers temps, lorsque j'étais plus fidèle. Rendez-moi ces sentimens si consolans et si agréables qui me firent quitter le monde de si bonne grâce, et soutenir sans alarmes les premières épreuves d'un état si nouveau et si gênant.

Spiritu principali confirma me. Enfin, mon Dieu, faites que je m'affermisse si bien dans ce grand principe, *Dieu est tout, la créature n'est rien*, qu'aucune tentation ne puisse jamais l'ébranler ni l'affaiblir.

MÉDITATION

De la mort en général

On s'égare, on se détourne entièrement de sa fin par le péché mortel ; on s'en écarte par le péché vénel et par l'infidélité volontaire ; on y revient par-

faitement par la pensée attentive des fins dernières, et des malheurs auxquels expose l'oubli de Dieu et de ses desseins en nous envoyant au monde. Mort funeste, jugemens terribles, châtimens éternels. Nous commencerons par la mort.

Dans la mort, on peut distinguer quelque chose d'incertain, quelque chose de certain, et quelque chose d'incertain et de certain tout à la fois.

1.° Ce qu'il y a d'incertain doit nous tenir dans une continuelle vigilance.

2.° Ce qu'il y a de certain doit nous porter à un parfait détachement.

3.° Ce qu'il y a d'incertain et de certain tout à la fois, doit nous inspirer une grande et constante ferveur. Rien n'est plus propre que toutes ces considérations à nous rapprocher de notre fin, à nous empêcher de nous en écarter jamais.

PREMIER POINT.

Ce qu'il y a d'incertain dans la mort, c'est le lieu, le temps où nous mourrons, et la manière dont nous mourrons.

Sera-ce ici ou ailleurs, jeunes ou vieux, subitement ou après avoir été avertis? Qui peut le dire? Qui oserait l'assurer?

En vain compte-t-on sur la force du tempérament et de la complexion, sur ce qu'on n'a que trente ans ou un peu plus, sur ce qu'on n'a jamais été malade et qu'on jouit d'une santé parfaite. Si l'on avait dit, il y a quelque temps, à quelqu'un de notre connaissance : d'aujourd'hui en un mois, à pareille heure, on nous assemblera ici pour vos funé-

railles ; on eût peut-être répondu : quelle idée ! quelle rêverie ! La chose en est-elle moins arrivée ? Combien d'autres à qui on aurait pu porter leur arrêt, pour mourir à un demi-jour de là ! Rappelons-en la mémoire ; quelle fut notre consternation et notre crainte !

Ce sont là des accidens qui sont rares, disons nous. 1.° N'y en eût-il jamais eu qu'un premier, il devrait en faire craindre un second ; et ce second nous regarderait peut-être. Mais combien en voit-on de tous côtés ! Les morts subites deviennent comme à la mode depuis quelque temps ; on ne parle d'autre chose ; chacun ferait un livre de ce qui a pu en venir à sa connaissance. Celui-ci se lève à son ordinaire, et passe dans son cabinet pour y travailler ; à huit heures il se sent mal, il n'est plus à neuf. Celui-là, après avoir passé une nuit fort inquiète, sort le matin pour quelques affaires : à deux pas de chez lui, une vapeur le saisit, il tombe, on l'enlève, il expire. Cet autre, après avoir dîné gaîment avec ses amis, ayant encore, pour ainsi dire, le morceau dans la bouche, tombe la tête sur la table : on ne sait ce que cela signifie : on lui parle, on le relève, on l'agite ; vains secours ! il est déjà mort.

2.° Ce sont des accidens rares ; en sont-ils moins terribles pour le mort ? Et s'il est surpris en mauvais état, en est-il moins à plaindre ? J'ai été surpris ; mais en récompense une multitude d'autres ne le sont pas, et je ne croyais pas que je dusse l'être. La belle consolation !

3.° Si les surprises visibles sont plus rares, les surprises invisibles le sont-elles ? N'est-on pas vé-

ritablement surpris autant de fois qu'on tombe malade sans avoir déjà fait tout ce qu'on voudrait avoir fait à la mort? De quelle préparation est-on bien capable alors, et de quel principe peut venir la conversion, quand on l'a volontairement remise au temps de la maladie même, comme il arrive à ceux qui craignent tant qu'on ne leur annonce le danger?

4. Il est de foi que ceux-là méritent d'être surpris, qui consentent à vivre dans un état où ils ne voudraient pas mourir. Les vierges folles s'étaient assoupies sur ce que l'époux tardait à venir : *Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt* (1). L'esclave paresseux et débauché avait dit en lui-même : Mon maître ne viendra pas si vite : *Moram facit dominus meus venire* (2). L'époux et le maître arrivèrent brusquement; il n'était plus temps de préparer les lampes, ni de se corriger.

Nous pouvons donc être surpris par les raisons communes ; nous avons mérité de l'être par la raison particulière de notre peu de vigilance et de notre présomption sur la patience et les grandes miséricordes de notre Dieu.

Pourquoi Dieu ne nous a-t-il point enlevés du monde, à la place d'un tel ou d'une telle? Nous étions dans leur confidence ; ils nous avaient faits dépositaires de leurs sentimens imparfaits; notre conscience était embarrassée de n'oser rompre avec eux. Quel funeste contre-temps, si, avant que de nous convertir, il eût fallu aller rendre compte à Dieu!

Actions de grâces donc pour le passé, mais vigi-

(1) Matth. 25, 5.—(2) *Ibid.* 24, 48.

lance pour l'avenir. Jamais ne soyons un jour, ne passons jamais une nuit dans un état où nous dussions craindre de mourir. Cela est-il pardonnable à des gens qui ont de la foi, et qui, en attendant le premier moment d'un confesseur, savent quelle est la force d'une vive et tendre contrition?

Aujourd'hui, s'il y a dans notre conscience la moindre chose qui nous trouble, qui nous gêne, ne risquons point de paraître devant Dieu avant que d'y avoir mis ordre.

N'examinons pas seulement si nous nous sommes confessés avec toute la sincérité possible; voyons encore si alors nous n'étions point ou trop dissipés pour bien connaître le mal, ou trop passionnés pour ne pas en excuser une partie.

Examinons si, ayant tout dit peut-être, nous étions intérieurement assez touchés, assez repentans, assez résolus de changer, pour que Dieu nous ait pardonné.

Un peu d'embarras et de scrupule aujourd'hui, peut nous en épargner beaucoup davantage dans la suite de notre vie, et surtout pour le temps d'une mort précipitée, ou tout-à-fait imprévue.

SECOND POINT.

Ce qu'il y a de certain dans la mort.

C'est qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard nous mourrons enfin; qu'en mourant nous quitterons tout, et que tout nous quittera. Représentons-nous l'enfant qui ne fait que de naître; il entre au monde sans bien, sans réputation, sans science, sans connaissance, et sans se donner à lui-même au-

cun secours. Tel est l'état où nous en sortirons. *Nudus egressus sum de utero matris ; et nudus revertar illuc* (1). Comme donc je ne vécus sur la terre que de ce que laissèrent d'autres qui moururent, je laisserai aussi tout ce que je pouvais être, et tout ce que je pouvais avoir, à d'autres qui commenceront de naître.

Je perdrai donc en un instant, et les emplois de distinction que l'on m'avait peut-être confiés, et la réputation que je crois y avoir acquise. Je perdrai et tous mes amis et toutes mes connaissances du dedans et du dehors. Je perdrai le fruit de mon travail et de mes veilles ; la science dont je me serai rempli la tête contre la simplicité de mon état, ou l'industrieuse habileté à faire de petits ouvrages de mon goût contre l'intention peut-être de mes supérieurs. Je perdrai cette vie si chérie, dont la conservation a causé mon oisiveté, et m'a fait aspirer de si bonne heure au repos, et tout cet amas de douceurs recherchées et de petits meubles curieux, accumulés ou sans permission, ou contre l'édification, l'humilité, la pauvreté de ma profession. Plus j'aurai tenu à tout cela, plus la séparation sera sensible; mais on me verra partir, et l'on me quittera sans beaucoup de regret.

Tout, après ma mort, ira à l'ordinaire. S'aperçoit-on, dans les communautés, de quelques personnes de moins, soit supérieures ou inférieures ; personnes d'une condition obscure et d'un caractère simple, ou distinguées par leur naissance et par leur esprit ? Et dans le monde, les héros guerriers, les ministres habiles, les grands magistrats, les

(1) Job. 1, 21.

hommes connus par leur science, leur éloquence, et par d'autres qualités du cœur et de l'esprit, combien, depuis vingt ans, en avons-nous vus descendre dans le tombeau ! D'autres remplissent leurs places ou un peu mieux ou un peu plus mal, n'importe; mais d'autres les remplissent enfin, et tout est passé pour ceux qui sont remplacés.

On dira de nous comme des autres : Il est malade, très-malade; on va lui donner les sacremens, il agonise ; il vient d'expirer. Pendant quelques jours on parlera ; et que dira-t-on ? Plus de mal peut-être que de bien, pour balancer l'éloge des amis. Le jour même de la sépulture, on cherchera peut-être à se récréer, et à effacer l'image effrayante de la mort. Au bout de l'année, quelque souvenir encore, et puis, pour la plupart, un éternel oubli.

Ceux qui prendront la place, qui auront la dépouille, s'il y en a, ne s'affligeront que par grimace ou par charité ; par pure charité on ne s'afflige guère. Ceux qui se seront crus offensés, maltraités, peu considérés, auront assez de peine à ne pas montrer quelque joie. Les amis d'amusement et de plaisir se consoleront bien vite, si on ne leur était guère nécessaire. Les bons amis, peu religieux d'ordinaire, ne songeront peut-être pas même à prier Dieu pour leur ami, ou n'offriront à Dieu que des œuvres mortes et des pénitences forcées.

Nous ne pouvons douter sagement qu'on ne pense, qu'on n'agisse ainsi à notre mort, puisque c'est ainsi que nous agissons et que nous pensons ordinairement à la mort des autres. A quoi bon se peiner et s'attrister, dit-on ; serait-ce lui rendre un quart d'heure de vie? La religion même défend de

trop pleurer les morts... La dureté de la plupart des vivans s'accommode fort bien de cette philosophie.

Mais faisons-y réflexion : c'est à de pareils amis que l'on sacrifie si souvent sa religion, sa conscience, ses devoirs, son ame. C'est pour ces places, pour ces emplois de distinction, qui ne sauraient être que la matière d'un compte plus long et plus rigoureux, qu'on a tant d'empressement et de jalousie. C'est pour amasser ces livres et ces petits meubles curieux, qu'on n'a pas honte d'importuner la libéralité et quelquefois l'avarice d'un parent ou d'un étranger; encore, pourvu que les supérieurs sachent et agréent toujours ce qui se passe. C'est pour se faire cette réputation frivole ou de bel esprit, ou de personne habile aux ouvrages de la main, qu'on laisse ses exercices de piété, ou qu'on ne les fait plusieurs années que très-négligemment. Le corps est à l'autel, le cœur est ailleurs, à l'étude, à la lecture, aux occupations souvent frivoles, quelquefois criminelles et toujours déplacées. Ah! devenons sages aux dépens d'autrui, et que personne jamais ne puisse le devenir à nos propres dépens. Sacrifions à Dieu, et de bonne grâce, et d'avance, ce que la mort demain peut-être lui sacrifiera par une nécessité : c'est le parti sage. *Ergo optimum est ut voluntate fastidias quo te vides necessitate cariturum.* Ah! plus donc d'attention qu'à mourir à tout, pour nous trouver déjà tout préparés au moment de notre rappel. *Quotidiè morior.* Plus de ces vastes projets pour un avenir si éloigné et si incertain; plus d'envie de faire parler de nous après notre mort; plus de travail, plus de lectures que par devoir ou par obéissance; plus d'amis qui

ne nous portent à Dieu par leurs sages conseils, par leurs bons exemples. Chaque année, chaque jour, s'il se peut, faisons de fréquens apprentissages de la mort : défaisons-nous et de toutes les choses et de toutes les personnes qui nous amusent, qui nous partagent, qui nous embarrassent, qui nous détournent du parfait service de Dieu. Apprenons à nous contenter de peu, à nous passer de ce qui n'est pas absolument et indispensablement nécessaire. Faisons des connaissances, des habitudes dans un autre monde où nous devons être toujours.

TROISIÈME POINT.

Ce qu'il y a d'incertain et de certain tout à la fois.

C'est l'état éternel de chacun de nous après la mort.

Il est donc certain qu'il y a une éternité heureuse ou une éternité malheureuse qui m'attend ; mais laquelle des deux sera mon partage, cela est incertain.

Il est certain que l'arbre demeurera où il sera tombé, au midi ou à l'aquilon : mais de quel côté tombera-t-il ? Cela est incertain. Suis-je en grâce ? et quand j'y serais, sais-je ce que Dieu me réserve pour tant de péchés et d'infidélités ? Le démon dort-il ? Et si Dieu lui donne le pouvoir de me tenter ?...

Il est certain qu'on meurt d'ordinaire comme on a vécu ; heureusement, si l'on a bien vécu ; mais extraordinairement le contraire peut arriver ; on en rapporte assez d'exemples pour en faire craindre quelque nouveau.

Eût-on bien vécu il est donc incertain comment

on mourra ; mais si l'on a mal vécu, cela peut-il être que très-incertain? Or, contre ces risques les plus communs, qui pourra nous rassurer? Une grande, une parfaite, une constante ferveur au service de Dieu. La grâce de la persévérance ne se peut mériter, mais elle peut s'obtenir, *suppliciter emereri*. Qui pourra se reprocher une vie tiède et habituellement lâche et négligente, aura pour lors de longs et de tristes momens, et il méritera bien de les avoir. Ce qui se passe aux approches de la mort, on ne le sait pas toujours ; mais Dieu permet qu'on le sache quelquefois. On raconte d'un jeune religieux, que, peu de momens avant d'expirer, on le vit dans une grande agitation ; on eût dit que du bras il repoussait quelqu'un qui l'importunait. On l'entendait prononcer à voix basse, mais avec beaucoup de vivacité, ces deux mots : *fou, sage*, qu'il répétait sans cesse, à la manière d'un homme incertain et chancelant, puis répétant quatre fois de suite, *non, non, non, non*, il ajouta : *Non, mon Dieu, non, votre folie est sagesse*. Un instant après il expira. Peut-on douter que ce ne fût là une violente tentation qu'il eut contre la foi, ayant été élevé autrefois dans des sentimens contraires à la religion catholique?

Nous avons, dans la vie des Pères, l'histoire de ce religieux, qui, étant près de mourir, semblait disputer contre quelqu'un qui l'accusait. Quelquefois il paraissait assez bien répondre ; d'autres fois aussi il se reconnaissait coupable, et n'attendait de grâce que de la miséricorde de Dieu.

Il y a une espèce d'irréligion à faire peu de cas de ces sortes d'histoires. Elles sont édifiantes et ont

pour auteurs des saints que nous devons respecter.

Mais un homme, en cet état, s'il n'avait pas vécu en véritable religieux, n'eût-il pas dû craindre qu'en ce moment décisif, retournant vers Dieu pour implorer sa miséricorde, Dieu ne lui répondît : Allez à ceux que vous avez consultés et que vous avez aimés plus que moi : où sont-ils ? Qu'ils viennent me répondre pour vous ou avec vous. Ils vous décideront dans vos doutes, vous rassureront dans vos craintes, vous fortifieront dans votre imperfection. Avez-vous oublié leurs principes ? Non : non, Dieu n'est pas si terrible, disaient-ils, son jugement n'est pas si rigoureux qu'on l'imagine. *Ubi sunt Dii eorum in quibus habebant fiduciam* (1)?... *Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (2).

Apprenons donc qu'il n'y a que Dieu seul sur lequel il faille compter. Nous tomberons dans ses mains : personne ne pourra nous en arracher : heureux si nous trouvons, au lieu d'un juge irrité, un Dieu plein de miséricorde ! *Videte quòd ego sim solus et non sit alius Deus præter me... Et non est qui de manu meâ possit eruere* (3). Ayez pour ami, ame fidèle, celui qui, lorsque tout le monde vous abandonnera, ne vous quittera point, et ne souffrira pas que vous périssiez éternellement. *Illum dilige, et amicum tibi retine qui, omnibus recedentibus, te non relinquet, nec patietur in fine perire* (4). C'est votre père, votre frère, votre époux ; mais ne vous prévalez pas. Aimez-le, servez-le comme il vous a servi, comme il vous a aimé.

(1) Deut. 32, 37.—(2) *Ibid.* v. 38.—(3) *Ibid.* 32, 39.
(4) De l'Imit. liv. 2, chap. 7.

MÉDITATION

Des différentes espèces de mort.

La méditation de la mort est si utile, qu'il ne faut pas se contenter seulement d'en faire une fois le sujet de nos réflexions. De plus, ce que nous avons considéré jusqu'ici est général et commun à tous les hommes, quels qu'ils soient. Tous sont certains de mourir, tous incertains du temps et du genre de leur mort, tous presque aussi incertains de leur état heureux ou malheureux après cette vie : venons donc à quelque chose de plus particulier.

Voyons trois espèces de morts bien différentes :

1.° La mort d'un chrétien pécheur.

2.° La mort d'un chrétien tiède et relâché.

3.° La mort d'un chrétien fervent, d'un véritable religieux.

PREMIER POINT.

La mort d'un chrétien ou d'un religieux pécheur.

Ou bien il est surpris subitement et inopinément de la mort : Dieu l'en a menacé ; il l'a méritée ; il a consenti plus d'une fois à en courir tous les risques. Il a comme défié la justice divine par ses délais injustes et affectés ; un accident imprévu l'accable donc. Il n'a ni le loisir, ni la pensée de faire pénitence, et de mettre ordre à sa conscience. Quoi de plus désastreux ? Du milieu de ses plaisirs, de ses occupations, de ses amusemens, de ses attaches criminelles ; dans l'état du péché, du sacrilége peut-

être, transporté en un clin d'œil au tribunal de Jésus-Christ ! Pour quelqu'un qui connaîtrait bien ses dispositions, quel saisissement à la première nouvelle de sa fin tragique ! Ou bien il n'a que peu de temps à se préparer, un jour, deux jours, souvent beaucoup moins ; c'est un temps de maladie, un temps d'inquiétudes et de douleurs, un temps trop court pour examiner rien à fond, pour s'exciter à une contrition vive, pour se mettre à quelque épreuve de fidélité. Tout se fait à la hâte, sans ordre, sans réflexion ; pécheur, pénitent, mourant, et mort, en vingt-quatre heures ; quoi de plus douteux qu'une pareille conversion ? Ne faudrait-il pas dire, quoi de plus probable que son insuffisance ?

Ou bien, enfin, il a l'usage de sa raison et de sa liberté tout entière ; et que de tristes réflexions sur sa vie passée, sur ses dispositions présentes, sur son danger prochain ! J'ai reçu les sacremens ; mais Dieu m'a-t-il pardonné ? N'est-ce pas la nécessité seule qui m'a fait revenir à lui ? J'ai différé tant que j'ai pu, et sans la maladie j'eusse différé encore. Mon péché me quitte ; ai-je quitté mon péché ? Ma pénitence est-elle plus sincère aujourd'hui que tant d'autres après lesquelles je suis toujours retombé ?

Me supposant réconcilié, persévérerai-je ? Ne reviendra-t-il point quelque souvenir de mes désordres passés ? N'y prendrai-je point quelque complaisance grièvement coupable ? Ne regretterai-je point avec la vie ce qui m'attachait criminellement à la vie ? Dieu, dans ce seul péché, ne punira-t-il point tous les autres ?

On le console, on le soutient, on le rassure au-

tant qu'on peut. Mais a-t-on raison de le rassurer, et ne doit-il pas craindre qu'on ne le flatte?

Les noms de chrétien ou de religieux sont des titres consolans qui doivent inspirer de la confiance; mais ce mourant n'en a guère eu que le nom. Cent fois il a eu regret de le porter ; il l'a déshonoré : il s'est souvent approché des sacremens, mais par coutume, par respect humain, sans dévotion : Dieu veuille que ce n'ait pas été autant de profanations, d'énormes sacriléges !

Jésus-Christ est mort pour lui ; mais il a rouvert toutes ses plaies, il a abusé de ses grâces, foulé son sang aux pieds. L'effrayante réponse que fit un mauvais prêtre quand, à la mort, on voulut lui donner de la confiance dans le sang de Jésus-Christ : *Le sang de Jésus-Christ*, s'écria-t-il, d'une voix épouvantable, *ah ! j'en ai profané plus d'un tonneau.* Tous ceux qui l'entendirent, se retirèrent saisis d'horreur. Il voulait parler de tant de messes où le vin se change au sang du Sauveur, et qu'il avait célébrées en état de péché mortel, en sacrilége.

Dieu est infiniment miséricordieux. Mais le pécheur n'a été si méchant que parce qu'il l'a cru si bon. Il a osé dire : *J'ai péché, mais Dieu me pardonnera.* Ce n'a pas été, si l'on veut, un homme publiquement scandaleux ; mais une seule passion, sût-on la bien cacher, suffit pour nous perdre. Le confesseur lui inspire des sentimens d'espérance dans la miséricorde de Dieu ; mais l'Ecriture semble l'assurer du contraire, et souvent le confesseur lui a parlé comme l'Ecriture : *Vocavi et renuistis. .... ego quoque in interitu vestro ridebo et sub-*

sannabo (1). Ce que racontait un fameux missionnaire, peut trouver ici sa place. Il faisait mission dans une ville, où il convertit un jeune cavalier fort débauché. A deux ou trois ans de là, faisant mission ailleurs, on vint le prier d'aller confesser, dans une auberge, un gentilhomme étranger, qui était fort malade; d'abord ils se reconnurent : Eh bien, mon cher fils, dit le père, où en sommes-nous? Avez-vous persévéré, gardé ce que vous aviez promis à Dieu? Non, mon père, reprit le cavalier; je suis retombé, et je suis tel et plus mauvais qu'auparavant; aussi ne crois-je plus qu'il y ait pour moi de miséricorde; j'en ai trop abusé. Le missionnaire lui disant avec bonté tout ce qui peut exciter la confiance : Ah! mon père, lui répondit-il, ce que vous me dites est bien contraire à ce que je vous ai entendu dire si souvent en chaire et au confessionnal; là vous prêchiez l'Evangile, ici vous me trompez; souffrez que je vous le reproche! oui, vous me trompez, je suis réprouvé. Il ne laissa pas de se confesser, de recevoir les sacremens; mais il mourut toujours agité, toujours répétant : *On me flatte; Dieu va me rendre justice.*

Sentir qu'on n'est pas bien avec Dieu : douter si l'on est bien avec Dieu, et ne pas courir au remède, et vivre sans alarmes, c'est une horrible fureur. Revenons, mais persévérons; mettons du moins quelque intervalle entre le péché et la mort. Il est bien tard; déjà peut-être le maître arrive; il frappe; il va paraître : ne sortons point de cette retraite; ne quittons point cette méditation, que nous ne soyons prêts à mourir, et prêts encore à bien vivre,

(1) Prov. c. 1, v. 24, 26.

à vivre en chrétiens parfaits, en véritables religieux. Malheur, cent fois malheur à celui qui, ayant fait ces réflexions, se sera laissé surprendre.

SECOND POINT.

La mort d'un religieux tiède et relâché.

La tiédeur est rarement et ne peut guère être sans d'assez grands péchés : nous l'avons montré. Ainsi, les personnes tièdes et relâchées sont exposées, ou peu s'en faut, à tous les accidens des plus grands pécheurs ; si donc elles sont frappées d'une mort inopinée, peut-on leur répondre de leur salut, et peuvent-elles s'en répondre ? Laissons cela, et voyons ce qui peut leur arriver de plus favorable.

On les avertit du danger ; mais c'est un langage qu'ils n'entendent point, ou qu'ils font semblant de ne pas entendre.

La pensée de la mort les accable, les fait frémir, ils tiennent à la vie. En oubliant la mort, ils paraissent croire qu'ils ne mourront pas sitôt. Si l'on fait instance, et qu'on parle ouvertement de confession, de sacremens : *Est-il temps déjà ? suis-je donc désespéré ? Ce soir, demain, après le redoublement, ne sera-ce pas assez tôt ?*

Si le mal est accablant, ils évitent l'amertume des pensées affligeantes ; ils écartent toutes les réflexions qui pourraient les inquiéter ; mais ils ne recueillent pas le fruit que produiraient peut-être ces réflexions que la grâce de Dieu inspire souvent pour remuer une ame dure que rien n'a pu toucher.

S'ils sont à eux-mêmes, et s'ils peuvent penser et réfléchir, comment jugent-ils de leurs attaches passées ? Un religieux tiède et peu scrupuleux, est ac-

cablé de scrupules dans ces derniers momens ; il voit du crime, du doute, où il n'en avait jamais aperçu. Point de confessions sur lesquelles il puisse se rassurer. Vingt ans, trente ans de vie religieuse, et pas l'ombre d'une vertu solide ; à peine de la foi et de la crainte de Dieu. Toujours pressé de la grâce, tourmenté de remords, et toujours infidèle, toujours rebelle ! Avoir pour juge celui qu'on n'aima jamais, avec tant de raisons de l'aimer : est-ce là ce que j'avais promis à Dieu, ce que j'étais venu chercher en religion ? On voit les compagnons de son relâchement, les complices de son dérangement ; c'étaient des amis, ce sont des ennemis ; on les regarde, et aussitôt on détourne ou on baisse les yeux.

On aperçoit ceux dont la vie fut fervente et exemplaire ; la conscience les démêle dans la foule, et elle dit : Voilà tes juges ; au lieu de les railler, de les persécuter, que ne les croyais-tu ? que ne les imitais-tu ? Tu le pouvais, tu le devais.

Serait-ce trop que d'être vertueux, et de se contraindre toute la vie, pour acheter la paix en ces temps de tribulation ? Ceux qui disent, il ne s'agit que de *deux ou trois jours mauvais à passer*, ne savent pas ce que ces jours-là durent, ni ce qu'ils coûtent. Qu'ils demandent à ceux qui se sont crus dans un danger prochain de mourir après une vie tiède et imparfaite, s'ils furent capables de réflexion.

Le courage et l'intrépidité au temps de la mort, est ou une grâce insigne, ou le comble de l'endurcissement. Grâce insigne, une personne tiède ne la mérite pas, elle en est positivement indigne ; reste que ce soit une grande insensibilité : *Ista tranquillitas, tempestas est*, dit saint Augustin.

Jamais donc ne se rassurer sur la paix équivoque de ceux qui semblent mourir paisibles, après avoir mal servi Dieu : ils ne sont pas ce qu'ils paraissent, ou bien il est fort à craindre qu'ils ne soient dans l'illusion.

TROISIÈME POINT.

La mort d'un véritable chrétien ou d'un parfait religieux.

Fût-elle subite, elle n'en est que plus désirable. Je ne m'alarme point de voir ces stylites fameux, frappés de la foudre, ou quelque autre saint homme tomber tout-à-coup en apoplexie ; Dieu veut leur épargner les horreurs et les frayeurs de la mort. C'est ainsi, à peu près, que l'homme, dans l'état d'innocence, serait passé paisiblement (sans mourir) de la santé à la gloire ; c'est ce que naturellement nous souhaiterions, dit saint Paul : *Nolumus expoliari, sed supervestiri* (1).

S'ils ont peu de temps, le peu de temps qu'ils ont leur suffit, ils ont mis ordre à tout ; ils se sont confessés, jugés mille fois jusqu'au scrupule. Ils n'attendent pas qu'on les avertisse ; à la simple apparence du danger, ils demandent les secours de l'Eglise. C'est leur force, c'est toute leur consolation: ils ne veulent pas qu'on prie pour leur prolonger la vie ; ils le défendent.

S'ils font des réflexions, qu'elles sont édifiantes ! J'ai pour juge mon vrai, mon unique ami (2). Je n'ai point assez mal vécu pour craindre de vivre encore, et je ne crains pas de mourir, parce que nous

(1) II. Ad Cor. c. 5, v. 4.—(2) Sainte Thérese.

avons un bon maître (1). Je crains beaucoup Dieu; mais, par sa miséricorde, je l'aime encore davantage, disait un fervent religieux..... Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir, disait un pieux et savant théologien (2).

Si Dieu les laisse quelquefois dans l'inquiétude, dans la frayeur de ses jugemens, c'est leur purgatoire, ce n'est qu'une épreuve, et leur vie passée les rassure. Sors, mon ame, et que crains-tu? Il y a si long-temps que tu sers Dieu; peux-tu l'oublier ou croire qu'il t'oublie? L'état du Sauveur sur la croix les soutient, les fortifie. Mon Dieu, pourquoi vous retirez-vous? Pourquoi vous cachez-vous? Mais non; je meurs comme votre Fils; ce fut mon désir; c'est ma gloire et ma plus grande confiance; le calme revient, et ils expirent dans la paix, dans le baiser de Jésus-Christ : *In pace..... in osculo sancto....*

En vain l'homme tâche-t-il de se justifier, de se rassurer, quand la foi le trouble et le condamne. Mais en vain le démon tâche-t-il de le désespérer, quand la foi, la raison, les bontés de Dieu, les mérites du Médiateur, ses propres actions, le rassurent (3). *Reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illâ die justus Judex.... scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare* (4). Ainsi meurt le juste; que n'y pense-t-on plus souvent? *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo* (5).

Maintenant, de ces trois sortes de morts, laquelle

(1) Saint Ambroise.—(2) Suarès.—(3) II. Tim. 4, 8.
(4) *Ibid.* 1, 12.—(5) Is. 57, 1.

attendez-vous, laquelle désirez-vous ? On vous en laisse le choix : *Trium tibi datur optio ; elige.*

La première est horrible, et vous en êtes menacé. Souvent vous tombez dans d'assez grands pechés ; vous y persévérez long-temps ; vous n'êtes point en paix : vous craignez la foudre, la maladie ; jamais vous n'avez pris le parti de vivre bien chrétiennement, ni bien religieusement : pouvez-vous ne pas trembler ?.....

La seconde est douteuse, pour le moins. Le doute seul peut-il ne pas faire frémir dans une matière si importante ? *Ad littus æternitatis.* Etre à la porte de l'éternité, menacé à chaque instant de subir une sentence de mort et de réprobation de la part du Souverain ; n'espérer ni adoucissement, ni retour, et cependant avancer d'un pas assuré, ô Ciel !

La troisième est douce, consolante, désirable, délectable même, *delectabiliter moritur.* Au spectacle d'un juste mourant, l'homme tiède et le pécheur le plus infidèle s'écrient : Ah ! puissé-je mourir de la mort des saints ! *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* (1). Mais c'est le fruit de bien des combats, d'une grande ferveur, d'un détachement parfait ; n'importe, mon Dieu ; quoi qu'il en coûte, vous serez servi ; vous le méritez ; mais, outre cela, je travaille pour obtenir de votre miséricorde une douce mort et une heureuse éternité ; cela me suffit : *Moriatur anima mea morte justorum,* c'est tout ce que je désire.

(1) Num. 23, 10

MÉDITATION

De la préparation à la mort.

On ne saurait trop se préparer à une chose qu'on ne doit faire qu'une seule fois, et qu'il est de la dernière importance de bien faire

Il y a comme trois degrés de préparation à la mort : Vivre comme pouvant sans cesse mourir, vivre comme étant actuellement près de mourir, et vivre comme étant déjà mort. Le premier rassure contre toutes les surprises de la mort. Le second donne de la confiance et de la ferveur. Le troisième remplit même de consolation et de joie.

PREMIER POINT.

Vivre comme pouvant sans cesse mourir.

On peut mourir chaque semaine, chaque jour ; ce n'est point assez dire : on peut mourir et on peut être surpris à chaque instant. Pour être donc en garde contre toutes les surprises de la mort, il ne faut pas consentir à être un seul instant dans un état où l'on appréhenderait avec raison de mourir.

Jamais donc ne dire, après une faute griève : *Je m'en confesserai demain*..... Il n'y aura peut-être pas de demain pour vous : à l'instant former un acte de la plus vive contrition. Ah ! qu'ai-je fait ? *pardon ! miséricorde ! pénitence !* et ne pas se retirer le soir, s'il se peut, qu'on ne se soit bien confessé. Toutes les fois que l'heure sonne, voilà la dernière heure pour plusieurs, et peut-être pour moi ; puis

un acte d'amour pour ce qui pourrait être échappé sans qu'on le sût trop.

Ces pratiques sont gênantes, assujettissantes, il est vrai ; mais cette gêne est nécessaire ; sans quoi on peut risquer beaucoup. Il n'y a point de précaution trop grande où il s'agit d'une éternité : *Nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas.* Des gens, enfin, ont été surpris qui ne le croyaient pas, qui n'avaient nulle raison de le croire une heure auparavant, qui n'avaient différé que jusqu'au lendemain peut-être à se réconcilier avec Dieu. Dans une ville pleine de voleurs, on ne se croirait pas en assurance si la maison demeurait ouverte, ne fût-ce qu'un quart d'heure, durant la nuit ; et c'est la comparaison dont se servit Jésus-Christ pour exprimer les surprises de sa venue : *Quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet* (1). Dans les places de guerre, de jour et de nuit on est en sentinelle ; l'un ne se retire point que l'autre ne soit arrivé. Quitter son poste, c'est un crime ; s'endormir, une faute punissable. *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis* (2). Hélas ! cela n'est que trop vrai.

Mais à cette vigilance comparez la conduite de la plupart des chrétiens pécheurs et tranquilles. C'est incrédulité ou folie : voir le sang-froid d'un religieux, d'une épouse de Jésus-Christ, qui passent, non pas une heure, ni un jour, mais des semaines, des mois, des années entières dans l'état du crime ; cela n'a plus de nom ; ou bien c'est endurcissement, c'est fureur.

(1) Luc. 12, 40.—(2) *Ibid.* 16. 8

SECOND POINT.

Vivre comme étant actuellement près de mourir.

Ceci dit plus que vivre comme pouvant sans cesse mourir. Je puis mourir dans une heure, dans un moment ; ne soyons donc pas un moment dans un état où nous courrions risque de périr. Cela suffit; mais je n'ai plus qu'un jour ou deux à vivre ; on m'en assure. Ne faisons donc rien d'ici là, que de la manière la plus parfaite. Mettons à profit le peu qui nous reste ; gardons-nous des moindres fautes qui puissent déplaire à Dieu, à celui qui va nous juger ; préparons-nous à sa venue.

Pour la pratique, cette seconde espèce de préparation se réduit à deux choses qui donnent bien de la confiance et de la ferveur au temps de la mort. L'une est de faire chaque action comme si elle devait être des dernières de notre vie. L'autre est de nous exercer, du moins de temps en temps, à ce qu'il faudra faire aux approches de la mort.

Pour le premier article, il est certain que tout se ferait bien si on le faisait dans cet esprit. La sainte journée qu'on passerait aujourd'hui, si l'on pouvait assurer et dire : *Demain je mourrai !* Quel emploi du temps, quel détachement des liaisons frivoles, quelle pureté d'intention, quel mépris, non pas tant de ce qui passe, que de ce qu'on regarderait comme déjà passé ! Un saint homme disait : Si je devais mourir au sortir de cette récréation, je n'en sortirais pas pour aller ailleurs m'occuper d'autre chose ; c'est qu'il faisait toutes choses, les actions mêmes les plus ordinaires, comme devant mourir

aussitôt après. Mais, faire chaque action comme si elle devait être la dernière de la vie, cela se peut-il, dira-t-on, à moins qu'on ne se persuade qu'elle l'est en effet? et peut-on se le persuader?

Pourquoi non? Sur un peut-être, si souvent on s'assure fortement qu'elle ne l'est pas; sur un autre peut-être, est-il impossible de se persuader qu'elle l'est? il y a plus de vraisemblance à l'un qu'à l'autre; mais à l'un on risque toujours, à l'autre on ne risque rien, et l'on gagne beaucoup. Les saints n'avaient pas tant d'esprit que nous; ils le plaçaient mieux. Ils comprenaient ce qui nous paraît chimérique. Nous-mêmes dans des temps de ferveur, avec moins de raisonnemens nous avons plus de raison; nous voyons la mort comme à deux pas. Tandis que cela dure, de quoi ne se trouve-t-on pas capable?

Pour la seconde chose, *s'exercer à mourir*, c'est, ou tous les mois, ou au moins quelquefois durant l'année, prendre un jour où nous fassions ce qu'il faudra faire dans les derniers jours de la vie : une bonne revue, une communion fervente, avec les actes qui conviennent à la réception du saint Viatique; lire, dans un rituel, les prières de l'Extrême-Onction, celles des agonisans, celles que l'Eglise fait pour les morts, qui conviennent si bien aux mourans; se regarder ensuite comme étant présenté au tribunal de Dieu; essayer de répondre à ses reproches; croire entendre prononcer le formidable arrêt; revenir à ses occupations comme une personne renvoyée par grâce des portes de l'enfer, pour faire pénitence.

Ce qu'on voudra bien sincèrement faire à la mort, on apprend alors à le bien faire : on n'est pas assuré

de pouvoir le bien faire dans ce dernier moment : on l'aura fait d'avance ; et dans un moment de surprise, on pourra dire à Dieu : *Ce que tant de fois je vous ai dit, Seigneur, je voudrais le redire maintenant ; je ne le puis ; mais exaucez en ce moment les vœux, les prières de toute ma vie.*

Le sacrifice que l'on fait de soi-même, à la mort, est le plus grand et le plus méritoire de tous, si on le fait bien. Cependant qu'offre-t-on? Ce que l'on n'est pas maître de refuser ou de retenir. Que promet-on? Ce que vraisemblablement on ne pourra pas tenir. Ici les promesses engagent beaucoup, et l'offrande est incomparablement plus volontaire. Enfin, ces idées fréquentes de mort, ces représentations des derniers sacremens, d'agonie, de funérailles et de sépulture, aguerrissent, pour ainsi dire, contre la réalité de la mort. Témoin cet admirable solitaire : on était surpris de sa parfaite paix aux approches de sa dernière heure ; je suis tranquille maintenant, disait-il, parce que souvent en esprit j'ai déjà fait tout ce chemin-ci. Tant de fois je me suis vu mourir, que je ne trouve plus rien de nouveau. *Tranquillus nunc sum, quia sæpè hanc viam consideratione perambulavi. Sæpè mortuus sum, et ideò nihil novi jam video.*

TROISIÈME POINT

Vivre comme étant déjà mort.

Un homme meurt ; on ne l'enferme pas d'abord sous terre : pendant quelque temps il est encore au milieu de nous ; mais il ne prend plus d'intérêt à rien de ce qui s'y passe. On le revêt d'habits de cé-

rémonie, puis on l'en dépouille; on fait son éloge en public, et l'on dit du mal de lui en particulier. On jette des fleurs, on brûle des parfums autour de son cercueil. Un instant après on le couvre d'ossemens et de poussière, exposé à la lumière de cent flambeaux ; puis dans les ténèbres de la mort et du sépulcre : insensible à tous les traitemens, il souffre tout, mais il n'agit plus ; la seule volonté de Dieu peut lui rendre sa première vie.

L'homme mort aux créatures n'est guère plus facile à émouvoir ; usant du monde comme n'en usant pas, ne cherchant point à se produire, recevant les honneurs et le mépris avec une égale indifférence : *Æstimate vos tanquàm mortuos.*

Mais est-ce ici un degré de perfection où l'on puisse arriver? Ou bien la récompense de mourir avec joie peut-elle assez payer la peine qu'il coûte pour en arriver là?

1.° On peut y arriver sans doute, et le chemin qui y mène, c'est le détachement parfait. On s'accoutume d'abord à se passer du monde, à n'y entretenir qu'un commerce de pure nécessité. On se dépouille ensuite soi-même jusqu'à se réduire au pur nécessaire : Dieu achève le reste, pour récompenser les premiers efforts qu'on a faits. On en vient au point où était saint François de Sales : Je désire bien peu de chose en ce monde, disait-il, et le peu que je désire, je le désire bien peu.

2.° Quant à la récompense de mourir avec joie, n'y eût-il que celle-là, les saints s'en contentaient. Peut-on, sans envie et sans se sentir animé d'une sainte émulation, entendre dire à David : *Heu*

mihi ! quia incolatus meus prolongatus est (1). Hélas ! que mon exil est long !.... A saint Paul : *Coarctor..... desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (2) ; je désire d'être délivré de ce corps mortel, et d'être avec Jésus-Christ..... Au grand saint Martin : *Sinite me cœlum aspicere, ut suo jam itinere iturus ad Dominum spiritus dirigatur ;* laissez-moi voir le Ciel, mes frères, que mon ame contemple d'avance le chemin qui va la conduire à son Dieu. A Gérard, cet incomparable frère de saint Bernard : *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi, mors, stimulus tuus?* A sainte Thérèse : *Je meurs de ne pouvoir assez tôt mourir.*

Mais que n'opère point, dès le temps de la vie, le désir de jouir de Dieu? Au temps d'une maladie populaire, lorsque tout prend la fuite, que mille autres se font mourir à force de précautions et de remèdes pour ne mourir pas, ceux-ci sont à tout : service des malades pour l'ame et pour le corps, sépulture des morts, visite des lieux infectés. Eh quoi! que m'arrive-t-il en sacrifiant ma vie au service du prochain? D'aller voir Dieu plus vite, et de mourir martyr de la charité, après avoir vécu martyr de l'abnégation ; et que peut-il m'arriver de mieux, que ce qu'on voudrait me faire craindre? Je n'ai plus rien à perdre dans ce monde ; j'ai tout envoyé devant moi ; je remets à Dieu le soin de ma vie et de mon ame même : elles ne sont plus à moi ; tout est à lui seul : *Scio cui credidi.*

A ces pensées seules, on se sent comme élevé de terre. La noblesse d'un cœur chrétien, d'un enfant de Dieu, se fait assez sentir ; mais, par les piéges de

(1) Ps. 119, 5.—(2) Philip. 1, 23.

la nature corrompue, on retombe presque aussitôt; on traîne insensiblement la vie, en disant toujours: *Je me détacherai*, et ne le faisant jamais, et portant jusqu'à la mort la vivacité des plus tendres affections, que la nécessité indispensable de tout quitter alors rompra avec violence et sans mérite: pensons-y.

MÉDITATION

Du jugement particulier.

C'est ce même chrétien, ce même religieux criminel ou imparfait, que nous avons vu, dans nos dernières méditations, surpris de la mort, ou troublé, inquiet sur son état au moment de la mort, et obligé de quitter, par nécessité et sans mérite, ce qu'il n'aura pas voulu sacrifier par religion et par vertu; c'est lui-même qu'il nous faut présentement accompagner au tribunal de Dieu.

La dissipation continuelle où il vécut l'empêcha toujours de bien connaître Dieu et les créatures, et de se bien connaître lui-même. L'orgueil et l'intérêt de ses passions le rendirent excusable à ses propres yeux, et l'empêchèrent de se condamner et de rendre justice à Dieu. L'excès de son amour-propre ne lui permit pas de se traiter avec la rigueur que méritaient ses crimes et ses désordres, ou bien il se réconcilia bientôt avec lui-même : il s'épargna, il se ménagea, au lieu de songer à apaiser Dieu et à désarmer sa colère.

Il expire : en un instant la scène change : le voi-

là seul à seul au tribunal de Dieu. Là, le recueillement sera forcé ; et que verra-t-il? Les mauvais prétextes seront anéantis ; et que répondra-t-il ? Le désordre sera puni dans toute son étendue et toute sa malice ; à qui aura-t-il recours?

Ecoutez ceci, et comprenez-le, vous qui oubliez Dieu, et lui disputez le parfait empire de votre cœur. Vous tomberez dans ses mains, et personne ne pourra vous en arracher : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequandò rapiat, et non sit qui eripiat* (1). Tout ceci se peut prévenir par un grand recueillement, par une grande droiture de conscience, par un grand amour de la pénitence et de la mortification.

PREMIER POINT.

Recueillement forcé au tribunal de Dieu ; que verra le pécheur ?

C'est un grand désordre que cette dissipation étrange dans laquelle nous vivons la plupart, même en religion : à peine dans une année nous trouvons-nous deux ou trois fois profondément recueillis. On s'excuse sur la nécessité de s'appliquer à son emploi, de converser avec le prochain. Mais le mal vient beaucoup plus d'ailleurs. Il y a une infinité de gens, même en religion, qui ne se nourrissent que de tracas ; c'est leur élément : plutôt que d'être sans affaires, ils se surchargent de celles d'autrui. Ils sont de tout ; ils entrent dans tout : il faut qu'ils sachent tout ce qui se dit, tout ce qui se passe. Un air toujours empressé fait sentir toute l'inquiétude

(1) Ps. 49, 22.

de leur ame. A les voir, on les croirait chargés du gouvernement de tout l'univers ; ils ne sauraient garder leur solitude, demeurer avec Dieu ni avec eux-mêmes : trois jours, huit jours de recueillement les fatiguent horriblement.

Ce que cette dissipation a de plus dangereux, c'est qu'avec elle on n'a jamais ni foi vive, ni juste idée de ce que les choses sont. On juge, on parle de tout selon le rapport des sens et suivant ce que les autres en jugent et en disent. On ne connaît point Dieu ; il est invisible ; fût-il visible aux yeux mêmes du corps, mille autres choses empêcheraient qu'on ne l'aperçût. On ne se connaît pas davantage soi-même. Un intérieur déréglé ne fait pas plaisir, on détourne son attention, on prend la fuite.

Cela durera-t-il donc toujours ? Non, certainement : la mort vient à grands pas ; l'ame, séparée du corps, verra Dieu, se verra elle-même à découvert ; et, de quelque côté qu'elle puisse se tourner, elle ne verra que son juge et ses œuvres, bonnes ou mauvaises.

1.° Elle verra Dieu : le monde et tout ce qui nous attache, ce qui nous amuse, ce qui nous divertit, ce qui nous sert d'appui, de consolation, de ressource dans le monde, tout cela aura disparu pour jamais. Plus d'affaires, plus d'amis, plus d'intrigues, plus de divertissemens, plus de nouvelles, plus de compagnies, plus de livres, ni d'emplois. Dieu et nous, nous et Dieu : un vide affreux de tout le reste. Cette solitude intérieure, à laquelle nous ne voulons, nous ne pouvons pas nous accoutumer, disons-nous, sera devenue nécessaire, inévitable.

D'ici là, en vain nous dit-on, nous répète-t-on sans cesse que Dieu est tout, et que la créature n'est rien, comparée à lui. Nous le croyons peut-être, mais nous ne le comprenons pas, nous ne le sentons pas; et, faute de le sentir, nous agissons à peu près comme si la créature était tout et que Dieu ne fût rien. Notre estime, notre affection, notre attention, nos empressemens sont pour elle; mais pour Dieu, rien qu'un reste de forces usées; à peine quelques momens passagers de prières, de réflexions, comme en volant, et dont il ne demeure nulle impression.

Nous verrons, nous sentirons enfin; et quel épouvantable changement! Un ver de terre seul devant la majesté de Dieu; un esprit fort, un incrédule, seul et abîmé dans les splendeurs de la vérité de Dieu. Un homme honoré, caressé, recherché, seul et sans défense devant la toute-puissance de Dieu. Un religieux, livré à l'esprit de désobéissance, d'irréligion, de libertinage peut-être, seul à seul à soutenir le poids de toute la majesté de Dieu! Quel saisissement! Il est écrit du roi Balthazar, qu'à la première vue de cette main animée qui écrivait le long de la muraille l'arrêt fatal de sa condamnation, il poussa un grand cri; son visage changea; son esprit fut saisi d'un trouble affreux; ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient rudement l'un contre l'autre. *Exclamavit Rex fortiter; facies ejus*, etc. (1). Image faible de la consternation de l'homme pécheur à sa première entrée dans l'autre vie, à la première rencontre de son juge.

(1) Dan. 5, 9.

Mais que penserai-je alors de tout ce qui m'aura échappé? Le souvenir de ce que j'aurais pu être me consolera-t-il de ce que je serai? *In illâ die perihunt omnes cogitationes eorum.* Nouvelle manière de penser et de prononcer sur toutes choses. Qu'estimerai-je alors uniquement? Certes, ce qu'estime la foi. J'estimerai dans moi ce que maintenant j'estime dans les autres, lorsque je me les représente au tribunal de Dieu, suivis seulement du bien et du mal qu'ils ont fait; ce que j'ai envié quelquefois dans leur personne, et ce qui m'a fait dire : *Que ne suis-je comme eux!*

Nous nous sommes donc bien trompés, dira-t-on d'un air confus et consterné : *Ergo erravimus!* Disons-le dès à présent; car, du plus au moins, nous sommes tous dans l'illusion. En nous faisant des choses de l'autre vie la peinture la plus vive que puisse former la plus forte méditation, nous passerons toujours d'une espèce de nuit obscure à la plus brillante lumière d'un midi clair et serein. Ce n'est que dans le recueillement, dans la solitude, que ces grands objets font leur effet. Aimons-la, cherchons-la; si elle nous ennuie, souvenons-nous qu'il y faudra venir, et bientôt peut-être : il s'y faut donc accoutumer.

2.° Outre que la dissipation empêche qu'on ne connaisse bien Dieu, elle empêche encore qu'on ne se connaisse bien soi-même; elle fait au moins qu'on ne se connaît jamais qu'en général et fort superficiellement. Avons-nous cru que Dieu ne dût nous connaître et ne nous faire connaître à nous-mêmes que de la sorte? Détrompons-nous encore : *Existimasti iniquè quòd ero tui similis? Arguam te,*

et statuam contrà faciem tuam (1). Dans Dieu, comme dans un grand miroir, nous verrons d'un coup d'œil l'histoire générale de notre vie, et en même temps nous apercevrons jusqu'aux moindres détails ; rien ne pourra nous échapper : *Tunc cognoscam sicut et cognitus sum* (1). Dans la géographie, on fait des cartes de plusieurs espèces : il y en a qui, dans un assez petit espace, représentent tout l'univers ; les plus grandes villes n'y paraissent que comme un point, et plusieurs même n'y sont pas marquées. On en fait d'autres où toutes les maisons d'une ville peuvent presque s'apercevoir et se compter, et d'autres enfin qui sont des plans plus particuliers, où, dans sa propre maison, on peut reconnaître les cours, les appartemens, les moindres réduits.

De même au jugement, depuis le premier usage libre de la raison, jusqu'au dernier soupir de la vie la plus longue, chaque action nous sera rendue présente en particulier, avec toutes ses circonstances particulières. Oublions-les ; dissipons-nous ; n'y pensons pas : tout se rappellera sans que la totalité intéresse en rien la juste étendue de chaque partie. Pensées qui passent comme l'éclair, paroles qui échappent avec la dernière légèreté, actions qui se font presque sans réflexion, omissions qui, d'ordinaire, sont comptées pour rien, péchés d'autrui dont nous sommes la cause par conseil, par connivence, par mauvais exemple ; et, dans nos bonnes œuvres mêmes, le principe qui nous aura fait agir ; l'hypocrisie, déguisée en dévotion ; la vanité, en miséricorde ; l'intérêt, le ressentiment, la jalousie,

(1) Ps. 49, 21.—(2) I Cor. 13, 12.

en zèle ; l'amour sensuel, en véritable amitié. Les circonstances qui auront gâté le principe ; on commence bien, et puis on se relâche ; on fait ce que l'on veut, et non ce qu'il faut, ni quand il faut ; on se laisse dominer par l'humeur, par le respect humain, par l'occasion; ou bien l'action est bonne en toute manière ; mais on en a de l'orgueil, de la complaisance ; on juge, on condamne ceux qui font moins. Le microscope qui grossit, qui détaille, pour ainsi dire, les objets, n'est qu'une figure très-imparfaite de ce que la lumière de Dieu ajoutera à nos propres lumières. Que penserons-nous de tant de fautes, surtout comparées à la sainteté de Dieu, et à cet autre détail de grâces, dont le nombre égale, dans plusieurs, celui de leurs péchés ? On ne parle point ici des crimes du premier ordre ; nous ne pouvons pas les oublier si aisément : *Arguam te, et statuam contrà faciem tuam* (1).

Nous sommes fâchés d'avoir à vivre quelquefois avec des personnes qui ont assez de mémoire pour pouvoir se souvenir de ce que nous avons nous-mêmes oublié, nous dire : Il y a dix ans, vingt ans, qu'un tel jour, en tel lieu, devant tels et tels, vous dîtes, vous fîtes ceci et cela.... ; et nous le reprocher en face.

Quelle désolation, quand, ayant des confessions générales à faire, il faut soutenir la vue d'une multitude innombrable de fautes qui, dans les confessions ordinaires, considérées chacune en particulier, nous avaient paru si peu de chose ! Hélas ! dans quelque détail que nous puissions entrer alors, ce ne peut être qu'un de ces plans grossiers, une de

(1) Ps. 49, 21.

ces cartes générales, dont nous avons parlé ci-dessus.

Jamais donc ne disons désormais : *Ce n'est qu'une faute :* celle-ci étant jointe aux autres, il s'en formerait des millions. Jamais ne négligeons le plus petit acte de vertu : il fera nombre pour contre-balancer tant de fragilités. Ne nous rassurons pas sur ce que le jugement est éloigné ; la faute présente n'en sera pas moins relevée, condamnée, punie dans cinquante ans, que si ce devait être aujourd'hui. Ne nous cachons ni nos péchés, ni les principes dont ils partent : ils n'en sont pas moindres, pour n'être point aperçus, et Dieu en démêlera, en dévoilera toute la malignité, de quelque couleur, de quelque artifice que nous tâchions de les couvrir maintenant. Veillons, prions, humilions-nous ; pardonnons, ne jugeons personne ; surtout faisons bien nos examens, nos confessions ; il ne nous restera encore que trop de crainte et de confusion, un trop grand besoin des miséricordes de Dieu et des mérites infinis de Jésus-Christ.

SECOND POINT.

Fausses excuses, mauvais prétextes anéantis au tribunal équitable, et souverainement raisonnable de Dieu ; et que répondra le pécheur ?

Aujourd'hui, notre orgueil nous flatte ; nous convenons bien que nous sommes faibles et fragiles ; nous ne voulons pas convenir que nous soyons si coupables ni si méchans. La passion nous rend ingénieux à justifier tout, excepté peut-être les crimes du premier ordre ; encore voudrions-nous pouvoir

les excuser. Ce sont mille mauvais prétextes, dont les personnes tranquilles et sans intérêt sont étonnées ou indignées.

Là, tout autre intérêt que celui de la vérité et de la justice ayant cessé, à la seule lumière de la foi et de la conscience, on se mettra dans son tort. De deux hommes que l'Evangile nous représente devant le tribunal du grand Maître, aux reproches qu'on leur fit, l'un demeura muet : *At ille obmutuit* (1). L'autre, voulant répondre, ne parla que pour sa propre condamnation : *De ore tuo te judico* (2). Lequel est le plus terrible, ou de n'avoir rien à répliquer à son juge, ou de lui faire trouver, jusque dans ses réponses, la matière d'une plus humiliante correction ? L'un ou l'autre sera notre partage.

Alors, osera-t-on seulement dire ou penser : *Je manquais de grâce ; ce que vous demandâtes de moi était impossible ?* J'étais donc un tyran ; mes sermens étaient donc des parjures ; mes promesses, des illusions ? N'êtes-vous pas détrompé, à présent que vous me connaissez ? Mais, avant même que de me connaître si bien qu'aujourd'hui, dans la seule idée d'un Dieu qui ne peut être que la droiture et la raison même, n'y avait-il pas de quoi vous désabuser ? Dûtes-vous écouter ceux qui, contre les décisions de mon Eglise, eurent intérêt peut-être à parler autrement, pour vous amener plus sûrement à leurs pernicieux desseins, et désarmer sans doute votre simplicité, votre innocence ? Votre propre expérience ne vous apprit-elle pas qu'on peut faire le bien quand on le veut ; ou, si on ne le peut

(1) Matth. 22, 12.—(2) Luc. 19, 22.

pas, qu'on peut toujours en demander et obtenir la grâce ? Fûtes-vous long-temps fidèle aux premiers secours, sans recevoir un surcroît de consolation et de courage ? *At ille obmutuit.* Voyez donc si vous avez quelque autre chose pour votre justification : *Narra si quid habes ut justificeris* (1). Prenez garde seulement que vous ne parliez contre vous-même, que je ne vous convainque par vos propres raisons : *De ore tuo te judico.*

J'ai vécu comme la multitude ; la plupart n'étaient pas plus réguliers, plus scrupuleux que moi. N'était-ce pas une raison de vous défier de votre conduite ? Quelle autre marque plus sensible de réprobation avais-je donnée, que celle d'aller avec la foule ? Selon moi, le chemin large, où devait-il aboutir ? *Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem* (2). Peu d'élus, même en religion, si l'on vit en religion à peu près comme dans le monde, sans faire tous ses efforts pour entrer par la porte étroite : *Contendite intrare per angustam portam* (3)..... *Multi vocati, pauci electi* (4).....

J'avais un naturel si vif, des passions si fortes. — Fallait-il encore leur donner, leur chercher de la nourriture ?

J'étais faible. — Pourquoi donc ne pas craindre, ne pas fuir l'occasion ? A quoi bon tant de lectures frivoles ou dangereuses, tant de conversations inutiles ? Pourquoi vous associer, vous livrer à ceux qui ne pouvaient que flatter vos mauvais penchans; qu'autoriser, par leur exemple, par leurs conseils, une conduite déréglée ?

(1) Is. 43, 26.—(2) Matth. 7, 13.—(3) Luc. 13, 24.
(4) Matth. 22, 14.

Le respect humain me dominait. Qu'aurait-on pensé, qu'aurait-on dit de me voir faire le dévot, le réformé ? — Il fallait vous déclarer si hautement, que le respect humain même vous aidât à ne pas reculer. Vous craignîtes les discours, les railleries des hommes ; et quel mal pouvaient-ils vous faire ? Vous ne me craignîtes pas, moi qui pouvais perdre et l'ame et le corps. Vous le voyez aujourd'hui ; fallait-il le voir pour l'appréhender ?

J'avais des occupations, mille affaires m'embarrassaient, me partageaient. — Votre perfection, votre salut n'étaient-ils pas votre grande, votre première, votre unique affaire, celle à laquelle tout le reste devait être subordonné ? Tout ce qui put rendre les autres importantes, et vous y affectionner, ne se trouvait-il pas rassemblé souverainement dans celle-ci ?

Mon état m'obligeait de vivre avec le monde, de le voir, de l'écouter. — Sa corruption vous obligeait-elle moins à ne le voir que par nécessité et avec des précautions infinies ? Est-ce en prenant ses manières, son langage, ses usages, ses maximes, que vous pûtes espérer d'éviter la contagion ?

J'étais encore jeune; j'espérais avec le temps revenir à moi-même, pour faire pénitence. — Quand j'avais dit : Veillez (1) ; je viendrai comme un voleur, lors qu'on ne m'attendra pas... pour qui parlais-je plus que pour ceux qui s'en défient le moins, pour ceux que rassurent leur âge, leur santé, leur complexion robuste ? Combien de jeunes gens, aussi jeunes que vous ; combien de complices peut-être de votre dérangement, avaient été surpris sous vos

(1) Matth. 24, 42. Apoc. 16, 15

yeux, et comme à vos côtés! Vous en frémîtes, mais vous n'en profitâtes pas.

Je voyais les créatures, et ce qui m'enchantait dans les créatures; je ne voyais pas les vérités éternelles, à peine les croyais-je.—Qu'était-ce, qu'une nécessité absolue de vous recueillir davantage, de méditer, chaque jour et avec plus de soin, ce qui ne pouvait faire d'impression que lentement et par de sérieuses réflexions? Pourquoi vous recommandait-on avec tant d'instances les exercices de piété? En fîtes-vous presque jamais aucun? ou comment les fîtes-vous?

Triste état, encore une fois, de se voir réduit ou à garder le silence, ou à dire: *Je suis coupable! mes excuses mêmes sont ma condamnation?* Et cela, dans un jour, dans un temps où la confusion ni le repentir n'auront plus la force de vous réconcilier avec Dieu, ni de l'apaiser.

Jugeons donc aujourd'hui de nos excuses, sur ce qu'elles nous paraîtront infailliblement alors, et non pas sur ce qu'elles nous paraissent aujourd'hui, ou sur ce qu'elles paraissent à d'autres qui ne sont pas plus fidèles, plus chrétiens, plus religieux que nous. Disons-nous à nous-mêmes ce que nous nous disons quand nous nous formons de pareilles objections, et que, selon les principes de la religion, il faut en faire sentir à d'autres le faible et l'illusion. Car ce sont précisément les mêmes armes que Dieu emploîra contre nous. *De ore tuo te judico.*

TROISIÈME POINT.

Désordre puni selon toute son étendue et toute sa malice, au tribunal sévère de Dieu ; et à qui le pécheur aura-t-il recours ?

L'exacte proportion entre l'offense et les satisfactions est souvent ici-bas impossible. On condamne un criminel au feu ou à la roue pour avoir empoisonné, volé, assassiné deux personnes : que pourrait-on de plus, s'il en avait fait périr mille ?

L'Eglise, autrefois, pour un ou deux ans et beaucoup moins passés dans des désordres notables, imposa des pénitences qui ne devaient finir qu'à la mort. Qu'eût-elle pu exiger davantage pour cinquante années de la plus abominable vie ?

Au sacré tribunal on peut compter les fautes du pénitent jusqu'à un certain point ; est-il passé, le reste n'est qu'un chaos impénétrable. On lui donne le plus de pénitences sévères, et pour aussi longtemps qu'on peut. Voilà toute la proportion qu'on peut imaginer en ce genre.

Au seul tribunal de Dieu la proportion sera parfaitement exacte ; un crime sera puni selon sa griéveté ; mais le péché le plus léger ne demeurera pas sans châtiment, et le réprouvé, dans l'étendue de sa peine, saura distinguer le degré précis qui répondra à chacune de ses fautes, et à chaque circonstance particulière de ses fautes.

C'est donc bien s'abuser que de dire : Si je dois être damné pour un seul péché mortel, autant vaut les multiplier. Ce préjugé naît de ce que, parmi les hommes, un même supplice est souvent le châti-

ment du plus criminel, et de celui qui l'est moins. Il n'en est pas ainsi devant Dieu : la peine du péché est toujours éternelle dans sa durée ; mais dans son étendue, dans sa vivacité, elle a des bornes plus ou moins étroites, selon que le péché est plus ou moins grief, plus ou moins multiplié. L'enfer du chrétien, du prêtre, du religieux, l'enfer de Judas n'est pas celui de l'infidèle, du profane, de l'homme du siècle, ni l'enfer de Coré et d'Abiron celui d'Hérode et d'Antiochus. Gardons-nous donc bien de multiplier nos fautes avec tant d'assurance : tout sera puni dans la dernière précision : *Donec reddas novissimum quadrantem* (1). On ne peut trop se le redire ; mais conçoit-on assez ce que l'on dit ? Mais proportionne-t-on la satisfaction à ses fautes autant qu'il est possible ? N'écoute-t-on point l'amour-propre ? Nous trouverons toujours beaucoup de mécompte, soyons-en persuadés.

Encore, s'il restait quelque espérance de retour ! Le coupable condamné par des juges subalternes, espère quelque grâce, quelque modération à un tribunal supérieur : condamné de tous les hommes, il en appelle à Dieu. Mais condamné de Dieu, à qui en appellera-t-il, si ce n'est peut-être de Dieu en colère à Dieu miséricordieux ? *Quid dicam, aut quid respondebit mihi, cùm ipse fecerit* (2) ? Mais il n'y aura plus de miséricorde : c'est le commencement du règne immuable, inflexible, éternel, de la plus rigoureuse justice : *Non parcet oculus meus, nec miserebor ; et cùm clamaverint ad aures meas, voce magnâ, non exaudiam eos* (3). Les plaies du Sauveur crieront encore, mais elles crie-

(1) Matth. 5, 26.—(2) Is. 38, 15.—(3) Ezech. 8, 18.

ront vengeance. *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me* (1). Anges tutélaires, saints patrons, Marie avocate et refuge des pécheurs, vous ne serez point à ce jugement particulier. Y fussiez-vous, ne laveriez-vous pas vos mains dans le sang du criminel? n'insulteriez-vous pas à sa misère? ne loueriez-vous pas Dieu de s'être enfin rendu justice? *Lætabitur Justus cùm viderit vindictam, manus suas lavabit in sanguine peccatoris* (2) : *cecidit, cecidit Babylon* (3).

Il ne restera donc à l'homme que le bien qu'il aura pu faire ; mais si le bien est au-dessous du mal qu'il a commis : *Inventus es minùs habens* (4) ; si la pénitence est défectueuse comme tout le reste, il est perdu pour toujours. Perdu, et pour toujours ! L'a-t-on bien médité? *Intellexistis hæc omnia* (5)? Non, probablement. Mais le méditera-t-on désormais? Peut-être pas beaucoup davantage. Cependant la vie s'écoule, et le jour de ce jugement éclairé, équitable, formidable, sera peut-être ce soir, peut-être dans une heure. Et l'on peut se divertir, s'occuper de ses vanités ! et l'on peut avoir un moment de plaisir tranquille !

MÉDITATION

Du jugement général.

Pourquoi un jugement général à la fin des siècles, outre le jugement particulier qui se fait de chacun de nous au sortir de la vie? Laissons les rai-

(1) Gen. 4, 10.—(2) Psalm. 57, 11.—(3) Is. 21, 9. Apoc. 14, 8. (4) Dan. 5, 27.—(5) Matth. 13, 51.

sons que tout le monde sait, la nécessité de réparer les injustices qu'on fit au Sauveur durant sa vie mortelle, et long-temps encore depuis; la gloire due aux gens de bien, à proportion qu'ils se cachèrent ou qu'on les déshonora davantage; la confusion au contraire que méritent les méchans, surtout ceux qui sont méchans et hypocrites, méchans et heureux tout à la fois; laissons, dis-je, ces raisons, et méditons-en une autre, qui nous regarde de plus près, et dont par conséquent nous pouvons être encore plus frappés.

Nous nous justifions d'ordinaire par comparaison. Nous nous croyons assez gens de bien, ou bien moins coupables, en nous comparant à certaines autres personnes. Un dernier jugement se fera, où, par la comparaison même avec une infinité d'autres, nous nous trouverons encore condamnables et inexcusables.

Alors Jésus-Christ nous comparera,

1.° Avec ceux qui n'ont point eu la grâce du christianisme, et qui auront été moins vicieux que nous; c'est une multitude d'infidèles.

2.° Avec ceux qui, dans le christianisme auront eu moins de grâces que nous, et qui auront été beaucoup plus vertueux; c'est une multitude de fidèles dans le siècle.

3.° Avec ceux qui dans le christianisme n'auront eu ni plus de grâces, ni des grâces d'une autre espèce que nous, et qui auront été des chrétiens irréprochables et parfaits; c'est une multitude de chrétiens, de religieux, et d'ecclésiastiques dans tous les ordres, dans tous les états, et dans tous les temps de l'Eglise.

PREMIER POINT.

Première comparaison avec la multitude de ceux qui, sans christianisme, ont été moins vicieux que nous.

Je dis sans christianisme ; car s'ils avaient eu le flambeau de la foi ; si Tyr et Sidon avaient vu ce qui s'est fait à Corozaïm et à Bethsaïde, on les aurait vus, dit le Sauveur, sous la cendre et le cilice (1). Plusieurs sans doute se seraient convertis, et fussent devenus des saints. Jugeons-en par la piété de tant de nouveaux chrétiens des Indes et du Canada, dont parlent les relations ; nous pourrons dire, dans le sens de cet ancien : *Vidi christianos; non sum ego christianus ;* j'ai vu des chrétiens ; et moi, en vérité, qui suis-je ?

Mais, dans cette espèce d'abandon de Dieu et d'aveuglement, si les infidèles n'ont pas été vertueux, combien du moins auraient-ils été moins vicieux que nous ne le sommes quelquefois, moins médisans, moins jaloux, moins artificieux, moins violens, moins vindicatifs ! plus de pureté, peut-être, plus de bonne foi, plus de compassion, plus de désintéressement, plus de droiture ! Peut-on lire la morale de Socrate, de Platon, d'Epictète, de Cicéron, de Confucius, sans convenir qu'en l'observant exactement, le christianisme, et en certains points l'état religieux même, changerait beaucoup de face à l'égard de quelques particuliers ?

Ah ! parmi ceux qui se piquent le plus de réforme, il y a souvent bien peu de probité, bien peu de

(1) Luc. 10, 13.

vertus, même morales, quoiqu'ils ne vantent autre chose : c'est que, quand on méprise la religion et la foi bientôt, par un juste châtiment, on vient à mépriser l'équité même naturelle et la raison.

Jésus-Christ dit que les Ninivites s'élèveront contre les Juifs au jour du jugement : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione istâ, et condemnabunt eam* (1). Et que peut-on penser qu'ils doivent dire ? Ce qu'au rapport des relations étrangères, disent quelquefois contre les Européens, ceux qu'aux Indes, au Canada, et ailleurs, nous traitons de barbares ; ce que disait un capitaine iroquois, au rapport d'un missionnaire, en reprochant aux habitans du Canada, que c'est nous, européens et chrétiens, dont l'avarice a introduit l'ivrognerie parmi les sauvages, et avec l'ivrognerie, l'intempérance, et toutes sortes d'excès ; nous qui leur avons donné des armes, premièrement pour nous défendre, et ensuite pour les tourner contre nous ; nous qui leur avons appris des raffinemens de volupté dont la seule nature leur donnait horreur ; nous qui, par nos mœurs dépravées, les avons plus détournés de leur religion, que les discours et les exemples de leurs saints missionnaires n'avaient pu faire pour les y porter ou les y conserver.

Formidable conclusion du Sauveur ; et qui peut mieux savoir que lui ce qui se passera dans ce jugement ? *Sodomis in die illâ remissius erit* (2) ; Sodome, toute Sodome qu'elle est, sera moins punie que le chrétien prévaricateur. Combien serait-elle plus épargnée, si l'on n'avait à lui reprocher que

(1) Matth. 12, 41.—(2) Luc. 10, 12.

des crimes ordinaires ! et combien le chrétien serait-il plus châtié qu'elle, s'il participait jamais à quelques-unes de ces horribles infamies !

SECOND POINT.

Seconde comparaison avec une multitude de fidèles de tout état, qui, dans le siècle, ayant eu moins de grâces que nous, auront été plus vertueux.

Le nombre en est encore assez grand. Ames pures : après huit et quinze jours, à peine matière d'absolution dans leurs confessions. Ames profondément recueillies au milieu des embarras du monde : dévotions réglées, égalité d'humeur inaltérable avec un mari et des domestiques, avec nombre d'enfans, avec un négoce attachant. Ames dégagées au milieu des richesses et de l'abondance, n'ayant rien à elles, se retranchant le nécessaire même pour les membres de Jésus-Christ. Ames au-dessus du respect humain, malgré la corruption presque universelle, et les reproches du monde faible ou libertin. Ames résignées dans les plus terribles épreuves, dans les maladies habituelles, dans les besoins extrêmes. Ames simples, dociles, soumises, obéissantes, sans en avoir fait de vœux. Ames pénitentes, sans de grands péchés ; sous l'or et sous la soie qu'elles portent à regret, chargées des armes de la mortification. Voilà nos juges, qui que nous puissions être ; combien plus, si c'était peut-être l'exemple de notre conversion qui les eût converties, sanctifiées ! En présence de ceux-là et de cette nuée de témoins, oserons-nous encore avoir recours à ces raisons frivoles, pour excuser nos faiblesses ?

Dirons-nous encore : J'avais trop d'affaires ; mes emplois m'embarrassaient, me partageaient ; j'étais jeune, j'attendais un âge plus avancé ; j'avais un naturel violent, des passions vives ; le mauvais exemple m'entraînait ; je manquais de grâces et de secours pour en obtenir ? Et dans un temps de ferveur, pourraient-ils nous dire, lorsque, dans des conversations édifiantes, nous osions vous alléguer de pareilles excuses pour nous dispenser d'être entièrement à Dieu, que répondiez-vous ? Vous vous fâchiez ; votre zèle vous emportait, toutes nos excuses, vous les appeliez aveuglement étrange, illusion d'amour-propre, fausse dévotion. Eh quoi ! nos maîtres, nos conseils, nos guides, se sont servis des mêmes excuses que nous ! Et vous étiez, outre cela des hommes faibles, lâches, hypocrites, peu soumis dans la foi ; sous le voile de la pénitence, vous cachiez un cœur tout sensuel ! Que ne profitiez-vous de vos propres discours, qui nous ont été si salutaires ?..... Mais, comme le nombre de ces fidèles vertueux dans le siècle, n'est pas, à beaucoup près, le plus grand, on regarde quelquefois la multitude des pécheurs, et c'est ce qui rassure encore dans le péché. Or, de leur conduite même Jésus-Christ tirera, au jugement dernier, une comparaison d'un autre genre, qui ne servira guère moins à nous confondre. Voyez, nous dira-t-il, et considérez ce qu'ils ont fait pour le monde et pour leurs passions. Vous, soldats de ma milice ; vous, mes épouses chéries ; vous, les ministres de mes autels, que ne souffriez-vous pour ma gloire ce qu'ont fait et souffert ceux-ci pour le prince, pour la patrie, pour leur avancement ? Ce que ceux-là

ont fait et imaginé pour ranimer la constance des objets de leur passion, et les forcer, par leurs poursuites indignes et violentes ; ce que tant d'autres ont sacrifié pour faire une espèce de fortune, que ne le faisiez-vous pour plaire à Dieu, pour gagner le cœur de Dieu, et amasser un trésor de gloire dans le ciel ? Ils eurent plus de peine à se perdre que vous n'en voulûtes avoir pour vous sauver. Mais, voici encore une autre comparaison ; préparez-vous à répondre.

TROISIÈME POINT.

Troisième comparaison, avec une multitude de saints de même état que nous.

Ceci regarde spécialement les personnes consacrées à Dieu dans l'état ecclésiastique ou religieux, ou celles qui font, dans le monde, une profession ouverte de piété. Quelles raisons apporteront-elles, ou pourront-elles apporter pour excuser leur relâchement ?

Le siècle avait dégénéré ; la ferveur n'était plus la même. Aussi demanda-t-on beaucoup moins de vous que des anciens solitaires. Quoique vous eussiez embrassé une règle austère, exigea-t-on que vous habitassiez une caverne ou la colonne d'un stylite, et que vous eussiez la terre dure pour lit, à peine de l'eau pour breuvage, du pain pour nourriture ?

Pour vous qui, placés dans des communautés séculières ou régulières de l'un et de l'autre sexe, avez choisi un état moins rigoureux pour le corps, sans être moins gênant pour l'amour-propre, rappelez-vous les noms des personnes qui vous avaient

précédés ou qui vécurent avec vous sous un même toit, et dont on vous offrait sans cesse la conduite édifiante, pour vous exciter à l'imiter ; leur attention, leur exactitude, lorsqu'il s'agissait ou de la conduite du temporel, ou de l'éducation de la jeunesse . ou du soin des ames confiées à leur zèle pour les former à la vertu. Plusieurs furent d'une santé délicate, plusieurs habituellement infirmes ; leur vertu parut à soutenir les infirmités sans se démentir. Il fallait des commandemens pour les obliger à se soulager. Mais vos infirmités furent-elles bien réelles ? Eûtes-vous au moins les vertus propres des infirmes, douceur, humilité, patience, résignation, reconnaissance envers ceux qui vous servirent, désirs d'aller voir Dieu ? Qu'elles parlent elles-mêmes. Quelle obligation avions-nous, que vous n'eussiez pas ? Mêmes vœux, mêmes règlemens, mêmes essais, mêmes secours, mêmes temps d'oraison et d'exercices de piété, mêmes jours pour la confession et communion, mêmes directions, mêmes principes.

Il est vrai que nous fîmes de ces moyens un tout autre usage que vous ; c'est l' unique différence : vous osâtes nous traiter de bonnes gens ; vous regardâtes nos communications avec Dieu, et nos faveurs célestes, comme des rêveries, comme des singularités. Nous fûmes l'objet de vos froideurs, de vos railleries, de vos petites médisances. Allez joindre maintenant, dans le lieu du supplice, les apologistes ou les complices de vos erreurs, dont vous préférâtes l'esprit et les maximes à notre antique simplicité ; cherchez ces auteurs favoris, dont le beau langage et les sentimens nouveaux et singuliers fi-

rent vos délices et votre crime. Notre conversation vous fatiguerait ; nos manières unies et toutes cordiales vous rebuteraient. Nous n'avons ni l'air, ni la politesse de ce monde profane, que vous apportâtes avec vous, ou que vous rappelâtes à votre suite, lorsque vous eûtes fait quelques pas dans l'état saint et respectable où Dieu vous avait fait entrer.

Ces reproches sont-ils assez bien fondés pour nous confondre ? Mais, sans attendre l'autre vie, déjà au milieu de nous nous avons nos juges ; point d'état, point d'emploi aujourd'hui même qui n'ait des personnes vraiment grandes aux yeux de Dieu, notre malignité, notre jalousie n'en connaissent peut-être pas : ce jour-là enfin Dieu les justifiera.

On dira peut-être ici : Que m'importent ces reproches, au dernier jugement, si le premier m'est favorable ? Et s'il ne l'est pas, condamné à l'enfer, je ne serai guère occupé de tout le reste..... Mais avons-nous oublié les justes raisons de craindre que le premier jugement ne nous soit contraire ? Ou croyons-nous que, dans le second, Dieu ne puisse nous faire sentir, et une horrible confusion, et tous les autres supplices, tout à la fois ? Si cela n'était pas, pourquoi les hommes réprouvés s'écrieraient-ils : Montagnes, tombez sur nous et cachez-nous ?

Conclusion. Dès maintenant donc, comparons-nous à ceux à qui Dieu nous comparera infailliblement, et ne soyons point tranquilles que, dans cette comparaison même, nous n'ayons un sujet raisonnable d'être satisfaits, et d'espérer miséricorde.

MÉDITATION

Du jugement de Dieu dès le temps de la vie, pour servir comme de répétition.

On est ingénieux à se tromper, pourvu que ce soit au profit de l'amour-propre et des passions, et que rien ne vienne troubler la paix qu'on veut goûter dans son désordre. Quelques-uns disent donc (et plusieurs qui n'oseraient le dire, ne laissent pas de le penser) : Pourvu que je meure en grâce, il est certain que je serai sauvé, pourquoi donc craindre le jugement particulier ou le jugement général ? car, pour ce qui est de mourir en grâce, c'est l'ouvrage d'un moment de repentir.

Mais peut-on ignorer que, dès maintenant, il se fait là haut un jugement secret et invisible, dont la conclusion est l'arrêt d'une bonne ou d'une mauvaise mort ?

Dans cette méditation-ci, nous considérerons au premier point, que rien n'est mieux établi, dans l'Écriture, que ce jugement invisible; au second point, combien la pensée en est utile et salutaire ; au troisième point, comment on peut en détourner les funestes effets.

PREMIER POINT.

Jugement pendant la vie ; rien n'est plus réel.

Plusieurs vivent encore, qui déjà sont condamnés à mourir mal. Il est des criminels dont on fait le procès avant qu'ils soient encore arrêtés : les

preuves contre eux sont si évidentes, qu'on n'a pas besoin de leur présence ; d'autres sont dans leur prison à se divertir, tandis qu'on décide de leur mort, et ils ne le savent qu'au moment de l'exécution. De même, il est des hommes contre lesquels leurs iniquités demandent et obtiennent vengeance sans qu'ils y songent, ni qu'ils s'en défient : *Quorumdam præcedentia ad judicium* (1), dit saint Paul ; *nondum apparuit judicium, et jam factum est judicium*, ajoute saint Augustin. Voyons-en des exemples

Le monde subsista cent vingt années entières, depuis que l'arrêt du déluge eut été porté. Noé le savait ; Noé le prêchait ; on traitait ses avertissemens de rêveries. Sodome et les autres villes étaient tranquilles dans leurs débordemens, tandis qu'avec Abraham Dieu concluait qu'elles n'étaient dignes d'aucune grâce. Balthazar, dont nous avons parlé, se réjouissait dans un banquet, quand cette main fatale traçait la sentence de sa perte prochaine et inévitable. Ces trois mots : *Mane, Thécel, Phares* (2), étaient l'exposition d'un jugement dans les formes. Dieu a compté et examiné les jours de votre règne dans la balance de sa justice ; on vous a pesé, et vous avez été trouvé d'un poids trop léger. Enfin, votre royaume a été partagé entre les Mèdes et les Perses. *Eâdem nocte interfectus est Balthasar, rex Chaldæus* (3). Achab fut tué dans un combat. Or, peu de temps auparavant, le Seigneur, résolu de mettre fin à ses crimes, assis sur son trône, et toute l'armée du Ciel étant à droite et à gauche autour de lui, avait demandé : Qui est-ce qui séduira

(1) I. Ad Tim. 5, 24.—(2) Dan. 5, 25.—(3) *Ibid.* v. 30.

Achab, afin qu'il aille contre les ennemis, et qu'il y périsse? *Quis decipiet Achab*, etc. (1). Tous les prophètes eussent-ils pu prédire si certainement la ruine des royaumes et des monarques, si la chose auparavant n'eût été arrêtée? L'arbre infructueux était encore sur la terre; mais il était réglé qu'on le couperait, si, dans un an, il ne portait pas de fruit. Jésus-Christ pleura la désolation de Jérusalem trente-huit ans avant qu'elle arrivât. En faut-il davantage?

Les jugemens d'après la mort, dépendent donc de l'état de l'homme à la mort; mais, l'état de l'homme, à la mort, dépend du jugement porté pendant la vie.

Qu'avez-vous mérité jusqu'ici? Que méritez-vous? Car ce que vous méritez est, plus que probablement, ce que vous trouverez à la mort. Le contraire ne saurait arriver que par un miracle de miséricorde; et ce qui mérite la mauvaise mort, rend indigne de ce miracle. Défiez-vous donc de vous-même, et craignez, et tâchez de fléchir, dès maintenant, la justice d'un juge invisible et tout-puissant. Ne mettez plus le comble à ses grâces, ni à vos iniquités; il ne faut plus qu'un crime, peut-être, qu'une infidélité de plus; peut-être n'attend-il rien autre chose. Jugement formidable, mais jugement très-juste; et de qui auriez-vous à vous plaindre, que de vous-même? Arrêtez le coup qui vous menace; n'irritez pas un Dieu qui vous appelle, peut-être pour la dernière fois.

(1) III. Reg. 22, 20.

SECOND POINT.

Combien la pensée de ce jugement est utile et nécessaire.

1.° Elle réveille l'attention et la vigilance de l'homme.

2.° Elle le tient comme en suspens entre la crainte et l'espérance.

La pensée du jugement général et du jugement particulier devrait assez faire ce premier effet. Jamais, disait saint Jérôme, je ne m'imagine entendre cette trompette fatale, *levez-vous, morts, venez être juges*, que mes cheveux ne se dressent sur ma tête, et que je ne me sente le cœur glacé! Mais la plupart des hommes sont peu touchés de ce qu'ils regardent comme étant éloigné d'eux; ils ne peuvent point se flatter de ne point mourir; ils se persuadent qu'ils ne mourront pas sitôt, et sur cela ils vivent comme si véritablement ils ne devaient jamais mourir. De même ici on ne dit pas : Il n'y aura pas de jugement; on dit : Ce ne sera pas sitôt; et en attendant, on se dissipe, on fait le mal comme si on ne devait jamais être jugé.

Il faut donc quelque objet présent pour fixer notre attention et notre légèreté, pour réveiller notre vigilance. Le voici : actuellement Dieu me voit, Dieu m'examine, Dieu décide peut-être de mon sort pour l'éternité. *Dominus interrogat justum et impium;... palpebræ ejus interrogant filios hominum* (1). Actuellement mes pensées et mes actions plaident pour et contre moi : *Inter se invicem*

(1) Psalm. 10, 6, 5.

cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus (1). On pèse les unes et les autres ; *Appensus es in statera* (2). Lesquelles l'emporteront, et que sera-t-il conclu : Je ne sais ; mais je sais que je ne puis trop m'humilier, trop veiller, pour ne rien faire qui puisse faire pencher la balance du mauvais côté. Dans cette situation, il est impossible qu'on puisse se livrer à la vaine joie ; impossible que l'on consente à perdre des momens d'un temps si précieux ; impossible qu'on ne voie pas tout ce qui se passe comme étant déjà passé ; impossible qu'on se mette beaucoup en peine des pensées et des jugemens des hommes : *Ecce enim in cœlo testis meus*, etc (3).

Pour le second effet, tenir l'homme suspendu entre l'espérance et la crainte, il est encore particulier à la pensée du jugement d'aujourd'hui.

Le jugement de l'autre vie, lorsqu'il sera porté contre les réprouvés, n'inspirera qu'un funeste désespoir : il n'y aura plus, ni temps, ni miséricorde, ni ressource ; Dieu en a fait serment. Ici, tout est appuyé sur un peut-être. *Quis scit si convertatur* (*Dominus*) *et ignoscat* (4)? On me juge, et peut-être suis-je déjà condamné ; mais peut-être aussi ne le suis-je pas (5). J'ai trop mérité de l'être, il est

(1) Ad Rom. 2, 15.—(2) Dan. 5, 27.—(3) Job. 16, 20.

(4) Joel. 2, 14.

(5) Des deux réflexions qu'on lit ici, la première fait une forte impression de découragement sur les esprits aisés à alarmer. Il est vrai qu'elle renferme une vérité qui doit effrayer l'homme pécheur; mais elle ne doit jamais le jeter dans le désespoir, car elle n'est, après tout, fondée que sur un doute, sur un peut-être. Quand on supposerait qu'un ange vient lui annoncer, et la mort prochaine, et la perte de son ame, doit-il se désespérer? Non, non, encore

vrai ; mais la patience de Dieu n'a pas une mesure uniforme et commune à tous. L'arrêt fût-il prononcé, il n'est pourtant pas tout-à-fait sans appel. Ninive en appela par sa pénitence ; l'arrêt fut changé: *Et misertus est Deus super malitiam quam locutus fuerat ut faceret eis* (1). *Novit Dominus emendare propositum, si noveris emendare delictum*, dit saint Ambroise. Mais il n'y a qu'un retour sincère et prompt qui puisse détourner sa colère.

Tant de fois déjà, dira-t-on, j'ai apaisé Dieu ; je pourrai bien l'apaiser encore. Mauvaise conséquence, propre à précipiter la vengeance : Ninive osa le dire : elle y fut trompée. Moins de cinquante ans après Jonas, elle retomba dans ses crimes : à cette fois elle fut détruite, selon une autre prophétie : *Vastata es, Ninive.. undè quæram consolatorem tibi* (2) ?

Cum metu et tremore vestram salutem operamini (3). *Operamini*, travaillons, *cum tremore*, trem-

une fois. Il doit répondre : Je vous crois, très-saint ange, si vous venez de la part de Dieu ; mais je crois encore plus et plus volontiers Dieu lui-même, qui m'a ordonné, par la voix des Saintes Ecritures et de son Eglise, d'espérer toujours. Oui, tant que je vivrai, j'espérerai, et tant que j'espérerai, je ne serai point confondu.

Il faut s'affermir dans ces sentimens, les répéter souvent, et ne s'en départir jamais. Ils sont capables de toucher le cœur de Dieu et de changer les arrêts de sa justice en arrêts de miséricorde, pourvu que nous ayons soin de les fortifier, ces sentimens, par une sincère contrition et une sévère pénitence. C'est ce que conseille l'auteur, dans le troisième point de cette méditation, où il donne ce solide moyen de se rassurer contre les frayeurs de cette terrible et salutaire vérité. (*Note du Ier Editeur.*)

(1) Jonas. 3, 10.—(2) Nahum 7.
(3) Philipp 2. 12.

blons : c'est la première conséquence ; en voici quelques autres.

TROISIÈME POINT.

Comment on peut détourner les funestes effets de ce jugement invisible.

Quatre moyens : Nous juger nous-mêmes, ne juger personne, solliciter notre juge, le faire solliciter.

1.° Nous juger nous-mêmes. Saint Paul l'assure; *Si nosmetipsos judicaremus, non utiquè judicaremur* (1) ; et les Pères, *Dominus non punit bis in idipsum*. Dès qu'il échappe quelque faute, sur l'heure la condamner, et s'il se peut, la punir. C'est à chaque instant qu'on nous juge, c'est donc à chaque instant qu'il faudrait nous juger nous-mêmes. Au moins que nos examens, nos confessions se fassent comme aux pieds du redoutable tribunal: plus je m'épargne, moins Dieu m'épargnera.

2.° Ne juger personne, si nous n'y sommes pas obligés : *Nolite judicare, et non judicabimini* (2). Si nous y sommes obligés, juger toujours avec bonté, avec miséricorde : *Judicium sine misericordiâ illi qui non fecit misericordiam* (3). Oublier tout, pardonner tout, être bien aise de pouvoir pardonner : *Dimittite, et dimittemini* (4).

3.° Solliciter notre juge à l'oratoire, à l'église, à l'autel, partout, et toujours. Répétons avec une profonde humilité, avec une vive componction, ces prières du *Dies iræ... Judex crederis esse venturus ;* Seigneur, vous devez venir nous juger ; non,

(1) I. Ad Cor. 11, 31.—(2) Luc. 6, 37.—(3) Jac. 2, 13.
(4) Luc. 6, 37.

vous nous jugez dès maintenant. *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti... Rex tremendæ Majestatis, etc. Recordare, Jesu pie, etc. Quærens me, sedisti lassus, etc. Juste Judex ultionis, etc. Qui Mariam absolvisti. Preces meæ non sunt dignæ, etc.* Mais pendant que nous sollicitons notre juge, n'allons pas l'offenser ; nos actions crieraient plus haut que nos soupirs et nos prières.

4.° Enfin, faire solliciter le souverain maître : *Facite vobis amicos ;* par qui ? Par les pauvres, par les saints, par la Reine des saints. Ce que nous ne saurions mériter, ils peuvent l'obtenir. Plus Dieu est résolu à ne les plus écouter après notre mort, moins peut-il les refuser pendant que nous vivons. Que leur demandons-nous, enfin, que ce que notre juge désire : notre conversion, notre sanctification? Ne nous lassons pas ; l'importunité même ne déplaît point à notre Dieu ; ce qu'il n'accorda pas toujours aux premières sollicitations, il peut l'accorder, il l'accorde souvent à une prière fervente accompagnée d'une sainte opiniâtreté : *Propter improbitatem tamen.... dabit illi* (1).

MÉDITATION

Des peines de l'enfer.

La mort dans le péché, et les jugemens de Dieu qui la précèdent et qui la suivent, seraient infiniment moins redoutables, s'ils n'aboutissaient pas à l'enfer ; mais ils y aboutissent. Et qu'est-ce que les

(1) Luc. 11, 8.

peines de l'enfer ? ou que n'est-ce pas dans le genre de mal ?

1.° Un feu dévorant.

2.° Un Dieu ennemi.

3.° Un ver rongeur.

Tout cela, pour l'éternité. Ce qui regarde l'éternité, nous le considérerons dans une seconde méditation ; méditons maintenant les autres points.

PREMIER POINT.

Un feu dévorant.

Dans l'endroit de la terre le plus profond et le plus obscur, est comme une espèce de vaste étang de soufre et de bitume, allumé par le souffle du Tout-Puissant même (dit saint Jean, dans l'Apocalypse), où sont ensevelis tous ceux qui meurent dans la disgrâce de Dieu : *Vivi missi sunt..... in stagnum ignis ardentis sulfure, etc.* (1). L'Apôtre ne dit pas, sur la surface duquel sont étendus les réprouvés, mais dans la profondeur duquel ils sont comme noyés ; en sorte qu'au-dessus et au-dessous d'eux, et de toutes parts à leurs côtés, ils ont comme une mer immense de matières allumées. Le feu, en un instant, s'insinue par tous les conduits du corps, jusque dans les parties les plus intimes ; il en est pénétré, comme le verre ou le fer dans la fournaise de l'ouvrier ; ce n'est plus un homme, ou c'est comme un homme de feu.

A quoi comparer l'horreur de ce supplice ? Aux douleurs des maladies les plus aiguës, au sentiment des tourmens les plus rigoureux ? Il n'en est point,

(1) Apoc. 19, 22.

du moins il en est peu, qu'on ne puisse supporter, au moins quelques momens, et quelquefois même un temps assez long, sans se désespérer. Mais la première atteinte du feu met un homme hors de lui; ce sont des rages, des transports, des cris, des hurlemens, des contorsions de forcené.

On ne compare donc le feu de l'enfer à tous les maux imaginables que pour dire: Voudriez-vous vous exposer à l'enfer, ne fût-il que ce que l'on souffre d'une goutte, d'une violente colique, ou de l'impression des chevalets, des rasoirs? (Car, au fond, c'est toute autre chose; rien de tout cela n'est comparable à l'enfer.) Il n'y a point d'homme sage qui ne doive répondre: Non.

Ceci convient au feu d'enfer précisément en tant que c'est du feu. Mais, comme feu d'enfer, comme instrument de la colère de Dieu, il a beaucoup d'autres propriétés. Car, que Dieu s'est-il proposé en l'allumant? De manifester sa justice avec autant d'éclat qu'il a manifesté sa miséricorde en se faisant homme, et en mourant sur la croix. Il s'est proposé de tirer une vengeance du crime, en quelque sorte proportionnée à sa propre grandeur et à l'injure que nos mépris font à sa majesté infinie; de réparer la profanation de son sang et l'abus des grâces, qui sont de même valeur que son sang, et que le pécheur foule sacrilégement aux pieds. En un mot, comme dans l'ordre de la nature et de la grâce Dieu n'a rien fait qui ne fût digne de lui; qu'il nous a créés et rachetés en Dieu; qu'il a promis de nous récompenser et de nous glorifier en Dieu; c'est aussi en Dieu et d'une manière digne de

la toute-puissance de Dieu, qu'il a résolu de punir ses ennemis.

Il y a, dans les opérations de Dieu hors de lui-même, comme trois degrés d'application et d'efforts, que l'Ecriture nous explique différemment. Ici, c'est le doigt de Dieu qui agit, *digitus Dei est hic;* voilà le premier : là, c'est sa main, *dextera Domini fecit virtutem ;* voilà le second : ailleurs, c'est son bras, *fecit potentiam in brachio suo* ; c'est le troisième ; et celui-ci a été dit de la rédemption, et peut s'appliquer à la punition des réprouvés. De là vient, au feu d'enfer, le pouvoir, non-seulement de tourmenter les démons et les ames séparées du corps, et de conserver les corps en même temps qu'il les tourmente, mais encore d'appliquer sa vivacité au corps de chaque réprouvé, avec une espèce d'esprit et de discernement proportionné à la nature et à la grandeur de ses crimes : *ignis inquisitor.* Voilà donc où sont enfermés déjà autant d'hommes qu'il y en a qui sont morts dans la disgrâce de Dieu depuis la naissance du monde. Nous y trouverions des personnes de notre connaissance, de nos amis, peut-être, et des complices de nos péchés ; voilà où je serais moi-même, il y a vingt ou trente ans, dès le premier péché mortel que je commis, si Dieu ne m'avait pas traité selon sa grande miséricorde. Depuis cette première fois, j'ai commis plus de fautes, peut-être, qu'il n'en faudrait pour y précipiter plusieurs milliers d'hommes. Voilà où je tomberais peut-être encore en ce moment, si je venais à mourir subitement ; car, je ne sais si je ne suis point ennemi de Dieu ; j'ai sujet d'en douter : que dis-je ? Je le suis, et je le sais Mais ai-je

cru l'enfer ? l'ai-je compris ? l'ai-je appréhendé ? Je ne l'ai pas cru, j'en ai douté ; je pouvais donc aller sur l'heure abjurer mon christianisme et mon baptême ; car, n'est-ce pas désavouer ma religion tout entière que de désavouer la parole de Jésus-Christ, ne fût-ce qu'en un seul article de l'Evangile ? Ou bien Dieu aurait-il pu permettre que son Fils me trompât sur ce point capital, et autoriser son mensonge par les mêmes miracles qui confirment les autres vérités ?

Les apôtres, après lui, ont-ils moins annoncé ce dogme formidable que tous les autres ? Les martyrs l'ont-ils moins scellé de leur sang ? On croit assez l'enfer, mais on ne le comprend pas ; et à quoi tient-il qu'on ne le comprenne, et qu'on n'en puisse même éprouver quelques faibles essais ? On ne saurait concevoir les délices du paradis ; l'œil ne voit rien, l'oreille n'entend rien de semblable sur la terre : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* (1) ; et l'on risquerait trop à goûter les grands plaisirs du monde, pour se donner quelque sorte d'idée de ceux de l'autre vie. Mais le feu d'enfer peut se voir et se sentir en quelque manière. Allons par esprit de foi, où la curiosité conduit les autres, dans ces lieux où l'habileté de l'ouvrier a trouvé le secret de fondre les métaux et les cailloux. Descendons en esprit dans la profondeur de ces gouffres brûlans : tout ce qu'on y jette disparaît à l'instant même. Approchons la main, jusqu'à ce que la seule violence de la douleur nous oblige de la retirer ; s'il s'élance quelque étincelle, laissons-la s'éteindre sur nous, sans re-

(1) I. Cor. 2, 9.

culer ; ensuite disons : Voilà donc ma demeure pour l'éternité ; car, si je persévère dans le crime, je n'en saurais attendre d'autre : c'est moi-même qui l'ai choisie ; *hîc habitabo*, *quoniam elegi eam* (1).

Je ferai pénitence, dit-on *; ainsi, je crains peu l'enfer*. Mais qui, de ce grand nombre de réprouvés, n'en a pas souvent dit autant ? On ne se damne qu'en se flattant qu'on ne se damnera pas. Mais que faut-il pour tomber dans l'abîme avec tant d'autres ? Un seul péché mortel, et la mort dans ce péché. Le péché est-il donc si difficile à commettre, et les surprises de la mort si extraordinaires ? La pénitence est-elle si facile, à qui du moins ne craint pas beaucoup l'enfer ? Ne quittons point cette méditation que nous ne soyons résolus de tout souffrir, plutôt que de nous damner.

SECOND POINT.

Un Dieu ennemi.

Si un damné pouvait aimer Dieu, l'enfer, tout enfer qu'il est, ne serait qu'un supplice supportable. Saint Laurent paraissait insensible sur les charbons ardens : c'est qu'il aimait beaucoup. Le purgatoire, tout rigoureux qu'il est, ne désespère personne ; mais, dans l'excès d'une douleur affreuse, se tourner vers Dieu, et, au lieu de cette douce parole qu'il répond d'ordinaire aux cris des affligés : *Prends patience ; je vois tout, j'ordonne tout, je récompenserai tout :* n'entendre que celle-ci : *Pourquoi m'appelles-tu ton Dieu ? Appelle-moi ton ennemi ; je le suis, et veux toujours l'être.* C'est là

(1) Psalm. 131, 14.

un supplice complet, un supplice pur ; en un mot, c'est l'enfer.

Qu'on me donne quelqu'un qui aime Dieu, qui ait goûté Dieu, et il concevra ce que je dis, et il le sentira : *Da amantem, et sentit quod dico* (1). Qu'on me donne même quelqu'un qui soit possédé, enivré d'une de ces séduisantes passions qui ne sont que trop communes ; il pourra le comprendre. En vain lui dit-on de quitter, de mépriser une personne qui le trahit, qui le méprise ; cela lui semble impossible : son cœur est pris : la vie lui est un supplice hors de la présence de l'objet qui a su l'attacher. Dieu, à son tour, se fera sentir et connaître pour ce qu'il est : on voudra l'aimer, on ne le pourra pas ; on voudra le haïr, et le cœur se contredira, se déchirera lui-même. *Il est vrai, je le blasphème; mais je ne puis me consoler de ne l'aimer pas.* L'inimitié de Dieu entraîne après elle l'inimitié de toutes les créatures. Toutes avaient été faites pour nous, toutes se tourneront contre nous : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (2).

Job, délaissé de Dieu en apparence, est une figure de ce triste état. Femme, serviteurs, amis, sujets, démons, tous lui furent contraires : lui-même aussitôt devint habile à se tourmenter : *Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis* (3) ? Plus donc en enfer de soulagement de la part de qui que ce soit, ni de quoi que ce soit ; plus de bons intervalles, plus de compassion, plus de paroles consolantes. Le mauvais riche s'adresse à Abraham pour demander une seule goutte d'eau (4);

(1) S. Augustin.—(2) Sap. 5, 18.—(3) Job. 7, 20.
(4) Luc. 16, v. 23, 24.

le père des malheureux n'a plus que des entrailles de bronze. Les démons ne pouvant se venger contre Dieu, parce qu'il est trop au-dessus d'eux, s'acharneront contre ses images. Quoi de plus ? Enfin, les complices du même péché, autrefois tendres amis, deviendront les ennemis les plus implacables : c'est toi, diront-ils, c'est toi, malheureux, qui m'as damné par tes conseils, par tes exemples ; c'est toi qui m'as rassuré dans mes craintes et qui m'as empêché de réfléchir, de m'éclaircir davantage. Ma consolation est de t'avoir toujours avec moi et de pouvoir te faire éternellement les plus sanglans reproches.

Quelle occupation ! quel supplice de corps et d'esprit ! Car, en méditant ce tourment, il ne faut pas oublier l'autre. Que le feu nous frappe plus que la perte de Dieu et que la persécution de toutes les créatures, soit ; mais, l'un ajouté à l'autre, est quelque chose d'infiniment horrible. Supplice effroyable du corps, qui n'ôte point à l'esprit la liberté de penser à tout ! Supplice effroyable de l'esprit, qui ne saurait suspendre le sentiment des maux du corps ! Y pense-t-on quand on pèche, quand on a péché, et qu'on diffère d'un seul jour sa pénitence avec tant de risques ?

TROISIÈME POINT.

Un ver rongeur immortel.

Ce ver n'est autre chose qu'un souvenir fixe et funeste des grâces et des moyens de salut qu'on aura eus durant la vie, et un reproche rongeur de l'abus qu'on en aura fait par sa négligence et par ses crimes. C'est proprement le supplice des chré-

tiens et des religieux. L'enfer de l'enfer, dit le chrétien intérieur (1), c'est d'avoir pu si aisément éviter l'enfer, et de ne l'avoir pas voulu.

Qu'eût-il fallu pour ne point tomber dans cet abîme de malheurs ? Revenir à Dieu par une sincère et prompte pénitence, me gêner pendant quelque temps pour vaincre une mauvaise habitude, me faire un plan de conduite chrétienne et régulière, et m'y assujettir. Cela était-il impossible, et combien la peine eût-elle duré ?

Mais s'il m'en eût coûté pour me sauver, ne m'en a-t-il rien coûté pour me perdre ? L'état du crime n'est jamais tranquille : je craignis, j'espérai ; je me sentis agité d'alarmes, déchiré de remords ; je perdis le repos, la santé, l'estime des personnes raisonnables et qui eurent connaissance de mes désordres. Que n'avait point fait Jésus-Christ pour me mériter le salut, pour assurer, pour faciliter ma sanctification ? Que vois-je ici tomber sur moi de tous côtés ? Est-ce une pluie de sang ou des ruisseaux de feu ? l'un et l'autre tout ensemble. C'est le sang de Jésus-Christ qui coule de toutes ses plaies, transformé en des torrens de flammes et de colère.

Mais quels secours n'avais-je pas dans mon état ? Manquais-je de lumières, de grâces, de conseils, de bons exemples ? Ah ! qui pourrait me rendre maintenant un seul jour de tant de belles années que je perdis sans regret, ou qui me condamnerait à cent millions d'années de pénitence ? L'un me suffirait, et l'autre ne me désespérerait pas. Qui voudrait me rendre ce temps précieux de la Retraite qui devait servir à réformer toute ma vie, et dont

(1) Maxime 8, 2. Part., Parag. 6.

je ne fis qu'un médiocre profit ? Frivoles amusemens, vous avez disparu comme l'ombre ; vous ne reviendrez jamais ! Désirs aujourd'hui aussi frivoles que mes amusemens, vous ne serez jamais exaucés ! *Desiderium peccatorum peribit* (1).

Prévenons, par toutes les voies imaginables, une si cruelle destinée. C'est ici le terme où aboutit l'impiété ou la faiblesse dans la foi. Si nous n'en sommes pas effrayés, ou que nous ne le voyons que peu, tremblons. Non, quand les éclats d'un pareil tonnerre n'éveillent point, dit saint Augustin, on n'est pas endormi, on est déjà mort : *Qui non expergiscitur ad hæc tonitrua, jam non dormit, sed mortuus est.*

MÉDITATION

De l'éternité des peines de l'enfer.

Oui, les peines de l'enfer, que nous avons méditées, seront éternelles ; un feu éternel, une séparation de Dieu éternelle, un ver éternel.

Cela est vrai ; ce sera le premier point de cette méditation-ci. Cela est terrible ; ce sera le second. Cela nous regarde de plus près que nous ne saurions nous l'imaginer ; ce sera le troisième.

PREMIER POINT.

Éternité des peines, cela est vrai.

Cela est vrai, et, autant qu'il est important d'en être persuadé, autant est-il à propos de ne laisser

(1) Ps. 3 10.

là-dessus aucun doute. Raisonnons donc ; le cœur agira ensuite.

Cela est vrai, la sentence le porte en termes formels ; et, si jamais un juge dut parler en termes propres et populaires, c'est dans l'énoncé d'un arrêt (1). *Allez, maudits, au feu éternel ;* et en exécution de cette sentence, ils iront, dit Jésus-Christ, au feu éternel : ailleurs il déclare encore que, dans l'enfer, *le ver des réprouvés ne meurt point, et que leur feu ne s'éteint point* (2).

Contre cette vérité, on ne peut excepter qu'en trois manières : ou dire que les paroles de Jésus-Christ n'ont point d'autorité, ou bien interpréter les paroles de Jésus-Christ dans un sens contraire à celui que leur donne la sainte Eglise, ou bien croire que ce ne sont que des menaces, et que Dieu est ou trop juste pour punir éternellement les péchés d'une vie si courte, ou trop miséricordieux pour n'être pas enfin touché des cris et des regrets du réprouvé.

1.° Dire que les paroles de Jésus-Christ n'ont point d'autorité, c'est, comme nous avons déjà remarqué, renoncer au Christianisme. En serions-nous là ? Je ne le puis croire. Plus la chose est de conséquence, plus il faut y procéder avec maturité, avec sagesse, avec un cœur et un esprit désintéressés.

Mais, ne peut-on pas interpréter les paroles du Sauveur, et leur donner un sens plus favorable ? On le peut, puisqu'on l'a fait, et que quelques-uns

(1) *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* Matth. 25, 41

(2) *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur.* Marc. 9 44.... 45, 47.

osent le faire encore aujourd'hui. Le mot d'éternel et d'éternité, disent-ils, ne signifie pas toujours, dans l'Ecriture, une durée qui ne finira jamais, mais un temps qui durera beaucoup. On l'accorde, répondait saint Augustin. Aussi n'est-il pas dit simplement que les peines de l'enfer dureront une éternité; il est dit encore qu'elles dureront *pendant les siècles des siècles;* expression qui, dans les Saintes Ecritures, n'est appliquée nulle part qu'à la durée de Dieu et de Jésus-Christ et à la durée des peines de l'autre vie. Au seul livre de l'Apocalypse, elle est employée onze fois dans le premier sens (1), et deux fois dans le dernier (2). Voilà donc la durée des peines égale à la durée de Dieu et du règne de Jésus-Christ.

De plus, ajoutait saint Augustin, Jésus-Christ oppose toujours la durée de la peine à la durée de la gloire. A moins donc de dire que la gloire des bienheureux ne durera pas toujours, il faut croire que la peine des réprouvés ne finira jamais (3); car, dans une même ligne, le même terme peut-il avoir deux sens différens ?

Raisonnement si fort, qu'Origène, voulant nier l'éternité des peines, crut être obligé de nier celle des récompenses; c'est-à-dire que, pour faire honneur à la miséricorde de Dieu, il fallut déshonorer la justice qu'il doit au prix infini du sang de Jésus-Christ. Il est vrai qu'Origène lui-même, dans un

(1) *Viventem, viventi in secula seculorum.* Apoc. 1, 6, 4, 9, *etc.*

(2) *Cruciabuntur die ac nocte, in secula seculorum.* Apoc. 20, 10.

(3) *Ibunt hi in supplicium æternum, Justi autem in vitam æternam.* Matth. 25, 46.

ouvrage postérieur, assure qu'il n'avait avancé son opinion que comme un problème et par manière de dispute ; et le savant archevêque d'Arles, Genebrad, en a fait un dans lequel, par sept ou huit passages d'Origène, il prétend démontrer ou qu'il a pensé comme l'Eglise, ou que jamais là-dessus il n'avait bien pris de parti. Enfin, un Père seul contre tous ne fut jamais la règle de la foi, et surtout un Père tel qu'Origène, fameux par tant d'autres égaremens.

2.° On est allé plus loin. Le feu, disait-on, sera éternel, mais il ne brûlera pas les damnés aussi long-temps qu'il durera. Saint Augustin répondait encore (c'est dans la réponse aux huit questions de Dulcitius) : *Jésus-Christ ne dit pas seulement : Ils iront au feu éternel, mais au supplice éternel.* Il pourrait y avoir un feu éternel, sans que personne y brûlât ; mais le feu ne saurait être un supplice éternel, si quelqu'un n'en est l'objet. Dans la version latine, dont l'Eglise se servait du temps de saint Augustin, on lisait : *Ibunt hi in combustionem æternam ;* expression très-énergique, et qui laissait encore moins de réplique ; car elle ne peut se rendre exactement en notre langue que par celle-ci : Ils iront être brûlés, suppliciés éternellement.

Enfin, n'oublions jamais que le Sauveur du monde instruisait un peuple grossier, de qui il voulait être entendu. Or, qui d'entre le peuple, entendant ces paroles, *Ils brûleront éternellement*, aurait jamais compris ou pu comprendre autre chose, sinon qu'ils ne cesseraient jamais de brûler ?

3.° Reste donc à dire que ce ne sont peut-être que des menaces, et que l'arrêt de Jésus-Christ

pourra changer. D'abord, on défie que personne puisse montrer dans l'Ecriture une seule menace qui n'ait pas eu son effet quand on ne s'est pas corrigé. *Vous mourrez, si vous mangez* (1). Adam put croire que ce n'était qu'une menace : ne mourut-il pas ? Au temps de Noé, les pécheurs, auxquels il annonçait le déluge, traitèrent ses avertissemens de menaces, peut-être de rêveries. Le déluge n'arriva-t-il pas au bout de cent vingt ans, au jour marqué ? Quand Jérémie, et ensuite Jésus-Christ, prophétisèrent la ruine de Jérusalem, les Juifs se moquèrent de leurs prédictions : la ville ne fut-elle pas deux fois détruite ; et, depuis la seconde désolation, s'est-elle relevée ? Jonas avertit Ninive de sa désolation prochaine ; ce ne fut qu'une menace alors, parce que Ninive se convertit. Mais quand, trente-trois ans après, sous Sardanapale, Ninive fut retombée dans ses désordres, ne fut-elle pas ruinée, selon la prophétie de Nahum (2) ?

Telle est donc la menace d'un enfer éternel : il dépend de nous que ce ne soit qu'une simple menace ; mais, si nous n'en profitons pas, nous verrons si Dieu nous aura trompés.

Dieu est juste, dit-on, et miséricordieux. Miséricordieux, sera-t-il inflexible ? Il est juste ; mais, où est la proportion de la satisfaction à l'offense ? On met en question si Dieu est si bon et si miséricordieux qu'il ne veuille pas punir éternellement le péché. Or, il a déclaré que non ; et les passages que nous venons de citer en sont une preuve sans réplique. Refuserons-nous de croire Jésus-Christ sur sa

(1) Gen. 2, 17.
(2) *Vastata est Ninive.* c. 3, v 7.

parole ? et croyons-nous que les Pères n'avaient pas de Dieu des idées aussi honorables que nous ? J'aurais, dit saint Augustin, le même intérêt que vous à nier l'éternité des peines, si cela se pouvait : Je sens trop le danger où je suis de m'y voir exposé ; mais je suis fidèle, et je veux me rendre à la vérité (2).

Il faut avouer que la justice de ces arrêts passe les lumières de notre faible raison, on a peine à comprendre qu'un péché qui ne dure qu'un instant, puisse mériter un châtiment éternel. Tout cela est vrai ; mais parce qu'on ne le comprend point, est-ce une raison de ne le pas croire, tandis que Dieu nous en assure de la manière la plus forte ? Sachons adorer et craindre, et justifier la conduite de Dieu(2).

Traitons Dieu comme nous traitons si souvent les hommes. On vient nous dire qu'à un tribunal plein d'équité, pour une faute qui semble légère, un criminel est condamné au feu ; que répondons-nous ? Les juges auront trouvé ce qu'ils ne nous disent pas ; car, quel intérêt à faire une si rigoureuse justice ?

Après tout, est-il si difficile de concevoir qu'une majesté infinie ne peut être satisfaite que par une peine en quelque sorte infinie ? Elle ne peut l'être dans son étendue, elle doit l'être dans sa durée.

Non, mon Dieu ! peut dire le réprouvé, je n'ai à me plaindre que de moi-même. Vous me laissez dans l'abîme ; c'est ma pure malice qui m'y a précipité. Vous m'aviez averti que vous ne m'en retireriez jamais ; n'importe, répondais-je, j'en veux

(1) *Volo à veritate superari.*

(2) *Justus es, Domine ... Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ps. 118, 137.

courir tous les risques. Tel pourrait ajouter : J'eusse voulu toujours vivre pour pouvoir toujours pécher. La chose m'était impossible ; mais il vous est possible de faire contre moi ce que mon obstination dans le péché me fit souhaiter de pouvoir faire contre vous. Vous êtes juste, c'est tout ce que je puis dire, et je suis bien malheureux de ne vous avoir pas écouté.

N'est-ce point trop s'arrêter ici ? Faisons-nous une méditation ou une dissertation ? Nous sommes chrétiens, et sincèrement attachés à notre religion. Cependant, ne négligeons point de nous fortifier dans notre foi par ces réflexions. Défions-nous de ceux qui dogmatisent ; ils ont intérêt à se tromper et à nous tromper ; peut-être en veulent-ils à notre innocence. Ils pourront tout, s'ils viennent à ébranler notre foi, ne fût-ce que sur ce seul article.

SECOND POINT.

Éternité des peines ; cela est terrible.

1.° Terrible de souffrir toujours.

2.° Terrible de savoir qu'on souffrira toujours. L'un s'appelle l'éternité de la peine ; l'autre, la peine de l'éternité.

Souffrir toujours ! Conçoit-on combien ce mot *toujours* ajoute de choses affreuses à ce qui s'appelle simplement *souffrir ?* Les maux qui ne sont pas les plus violens, deviendraient insupportables, s'ils devaient toujours durer. On ne se console et on ne console les autres, dans une fièvre ardente, dans une colique, dans un mal de dents, que sur l'espérance d'en voir bientôt finir l'accès. Qui di-

rait à un malade, c'en est pour toute votre vie, c'en est pour un an, le jetterait peut-être dans le désespoir.

Que dis-je ? Les plaisirs les plus flatteurs, la bonne chère, les spectacles, un concert de musique, une pièce d'éloquence, deviennent un ennui après un certain temps, et deviendraient un supplice, s'ils ne finissaient pas, ou qu'ils ne fussent jamais assaisonnés de variété. Quelques-uns même craignent que le paradis ne cesse d'être un paradis, par son éternité. Ils ne songent pas qu'il y a dans Dieu assez de quoi faire toujours de nouvelles découvertes, et produire de nouveaux transports.

Qu'est-ce donc que d'ajouter cette funeste circonstance, *toujours*, à ce que la foi nous enseigne des tourmens de l'enfer ? Toujours brûler, toujours en guerre contre Dieu, contre toutes les créatures, contre soi-même ? Ici l'esprit se trouble, les pensées se confondent ; l'on perd la foi, ou l'on pense à se convertir.

Toujours souffrir ! Rappelons-nous les suppositions qu'on a coutume de faire pour rendre cette éternité concevable en quelque manière : l'oiseau qui, au bout de cent mille ans, ne prendrait qu'une goutte d'eau ou un grain de sable de ce qu'en pourrait contenir le monde, depuis le Ciel le plus élevé jusqu'au centre le plus profond de la terre, et qui aurait tout épuisé avant que l'éternité fût achevée, avant même qu'elle fût, pour ainsi dire, commencée.

La supposition des chiffres, à qui la comprend bien, est encore plus affreuse. Quatre chiffres, qui ne sont pas des plus forts, expriment le nombre des

années du monde. Deux chiffres marquent l'espace de la vie ordinaire des hommes ; et trois , la durée des plus longues vies. Soixante chiffres sur une même ligne , représentent un nombre plus grand que n'est celui des grains de sable dont nous venons de parler : cela est démontré.

Maintenant, supposons une même ligne chargée de tous les chiffres qu'on pourrait écrire dans autant de volumes qu'il en faudrait pour remplir l'espace du Ciel et de la terre , sera-ce l'éternité ? Non, et si l'on révélait à un damné , qu'au bout de ce terme immense , son supplice finira, il commencerait à se consoler , et à bénir Dieu. Nous n'ignorons point ces vérités. Mais est-on bien persuadé que la chose est ainsi ? A force de l'entendre, sans y réfléchir , ne perd-elle rien de son effet ? Ne dit-on point tout bas qu'il y a de l'exagération ? Ne se flatte-t-on point peut-être que , comme l'imagination s'accoutume à l'entendre , on pourra de même s'accoutumer à la souffrir ? Redisons-le donc , répétons-le , abîmons-nous dans quelqu'une de ces suppositions affreuses ; ne craignons point d'en perdre le repos et le plaisir ; c'est la chose qu'il faut craindre , et non point la pensée , ni les suites de la pensée.

Et je consens à souffrir pendant cette éternité inconcevable , ce que je ne voudrais pas souffrir tout un jour , m'offrît-on , pour cela , tous les biens du monde ! Mais ce n'est encore là que l'éternité des peines. La peine de l'éternité n'est guère moins affreuse. C'est d'avoir toujours à l'esprit , sans pouvoir un moment en détourner la pensée, cette suite inconcevable de temps que le supplice aura à du-

rer. Un homme qui porte sur sa main un globe de plomb massif et très-pesant, sans en toucher qu'une seule partie, ne laisse pas d'en sentir le poids : le damné de même à chaque instant porte, pour ainsi dire, le poids de toute l'éternité, par l'assurance qu'il a de ne voir jamais de fin à son tourment.

La peine de l'éternité est encore la comparaison que fera le damné, du peu de temps qu'il avait à vivre dans le plaisir ou dans la peine, avec la durée inépuisable de son état présent. De quel œil le mauvais riche voit-il les cinquante ou soixante années qu'il passa dans les délices, quand il les compare à plus de mille sept cents ans qu'il y a qu'il souffre déjà ? Mais lorsque, dans cinquante ou soixante millions d'années, il les considérera, ces cinquante ans de plaisir, que lui paraîtront-ils ? La vie a passé comme l'ombre, comme l'éclair, comme la flèche qui fend les airs ; et pour cette vie si courte et si fragile, je n'aperçois ni terme ni issue à cette mort violente que je suis condamné à souffrir éternellement dans ces brasiers.

Ah ! qu'on m'ôte cette affreuse pensée ! Si je dois souffrir, au moins que je n'y pense pas : qu'on me flatte, qu'on me promette, dût-on me tromper et ne me rien accorder.

Mais Dieu ne promet que ce qu'il est résolu de tenir. Il ne s'apaisera jamais ; et c'est un trop grand supplice de savoir qu'il ne s'apaisera jamais, pour qu'il n'en fasse pas sentir toute l'horreur à ses ennemis implacables. Ah ! si les hommes s'appliquaient à méditer et à prévenir tous ces malheurs,

etc. (1) ! C'est tout ce que l'on peut dire et souhaiter ici. Ne se flatte-t-on point que ceci n'est que pour les athées ou pour les plus grands pécheurs ? Continuons, nous ne tarderons pas à nous détromper.

TROISIÈME POINT.

Éternité des peines, cela nous regarde de plus près que nous ne saurions nous l'imaginer.

Ex momento pendet æternitas. Dans notre langue cela ne signifie autre chose, sinon que, d'un moment de temps dépend l'éternité heureuse ou malheureuse. En latin cela exprime beaucoup plus : *momentum* veut dire, et une très-petite partie de temps, et une très-petite partie de quelque autre chose que ce puisse être. L'éternité dépend donc d'un grand nombre de très-petites choses, d'un grand nombre de riens en apparence, d'un tant soit peu plus ou moins de temps, ou de délai, d'un tant soit peu plus ou moins de matières, ou de réflexion, ou de contrition à l'égard du péché, d'un tant soit peu plus ou moins de grâces, de liberté, de raison, de secours : *Ex momento pendet æternitas.*

On dira aussi que la conversion et le salut ne demandent qu'un moment de pénitence : cela est vrai ; mais c'est un moment de vraie, de bonne, de sincère pénitence ; or, pour l'avoir, à moins d'un grand miracle, un moment ne suffit pas ; à peine peut-on s'assurer de cette pénitence sincère, après des épreuves réitérées, après bien du temps passé

(1) *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent* Deut. 32, 29.

dans le recueillement et dans la retraite. Les saints craignaient de n'être pas assez contrits après avoir gémi toute leur vie.

Vigilance donc en tout emps, et en toutes choses : c'est sagesse ; hors de là, on risque toujours ; et que risque-t-on ? ou plutôt, que ne risque-t-on pas ? Peut-on prendre trop de précautions quand il s'agit d'une éternité (1) ?

Si ces réflexions ne sont pas assez développées encore, pour faire toute leur impression et nous attirer la grâce d'une grande crainte des jugemens de Dieu, ayons soin, dit saint Bernard (2), de la chercher, cette crainte salutaire et filiale, en y pensant souvent, les choses en effet ne changeront pas, pour n'y point penser ; de l'attendre en priant constamment, tout est promis à la prière, et ce n'est point ici une de celles que Dieu ne veuille point exaucer; de la mériter par une vie édifiante : commençons à bien faire ; la foi, fût-elle faible d'abord, se fortifiera à mesure que nous aurons moins d'intérêt à ne croire pas : enfin ayons soin de l'obtenir par une grande pureté. Dès que la vie sera bien pure et bien réglée, nous ne craindrons plus simplement l'enfer ; nous le craindrons assez pour n'y jamais tomber. Amen.

(1) *Nulla satis magna securitas, ubi periclitatur æternitas...*

(2) *Quod non explicat sermo, consideratio quærat, oratio expectet, mereatur vita, puritas assequatur.* S. Bern..

MÉDITATION

De la pensée de l'enfer, pour servir de répétition.

La vue de la méditation de l'enfer est plus utile à tous qu'on ne se l'imagine d'ordinaire ; elle peut, elle doit inspirer :

1.° Une grande reconnaissance envers Dieu, aux chrétiens les plus durs et les plus ingrats.

2.° Une grande ferveur dans le service de Dieu, aux plus tièdes et aux plus lâches.

3.° Enfin, une grande crainte de Dieu, aux plus justes et aux plus parfaits.

PREMIER POINT.

Aux plus ingrats, une grande reconnaissance.

Entrons encore une fois dans l'abîme et reconnaissons-y notre place. Oui, voilà où je serais allé aboutir, si je fusse demeuré dans le siècle, ou si je fusse resté dans le péché et dans le désordre. Je sais quelles étaient mes inclinations, à combien de mauvaises habitudes j'étais déjà sujet, et à quels dangers je me serais trouvé exposé dans la suite. Alors j'aurais été ce que je suis encore dans les occasions dont une vie plus chrétienne et plus régulière ne m'a pas entièrement délivré. Et que suis-je ? la mollesse, la fragilité, la complaisance même. Je dispute peu, je me rends presque aussitôt ; aux tentations inévitables, j'en ajoute une multitude de mon choix.

Depuis que j'ai pris la résolution de bien vivre, voilà encore le lieu où j'ai mérité peut-être plus

d'une fois de tomber, et où je serais maintenant, si Dieu m'eût rendu une exacte justice. Hélas ! puis-je dire *peut-être ?* Non, je n'en puis douter ; je sais jusqu'à quel point je me suis oublié.

Mais quelle miséricorde ! et pourquoi à moi cette miséricorde ? Miséricorde toute gratuite. Dieu n'avait nul besoin de moi ; il eût trouvé autant de gloire dans ma perte que dans mon salut.

Miséricorde fatiguée, irritée par une multitude de crimes. Ce n'est point par fragilité pure que j'ai mérité l'enfer ; plusieurs années j'en ai couru tranquillement et volontairement tous les risques. Mais péchés partagés entre mille ou dix mille hommes peut-être, et davantage, auraient pu suffire à les damner tous.

Miséricorde spéciale ; Dieu ne l'a pas faite à tant d'autres. Que l'enfer s'ouvrît, combien y verrais-je de chrétiens, de religieux, de prêtres, bien moins coupables que moi ! N'y verrais-je point, peut-être, plusieurs complices de mes désordres, ceux que je portai au mal, ceux à qui je l'appris ? Et pourquoi donc, encore une fois, pourquoi à moi cette miséricorde ? Il m'a beaucoup aimé ; il m'a plus aimé qu'une infinité d'autres ; c'est l'unique raison (1).

Mais que dois-je faire ; que puis-je faire désormais au souvenir de cet inestimable bienfait ? Ah ! si après avoir passé trois ou quatre années dans ce lieu de tourmens, Dieu m'en eût délivré, quels transports de joie ! que de remercîmens ! La grâce

(1) *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes ejus.* Thr. 3, 22. *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulò minùs habitasset in inferno anima mea.* Psalm. 93, 17.

est-elle moindre, pour m'avoir épargné une éternité de ces horribles supplices ?

Les jeunes hommes de Babylone, préservés d'un feu passager, invitaient toutes les créatures à bénir l'excellence de cette merveille, et à en louer Dieu(1). Et quelle comparaison d'un bienfait à l'autre ? Que pouvait-il leur arriver, si Dieu n'eût pas fait ce miracle, que d'être consumés dans un instant ? Ne pouvaient-ils pas même, en quelque sorte, se plaindre d'avoir perdu la couronne de leur glorieux martyre, d'avoir échappé à un supplice qui en un moment les eût mis dans le séjour de l'éternel repos ? Je dirai donc avec David préservé du même enfer que moi (2) : Oui, Seigneur, vous m'avez arraché à l'enfer, par un excès de miséricorde ; que votre saint nom soit béni à jamais ! La grandeur d'ame, la reconnaissance, une sainte émulation, une noble jalousie de ne me pas laisser vaincre en générosité, me condamnent aujourd'hui à un enfer d'une nouvelle espèce (3). Je devais être sacrifié à la colère de Dieu ; je me sacrifierai moi-même à son amour. Ma langue l'aurait maudit, elle le bénira éternellement ; mon corps aurait brûlé sans se consumer jamais, il se consumera lentement à son service. Je ne le compte plus pour rien ; qu'il se flétrisse, qu'il sèche, qu'il meure, s'il est néces-

(1) *Benedicite, omnia opera Domini, Domino, quia eruit nos de inferno ; liberavit nos de medio ardentis flammæ.* Dan. 3, 57, 88.

(2) *Eduxisti ab inferno animam meam....* Ps. 29. *Confitebor tibi, Domine Deus meus, in toto corde meo ; glorificabo nomen tuum in æternum, quia misericordia tua magna est super me, etc.* Ps. 85, 12.

(3) *Dura sicut infernus æmulatio.* Cant. 8, 6.

saire, toutes les créatures eussent contribué à mon supplice, toutes deviendront les victimes de la grandeur de Dieu et de sa bonté ; je les oublierai, je les lui sacrifierai. Je me fusse occupé à le blasphémer, avec les compagnons de mon malheur ; j'appellerai tous les hommes ; je les engagerai à le servir avec moi.

Par mes discours, par ma conduite, je ne cesserai de leur apprendre ce qu'il est, ce qu'il mérite, ce qu'il a fait pour une si indigne créature (1). Mon supplice eût duré toujours ; toujours durera ma gratitude et mon tendre amour. Je serai tout à Dieu, toujours à Dieu par pure reconnaissance ; la dette est juste, et il m'est trop honorable et trop doux de m'en acquitter.

On demande si la crainte de l'enfer n'est point contraire à l'amour de Dieu. Non, il faut beaucoup craindre l'enfer, pour sentir combien on est obligé à son libérateur, et combien on doit l'aimer. Mais, aujourd'hui que je le conçois, que je le sens, il n'y aurait plus d'enfer, que j'aimerais mon Dieu, et que je le servirais toujours ; je crois pouvoir m'en répondre, par sa grâce.

SECOND POINT.

La pensée de l'enfer doit inspirer une grande ferveur dans le service de Dieu, aux plus tièdes et aux plus lâches.

Qu'il y ait des peines, et d'assez grandes peines dans la constante pratique du bien, c'est de quoi l'on convient ; il faut s'y attendre ; ne s'y attendre

(1) *Venite, audite ; et narrabo quanta fecit animæ meæ.* Ps 65, 16.

pas, c'est presque être sûr d'y succomber bientôt. Mais, quelque fâcheuses que soient ou que puissent être les choses que j'éprouve ou que je prévois, ennui, dégoût, tristesse, infirmités habituelles, humiliations, tentations, contradictions, travail, dépendance, régularité, pénitence, persécutions, craintes réelles ou imaginaires : qu'est-ce enfin que tout cela, en comparaison de l'enfer où j'aurais dû brûler toujours?

Encore une fois, faisons-nous le portrait le plus affreux d'une vie fervente ou pénitente; qu'il fallût, je ne dis pas vivre à la Trappe ou aux Camaldules, c'est encore trop peu; mais, comme ces Stylites, passer trente ans et davantage, debout, sur une colonne, exposé à toutes les injures de l'air, à toute la rigueur des saisons; qu'il fallût devenir ingénieux à se crucifier, comme ces solitaires convertis dont parle saint Jean-Climaque; qu'il fallût suivre tant de ferveus missionnaires au Canada, au Brésil, au Maduré; est-il un réprouvé, est-il seulement une ame du purgatoire qui ne s'estimât heureuse de cet échange? Et qu'est-ce donc qui nous gêne tant, nous autres? Dans l'état ecclésiastique, ou religieux, un supérieur difficile, une demeure obscure, une dépendance qui captive un peu notre humeur, notre indolence ou notre vanité, un travail pénible, ou qui n'est pas de notre choix ou de notre inclination, une conduite exacte et régulière, peu de commodités, point de plaisirs inutiles, messéans et dangereux, point de commerce avec le monde, si ce n'est pour l'édifier et le gagner à Dieu? Et quant à ceux qui sont dans l'embarras du siècle, la mauvaise humeur ou les mépris, les caprices ou les

hauteurs d'une épouse, le peu de satisfaction qu'on reçoit de quelques enfans, l'embarras des domestiques, l'injustice de quelques parens, l'infidélité, l'ingratitude de quelques amis, des occupations qui ne sont pas de notre goût, plus de visites de pur amusement, plus de conversations frivoles, plus de spectacles dangereux, plus de lectures indécentes et défendues? Et est-ce là de quoi s'étonner, de quoi se récrier? Ah! mon fils, répondit cet ancien solitaire à un religieux qui s'ennuyait de sa caverne; mon cher fils, c'est que vous n'avez jamais bien médité ce que c'est que l'enfer, dont vous vous préservez par là.

Je dois, moi, savoir aujourd'hui ce que c'est; le temps est venu, ou il va venir, de montrer que je le sais, d'autant plus qu'en évitant l'enfer, je n'ai pas évité la nécessité de faire pénitence dans cette vie-ci ou dans l'autre. Disons donc, avec saint Augustin : Seigneur, faites-moi souffrir dans le temps, pour m'épargner dans l'éternité (1). Un jeune homme de condition, après une vie fort licencieuse, se rendit chartreux. A quelques années de là, le missionnaire qui, l'ayant converti, avait conduit sa vocation, l'alla visiter dans sa solitude. Eh bien! lui dit-il, comment vous trouvez-vous de cette vie-ci? On ne peut pas plus mal, répondit le religieux. Le cilice, l'abstinence, le silence, les veilles, le travail des mains, tout m'est nouveau comme le premier jour; ma cellule est pour moi une affreuse prison; je n'en sors jamais pour me rendre au chœur ou ailleurs, que je ne pense aller au sup-

(1) *Hic ure, hìc seca, modò in æternum parcas; modò patientiam, postmodùm indulgentiam....*

plice. Je ne mange pas un morceau qui ne soit arrosé de mes larmes. Le missionnaire l'écoutait tristement, et savait à peine que répondre, lorsque, voyant son embarras et sa douleur, le solitaire l'embrassa, et le serrant tendrement, ajouta ces paroles, entrecoupées de sanglots et mêlées d'un torrent de pleurs : Mais, mon cher père, mon vrai père, que tout ceci devient léger et consolant, dès que je songe que je ne brûlerai point éternellement, et que Dieu me promet sa grande miséricorde !..... Tel est le courage qu'inspire la pensée de l'enfer, quand on en est bien pénétré.

TROISIÈME POINT.

La pensée de l'enfer doit inspirer une grande crainte de Dieu, aux plus justes et aux plus parfaits.

Aimons Dieu plutôt que de le craindre, mais craignons-le plutôt que de l'offenser; il le permet, il le commande. Il est des jours mauvais, où les plus justes peuvent avoir besoin de ce frein salutaire; et quelle raison aurai-je de ne pas craindre l'enfer? Une seule passion peut me perdre, un seul péché passager peut me damner : et combien de voies différentes peuvent me conduire au péché !

On se réconcilie par la pénitence; mais qui sait jamais, à moins d'une révélation particulière, s'il a fait une bonne pénitence? Nous a-t-on dit, comme à Marie-Magdeleine : *Vos péchés vous sont pardonnés, allez en paix ?*

Eût-on une révélation de son pardon, serait-ce une révélation de la persévérance? Les saints, à

cette pensée, frémissaient. Saint Paul disait : Je suis certain que rien ne me peut ôter la charité de Jésus-Christ (1). Ajoutait-il moins : Je réduis mon corps en servitude, de crainte qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne peut-être moi-même un réprouvé (2)? Saint Augustin disait encore à Dieu : *Certâ conscientiâ amo te; le témoignage de ma conscience m'assure, ô mon Dieu, que je vous aime.* Cependant, jusqu'à la mort, dans quel tremblement vécut-il et voulait-il que tout le monde vécût? Ils aimaient Dieu, ces cœurs généreux; ils faisaient pour Dieu les plus grandes choses, et ils étaient dans les alarmes! Je fais si peu pour Dieu, je l'aime si peu, j'aspire si peu à l'aimer, et je vis tranquille!

Ne refusons rien à Dieu : ses prières sont des espèces d'ordre précis. Sainte Thérèse vit sa place en enfer, à moins qu'elle ne travaillât à se rendre parfaite. Pour elle il n'y avait point de milieu; y en-a-t-il plus pour nous, ou le savons-nous? Bien des gens brûlent en enfer pour avoir trop disputé avec Dieu. Des bagatelles en apparence, les ont conduits dans l'abime. Encore une fois, instruisons-nous par le malheur d'autrui, et que jamais en ce sens, nous ne servions d'instruction aux autres.

(1) *Certus sum quia neque mors, neque vita.... neque creatura alia, poterit nos separare à caritate Dei.* Ad Rom. 8, 38, 39.

(2) *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne fortè cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* I Cor. 9, 27.

MÉDITATION

De la pensée de l'éternité.

Pour achever de rompre tous les liens qui pourraient encore nous tenir attachés au péché, au monde et à nous-mêmes, considérons à quoi nous sommes destinés après cette vie, et combien tout ce qui peut arrêter est méprisable, comparé à ce que nous craignons et à ce que nous espérons dans l'avenir.

Trois réflexions toutes simples, mais infiniment capables de nous détacher, feront ici le sujet de notre méditation.

Je suis fait pour l'éternité ; c'est la première.

Je suis à la porte de l'éternité ; c'est la seconde.

Je suis maître de mon éternité ; c'est la troisième, qui demande quelque explication.

PREMIER POINT.

Je suis fait pour l'éternité.

Dieu seul, qui a tiré mon ame du néant, pourrait l'anéantir ; il ne faut pas une moindre puissance pour faire rien de quelque chose, que pour faire quelque chose de rien. Mais Dieu a déclaré cent fois qu'il ne l'anéantirait pas. Elle est et elle sera toujours; il m'a même assuré qu'après un sommeil, assez long peut-être, il viendrait réveiller mes cendres (1) ; que le même corps qui sert aujourd'hui de demeure à mon ame, lui serait rendu, et qu'il

(1) I Cor. c 15, v. 16, 32, 51.

serait éternellement le compagnon de sa destinée. J'ai donc commencé, mais je ne cesserai jamais d'être ce que je suis.

Tout ce qui frappe mes sens, tout ce qui m'environne, le monde et ce qui compose le monde, ne sera plus, ou du moins il changera tellement de forme et de figure, qu'on ne pourra plus rien y reconnaître (1). Mais Dieu, mais moi, par le décret immuable de Dieu, nous serons toujours les mêmes, et nos années ne finiront point (2). Je le dis à Dieu, mais je puis aussi me le dire à moi-même, en quelque sorte.

Je n'ai donc point ici de demeure stable et arrêtée ; ma demeure est dans le sein de Dieu, qui durera éternellement. Je suis donc sur la terre comme y serait un étranger, un voyageur, et ce ne sont point ici des expressions simplement métaphoriques et figurées. Le monde n'est véritablement qu'une tente, un lieu de passage, une maison d'emprunt ; on arrive le soir, et on part le lendemain. Le temps de la plus longue vie, certes, est infiniment plus court, par rapport à l'éternité, que n'est, par rapport à la plus longue vie, à la vie de ces hommes qui durait neuf ou dix siècles, une nuit courte, qu'en faisant route on passe dans une hôtellerie. Pour l'oublier moins, les anciens patriarches ne se bâtissaient pas même de maisons ; ils campaient toute la vie ; ils erraient de province en province, dit l'Apôtre, pour se souvenir que ce n'était point ici leur

(1) *Initio tu, Domine, terram fundasti, et opera manuum tuarum sunt cœli. Ipsi peribunt.... Sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur.* Ps. 101, 26.

(2) *Tu autem in æternum permanes. Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* Ibid. 28.

patrie ; ils attendaient une cité permanente, dont Dieu devait être lui-même l'architecte et le fondateur ; ils la désiraient ; ils la regardaient sans cesse ; ils la saluaient comme de loin (1). Leur langage même répondait à leurs sentimens et à leurs actions (2).

Je vous conjure donc, mes frères, concluait saint Pierre, de vivre, de penser, et d'agir comme eux; ne permettez point à votre cœur de former aucun désir qui regarde le temps. Comme eux, souffrez avec patience et avec égalité les vicissitudes du temps même et les incommodités du voyage. Vous êtes mal aujourd'hui, demain vous serez mieux (3).

Que penserait-on de celui qui, en voyageant, traînerait après lui de grandes charges de provisions et de meubles ; qui ne voudrait, à son passage, loger que dans des maisons préparées à de grands frais et avec de grands embarras ?

Les personnes religieuses ont quelque image de cette conduite des premiers fidèles, dans cette transmigration d'une demeure à une autre, ou dans ces emplois différens, qu'ordonne souvent la Providence ou l'obéissance. C'est une grâce ; cela sert à détacher : on dit : Est-ce la peine de se donner tant de mouvemens, de se faire des appartemens si propres et si commodes ? Amassons pour le lieu de notre éternel séjour ; envoyons là, devant nous, tout

(1) *Expectabant fundamenta habentem civitatem, cujus artifex et conditor Deus.... à longè eas (repromissiones) aspicientes et salutantes.* Ad Hebr. c. 11, v. 10, 13.

(2) *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt parvi et mali.* Gen. 47, 9.

(3) *Obsecro vos, tanquàm advenas et peregrinos abstinere vos à carnalibus desideriis.* I. Petr. 2, 11.

ce qui pourra nous en rendre la demeure douce et agréable.

Dans la vie des saints Barlaam et Josaphat, saint Jean Damascène raconte qu'il y avait un certain royaume où les peuples, chaque année, se choisissaient un souverain. Tant que son gouvernement durait, il disposait de ses sujets et de tous leurs biens, sans résistance et au gré de ses désirs ; mais, l'année finie, on le reléguait, sans y manquer, dans quelque île déserte, où souvent il périssait de faim ou de misère. Beaucoup de seigneurs avaient déjà subi la rigueur de cette loi, n'ayant guère songé qu'à élever leurs familles ou leurs amis, ou à jouir des douceurs du présent, qui devait être si court, quand enfin un homme plus sage et plus avisé se trouva placé sur le trône. Celui-ci, au lieu de se livrer à une vie délicieuse ou utile pour autrui, comme avaient fait ses prédécesseurs, ne travailla toute son année qu'à envoyer peu à peu et secrètement, tout ce qu'il pouvait détourner de richesses, dans le lieu éloigné où il sollicitait par grâce qu'on l'exilât. Il y fut en effet relégué ; mais à l'aide des grands biens et des personnes affidées qui l'avaient précédé ou qui voulurent le suivre, il y établit en peu de temps un royaume nouveau, dont il ne perdit la couronne qu'avec la vie. Fable ou histoire, la conduite était sage, et c'est celle qu'il nous faut imiter.

Qu'est-ce donc que ceci ou cela, par rapport à l'éternité ? *Quid hoc ad æternitatem* (1) ? Ce fut la devise d'un saint religieux ; et ce sera la mienne. *Je suis occupé à combattre pendant le cours de ma vie,* disait Job, *et j'attends l'heureux moment où*

(1) Saint Louis de Gonzague.

j'en sortirai. Vous m'appellerez, Seigneur, et je vous répondrai (1).

Ainsi, un courtisan, un seigneur, éloigné de sa patrie, pour ses propres affaires ou chargé d'affaires d'Etat, ne pense qu'à la cour, ne respire qu'après sa patrie; il est toujours prêt à revenir ; il lui tarde qu'on le rappelle.

Avec de la foi, peut-on penser d'une autre manière? *Hélas! Seigneur, que mon exil est long dans cette terre étrangère* (2)! J'ai été comblé de joie en apprenant que nous irions dans la maison du Seigneur (3). On nous attend là-haut, on nous invite, et nous tardons.

SECOND POINT.

Je suis à la porte de l'éternité.

Que le temps est court, bon Dieu ! et qu'il passe vite ! Ceux qui ignorent la chronologie voient le commencement du monde comme à une distance infinie ; mais ceux qui savent un peu l'histoire universelle, en moins de rien remontent et le trouvent, pour ainsi dire, comme dans son berceau. Les monarchies se succèdent et s'effacent aussi vite que les flots d'un grand fleuve ; elles ne sont qu'un point dans cette vaste étendue de l'éternité de Dieu.

Que de familles sont éteintes ! que de grands hommes ont déjà vogué sur cette mer orageuse ! Ils sont au port ; mais je suis sur le rivage, attendant le mo-

(1) *Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea : vocabis me, et ego respondebo tibi* Job. 14, 14, 15.

(2) *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est.* Ps. 119, 5.

(3) *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Ps. 121.

ment du trajet fatal (1). Ils sont dans la profondeur de l'éternité ; mais j'y vais entrer peut-être ce soir, peut-être demain. Mille ans devant Dieu, eût-on mille ans à vivre, sont comme le jour d'hier, non pas comme le jour présent ; déjà ils sont passés, tant ils passeront vite : c'est que Dieu est éternel (2). Je dois durer éternellement avec Dieu ; pourquoi n'en jugerais-je pas de même ? Scènes du monde, qui m'avez enchanté jusqu'ici; superbes, mais trompeuses décorations, qui échappez, qui changez chaque jour à mes yeux, vous ne me ferez donc plus d'illusion ! Tant d'inquiétudes, tant de prévoyances pour un avenir incertain, pour un avenir certainement si court et peut-être si mauvais ! Quel oubli de nous-mêmes ! quelle folie !

Consultons encore ceux qui ont disparu à nos yeux. Si Dieu leur permet de voir tout ce qui se passe ici-bas, qu'ils ont pitié de nos mouvemens, de nos guerres, de nos intrigues, de nos espérances, de nos chagrins ! Ils nous regardent comme nous voyons les enfans qui font de petits édifices de carton ou de boue, se désoler, s'affliger, se lamenter, lorsque le vent ou le passant vient à abattre leur ouvrage, ou bien comme nous voyons les fourmis s'entre-disputer un brin de paille, un grain de millet ou de froment. Entrons nous-mêmes en esprit dans le lieu du repos éternel. La figure du monde nous éblouit ; c'est que nous le voyons de trop près : voyons-le du lieu où nous serons dans cinq ou six millions d'années d'ici. Paraîtra-t-il encore ?

(1) *Ad littus æternitatis.*

(2) *Mille anni antè oculos tuos, tanquàm dies hesterna quæ præteriit.* Ps. 89. 4.

sera-ce une étoile obscure et nébuleuse ? sera-ce un point ? ne sera-ce pas un songe, un rien ? Il est ce qu'il paraîtra alors. Monde, amis, richesses, charges, noblesse, biens, science, réputation, vous ne sauriez me suivre où je vais (1). Disparaissez dès maintenant ; je ne vous connais plus : c'en est fait, je vous dis un éternel adieu.

N'est-il point à craindre que ces pensées ne nous détachent trop, peut-être ; qu'elles ne nous donnent tant de mépris pour ce qui passe, que nous ne daignions plus nous appliquer à rien ? Ce n'est pas là ce que veut la religion. *Vivez comme si chaque jour vous deviez mourir ; étudiez comme si vous deviez toujours vivre* (2), disait saint Jérôme ; ou comme saint Paul (3) : Usez du monde, il le faut ; mais usez-en sans trop d'empressement et sans attache. Moins nous avons de temps à vivre, et moins en avons-nous à perdre. Hâtons-nous de glorifier Dieu et de nous acquitter fidèlement de nos devoirs.

Ces pensées n'ôtent donc point l'application nécessaire, mais elles modèrent cette grande activité, cette ivresse d'occupations et de travail qui fait perdre l'attention qu'on doit à Dieu et aux biens solides. Faisons tout par devoir, et ne nous portons au devoir que par la volonté de Dieu : elle donne autant de feu que la passion, mais un feu pur et plus durable.

(1) *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Joan. 13, 33.

(2) *Vive quasi quotidiè moriturus, stude quasi semper victurus.*

(3) *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* I. Cor. 7, 31.

TROISIÈME POINT.

Je suis maître de mon éternité

Heureux éternellement, ou malheureux, cela dépend de moi, prévenu et soutenu de la grâce de Dieu.... Si cela dépendait de Dieu seul, sans qu'il fût nécessaire que je fisse aucun effort pour mon salut, je me tiendrais assuré de mon bonheur éternel: rien ne me fera jamais penser qu'il ait créé l'homme pour le perdre, ou qu'il ne l'ait pas racheté de bonne foi. Si cela dépendait du démon, je me désespérerais au contraire ; tout serait certainement perdu : il ne cherche qu'à faire des compagnons de son malheur et de sa rage contre Dieu. Mais, avec la grâce qui me prévient, qui me soutient, qui m'accompagne sans cesse, je puis dire, dans un sens très-véritable, que la chose dépend de moi ; raison d'espérer et de trembler tout à la fois. Je puis me sauver ; mais je ne puis m'assurer de mon salut sans de grands efforts, sans une vigilance continuelle, sans un mépris souverain, une aversion infinie de tout ce qui peut me partager et me tenter.

Eternité ! durée immense, abîme impénétrable, mer sans bornes et sans fond, temps qui n'a plus de temps ni de parties, écueil de l'imagination et des calculs les plus multipliés, que tu es terrible, désespérante, s'il faut souffrir autant que tu dureras ! mais que tu es consolante et désirable, si notre bonheur n'a point d'autres bornes que ton étendue !

Eternellement bien, éternellement mal ! mon esprit m'abandonne, je m'égare, ou plutôt je m'éga-

rais, et je me retrouve à cette pensée. J'ai risqué tant de fois mon éternité ; je l'ai abandonnée au hasard : je l'ai presque perdue. Mais c'en est fait ; désormais je ne connaîtrai plus ni trop de travail, ni trop de peines, ni trop de précautions ; je tâcherai d'assurer mon éternité, en répondant aux grâces, aux bienfaits d'un Dieu plein de bonté et de miséricorde. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

Des châtimens spirituels et invisibles.

Reste-t-il quelque chose encore à méditer de plus terrible que l'enfer ? Non : mais il y a quelque chose qui mène comme infailliblement à l'enfer, et qui, même durant cette vie mortelle, conduit à une espèce d'enfer d'autant plus terrible, qu'on demeure plus long-temps et plus tranquillement pécheur. Ce sont les châtimens spirituels, l'aveuglement, et l'endurcissement, dont nous ferons le sujet de notre méditation. Il est tiré du chapitre second de Jérémie, verset 21 (1), et surtout du chapitre cinq d'Isaïe ; voici comment Dieu parle : J'avais, dit-il, planté une vigne, je l'avais environnée d'une haie, fortifiée d'une maçonnerie de défense ; j'espérais qu'elle me donnerait de bons raisins ; je suis allé en chercher ; je n'en ai point trouvé, ou je n'en ai trouvé que de mauvais (2). Or, maintenant, continue-t-il, qu'on soit juge entre ma vigne et moi : qu'ai-je dû lui faire que je n'aie pas fait ? Mais qu'or

(1) *Ego plantavi te vineam electam.* c. 2, v. 21.
(2) Is. 5, 3.

ecoute aussi comment désormais j'en userai. J'arracherai la haie, et la vigne sera pillée ; je renverserai le mur de défense, et les passans la fouleront aux pieds. On ne la taillera plus, on ne la fouira plus ; il y croîtra des ronces et des épines, et j'ordonnerai aux nues du ciel de ne plus l'arroser.

Considérons, 1.° qui sont ceux qui doivent craindre les châtimens spirituels, exprimés dans la parabole.

2.° Combien ces châtimens sont justes.

3.° Combien ils sont redoutables.

PREMIER POINT.

Qui sont ceux qui doivent craindre les châtimens exprimés dans la parabole.

Toute personne qui a reçu beaucoup de grâces, et de grandes grâces, et qui ne s'y est pas rendue fidèle, et qui n'en est pas devenue meilleure ; qui, peut-être, en est devenue plus lâche, plus méchante, plus hardie à pécher, doit se reconnaître dans la parabole.

Elle convient principalement aux personnes dévouées au service de Dieu, ou par leur état, ou par une profession exemplaire de dévotion et de piété. Ils sont la vigne du Seigneur, par excellence, choisis de sa main et par la conduite de sa providence spéciale, et comblés de ses grâces.

Combien de secours intérieurs et extérieurs ! Intérieurs : que d'inspirations et de lumières ! que de bons mouvemens et de reproches ! que de remords dans leur résistance ! Extérieurs : sacremens, exercices de piété, d'humilité, de pénitence, direction

des supérieurs, exemples de tant de gens de bien, commodité de vaquer à Dieu, éloignement du monde et de tant d'occasions dangereuses, décharge des soins temporels, retraite chaque année, etc.

Qu'est-ce donc que Dieu a dû faire, qu'est-ce qu'il a pu faire pour nous, depuis tant de temps, qu'il n'ait pas fait? et pour fruit de tant de peines, de bontés, de soins, d'attention, de tendresse, de protection, qu'a-t-il reçu?

Des moins déréglés? A peine quelques bonnes œuvres faites avec nonchalance, par des vues basses, humaines, intéressées; nulle vertu solide, nulle constance dans le bien; vie douce, vie molle, vie oisive: recherche perpétuelle d'eux-mêmes et de leurs commodités, vœux même gardés avec imperfection, de temps en temps peut-être des fautes.

Des autres qui se seraient plus dérangés, qu'a-t-il reçu? On n'oserait ici le dire, ni le penser, ni le soupçonner; chacun doit se le reprocher à soi-même. Mais, hélas! plusieurs s'en sont-ils trop cachés? N'ont-ils pas fait gloire publiquement de ce qui les couvre aujourd'hui de confusion? Libertinage d'esprit, fausse conscience sur presque tous les points de la loi et des engagemens sacrés. La charité, la pauvreté, la pureté peut-être, sous prétexte de n'être point dévots ni scrupuleux; maximes de relâchement, révoltes contre l'autorité, dureté, etc... avec cela confessions et communions fréquentes. O bon Dieu! est-ce là ce que vous attendiez? Elle est encore sur pieds, cette vigne, et c'est peut-être ce qui me rassure. Je vis, et je n'aperçois dans moi-même aucun changement, aucune altération bien sensible. Mais en ai-je moins sujet de

trembler ? Faut-il être déjà en enfer, pour se croire du nombre des réprouvés? Coupable du crime qu'on reproche à la vigne, ne dois-je pas craindre le même châtiment ? et si Dieu rejète son peuple chéri, une nation tout entière, pour toujours, et sans avoir égard aux gens de bien qui ne laissent pas de s'y rencontrer, qu'est-ce que le simple particulier ne peut pas appréhender ? que Dieu perd-il en perdant un homme seul ?

Mais que dis-je, appréhender? Cette foi, ou morte, ou toute mourante, ce peu de goût pour les choses de Dieu, cet ennui, ces affreuses négligences, ces distractions volontaires à l'office divin, à l'oraison, supposé qu'on la fasse ; cette sécheresse, avant ou après la communion, ou durant la messe ; ces doutes sur la bonté de sa vocation ; ces regards vers les amusemens du monde, auxquels on avait renoncé de si bonne grâce ; ce mépris intérieur, et quelquefois extérieur, du travail, des bonnes œuvres, de la régularité ; ces railleries contre tout ce qui tient encore pour le devoir, n'est-ce point que Dieu serait prêt à m'abandonner, ou qu'il m'aurait déjà abandonné ?

Que je le crains, Seigneur ! que j'ai sujet de le craindre ! ou, avec tant de raisons de le craindre, si je ne le crains pas, puis-je douter que je ne sois endurci, ou sur le point de l'être ? Parlez donc, je vous supplie, à mon ame, ô mon Dieu ! mais parlez d'une voix si forte et si éclatante, que nulle distraction, nulle attache, nulle passion, nulle obstination, ne puisse m'empêcher d'entendre la vérité. On est en voie de guérison, dès que l'on connaît son mal et son danger ; mais malheur au misérable

qui n'est pas touché de compassion pour lui-même (1) ! *Qu'est-ce qu'un cœur endurci*, demande saint Bernard (2) ? Et il répond : C'est le vôtre, si vous ne tremblez pas de ce que je viens de vous dire.

SECOND POINT.

Combien sont justes ces châtimens spirituels.

Il suffit de savoir que c'est Dieu qui les impose, pour croire qu'ils sont justes, quand même nous n'en concevrions pas la justice (3). Mais nous la voyons ici clairement cette justice, et selon nos manières les plus ordinaires de juger et de penser, nous ne saurions nous empêcher de l'adorer.

Quand Dieu nous paraît négliger le salut de certaines nations, ou que, dans le monde, après un petit nombre de grâces, après une première infidélité, il laisse courir quelqu'un à l'endurcissement, à l'aveuglement, et l'enlève subitement du monde, il peut y avoir en cela du mystère ; il faut s'écrier : O abîme ! ô profondeur des jugemens de Dieu (4)! Ainsi voit-on Pharaon endurci, après un premier blasphème ; David devenu adultère et homicide, par les suites d'une dangereuse curiosité ; Salomon livré à un esprit de vertige, pour avoir, contre la loi, épousé des femmes étrangères. Mais quand, après des infidélités longues et volontaires, après

(1) *Væ misero non miseranti seipsum !* S. August.

(2) *Quid est cor durum ? Ad hæc si non expavisti, tuum est.*

(3) *Etiam, Domine Deus omnipotens, vera et justa judicia tua.* Apoc. 16, 7.

(4) *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus !* Ad Rom. 11, 33.

des soins plus que paternels, Dieu traite l'homme enfin comme l'homme l'a traité ; qu'il punit ceux qui, par une mauvaise conduite durable et affectée, ont osé, pour ainsi parler, défier sa justice, ce n'est plus un mystère : c'en est un, plutôt, qu'il les ait si long-temps soufferts.

Dieu peut leur dire : Vous avez rebuté mes grâces, vous en aurez moins ; vous avez fermé les yeux à la lumière, elle disparaîtra, et vous serez dans les ténèbres : vous avez endurci votre cœur, je l'abandonnerai à sa dureté. En un mot, qu'ai-je dû, qu'ai-je pu faire pour vous, que je n'aie pas fait ? Osez vous expliquer une bonne fois. Ou, si vous n'avez rien à répondre, avouez qu'il ne vous reste qu'à craindre ma justice, au lieu de murmurer contre elle et de l'accuser.

Faisons à Dieu cette belle et touchante prière du prophète Isaïe, lorsque les Juifs, figurés les premiers par la parabole, commencèrent à sentir la colère et l'abandon de Dieu : « Du haut du ciel, » voyez, Seigneur, ce qui se passe, et ne méprisez » pas un cœur contrit et humilié en votre présen» ce (1). Où est ce zèle, ce désir pressant qu'on as» sure que vous avez de notre salut? Où sont ces » grâces spéciales, qui font impression sur les cœurs » les plus insensibles (2)? Où sont ces entrailles de » miséricorde, ces effusions de clémence et de bon» té (3)? J'en ai arrêté le cours, je le sais (4); mais

(1) *Attende de cœlo, et vide.* Is. 63, 15.

(2) *Ubi est zelus, et fortitudo tua ?* Ibid.

(3) *Multitudo viscerum tuorum et miserationum tuarum ?* Is. 63, 15.

(4) *Super me continuerunt se.* Ibid.

» en ai-je pu tarir la source inépuisable ? Est-ce à » cause de moi que vous êtes bon, ou n'est-ce pas » à cause de vous-même, et de Jésus-Christ votre » adorable fils ? Vous êtes toujours notre père (1), » tant que le Sauveur ne cesse d'être notre frère ; » voyez ses travaux ; écoutez ses cris ; reconnais- » sez ses plaies. Pourquoi m'abandonner à l'égare- » ment ? Pourquoi laisser endurcir mon cœur ? Pour- » quoi lui ôter votre crainte (2) ? C'est une puni- » tion que j'ai méritée, il est vrai, par mes longues » résistances ; mais est-ce ainsi que punit un père » tendre ? Ne sont-ce pas plutôt les marques d'un » maître sévère, d'un juge irrité ? Me voici tel » que j'étais dans ces jours de ténèbres, dans ces » momens fâcheux, où je ne vous connaissais pas, » où le monde et mes passions me dominaient (3). » Ah ! mon Dieu, laissez-vous fléchir du moins aux » cris de tant de fidèles serviteurs (4), auxquels » je suis associé par état, ou par une union spé- » ciale de prières des saints protecteurs dont j'ai » l'honneur de porter le nom, ou en qui j'ai une » confiance particulière. Jean-Baptiste, Joseph, » les saints anges, mes saints confrères, et surtout » Marie, votre mère, et reine des anges et des » saints, vous implorent en ma faveur. Je vous » conjure, ô mon Dieu ! ô mon Père ! d'écouter » leurs prières, et la résolution que je forme de » faire pénitence, et d'être à vous sans partage. »

(1) *Tu enim Pater noster es.* Is. 6, 3,15.

(2) *Quarè errare nos fecisti de viis tuis ? indurasti cor nostrum, ne timeremus te ?* Ibid. 16.

(3) *Facti sumus quasi in principio, cùm non dominareris nostri.* Is. 63, 19.

(4) *Convertere propter servos tuos.* Ibid. 17.

Abîmons-nous dans ces sentimens de confusion, d'humilité, d'espérance.

On demande, en théologie, si Dieu a prédestiné les hommes, indépendamment ou dépendamment de leurs mérites. Quelques-uns croient qu'il serait plus avantageux à notre tranquillité, que Dieu eût égard à nos actions avant que de décider de notre sort; hélas! ne sommes-nous pas bien à plaindre aujourd'hui, après la conduite que nous avons tenue, si Dieu ne nous a prédestinés ou réprouvés que selon le bien ou le mal qu'il a prévu que nous ferions? Au moins, que faut-il que nous fassions aujourd'hui pour balancer nos ingratitudes passées, et faire en sorte que le bien l'emporte encore sur le mal? Pensons-y sérieusement.

TROISIÈME POINT.

Combien ces châtimens spirituels sont redoutables.

1.° Il faut assez peu de chose, quelquefois, pour les mériter. D'ordinaire on se les attire par des infidélités durables et redoublées. Mais l'infidélité à une première grâce, à une seule grâce, peut conduire jusqu'aux dernières extrémités: elle mérite la soustraction d'une seconde, la seconde d'une troisième: et peu à peu on est sec, aride, sans amour, sans crainte de Dieu. Une seconde infidélité est donc plus dangereuse qu'une première, et une troisième qu'une seconde. Mais rien n'est plus dangereux, plus formidable qu'une suite habituelle d'infidélités. C'est ainsi que périt le malheureux Judas. Ainsi périrent tous ceux qui furent longtemps dans la ferveur, et que l'on vit ensuite vivre et mourir dans le désordre.

2.° Ces châtimens mènent presque toujours à de grands crimes, puis à l'impénitence. Après bien des chutes et des retours vers Dieu, on désespère ; l'inutilité des efforts passés fait juger inutiles de nouvelles tentatives : la persévérance paraît impossible

Il est vrai qu'avec des secours bien particuliers, on pourrait prendre le dessus et se fixer ; mais ces secours, Dieu ne les offre pas toujours, ou plutôt il les offre assez ; mais il demande une fidélité plus qu'ordinaire, et le courage manque. Il est plus difficile de revenir à la ferveur, que de s'y conserver. Il faut faire le double, le triple de ce que les autres font ; plus d'oraison, plus de mortification, plus de recueillement, plus de vigilance ; cela coûte, surtout dans les commencemens ; mais veut-on mourir de la sorte ? Veut-on se damner ?

3.° Comme ce sont des châtimens spirituels, ils sont invisibles, et on ne les aperçoit pas ; ainsi on ne les craint guère. Un aveugle comprend qu'il est aveugle ; il le sent, il se fait conduire ; l'aveugle spirituel croit voir mieux que personne, ou, dans le doute, il se choisit des guides aveugles comme lui ; lui et eux se jettent dans l'abîme. Nous disons que les châtimens spirituels sont terribles, parce qu'ils mènent aux crimes, aux désordres d'éclat ; ils le sont peut-être moins alors, quand ils conduisent aux crimes qui suffisent pour damner, sans être suffisans pour décrier. Le cœur est tout corrompu, quoique le dehors soit composé, et qu'à l'extérieur on fasse une bonne contenance. Les hommes applaudissent à des vertus équivoques ; mais

Dieu condamne ceux que le monde loue, qu'il exalte, qu'il met en place, qu'il canonise.

Prions Dieu qu'il nous châtie plutôt de tout autre manière : maladie, humiliation, trouble, persécution ; mais point d'aveuglement, d'insensibilité. Prions-le encore qu'il nous éclaire, si nous en étions là peut-être sans le savoir (1).

Dans l'incertitude de notre état, jugeons des causes par leurs effets. Je suis tiède, c'est que Dieu s'est refroidi; je vis dans l'imperfection, dans le péché peut-être, c'est que Dieu est en colère.

Vite, apaisons-le ; point de fausse paix, point de présomption mal fondée. Le calme serait plus redoutable que toutes les tempêtes : mériter les châtimens et n'être point châtié, serait le plus rigoureux de tous les châtimens (2).

MÉDITATION

De la conversion parfaite, sur la parabole de l'Enfant prodigue.

Filius mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est (3).

Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et le voilà retrouvé.

A Dieu ne plaise qu'on souhaite de nous trouver morts, pour avoir la consolation ensuite de nous voir ressusciter ! Mais si nous étions morts en effet,

(1) *Domine, ut videam.* Luc. 18, 41.

(2) *Ista tranquillitas, tempestas est: vide quanta sit pœna nulla pœna.* S. August.

(3) Luc. 15, 24.

n'envions point au Ciel et à la terre la joie de nous voir renaître plus déterminés que jamais à servir Dieu.

Il n'est pas permis de donner à cette méditation un autre ordre que celui de l'Evangéliste dans sa narration. Nous considérerons donc :

1.° L'histoire des égaremens de ce malheureux jeune homme.

2.° L'histoire de son retour.

3.° L'histoire de sa réception.

Si, dans ses égaremens, nous reconnaissons ce que nous avons été, puissions-nous apercevoir, dans son retour, ce que nous sommes, et par là mériter une réception aussi favorable que la sienne.

PREMIER POINT.

Egaremens du Prodigue.

La parabole en remarque les principes divers, les progres criminels, les suites humiliantes et douloureuses.

Principe de ses égaremens.

1.° Une grande jeunesse : *Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit à son père*, etc. (1).

Dans le monde, dans la religion, partout, Dieu a deux sortes d'enfans : les uns plus mûrs et plus sages, les autres plus vifs et plus légers ; les uns qui se portent au bien, les autres qui s'en écartent. Tenir cette dernière conduite, c'est être jeune, fût-on déjà fort âgé : *puer centum annorum* (2), enfant de cent ans

(1) *Homo quidam habuit duos filios*, etc. Luc. 15, 11.
(2) *Puer centum annorum.* Is. 65, 20.

Jeunesse, en quelque condition que ce puisse être, temps difficile à bien passer !

On ne peut se flatter d'être immortel, on se flatte de ne mourir que bien tard. L'un fait dans l'imagination le même effet que l'autre. On dit : Le temps du sérieux, de la pénitence, de la régularité, viendra assez tôt, sans le prévenir ; jouissons des beaux jours. Ceux qui s'y opposent, n'en parlent que par jalousie, peut-être que par chagrin ; ils regrettent ce qu'ils n'ont plus, et ce qu'ils ne sauraient plus avoir.

Jeunesse ! inconsidération, précipitation, témérité audacieuse, peu d'expérience, souvent nulle expérience. On ne doute de rien ; on ne se défie de rien ; les fautes sont faites avant que l'on y ait pensé. Le Saint-Esprit l'a comparée à des victimes que l'on prépare pour le sacrifice. On les couronne de fleurs, on les conduit à l'autel comme en triomphe ; c'est pour les égorger (1).

Second principe ; estime de sa propre conduite. Donnez-moi la portion de mon héritage qui peut m'appartenir (2). Le jeune homme ! Ne faudrait-il pas dire, le jeune insensé ! Il se croit plus sage que son père (3) ; il se conduira bien lui-même, laissez-le faire ; il gouvernera son bien, il le ménagera, il le fera valoir. A l'entendre, tout le bon sens du monde est rassemblé dans sa tête ; et, comme il est dit

(1) *Quasi bos ductus ad victimam, et quasi agnus lasciviens... Velut si avis festinet ad laqueum, et nescit quòd de periculo animæ illius agitur.* Prov. 7, 22, 23.

(2) *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

(3) *Super senes, super omnes docentes me intellexi.* Ps. 118 99, 100.

au livre de Job, le jour qu'il mourra, la sagesse mourra elle-même, et il faudra l'ensevelir avec lui (1). On a compassion de lui, et il a compassion de ceux qui le plaignent, et qui déplorent son déréglement.

Troisième principe ; amour de l'indépendance et d'une vie libre et dissipée (2). Il est sa règle, sa loi ; Dieu ne l'a pas fait naître esclave ; il veut vivre en liberté. Plus d'assujettissement, plus de contrainte ; il ne sait pas qu'il va se donner des chaînes de fer. Hors de la maison, hors de dessous l'œil des supérieurs, que de dangers ! que d'écarts !

Quatrième principe ; éloignement de Dieu (3). Plus d'exercices particuliers de piété, plus d'exercices publics que par respect humain et par grimaces. Mais où ira-t-il, où pourra-t-il aller, pour se cacher aux yeux de Dieu (4) ? *Il ira de Dieu toujours à Dieu ; mais de Dieu bon et miséricordieux, à Dieu juste et irrité* (5), dit saint Augustin ; mais nous nous trompons peut-être, et notre zèle inquiet lui pronostique des malheurs qui n'arriveront pas.

Poursuivons donc, et voyons.

Progrès de ses égaremens.

1.° Il dissipa tout son bien (6). Dons de grâce et de nature, que devenez-vous, dès qu'on s'éloigne

(1) *Ergo vos estis soli homines, et vobiscum morietur sapientia.....* Job. 12, 2.

(2) *Peregrè profectus est* —(3) *In regionem longinquam.*

(4) *Quò ibo à spiritu tuo, et quò à facie tuâ fugiam ?* Psalm. 138, 7.

(5) *A Deo propitio ad Deum iratum.* August.

(6) *Dissipavit omnem substantiam.*

de Dieu? Tant d'esprit et de raison, un si bon cœur, un naturel si heureux, une si bonne éducation, une conduite si fervente, ces grâces, ces sentimens si tendres et si pieux, cette pudeur si timide autrefois et si réservée !... En peu d'années, en peu de mois, un épanchement trop grand, une conduite arbitraire, efface, dissipe, anéantit tout cela. Petitesse, bagatelle, dit-on; j'étais enfant, je ne le suis plus, je ne veux plus l'être.

2.° C'est dans la débauche qu'il dissipa son bien (1). Vie douce, vie molle, vie toute séculière et toute païenne, sous des dehors chrétiens, sous un extérieur édifiant et religieux, tout devient permis, hormis les grands crimes; et Dieu veuille encore que le cœur étant une fois livré à ses penchans corrompus, le crime même, et le plus honteux de tous les crimes, l'impureté, l'habitude de l'impureté, ne succède point enfin au relâchement et au libertinage.

Fruits de son égarement.

1.° Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine (2). Cette faim dévorante, ce sont les désirs inquiets de se satisfaire, qui sont un véritable tourment.

2.° Il tomba dans l'indigence (3). Notre cœur ne peut être content que de Dieu; tout autre satisfaction irrite sa cupidité sans la remplir, fût-on dans l'abondance, on manque ou l'on croit manquer de tout. Au défaut des consolations intérieures, on cherche un supplément, un dédommagement (4)

(1) *Vivendo luxuriosè.*—(2) *Facta est fames valida.*
(3) *Cœpit egere.*—(4) *Adhœsit uni civium.*

Il faut des plaisirs ; on les mendie au dehors. Le monde le souffre jusqu'à un certain point ; l'excès lui en fait horreur. On se lie avec toutes sortes de personnes les plus viles, les plus décriées (1) : car, que peut offrir le monde, que ce qu'il aime, que ce qu'il estime, que ce qu'il a ? Ou bien on voudrait assez, comme le monde, goûter de tous les plaisirs ; mais on ne peut, on n'ose (2). Mur de séparation, la vigilance des supérieurs, le scandale des vrais amis, les railleries des mondains. Alors s'accomplit ce qui est dit, dans l'Imitation de Jésus-Christ, d'un religieux peu fervent, et ce qu'on peut très-bien appliquer à ceux qui, quoiqu'au milieu du monde, en sont comme séparés par leur état saint, ou par une profession ouverte de piété et de dévotion. Ils ne trouvent, dans leur égarement, aucune consolation intérieure, et ils n'osent en chercher d'extérieure parmi les mondains (3). De là, le dégoût, l'ennui, les tentations, les révoltes, le découragement.

Considérons-nous bien nous-mêmes. N'avons-nous aucune part à ce tableau ? Non ; Dieu soit béni : quelle grâce (4) ! Aimons celui qui nous a protégés, conservés, préservés.

N'y aurons-nous jamais de part ? Ne servirons-nous jamais de parabole aux autres ? Dieu veuille

(1) *Ut pasceret porcos.*

(2) *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis. ... et nemo illi dabat.*

(3) *Religiosus negligens et tepidus, habet tribulationem super tribulationem, et ex omni parte patitur angustiam, quia interiori consolatione caret, et exteriorem quærere prohibetur.* Liv. I, c. 25.

(4) *Regebam te mihi, servabam te mihi ; ut tempus, locus, suasor deesset, ego feci.*

que non ! Cela peut encore arriver ; cela arrivera si nous nous prévalons de notre innocence passée.

Mais, hélas ! nous y avons part plus ou moins. Combien de prodiges ne pourrait-on pas substituer à celui-ci ! C'est beaucoup peut-être que le désordre ne soit pas allé plus loin.

SECOND POINT.

Le retour du Prodigue.

Considérons quelle en fut l'occasion, et ses diverses démarches pour revenir.

1.° L'occasion.

La solitude ; et par la solitude les retours sur lui-même (1). C'est ce qui le rappelle au devoir. Point donc de retour en soi-même, sans retraite ; et point de retour à Dieu, sans retour en soi-même. A-t-on tort, quand on nous promet que nous serons bien aises d'être en retraite ; que nous en sentirons la nécessité ; que nous bénirons Dieu d'avoir inspiré à de saints fondateurs un secours de salut si puissant ?

Dans son recueillement, la première chose qui frappa le prodigue, fut la comparaison de son état malheureux avec l'état de tant de domestiques qui étaient au service de son père (2). Combien de religieux, combien de séculiers même, en vivant dans l'austère vertu, sont contens, pleinement contens ! Ils portent le joug du Seigneur, et le louent des douceurs de la loi. Cependant, je me sens dessé-

(1) *In se reversus.*

(2) *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hìc fame pereo.* Luc. 15, 17.

cher, défaillir, consumer d'inquiétudes et de remords! Regret du passé, honte du présent, crainte affreuse de l'avenir! Si je fusse mort il y a un an, il y a un mois, que serais-je devenu? Que deviendrais-je encore, si je mourais aujourd'hui?

2.° Les diverses démarches du prodigue.

Forte résolution de partir (1). Un effort, ô mon ame! c'est trop languir; c'est trop porter des chaînes si honteuses et si pesantes. N'attends pas qu'avec des passions si fortes, avec des habitudes si anciennes, il ne doive t'en rien coûter; cela est-il juste ou possible? Mais élève-toi vers Dieu; il te tend la main; tu le sens.

J'irai trouver mon père (2). C'est toujours mon père, enfin; j'ai pu défigurer son image; je n'ai pu entièrement l'effacer. Je suis chrétien, le caractère m'en est resté. Je lui dirai: J'ai péché grièvement; j'ai péché au jugement des anges, au jugement des hommes même (3). Il ne faut que de la raison et un peu de religion pour me reconnaître bien coupable; mais je ne vois dans mon péché que l'offense d'un si grand maître, d'un si bon père.

Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils (4). Un fils est plein d'attache, de déférence, de crainte respectueuse pour son père: il y a long-temps que je n'ai plus rien de tout cela pour Dieu.

Traitez-moi comme un de vos mercenaires (5). Que je tremble, du moins, si je suis encore peu capable d'aimer! Avec les grâces ordinaires, atten-

(1) *Surgam.* — (2) *Ibo ad Patrem.*
(3) *Dicam ei: Pater, peccavi in cœlum et coram te.*
(4) *Jam non sum dignus vocari filius tuus.*
(5) *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

t'l à en profiter, j'avancerai plus que je ne fis avec la grâce des enfans, des amis, des favoris.

Voilà ce que l'on pense, et ce qu'il n'est pas possible de ne point penser, dès qu'on est bien à soi, et qu'on écoute Dieu parler au dedans de soi-même. Si on ne le pense pas, c'est que l'on n'est point encore assez profondément recueilli. Loin de moi, tumulte du monde, pensées d'affaires, d'établissemens, de desseins, de projets pour l'avenir. J'ai besoin de plus de vertu que je n'en ai pour pouvoir m'occuper de vous sans attache et sans danger.

TROISIÈME POINT.

La réception du Prodigue.

Voyons ici la conduite du père et les sentimens du frère aîné au retour du jeune homme pénitent.

1.° La conduite de son père. Quelle sensibilité (1) !

A peine le fils fait-il les premières démarches ; que dis-je ? long-temps avant qu'il fît aucune démarche, le père, instruit de son désordre, en était touché.

Sans cela, jamais l'homme aurait-il la pensée, la première envie de revenir à Dieu, ou prêterait-il l'oreille aux vérités salutaires qui le rappellent ? C'est Dieu qui fit que nous eûmes des remords au dedans ; qu'au dehors les hommes nous furent infidèles ; qu'on nous suscita peut-être des persécutions ; Dieu, qui excita dans nous cette faim de la justice que lui seul pouvait rassasier, et que tous les con-

(1) *Cùm adhuc longè esset, vidit illum pater ipsius, et misericordiâ motus est.*

tentemens grossiers n'avaient pu qu'irriter davantage. Si le vice avait pu nous donner des satisfactions pures et durables, jamais y eussions-nous renoncé ?

Son père accourut à lui (1). Tous les pas de Dieu vers nous sont autant de courses empressées, par le désir qu'il a de nous joindre. Revenons à lui avec la même vitesse ; jetons-nous dans son sein de toute l'impétuosité de nos affections, et n'ayons pas peur que notre appui vienne à manquer.

Il se jeta au cou de son fils, et le baisa (2). Ce père-ci commence par où les autres finissent. Point de reproches, de rebuts, de réprimandes ; point de formalités ni de cérémonies ; point d'entremetteurs ni d'intercesseurs.

Dieu voit la sincérité d'un cœur touché, et c'est de quoi il est uniquement jaloux. *Mon père*, lui dit son fils, *j'ai péché contre le ciel et devant vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils* (3). On ne lui donne pas le temps de dire tout ce qu'il avait préparé ; il suffit qu'il reconnaisse qu'il n'est pas digne du nom de fils, pour qu'on ne puisse souffrir qu'il achève, et qu'il se traite d'esclave.

Citò, vite, en un instant, du péché à la grâce, de l'enfer au paradis (4). Qu'on le revête de la robe d'innocence et de tous les dons qui l'accompagnent. *Date annulum*, un anneau au doigt, marque de la liberté.

Calceamenta in pedes, le pouvoir de marcher

(1) *Accurrens pater.*

(2) *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.*

(3) *Dixitque ei filius : Pater, peccavi in cœlum et coram te : jam non sum dignus vocari filius tuus.*

(4) *Proferte stolam primam.*

dans les voies épineuses de la vertu, sans se blesser.

Amenez le veau gras, et le tuez (1). Qu'on lui serve ces mets exquis, si différens de ceux qu'on goûte loin de Dieu, et qui confondent l'homme avec la bête, et sa nourriture avec celle des animaux immondes : lumières pénétrantes, paix du cœur, joie du Saint-Esprit, délices des ames pures.

Mangeons et faisons bonne chère (2). Les anges se réjouissent dans le Ciel, au retour d'un pécheur; pourquoi ne nous en réjouirions-nous pas sur la terre? Les morts, qui ne meurent que d'une mort naturelle, ne sont pas si à plaindre qu'il l'était : ils reposent dans la paix du Seigneur. Celui-ci ne devait plus attendre que la mort seconde, l'endurcissement, l'impénitence, l'enfer : il est ressuscité, je le revois, je l'embrasse ; il ne m'échappera pas, il ne m'abandonnera plus.

Qu'un père si bon est estimable ! Qu'un pécheur, que tant de bontés ne toucheraient pas, serait aveugle, insensible, misérable !

2.° Les sentimens du frère aîné.

Il entendit le bruit de la symphonie et de la danse (3). Le bruit est si grand dans la maison de Dieu, la joie si répandue de tous côtés, Dieu fait de si grandes faveurs au pécheur converti, à Zachée, à Magdeleine, à Augustin, que les anciens serviteurs de Dieu, qui en sont témoins, ne le croient qu'à peine.

Il fut rempli d'indignation, et ne voulait pas

(1) *Adducite vitulum saginatum, et occidite.*

(2) *Et manducemus, et epulemur.*

(3) *Cùm veniret (filius ejus senior)... audivit symphoniam.*

entrer (1). C'est quelquefois un sujet de jalousie, une espèce de scandale pour les justes, que les bontés de Dieu pour un pécheur. Ils sont presque tentés de douter que leur persévérance dans le bien soit agréable, et s'il ne faudrait pas s'oublier, et revenir en suite, pour être mieux reçus, mieux traités de Dieu.

Son père étant sorti, le pria d'entrer (2). Dieu veut bien quelquefois s'expliquer avec ceux qui ne comprennent pas assez sa conduite. Les caresses qu'on fait au pécheur converti, pour être plus tendres, n'en sont pas toujours plus durables. C'est à lui à en mériter la continuation par sa constance dans le bien ; mais il faut d'abord l'accoutumer, par ces douceurs et ces consolations, à ne point regretter ses dangereux plaisirs, et à se voir souvent sevré de ces douceurs passagères.

Voilà tant d'années que je vous sers (3). Cela même, mon cher fils, de m'avoir toujours servi, d'avoir toujours obéi à mes ordres, n'est-ce pas un don, et le plus grand don de ma grâce ? N'avoir jamais été mon ennemi dans tant d'occasions, ou ne vous être pas trouvé dans les occasions, ignorez-vous de qui pouvait venir votre courage ou votre bonheur ?

Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous (4). Ame fidèle, vous êtes toujours avec Dieu ; tous ses biens sont les vôtres ; rien à lui qui ne soit à vous. Attendez le jour qui mettra

(1) *Indignatus est, et nolebat introire.*
(2) *Pater ergo egressus, cœpit rogare illum.*
(3) *Ecce tot annis servio tibi.*
(4) *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.*

la conclusion à toutes choses ; vous verrez si Dieu est juste et libéral, s'il sait récompenser et traiter chacun selon ses mérites. Mais votre frère était perdu, et le voilà retrouvé. Joignez-vous donc plutôt à nous ; le retour de votre frère ne vous nuira point ; ayez-en aussi de la joie, pour le plaisir que j'en ressens : ce sera une nouvelle marque de votre amour pour moi, que je n'oublierai pas, et qui aura encore son mérite et sa récompense.

Conclusion générale.

Novatien disait : Cette parabole ne représente que l'entrée du Gentil à la foi, et la pénitence qui se fait au baptême. Non, répondait l'Eglise, elle représente la conversion même du chrétien pécheur.

Cependant, considérons aussi que le prodigue n'est point retourné à son désordre. Revenu la troisième, la vingtième, la trentième fois, eût-il été reçu avec le même accueil ? Grand sujet d'en douter : il est très-probable et plus probable que non (1).

(1) On a proposé très-sérieusement une difficulté contre cette réflexion. N'est-ce pas, dit-on, donner des bornes à la bonté de Dieu, par une dureté excessive, par un rigorisme outré ?

Avant que de répondre directement, je demande si ce serait un grand mal, quand le P. Judde aurait fait sentir le danger où sont ces pécheurs qui, comptant sur la miséricorde de Dieu, insultent à sa justice, sont méchans parce qu'il est bon, se rassurent sur l'exemple du prodigue, s'endurcissent dans le péché, et s'endorment du sommeil de la mort, pour ne se réveiller que dans l'enfer ?

Mais il est encore aisé de montrer que le P. Judde ne dit rien qui puisse donner le plus léger fondement à la critique.

Pour rendre plus sensible ma réponse, mettons en parabole sa proposition. Supposons que le prodigue, six mois après sa reconciliation, quitte son père une seconde fois. Alors, mêmes débau-

Gardons-nous donc de nous prévaloir trop de son exemple ; jamais la pénitence n'est impossible absolument ; mais certainement, plus on est retombé, plus elle est incertaine, plus elle est difficile.

Mais, en supposant même la rémission du péché, nous sommes toujours obligés de mener une vie pénitente ; et les personnes qui s'imaginent qu'à la faveur d'une indulgence elles pourront se dispenser de faire pénitence, s'abusent étrangement. La lecture de la vie des saints les détrompera, ainsi que la méditation suivante.

ches, même repentir, même réception ; grande joie à la maison ; on tue le veau gras, on appelle des musiciens, etc. Un an après, le libertinage recommence ; le libertin se repent, et vient trouver son père. Le père fera-t-il encore tuer le veau gras, appeler les musiciens ? Pourquoi non, dira quelque bonne ame ?.... à la bonne heure. Mais le prodigue fait la même chose une quatrième, une cinquième fois, et jusqu'à vingt fois. Je demande à tout père de famille, à tout homme sensé, s'il ne dira pas au moins à son fils : *Mon fils, vous abusez de ma bonté, je vous reçois chez moi, mais je ne veux vous voir que quand je serai bien assuré de votre bonne conduite.*

Je crois qu'il n'est personne qui ne trouvât trop douce cette manière de punir. Mais, après tout, quelque douce qu'elle soit, on ne parle ni de veau gras, ni de musiciens (voyez page 254 de ce volume) ; ce n'est donc plus le même accueil que la première fois, et le P. Judde a raison. Oh ! dit-on, Dieu pardonne toujours aux pécheurs, et l'on ne doit pas dire le contraire. Je réponds que ce n'est pas là la question : il ne s'agit point du pardon, mais de l'accueil, qui n'est pas le même la vingtième fois que la première. (*Note du 1^er^ éditeur.*)

MÉDITATION

Des fruits de pénitence, ou de la nécessité de mener une vie pénitente et mortifiée.

On suppose qu'étant revenus à Dieu d'aussi bonne foi que l'enfant prodigue, et qu'ayant fait une confession de toutes nos fautes, proportionnée au besoin que nous avions, Dieu aura bien voulu nous pardonner, et ratifier dans le Ciel l'absolution que, sur la terre, nous avons reçue de ses ministres.

Mais, après la rémission du péché, il reste encore, régulièrement parlant, d'assez grandes satisfactions à faire. C'est ce que l'Ecriture appelle faire de dignes fruits de pénitence (1); et c'est cette indispensable nécessité de mener désormais, tout le reste de nos jours, une vie pénitente, laborieuse, mortifiée, crucifiée, en vue de nos péchés passés, qui va faire le sujet de notre méditation. Nous sommes donc obligés de mener une vie pénitente; pourquoi? Parce que nous avons encore :

1.° De grandes dettes à acquitter.

2.° Des habitudes, peut-être invétérées, à corriger.

3.° Le refroidissement de Dieu à vaincre.

PREMIER POINT.

Première raison de faire pénitence, de grandes dettes à acquitter.

Méditons bien une parole de Tertullien. Il dit que la pénitence chrétienne doit être un supplément,

(1) *Fructus dignos pœnitentiæ.* Luc. 3. 8.

une compensation, et, par conséquent, comme une représentation, et un abrégé des peines de l'enfer (1). Il suppose, selon la doctrine catholique, qu'on ne saurait commettre un seul péché mortel, sans mériter la damnation éternelle; d'où il conclut que la pénitence étant une manière d'échange des peines de l'enfer, elle doit avoir quelque sorte de proportion et de rapport avec elles, tant pour la grièveté que pour la durée.

Il est vrai que, quoi que nous souffrions, cela n'approchera jamais de ce qui nous aura été remis; nos maux seront toujours supportables; nous aurons des intervalles de repos; nos peines passeront, au plus tard, avec la vie. Dans l'enfer, nous aurions souffert toute une éternité, sans adoucissement et sans relâche.

Mais n'allons pas dire : Je ne puis rien faire qui soit comparable à l'enfer que j'ai mérité; je ne ferai donc rien du tout; ou bien, Dieu m'a remis le capital, la peine éternelle; il me remettra donc aussi tout le reste..... ce serait l'insulter. Mais, donc je ferai tout ce que je pourrai, faute de pouvoir faire tout ce que je voudrais, tout ce que je devrais; donc j'étudierai, je chercherai si Dieu n'a point quelque part indiqué lui-même quelle il voulait que fût cette proportion et cet échange.

Or, il l'a fait. Voyons ce qu'il a imposé de satisfactions temporelles pour le péché, à ceux mêmes à qui il avait pardonné; à Adam, par exemple, ou à David. Voyons ce qu'il a inspiré aux saints de se faire souffrir eux-mêmes; voyons ce qu'il a réservé dans le purgatoire à ceux qui se seront épargnés en

(1) *Pœnitentiæ, compendium ignium æternorum.*

cette vie. C'est donc sur ces modèles qu'il faut tâcher de régler nos pénitences, comme c'est là-dessus que l'Eglise tâcha de régler celles qu'elle imposa dans les siècles les plus fervens. Et n'allons pas nous imaginer que l'esprit de l'Eglise ait pu changer à cet égard; défions-nous d'une certaine disposition où pourrait nous mettre quelquefois, en qualité de vrais catholiques, le zèle qu'on a contre les ennemis de l'Eglise et contre leurs opinions. On confond souvent les points où ils ont erré, avec ceux où ils ont dit vrai et pensé juste. Leur erreur n'est pas certainement de demander de grandes satisfactions après de grands péchés. Le concile de Trente à cet égard prononce comme eux (1). La pénitence est un baptême laborieux, accompagné de beaucoup de pleurs et de travaux.

Toute l'erreur ne consiste qu'à blâmer l'Eglise comme d'une prévarication criminelle, parce qu'elle procède autrement qu'autrefois dans la réconciliation des pénitens.

L'Eglise sans doute a pu changer de discipline et de pratique, et elle le peut encore, pour de justes et sages raisons; mais ce que jamais elle n'a changé, et ce que jamais elle ne changera, parce qu'elle ne peut le changer, c'est le dogme de la pénitence; or, le dogme, le voici : C'est que, même après le péché remis, il reste des peines temporelles à payer à la justice divine; que Dieu exige, pour tous les péchés commis après le baptême, des satisfactions proportionnées à ces péchés; qu'il est bien plus avanta-

(1) *Pœnitentia, baptismus laboriosus, non sine magnis fletibus ac laboribus.*

geux de les faire en ce monde qu'en l'autre ; mais qu'ici ou là, nous les ferons nécessairement.

Nous pouvons donc certainement entreprendre, et demander même à nos juges, les lieutenans de Jésus-Christ, un genre de pénitence proportionnée à notre état, à nos emplois, à nos forces ; mais, pour de grands péchés, toujours une longue et sévère pénitence. Il faut donc des mortifications réglées ; il en faut pour chaque semaine, et, s'il se peut, même pour chaque jour ; garder nos vœux dans leur perfection, nos règles, nos usages, nos saintes résolutions, nos méthodes pour bien faire chaque action selon toute son étendue ; nous abstenir de tous les divertissemens, non-seulement dangereux, mais même inutiles ; faire notre plaisir de notre devoir, et nous priver de tous les autres, sans pitié ; entrer dans les sentimens du pénitent de Pacien, évêque de Barcelone, à qui l'on proposait des parties de jeu, de table, de chasse, etc. (1). *Ce sont les droits des personnes innocentes, de ces hommes heureux qui n'ont jamais oublié les engagemens de leur baptême : pour moi, je n'ai plus rien à faire sur la terre, qu'à gémir et à trembler.*

Mais n'avons-nous pas les indulgences, qu'on n'avait pas autrefois, et qui sont comme un supplément de pénitence ? Oui, et nous devons chercher à remplir, avec une exacte fidélité, les conditions auxquelles elles sont accordées, pour que rien ne puisse rendre douteuse leur entière valeur : cependant, plusieurs choses sont à remarquer ici.

1.° Au temps des grands jubilés mêmes, l'Eglise,

(1) *Ista felicibus, quò mihi balnea, epulæ, convivia, qui in Dominum peccavi, et periclitor in æternum perire ?*

dans les bulles ordinaires, ordonne toujours d'imposer aux pénitens des satisfactions convenables et salutaires (1), deux termes qui disent beaucoup.

2.° Un homme qui ne voudrait rien faire, ou presque rien, sous prétexte qu'il a, ou qu'il aura une indulgence, est-il même assez en état de la gagner ? Avant toutes choses, est-il vraiment pénitent ? A-t-il cette volonté sincère de dédommager Dieu, qui est une partie essentielle de la contrition et de la douleur d'avoir péché ? Car, de dire, je me résous à satisfaire Dieu dans l'autre vie, quand on pense ainsi, on va contre la volonté de Dieu, on s'abuse assurément, et l'on montre bien qu'on ne sait guère ce que c'est que les peines de l'autre vie.

Le débiteur qui mérite des remises, est celui qui fait tout ce qu'il peut pour satisfaire son créancier. Celui qui dirait : *Il sera forcé de me remettre ma dette*, ne serait digne d'aucune grâce ; il mériterait d'être puni : c'est ajouter l'impudence à la mauvaise foi et au malheur.

Mon Dieu ! je ne cherche point à frauder les droits de votre justice ; je me punirai. Mais qu'aurai-je fait en faisant beaucoup ? Vous suppléerez à mon impuissance ; je l'espère, je le demande ; vous m'appliquerez les mérites des saints et de votre Fils, le saint des saints. Cela ne servira qu'à exciter ma reconnaissance, et à animer contre moi-même ma propre ferveur. C'est là penser en vrai fidèle, et parler en vrai pénitent. C'est mériter grâce et plénière indulgence.

(1) *Convenientes ac salutares pœnitentias.*

SECOND POINT.

Deuxième raison de faire pénitence, des habitudes peut-être invétérées à corriger.

Qu'avons-nous fait jusqu'ici? Nous avons retranché les mauvais fruits ; mais le tronc de l'arbre, les branches, les racines, subsistent encore; il faut donc abattre, couper, arracher. Cela se peut-il sans de grands efforts d'abnégation et de mortification ?

Pour obvier donc aux fautes contre l'humilité et contre la dépendance, il faut réprimer en tout et partout les saillies de l'orgueil ; s'étudier à n'avoir plus de volonté propre sur rien ; se rendre, comme un simple enfant, attentif et soumis aux moindres signes de la volonté et de l'inclination de ses supérieurs, séculiers ou réguliers, dépendant même de ses égaux dans toutes les choses qu'ils désirent de nous, pourvu qu'elles soient permises, et qu'il ne nous coûte que de la peine et de l'humiliation à leur rendre service.

Pour prévenir les fautes contre l'esprit de mortification et de pauvreté, faire la guerre à la délicatesse, à la mollesse, à la sensualité ; disputer à l'amour-propre une partie même du nécessaire, lui apprendre à se contenter de peu ; laisser ralentir ces vives envies d'avoir tout ce qu'on voit, ou tout ce que d'autres ont : dans les choses qui dépendent de la volonté d'autrui, ne rien demander que de raisonnable ; supposer que peut-être on nous le refusera, et s'y soumettre d'avance, ou tâcher même de se persuader que, si l'on nous le refuse, c'est

parce qu'on croit que nous pouvons nous en passer.

Pour prévenir les fautes contre la pureté, retrancher cette curiosité de tant de nouvelles ou de lectures frivoles; tenir tous ses sens en captivité; se retirer, le plus qu'il est possible, d'un certain monde corrompu et corrupteur, rompre avec tous ceux pour qui le cœur se sent une affection tendre et naturelle, surtout si on leur trouve quelque penchant au libertinage et au plaisir.

Pour tarir les fautes contre la charité, s'accoutumer à parler peu, à ne parler même que lorsque la nécessité l'exige; éviter les visites, les conversations inutiles et de pur amusement; jamais ne rien dire de ceux dont on n'a point de bien à dire, et s'en faire une loi capitale; jamais ne laisser coucher le soleil sur un ressentiment, quelque faible ou quelque fondé qu'il puisse être; jamais ne permettre à son imagination, à son esprit, de réfléchir sur ce qui ne peut que l'aigrir et l'animer. Contre les fautes intérieures par pensées et désirs, s'accoutumer à détourner doucement son attention des pensées même inutiles, son cœur des attaches qui ne peuvent être tout-à-fait innocentes, dès que ce sont des attaches; la mortification assidue de celles-ci est comme la mort infaillible de celles-là.

Enfin, pour prévenir les fautes d'omission, se faire une loi de vaincre la langueur, la pesanteur, la paresse; d'aimer le travail, de s'occuper toujours, non point par inclination, par boutades, par caprice, mais par devoir uniquement, et simplement aux choses du devoir.

Quelle autre raison pouvaient avoir les saints, qui furent si mortifiés pendant toute leur vie, quoi-

que plusieurs eussent reçu le baptême depuis leur conversion, ou qu'ils eussent eu révélation de leur réconciliation parfaite ? Il ne suffit pas de s'être relevé, disaient-ils, il faut ne plus retomber. Pour cela tant de confessions, tant de prières que l'on voudra ; ce sont des remèdes généraux qu'il ne faut pas négliger ; mais ceux dont on vient de parler sont spécifiques. Les premiers vont à réformer le mal, cela est plus long ; les seconds vont directement au centre, à la racine du mal ; le remède est plus court et plus certain ; on n'en use guère, qu'on n'en aperçoive d'assez sensibles effets, ou plutôt c'est de l'union des uns avec les autres que vient la prompte, entière, et durable conversion. Et comment, sans cela, espérer de détruire les habitudes mauvaises, puisqu'il n'y a que des actions contraires au penchant de toutes les passions, qui puissent les empêcher de se former ? Comment se sont préservés autrement, de la simple corruption naturelle, Jean-Baptiste, Paul l'ermite, le grand saint Antoine, le fameux Hilarion ? Comment se préservent de la contagion, dans le siècle ou hors du siècle, tant de saints religieux et de personnes vertueuses ?

Est-ce trop de demander aux pécheurs, pour se rétablir solidement dans l'innocence, ce que l'on demande aux plus justes, pour pouvoir y persévérer ? Et s'ils le refusent, que peuvent-ils attendre, qu'une suite continuelle de chutes et de rechutes, qui donnent lieu de douter de la sincérité même de la conversion, et qui ne leur permettent jamais de goûter le plaisir pur et touchant de se croire réconciliés avec Dieu ?

TROISIEME POINT.

Troisième raison de faire pénitence, le refroidissement de Dieu à vaincre.

Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu, après avoir pardonné le péché, se trouve toujours aussi vite et aussi aisément plein d'affection et de tendresse pour nous, qu'il l'était avant nos offenses. Il le fut pour le prodigue, il le fut pour Magdeleine, parce qu'ils aimèrent beaucoup l'un et l'autre; au lieu que, dans notre conversion, il est entré plus de crainte que d'amour, ou, pour le moins, un assez grand mélange d'amour et de crainte.

Sans cela, le conseil du sage serait inutile (1). Il ne dit pas : Ne soyez point sans crainte sur le péché pleuré et confessé, mais sur le péché même pardonné.

Le prince qui reçoit en grâce un favori rebelle, et qui n'exige quelquefois ni satisfactions ni services, ne lui rend pourtant pas toujours ses charges, ses dignités, ni ses biens : cela ne se rachète que par de longs témoignages d'un retour plein de zèle et d'attachement.

En un mot, Dieu nous traite comme nous le traitons; vous l'aimez assez pour ne plus vouloir l'offenser; il vous aime assez pour ne plus vouloir vous damner. Vous ne l'aimez pas assez pour vouloir faire et souffrir, à son service, rien de grand et de singulier; il vous aime trop peu pour veiller sur vous d'une façon si particulière. Qu'arrivera-t-il donc? Que, dans l'occasion, vous manquerez peut-être

(1) *De propitiato peccato noli esse sine metu.* Eccli. 5, 5.

d'une grâce de faveur, de choix, de prédilection, avec laquelle vous vous seriez soutenu, sans laquelle vous tomberez. Vous vous relèverez avec peine, et peut-être mourrez-vous dans votre péché avant que de vous être relevé. Que ceci est terrible !

Mais n'y a-t-il point de remède ? Un seul remède, dit encore le Concile de Trente ; nous rendre semblables à Jésus-Christ, par une vie pénitente et crucifiée. Dieu ne saurait qu'aimer tendrement ceux qu'il voit semblables à son Fils : quels qu'ils soient, il les chérit, il les protége, en considération de celui qu'ils lui représentent. Jetons les yeux sur le crucifix, et voyons dans quel état il faut se mettre pour gagner le cœur et attirer les complaisances de Dieu.

Portons toujours et partout, dit saint Paul, la mortification de Jésus-Christ dans notre corps, afin que la vie de Jésus-Christ se fasse aussi apercevoir dans notre corps même (1). Et quand est-ce qu'on est assez semblable à Jésus-Christ, pour se croire assuré du parfait amour de Dieu ? On ne peut le dire ni le savoir précisément ; le Concile de Trente dit seulement que la vie entière du chrétien doit être une pénitence continuelle (2). Saint Grégoire répond, qu'il ne faut cesser de pleurer ses péchés qu'à la mort, quand on n'a plus le loisir de le faire, ni de crainte de retomber. Une dame de qualité lui avait écrit pour le prier de lui dire si ses pé-

(1) *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* II. Cor. 4, 10.

(2) *Tota vita christiana perpetua debet esse pœnitentia.* Conc. Trid.

chés lui étaient pardonnés, et de demander même à Dieu qu'il voulût s'en expliquer à lui par quelque sorte de révélation. Il n'est, répondit le saint Pape, ni utile ni possible que je vous satisfasse; ni possible, je ne suis point assez saint pour espérer, ni assez téméraire pour demander des révélations; ni utile, vous viendriez peut-être à vous relâcher; il ne le faut pas Vous croyez que vous en deviendriez plus fervente, vous le croyez; hé bien, devenez-le sans révélation; vous le pouvez, et vos péchés vous seront pardonnés

Tel a été l'esprit de tous les autres saints : aux approches de la mort, saint Augustin s'était fait écrire, le long du mur, les psaumes de la pénitence; sans cesse il les répétait depuis son baptême; pendant quarante ans comment avait-il vécu? doutait-il que les fragilités de sa jeunesse n'eussent été noyées dans les eaux de la régénération? Les pénitens dont parle saint Jean Climaque, se demandaient les uns aux autres, avec des cris lamentables, ah! mon cher frère, pensez-vous que Dieu m'ait reçu en grâce? Juste juge, quand je réclamerai votre miséricorde, au jour de la vengeance, ne me méconnaîtrez, ne me rejeterez-vous pas?

Ils menaient une vie véritablement affreuse et toute miraculeuse par ses rigueurs. Les uns se laissaient tourmenter de la soif, se refusant un verre d'eau dans les plus grandes ardeurs de l'été. Les autres, exposés au froid de l'hiver ou aux rayons du soleil brûlant, se laissaient dévorer aux insectes, ou glacer aux vents les plus âpres et les plus violens. Ceux-ci passaient, debout, sans s'appuyer, les nuits entières, luttant contre les attaques du

sommeil. Ceux-là avaient toujours les yeux fixement attachés au ciel ; d'autres, toujours courbés vers la terre, n'osaient jamais les élever. Saint Jean Climaque, qui rapporte tout ceci comme témoin oculaire, fait une réflexion qui nous regarde beaucoup plus que lui ; je pensai, dit-il, me désespérer en voyant de tels sentimens, de telles alarmes, avec de telles actions ; si c'est à ce prix, disais-je, qu'il faut racheter le paradis quand on l'a perdu, sera-t-il pour moi ? pour qui sera-t-il ?

Ne nous désespérons pas ; mais, au désespoir près, faisons tout le reste, nous n'en saurions trop faire. Dieu est juste et terrible, prévenons sa colère, apaisons sa justice, méritons ses plus tendres bontés.

MÉDITATION

De la conversion de quelques Saints illustres.

Cette méditation est propre pour des personnes qui, ayant déjà atteint l'âge parfait, n'auraient point encore commencé à se donner bien sincèrement à Dieu, ou qui, après s'être données à Dieu, auraient mal soutenu leur premier projet, et se sentiraient pressées de la grâce de se convertir par une conversion prompte, totale et durable.

On leur propose donc la conversion de saint Paul, de saint Augustin, de saint Ignace, et de saint François-Xavier. Les deux premiers vécurent dans la primitive Eglise, et les deux derniers dans des temps bien plus voisins du nôtre. On peut remarquer des particularités communes à tous les quatre, et qui contiennent de grandes instructions.

1. Ils se convertirent tous quatre vers l'âge de trente ans ou environ.

2.° Tous quatre ils ne firent aucune réserve : ils ne gardèrent aucun mauvais ménagement dans leur conversion.

3.° Tous quatre, dans tout le reste de leur vie, jamais ne se démentirent.

Faisons-en les trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Vers trente ans ils se convertirent.

Saint Paul avait à peu près trente-trois ou trente-quatre ans, saint Augustin trente et un, saint Ignace trente, et saint François-Xavier vingt-neuf. Nous en conclurons d'abord, qu'il est encore temps de devenir des saints, quelques mauvaises habitudes que nous ayons contractées ; temps encore de devenir parfaits, eussions-nous persécuté Jésus-Christ et ses serviteurs, comme saint Paul, profané notre corps, et abusé de notre esprit pour défendre l'erreur, et nous autoriser dans nos désordres, comme saint Augustin ; eussions-nous été, comme saint Ignace, esclaves des usages et des maximes du monde, et entêtés, éblouis, enchantés de la fausse gloire jusqu'à lui sacrifier tout ; ou, comme saint François-Xavier, eussions-nous été la vanité même, voulant partout l'emporter sur nos concurrens, rapportant tout aux études, tout notre travail à de chimériques prétentions d'élévation et de réputation.

Devenir donc des saints, quelle qu'ait pu être l'occasion de notre conversion, ou une voix intérieure, mais forte et effrayante, qui nous ait crié,

comme à saint Paul : Pourquoi me persécutes-tu ? ou le dégoût d'une vie criminelle, et jusque dans les plaisirs les plus séduisans, toute détrempée d'amertume et de chagrins, comme à saint Augustin ; ou l'exemple des héros chrétiens, et la honte d'avoir moins de courage qu'ils n'en eurent, comme à saint Ignace ; ou enfin, comme à saint François-Xavier, une retraite commencée à demi, par force ou par complaisance, et puis continuée avec ferveur, par la vive appréhension de cette grande parole : Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il est assez malheureux pour perdre son ame ?

Le même Dieu qui les rappela, nous ouvre encore aujourd'hui le sein de sa miséricorde ; son bras n'est point raccourci, les entrailles de sa miséricorde ne sont point resserrées ; jetons-nous-y avec confiance ; nous y trouverons un asile, un appui solide ; il ne se retirera pas pour nous laisser tomber (1).

C'est ce que dit l'auteur de l'*Imitation*, d'une manière si tendre : Ne perdez pas, mon frère, l'espérance et la confiance de vous avancer dans la vie spirituelle ; vous en avez encore le temps et la commodité ; pourquoi différer ? Levez-vous, commencez sur l'heure, et dites : C'est ici le temps d'agir, le temps de combattre, le temps propre à me corriger (2)

Mais marquons surtout ces deux paroles : *Nunc*,

(1) *Non se subtrahet ut cadas ; projice te in eum.* L. 1, ch. 22, et 5.

(2) *Noli, frater, amittere confidentiam proficiendi ad spiritualia, adhuc habes tempus et horam. Quarè vis procrastinare propositum tuum ? Surge, et in instanti incipe, et dic : nunc tempus est faciendi, nunc tempus est pugnandi, nunc aptum est vitam emendandi.*

in instanti ; maintenant , en cet instant ; car , si nous ne le faisons aujourd'hui, à l'âge où nous sommes (et c'est la deuxième conclusion), il est douteux que jamais nous le fassions ; au moins , dans toute l'étendue de l'histoire ecclésiastique, nous ne savons aucun saint qui se soit converti étant fort âgé. David et saint Pierre, à la vérité, étaient plus vieux : mais leurs chutes ne furent que passagères. On peut se relever aisément et promptement, quand on ne pèche que par surprise, et que les ressorts de l'ame ne sont pas ébranlés ni relâchés. Il s'agit ici de pénitences à la suite d'un long désordre ou d'une espèce de relâchement habituel et comme affecté.

Jusqu'ici, peut-être, nous pûmes attribuer nos déréglemens à la grande jeunesse, à la vivacité d'une nature toute bouillante et comme incapable de sérieuses réflexions. Disons donc, pour le passé, avec l'Eglise, dans les prières des agonisans (car il nous faut mourir à la vie des sens, et nous voici comme à l'agonie) : Ne vous souvenez point , Seigneur, des ignorances ni des péchés de ma jeunesse ; oubliez mes iniquités, et cette espèce d'ivresse où m'emporta, dirai-je, la chaleur ou la fureur de mes mauvais désirs ; ivresse, frénésie, fièvre chaude, fureur (1). Qu'il y a d'énergie dans ces diverses expressions !

Mais aujourd'hui, qu'attendons-nous, et quand aurons-nous de la conduite , si nous ne commençons dès à présent? Dans le monde, à trente ans, on

(1) *Delicta juventutis meæ , et ignorantias meas ne memineris , iniquitatum mearum et ebrietatum , quas suscitavit fervor , sive furor mali desiderii.*

croit un homme capable des premières magistratures ; dans bien des monastères on ne demande pas tant pour mettre quelqu'un dans les supériorités. Jésus-Christ, notre grand modèle, se montra au monde, et prêcha à trente ans, comme pour dire que cet âge suffisait à ce qu'il y a de plus sérieux et de plus sacré. Enfin, dans les temps de sa plus sévère discipline, l'Eglise ne demandait que trente ans pour consacrer un évêque ; aujourd'hui, elle les fait à vingt-sept, et les prêtres à vingt-quatre.

Ne serions-nous pas assez à plaindre de n'avoir pas donné à Notre-Seigneur le plus bel âge de la vie, dont il est singulièrement jaloux ? *Serò te amavi.* Ah ! que je vous ai aimé tard ! Outre que nous ne savons pas ce qui nous reste à vivre, en remettant encore, qu'aurons-nous à lui offrir, que les années dont le monde ne voudra plus peut-être, et où nous-mêmes nous commencerons à n'être plus propres à rien ? Le beau partage ! ah ! qu'il est peu digne de Dieu et d'une ame généreuse ! Non, ne nous flattons point. Si nous différons, il est presque certain que nous ne serons jamais à lui. Trouve-t-on, en effet, beaucoup de prêtres, de religieux, ou de religieuses, ou de personnes du monde (car cette morale convient à tous les états), qui, dans un âge avancé, changent jusqu'à devenir des saints ? On voit au contraire dans la plupart, à l'âge de cinquante ou soixante ans, toute la légèreté d'une jeunesse insensée, aussi peu de dévotion et de goût pour la piété, autant et plus de mauvaise humeur, de petites révoltes, de fierté mal entendue, d'attache à leurs corps et à leurs commodités ; aussi peu d'attention à édifier ; autant d'amour pour le mon-

de et pour la vie : aussi peu de réserve, de modération et de modestie ; autant de craintes dans la maladie et aux approches de la mort ; et Dieu veuille encore qu'ils ne gâtent, qu'ils n'empoisonnent pas ceux qui, étant plus jeunes et sans précaution, se livrent trop librement à leur amitié ! Ils eurent les mêmes secours que nous, et n'en ont pas profité : que le Ciel nous préserve de leur malheur !

SECOND POINT.

Dans leur conversion, ils ne firent aucune réserve, ne gardèrent aucun mauvais ménagement.

On pourrait trouver plutôt qu'ils excédèrent. A quels travaux saint Paul ne se dévoua-t-il pas d'abord ? Quelle guerre saint Augustin ne fit-il pas à son corps et à son esprit ? Comment vécut saint Ignace dans sa grotte de Manrèse ? Quelles pieuses cruautés saint François-Xavier n'exerça-t-il pas contre lui-même, jusqu'à se faire entrer dans la chair vive des cordes qui y pourrirent, et qu'on n'en put faire tomber que par une espèce de miracle ! Peu après, quelle violence héroïque ne fit-il point à la nature, dans l'hôpital de Venise ! Ils crurent que, pour en venir même à un juste milieu, il était nécessaire, dans les commencemens, de passer d'une extrémité à l'autre ; aussi, en peu de temps, s'élevèrent-ils si haut que bientôt, pour ainsi dire, on les perdit de vue. On ne se relâche toujours que trop ; mais, avec tant de ménagement d'une prudence charnelle, et d'une raison tout humaine, il est impossible de ne pas tomber dans le relâchement. On ne gagnera jamais sur soi ce qu'on ne gagnera pas

les trois premiers mois d'une conversion méditée et éclatante. Il faut, en quelque sorte, se précipiter comme à l'aveugle dans l'usage des remèdes, si l'on veut assurer sa guérison; et, quant aux excès que l'on pourrait craindre, on s'en préserve toujours quand on n'agit que par conseil. Mais la grande ferveur de ceux dont nous parlons, ne leur laissait pas la liberté de demander conseil; et c'est peut-être en cela seul qu'il n'est pas toujours nécessaire de les imiter.

Pour ce qui regarde la conduite intérieure, toute leur disposition fut de s'abandonner à la grâce. Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse (1)? Parlez seulement, et aussitôt vous serez obéi.

Devant les hommes, bien loin de se cacher, de crainte de leurs reproches, de leurs railleries, ils firent gloire même de se les attirer pour une si bonne cause (2); gloire de souffrir la persécution sans l'avoir méritée, pour se punir de l'avoir autrefois si justement méritée sans la souffrir.

Enfin, ils travaillèrent principalement à faire servir à la grâce ce qui avait été la cause et l'instrument de leurs divers désordres. Le zèle outré de la loi, dans saint Paul, devint la mesure de son zèle immense pour l'Évangile. Saint Augustin, dans le souvenir de ses erreurs et de ses faiblesses, trouva des armes et du courage contre le libertinage des opinions nouvelles et des mauvaises mœurs. Saint Ignace combattit pour Dieu, plus vivement et plus fortement qu'il n'avait fait pour le prince et

(1) *Domine, quid me vis facere?* Act. 9, 6.

(2) *Ibant gaudentes.... quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Act. 5, 41.

pour la patrie ; et saint François-Xavier changea sa vanité dans une noble ambition de conquérir à Jésus-Christ le monde ancien et le nouveau.

Difficilement change-t-on de naturel ; mais il faut changer les objets et substituer aux mêmes passions quelque aliment plus digne de leur empressement.

Une seule passion, à laquelle on ne sait trop que substituer, c'est une certaine langueur, une indolence léthargique qui ne s'affectionne jamais à rien. Vit-on jamais aucun saint de ce caractère ? Il la faut prendre par son faible ; en voulant s'épargner ici-bas un peu de peine, quels tourmens affreux ne se prépare-t-on point pour l'autre vie ? et, dès celle-ci, que ne s'expose-t-on point souvent à souffrir, par la crainte même de rien souffrir, et par l'attention à en écarter toutes les occasions ? Ranimez ces mains languissantes, et affermissez ces genoux lâches et plians (1).

Ecoutez les saints, nos pères, nos maîtres, et nos modèles, s'écrier qu'ils s'étaient eux-mêmes alarmés mal à propos ; que la consolation répond toujours au travail ; qu'on peut beaucoup plus qu'on ne pense, et que le tout est de moins s'écouter et de se livrer à la grâce, sans tant de timides réflexions ; là-dessus donc formons notre projet d'une vie sainte et toute pénitente.

(1) *Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate.* Is. 35 3.

TROISIÈME POINT.

Dans tout le reste de leur vie jamais ils ne se démentirent.

On ne dit pas qu'ils ne fussent encore hommes, et qu'ils ne pussent faire peut-être quelques fautes, tout grands saints qu'ils étaient ; mais jamais le moindre affaiblissement dans leur projet habituel et universel, ni jamais rien qui les rapprochât tant soit peu de ce qu'ils avaient été : c'est qu'il y a bien de la différence entre une conversion qui se fait dans un âge raisonnable, avec une pleine connaissance de cause, après de fortes touches de la grâce, de longues délibérations, de grands combats ; et celle qui peut être l'effet d'un accès passager de ferveur et de dévotion. Aussi, sans parler de nos quatre modèles, on ne voit point que le Prodigue ni que Magdeleine soient retournés à leurs désordres : ils y auraient vraisemblablement péri.

C'est à ces pénitens retombés après une conversion d'éclat, et faite, pour ainsi dire, dans toutes les formes, qu'on peut appliquer ce mot de saint Ambroise, qui en soi et à la rigueur ne paraissait pas peut-être trop exact : J'ai connu plus de personnes qui ont conservé leur innocence baptismale, que je n'en ai vu qui aient, après leur chute, fait pénitence d'une manière à nous bien contenter. C'est qu'alors on ne recevait guère le baptême que dans un âge mûr et après de longues épreuves et de grandes préparations.

On peut leur appliquer encore ce mot de saint Paul (1) : Il est impossible que ceux qui ont été

(1) *Impòssibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt*

une fois éclairés, qui ont goûté le don du Ciel, qui ont été faits participans de l'Esprit saint, et qui n'ont pas laissé de tomber, que ces gens-là se renouvellent en faisant une sincère pénitence. Paroles terribles, mais paroles exactement vraies, si, à cette expression *il est impossible*, vous substituez celles-ci *il est très-rare, il est très-difficile, il est presque impossible;* car l'Apôtre n'a point voulu dire autre chose.

Saint Paul en rend lui-même deux raisons au même endroit : la première, c'est qu'ils font outrage à la miséricorde de notre Dieu, et qu'ils méprisent l'application abondante qui leur a été faite du sang de Jésus-Christ son Fils : c'est comme le crucifier de nouveau dans nous-mêmes (1) : rien n'offense, rien n'irrite Dieu davantage.

La seconde raison de l'Apôtre, c'est que les mêmes vérités, les grands motifs qui les ont convertis, n'ayant pas eu la force de les soutenir, il est bien difficile qu'ils en aient plus pour les rappeler : il leur a fallu (pour retomber) s'endurcir contre ces motifs, contre ces vérités mêmes; *car une terre qui, souvent arrosée des pluies du ciel, ne produit pourtant que des ronces et des épines, est digne qu'on l'abandonne et qu'on la maudisse* (2). Que peuvent-ils entendre, en effet, ou imaginer, ou méditer de nouveau, s'ils retombent, que déjà cent fois ils

etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritûs sancti... et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam. Heb. 6, 4, 6.

(1) *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes.*

(2) *Terra enim sæpè venientem super se bibens imbrem..... Proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, et maledicto proxima.*

n'aient médité et approfondi autant qu'ils en étaient capables, et qui déjà ne se trouve comme tout usé pour eux?

Pour ne point nous désespérer, il ne reste que cette parole de saint Paul même, à la suite de ce que nous venons de dire (1). Cependant, mes bien-aimés, quoique nous vous parlions ainsi, nous nous promettons de vous de meilleures choses et moins éloignées du salut; et, ce que nous souhaitons, est que vous montriez tous assez de ferveur pour ne point vous relâcher, et que vous deveniez les imitateurs parfaits de ceux qui, par leur foi et leur patience, sont arrivés à l'héritage promis.

Imitons donc la foi et la persévérance des saints. Travaillons avec courage, et ne cessons point que nous ne soyons venus à bout d'une entreprise dont dépend notre bonheur éternel.

RETRAITE DE TRENTE JOURS.

SECONDE PARTIE.

Cette seconde partie des exercices a sa vérité fondamentale comme la première. Le fondement de la première est que l'homme a été créé pour servir Dieu, et mériter de jouir éternellement de lui (2) Voici le fondement de la seconde.

(1) *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur.... Cupimus autem unumquemque vestrùm eamdem ostentare sollicitudinem ad expletionem spei usque in finem, ut non segnes efficiamini, verùm imitatores eorum qui fide et patientiâ hæreditabunt promissiones.* Ibid.

(2) *Creatus est homo in hunc finem, etc.*

Jésus-Christ a été donné aux hommes :

1.° Pour les racheter de la damnation éternelle et pour guérir, par l'application de ses mérites, toutes les plaies que leur avait causées le péché.

2.° Pour les conduire de nouveau à Dieu, leur premier principe et leur dernière fin, et au Ciel, leur véritable patrie, par ses exemples, ses enseignemens et ses grâces (1).

C'est ce que les Ecritures nous enseignent, quand elles nomment Jésus-Christ, tantôt notre rédempteur, tantôt notre chef, tantôt notre roi, et tantôt notre maître, notre modèle, et notre juge ; car tous les autres titres, s'il en est quelque autre, se rapportent nécessairement à ceux-ci. Appliquons-nous donc singulièrement aux quatre vérités que nous allons établir comme autant de fondemens des méditations qui nous restent à faire dans cette retraite ; car à chacune des autres il faudra toujours rappeler ces quatre-ci ; et tout le fruit que nous pouvons tirer désormais, dépend de l'impression plus ou moins grande que ces quatre méditations auront faite.

MÉDITATION

Sur Jésus-Christ en qualité de Rédempteur, ou de la rédemption des hommes par Jésus-Christ.

Nous considérerons trois choses :

1.° Le besoin que nous avions de la rédemption de Jésus-Christ.

(1) *Datus est Christus à Deo in hunc finem, ut homines ab omni damnatione redemptos, etc.*

2.° Combien la rédemption de Jésus-Christ a été libérale et abondante.

3.° Les obligations que nous impose, envers Dieu et envers Jésus-Christ, une rédemption si abondante.

PREMIER POINT.

Le besoin de la Rédemption.

1.° Rappelons-nous ce que nous avons médité de la chute d'Adam, et de l'état où son péché avait réduit chacun de nous en particulier. Jésus-Christ, dans une parabole, nous l'a exprimé en partie. Un homme, dit-il, tomba dans une embuscade de voleurs, qui le dépouillèrent, et l'ayant couvert de blessures, s'en allèrent et le laissèrent à demi mort (1). Nous avions perdu tous les avantages de la grâce et toutes les prétentions à la gloire. Nous étions grièvement blessés au corps et à l'ame : ténèbres, ignorance, penchant violent pour le mal, nulle force pour le bien. La parabole dit : *L'ayant laissé à demi mort;* en quoi elle ne dit rien de la mort véritable, de la privation éternelle de Dieu, à quoi nous avions été condamnés.

Qui aurait pu nous réconcilier avec Dieu, nous faire rentrer dans tous nos droits, nous rendre la lumière, la force, la santé, la vie ? Personne que ce charitable Samaritain, personne qu'un Dieu fait homme. Comme homme, il souffrait; comme Dieu, il donnait un mérite infini à ses souffrances. Il s'est donc fait homme, ce Dieu de bonté, et il nous a rachetés (2).

(1) *Homo quidam... incidit in latrones qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis, abierunt, semivivo relicto.* Luc. 10, 30

(2) *Samaritanus quidam iter faciens.... curam ejus egit.* Ibid.

Ce que les prophètes demandaient avec tant d'ardeur, ce que les justes désiraient depuis tant de siècles, ce qu'ils se lassaient d'attendre, nous le voyons accompli.

Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez (1)! car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu; d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Nous jouissons de ce bienfait! mais nous ne le comprenons peut-être pas assez. Pour le bien connaître, mettons-nous à la place de tant de barbares qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, ou qui ont vécu avant lui. Qu'il leur est triste d'être nés loin des lumières salutaires que nous avons (2)! Aux conditions dont Dieu a fait dépendre leur salut, l'eussions-nous fait? Avec tant de grâces, dont nous sommes prévenus, à peine le faisons-nous aujourd'hui.

2.° Rappelons-nous l'état d'où la miséricorde de Dieu vient encore de nous tirer. Le premier homme n'eût-il pas péché, combien, pour nos fautes personnelles, n'aurions-nous pas eu besoin d'un rédempteur! La parabole de l'homme blessé nous convient-elle moins dans notre propre personne que dans celle d'Adam (3)?

Il nous eût fallu un rédempteur pour nous réconcilier et pour nous mériter la grâce abondante qui vient de nous rappeler à Dieu. Il nous en eût

(1) *Beati oculi qui vident quæ vos videtis. Dico enim vobis, etc* Luc. 10, 23.

(2) *Nihil enim nobis nasci profuit, nisi redimi profuisset.* Ex benedictione Cerei in Sabbato sancto. *Melius erat ei, si natus non fuisset homo ille.* Matth. 25, 24.

(3) *Incidit in latrones qui etiam despoliaverunt eum, etc.*

fallu un, plus que jamais, pour ne pas retomber dans le péché ou dans la langueur, après notre réconciliation. Car, de dire que si nous n'avions pas péché dans Adam, nous n'eussions jamais été criminels, rien n'est plus douteux. Les anges, dans le Ciel, sans ignorance et sans cupidité, sont tombés: Adam et Eve, dans le paradis terrestre, éclairés et droits autant qu'on peut l'être, sont aussi tombés. Nous n'eussions peut-être pas été aussi criminels qu'eux; mais peut-être aussi l'eussions-nous été davantage et assez pour nous perdre.

Mais consolons-nous, rassurons-nous: où le péché avait causé de si grands maux, la grâce a causé de plus grands biens encore (1). Nous avons plus trouvé en Jésus-Christ, que nous n'avions perdu dans Adam. Dans celui-ci, nous perdîmes une première fois la grâce; dans Jésus-Christ, nous la pouvons retrouver autant de fois que nous péchons (2). Heureuse faute donc que celle du premier homme, pour laquelle est venu un Rédempteur qui pût obtenir grâce pour toutes nos autres fautes! Heureux péché, certes, péché en quelque sorte nécessaire, pour lequel la mort du Sauveur étant plus que suffisante, a pu encore faire oublier toutes nos autres prévarications!

Or, cette miséricorde que le Père nous a faite par son Fils, eussions-nous jamais pu l'imaginer? Cherchant les moyens de nous tirer de l'abîme, eussions-nous dit: Je prierai Dieu de m'envoyer son Fils?

(1) *Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.* Rom. 5, 20.

(2) *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem! O certè necessarium Adæ peccatum, etc.* Ex Offic. Sabb. sanct.

un Dieu se fera homme pour venir me racheter ? Si nous l'eussions imaginé, ou si un ange nous l'eût annoncé, aurions-nous pu le croire ? Ah ! je suis trop peu de chose, cela ne se peut ; je n'ose l'espérer, on me flatte sans raison..... Nous le croyons aujourd'hui, ce mystère de grâce ; mais n'avons-nous point de peine à le comprendre ?

J'étais à jouer, dit saint Bernard ; cependant on traitait de ma condamnation dans le cabinet du prince, pour d'horribles crimes dont j'étais convaincu. L'unique héritier du royaume se substitue en ma place ; on le condamne, on me délivre : est-il possible ? Mais, continuerai-je mon jeu ? ou me ferai-je un jeu des peines de mon libérateur (1) ? Disons donc ici, avec toute la tendresse du cœur le plus touché de reconnaissance : Bénissez le Seigneur, ô mon ame ! et que tout ce qui est au dedans de moi glorifie son saint nom ; mon ame, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais ses bienfaits innombrables (2). Il vous pardonne toutes vos fautes ; il guérit toutes vos blessures et toutes vos infirmités ; il vous a arrachée des bras de la mort éternelle ; il vous environne de toutes parts de ses miséricordes ; il vous donne tous les biens que vous pouvez désirer, etc.

Disons encore avec saint Paul, mais du fond du cœur : Après une telle bonté, si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ notre Seigneur, qu'il soit anathème (3).

(1) *Adhuc-ne ludam, et illudam ?*

(2) *Benedic, anima mea, Domino ; et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. Qui propitiatur, etc.* Ps. 102, 1, 3.

(3) *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* I. Cor. 16, 22.

Hélas ! je ne l'ai point aimé ; mais je l'aimerai désormais, et jamais je ne veux cesser de l'aimer.

SECOND POINT.

L'abondance de la rédemption de Jésus-Christ.

Pour nous racheter et nous guérir, il aurait suffi que le Fils de Dieu se fût fait homme pour un moment. Un soupir de l'Homme-Dieu étant d'un prix immense, par la dignité de sa personne infinie, l'humiliation d'une personne infinie aurait apaisé Dieu, et l'eût comme forcé à nous remettre dans tous nos droits ; mais cela n'aurait pas suffi, peut-être, pour nous faire sentir toute l'énormité de nos offenses, la grandeur de nos plaies, et l'excès de son amour. Dieu a voulu ôter tout prétexte à notre ingratitude. Qu'a-t-il donc fait? Pressé par cette charité, qui pourrait paraître excessive (1), il est demeuré neuf mois dans le sein d'une Vierge ; il est né pauvre ; il a vécu dans le travail durant trente ans ; il a été chargé d'opprobres ; il est mort sur une croix, épuisé de sang et de forces; il nous a laissé, dans l'Eucharistie, pour le temps où il ne serait plus avec nous, un moyen de renouveler chaque jour, aux yeux de Dieu, son sacrifice, et de nous unir éternellement à lui (2). Enfin il a suffi qu'il restât quelque chose à faire, pour n'être pas content qu'il ne l'eût fait.

Homme qui ne seriez pas touché peut-être, s'il en eût moins fait, qui diriez : Il lui en a coûté trop

(1) *Propter nimiam charitatem suam quâ dilexit nos.* Eph. 2, 4.
(2) *Copiosa apud eum Redemptio.* Psalm. 129, 7.

peu pour que je croie lui être si redevable, au moins ne vous rendrez-vous pas ici?

Avant l'accomplissement et la connaissance de ce grand mystère, nous ne connaissions notre Dieu qu'imparfaitement. Nous croyions peut-être, avec l'impie, qu'il était là-haut au Ciel, renfermé dans son propre bonheur, sans se soucier de ce qui se passe sur la terre (1), et qu'il ne savait pas ce qu'il en coûte pour obéir et pour souffrir. Il n'en est pas ainsi : nous ne lui sommes point indifférens. Il est juste, mais il n'en est pas moins miséricordieux. Touché de nous voir périr, il s'est fait lui-même la victime et celui à qui elle est offerte. Et nous compterions encore pour rien des ames qu'il a tant estimées! nous négligerions la nôtre! nous n'aurions point de zèle pour celle d'autrui! et nous commettrions encore le péché qui a tant coûté à réparer! Ah! périsse tout ce qui a pu m'attacher jusqu'ici! C'est ma première obligation; mais en voici beaucoup d'autres.

TROISIÈME POINT.

Les obligations que nous impose, envers Dieu et envers Jésus-Christ, cette abondante rédemption.

Outre la reconnaissance dont nous avons parlé, outre le soin de nos ames et de celles de nos frères,

1.° Envers Dieu. Pesons bien ces paroles : Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique (2); et ces autres : O condescendance éton-

(1) *Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat, et circa cardines cœli perambulat.* Job. 22, 14.

(2) *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Joan. 3, 16.

nante de compassion ! ô inestimable effort de charité ! pour racheter un esclave, avoir livré votre propre Fils (1) !

Abraham, pour s'être mis dans la disposition de sacrifier son fils Isaac, mérita l'abondance des bénédictions célestes : Parce que vous m'avez obéi, et que vous ne m'avez pas refusé Isaac même, votre fils bien-aimé, je vous bénirai, vous et toute votre postérité (2). O mon Dieu ! parce que vous m'avez donné votre Fils, que ne dois-je pas vous donner ? Puisse mon cœur être anéanti, plutôt que j'oublie jamais une telle grâce ! Puisse ma langue demeurer attachée à mon palais, si je cesse jamais de vous louer, de vous glorifier, ou si je l'emploie désormais à quelque autre usage ! Puissent toutes les créatures se tourner contre moi, si jamais je leur donne la moindre de mes affections, contre vos intérêts et contre vos ordres (3) !

2.° Envers Jésus-Christ. Sa grande charité nous presse, dit saint Paul, nous pique, nous anime. Et à quoi ? Au moins à ne plus vivre pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort pour nous (4). Souvenons-nous de la première de nos méditations. Si je dois être à Dieu seul, tout à Dieu, et toujours à Dieu, par la raison qu'il m'a créé et qu'il me con-

(1) *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! O inæstimabilis dilectio charitatis ! Ut servum redimeres, Filium tradidisti.* Ex Off. Sab. Sanct.

(2) *Quia fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigenito propter me, etc.* Gen. 22, 16.

(3) *Si oblitus fuero tui (Deus meus,) oblivioni detur dextera mea ; adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.*

(4) *Charitas Christi urget nos.... ut, et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* II. Cor. 5, 14, 15.

serve, que lui dois-je pour m'avoir racheté, et racheté d'une telle manière? Les paroles de saint Bernard, à ce sujet, sont incomparables; on n'y peut rien ajouter, mais il ne faut pas en retrancher une syllabe, et il est bien difficile d'en faire sentir en notre langue toute la force. « Si je me dois déjà tout » entier à Dieu parce qu'il m'a fait, qu'ajouterai-je » pour m'avoir fait tout de nouveau, et fait d'une » manière si admirable? Car je n'ai pas été fait de » nouveau aussi aisément que j'avais été fait d'a- » bord. Pour me faire, Dieu n'eut besoin que d'une » seule parole; pour me faire de nouveau, que » n'a-t-il pas dit? combien n'a-t-il pas opéré de » merveilles! combien n'a-t-il pas souffert de tra- » vaux! que dis-je, de travaux? combien même » de tourmens et d'indignités! Dans le premier ou- » vrage il me donna moi-même à moi-même; dans » le second, il s'est donné à moi, et en se donnant » à moi, il m'a rendu à moi-même. Or, pour m'a- » voir donné, et ensuite rendu à moi-même, je me » dois doublement à lui. Mais que lui rendrai-je » pour s'être donné lui-même à moi? Car, puissé-je » me donner mille fois à lui, que suis-je pour éga- » ler un Dieu qui se donne (1)? » Je serai donc désormais à lui seul, et tout à lui, et toujours à lui. Il aura encore plus d'un avantage; il est tout, et je ne suis rien; il aura commencé, et je ne ferai que le

(1) *Si totum me debeo pro me facto, quid addam pro refecto, et refecto hoc modo? nec enim tam facilè refectus quàm factus; nam qui me semel et tantum dicendo fecit, in reficiendo profectò et dixit multa, et fecit mira, et pertulit dura; nec tantùm dura, sed et indigna. In primo opere me mihi dedit; in secundo se; et ubi se dedit, me mihi reddidit. Datus ergò et redditus, me ero me debeo, et bis debeo. Quid Deo retribuam pro se? Nam, etiamsi me millies rependere possem, quid sum ego ad Deum?*

suivre ; il m'aura aimé sans obligation, sans intérêt, et je travaille pour mon propre bonheur. Car, comme dit saint Augustin, quelle plus grande justice que de vivre pour un Dieu sans la mort duquel je ne vivrais pas? Quel plus grand profit que de servir un Dieu qui promet d'éternelles récompenses? et quelle plus grande nécessité que de ne pas rebuter un Dieu qui menace d'un supplice qui n'a point de fin (1).

MÉDITATION

Sur Jésus-Christ, en qualité de Chef, ou de la vie de Jésus-Christ dans les chrétiens.

Après avoir considéré le bienfait de la rédemption, nous considérerons de quelle manière le Rédempteur nous en applique personnellement les fruits salutaires.

Ce que disait saint Paul, tous les chrétiens le peuvent dire dans un sens : Je vis ; mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. La vie dont nous voulons parler maintenant, n'est pas cette vie mystique de Jésus-Christ dans l'homme, qui se fait par la transformation de l'esprit, du cœur, et des mœurs de l'homme en Jésus-Christ, et qui consiste à penser comme lui, aimer comme lui, agir comme lui ; c'est quelque chose de plus essentiel encore. Car, il faut être chrétien, avant de pouvoir devenir un parfait chrétien. L'un est,

(1) *Cui justiùs vivam, quàm ei qui, si non moreretur, ego non viverem? Cui commodiùs, quàm promittenti vitam æternam? Cui magis ex necessitate, quàm flammas æternas minitanti?* Ep. 143.

pour ainsi dire, le fondement de l'autre ; et c'est la vie dont nous allons parler, qui nous fait chrétiens.

Considérons donc,

1.° En quoi cette vie consiste.

2.° A quoi elle nous sert.

3.° A quoi elle nous oblige.

On ne peut ignorer ces vérités, sans ignorer le fond de la religion même (1). Aussi, tout ce qu'ont écrit les apôtres, et particulièrement saint Paul, se rapporte là, et rien n'est plus capable de nous toucher, de nous consoler, de nous sanctifier, que de le bien comprendre.

PREMIER POINT.

En quoi consiste la vie de Jésus-Christ en nous.

Jésus-Christ nous l'enseigne lui-même, lorsqu'il dit qu'il est la vigne et que nous sommes les branches (2). Saint Paul nous l'apprend, quand il dit que l'Eglise ne fait qu'un corps, que Jésus-Christ est le chef de ce corps, et que nous en sommes les membres (3). Comme donc les branches et la tige, le cep et le sarment, ne font qu'une même vigne, et comme les membres et le chef ne font qu'un même corps, aussi Jésus-Christ et les chrétiens ne forment, en quelque sorte, qu'un même composé et une même personne. De plus, comme les branches n'ont de vie que celle qu'elles tirent de la tige, et les membres, celle qu'ils tirent du chef; aussi la vie surnaturelle du chrétien ne lui vient que de l'union qu'il a avec Jésus-Christ. Détaché de Jésus-Christ, il est mort; uni à lui, et tandis que dure cette union, il vit.

(1) *Hæc summa totius religionis.*—(2) *Ego sum vitis, vos palmites.* Joan. 15, 5.—(3) *Vos estis corpus Christi.* I. Cor. 12, 27.

Enfin il vit, d'autant plus que cette union est plus étroite, comme au contraire il languit, il sèche, pour ainsi dire, à proportion que cette union s'affaiblit, ou qu'elle se trouve embarrassée et interrompue.

Ce qui forme d'abord cette union de l'homme avec Jésus-Christ, c'est le baptême ; par le baptême nous fûmes premièrement comme entés sur Jésus-Christ (1). La confirmation depuis assura, pour ainsi dire, affermit et scella ce premier nœud qui nous tenait déjà unis à l'Homme-Dieu (2). L'eucharistie entretient cette union, et la rend chaque jour plus étroite et plus indissoluble. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui ; nous ne sommes qu'un (3). Le péché mortel est comme une paralysie qui empêche le cours des esprits de la tête aux membres, ou comme un lien si fortement serré, qu'il empêcherait la sève de monter de la racine et du tronc aux branches (4). Le péché véniel est comme une humeur épaisse et maligne qui, formant des obstructions, troublerait l'écoulement libre et facile de sucs nourriciers. Le sacrement de pénitence et celui de l'extrême-onction, qui en est comme le complément parfait, détruisent ces divers obstacles, et rendent aux esprits la liberté de leurs cours naturels (5).

(1) *Complantati.* Rom. 6, 5. *Insertus es in bonam olivam.* Ibid. 11, 24.

(2) *Qui autem confirmat nos vobiscum in Christo, et qui unxit nos Deus, qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritûs in cordibus nostris.* II. Cor. 1, 21, 22.

(3) *In me manet et ego in illo.* Joan. 6, 57.

(4) *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.* Is. 59, 2.

(5) *Quæcumque solveritis... erunt soluta.* Matth. 18, 18.

Ah ! que la religion m'apprend de grandes choses, qu'elle me dévoile de saints mystères ! Je n'y pensais pas; et comment y aurais-je pensé? Je ne les connaissais peut-être pas ; aujourd'hui donc que je les connais, j'y penserai. 1.° Je suis moins à Jésus-Christ, que je ne suis, en certaine manière, partie de Jésus-Christ. Il est au Ciel, il est dans nos tabernacles ; mais il est dans moi, il y vit, il y opère, il m'y fait vivre.

2.° J'aurai donc désormais une estime, une vénération infinie pour les sacremens, d'où me vient cette union invisible. Par je ne sais quelle espèce de préjugé et d'habitude, je confondais presque l'approche des sacremens avec les autres exercices de la piété chrétienne. Que de différence ! le sacrement est une opération de Jésus-Christ en moi, dont il n'y a qu'une disposition de séparation volontaire et de divorce avec Dieu, qui puisse rendre la force tout-à-fait inutile. Les autres œuvres de piété n'ont guère d'effet que par l'effort de foi et de dévotion de celui qui les pratique. Les sacremens de Jésus-Christ opèrent toujours d'eux-mêmes quelque grâce, partout où le péché mortel ne met point d'obstacles à leur opération plus efficace ; mais il n'y a qu'une indisposition absolument criminelle qui en puisse anéantir les fruits.

3.° En recevant les sacremens, je fermerai l'œil aux symboles extérieurs qui environnent le ministre des autels, pour ne les ouvrir que sur Jésus-Christ. Ailleurs, celui qui me parle et qui m'instruit est un homme rempli peut-être de l'esprit de Jésus-Christ; mais c'est toujours un homme. Dans les sacremens, c'est comme Jésus-Christ même, et toute l'indignité

du ministre ne saurait empêcher l'opération de Jésus-Christ en moi, ni la lumière et l'opération de la grâce, qui sont les fruits naturels et nécessaires de toute opération de Jésus-Christ. Avec les sacremens je puis absolument me consoler de tout ce que je désirais d'ailleurs. Jésus-Christ suppléera aux autres secours, quand ils me manqueront sans qu'il y ait de ma faute ; je le dois espérer ; je ne puis même en douter.

4.° J'aurai horreur de tout ce qui pourrait détruire ou affaiblir cette union de Jésus-Christ avec moi, et arrêter ou troubler le cours de sa grâce. Pensais-je aux biens dont je me privais, quand si aisément je commettais le péché? Je craindrai moins la paralysie qui pourrait dessécher ma main par l'interruption des esprits de vie, que ce qui pourrait empêcher que Jésus-Christ ne se communiquât à mon ame par l'abondante effusion de son esprit. J'ouvrirai, je dilaterai mon cœur, pour qu'il puisse selon sa capacité, recevoir les écoulemens de cette source intarissable. J'en exclurai l'affection et l'attache à toute créature qui pourrait ou le resserrer, ou le remplir, et le rendre moins propre aux épanchemens désirables de la miséricorde du Sauveur. Certes, je ne dois rien faire de moins, si je sais connaître le don de Dieu, et comprendre ce que c'est que la vie de Jésus-Christ en moi.

SECOND POINT.

A quoi nous sert la vie de Jésus-Christ en nous.

Elle est le principe de toute notre grandeur, le supplément de tous nos mérites, et le fondement de toute notre confiance.

1.° Le principe de toute notre grandeur. Qu'est-ce que l'homme, de lui-même et de son fond (1) ? Néant, misère, péché. Uni à Jésus-Christ, qu'il lève la tête, qu'il se montre ; il peut faire envie aux anges mêmes ; il est au-dessus d'eux ; il est partie de Dieu ; il est semblable à Dieu (2). Par l'alliance que contracterait une simple fille de campagne avec un roi, maître du monde, elle deviendrait reine de l'univers ; on oublierait tout ce qu'elle fut. Deux devoirs donc inséparables de l'humilité chrétienne : mépris souverain de nous-mêmes, considérés en nous-mêmes ; mais estime infinie de nous-mêmes, considérés en Jésus-Christ. Considérons quelle est notre grandeur, de quel chef et de quel corps nous sommes membres (3); c'est là cette noblesse si relevée, si vantée par les apôtres et par les saints. A tous ceux qui, par la foi, ont reçu Jésus-Christ, a été donné le pouvoir de devenir enfans de Dieu (4). Dieu ne les regarde plus ni comme ennemis, ni comme étrangers ; il leur donne tous les noms qu'il donne à son propre Fils ; il les appelle ses amis, sa chère famille, ses héritiers, et ils le sont en effet (5). Alliance qui n'est fondée ni sur la chair, ni sur le sang; mais qui vient de la pure volonté, de la gratuite miséricorde de notre Dieu, et de l'amour qu'il porte à son Fils uni à nous, et demeurant non-seulement avec nous, mais dans nous : *Et habitavit in nobis*

(1) *Quid est homo ?* Ps. 8, 5.—(2) *Dii estis.* Ps. 81, 65.

(3) *Agnosce, homo, dignitatem tuam ! Memento cujus capitis et corporis sis membrum.*

(4) *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Joan. 1, 12.

(5) *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, et Filii Dei nominemur, et simus.* I. Joan. 3, 1.

Tout autre noblesse ne nous empêcherait pas d'être le mépris de Dieu et des anges, le jouet des démons, et la proie éternelle de l'enfer.

2.° Le supplément de tous nos mérites. Nos actions, détachées de Jésus-Christ, ne sont pas toujours des crimes, mais ce sont toujours de grandes inutilités pour le Ciel. Saint Augustin l'a dit de toutes ces vertus qu'on admira dans les plus illustres païens : c'étaient de grands pas, des pas de géant, si l'on veut, mais hors du vrai chemin (1). Je suis la voie (2), disait Jésus-Christ ; sans moi, vous ne sauriez rien faire ; rien sans mon concours, dans l'ordre même de la nature : combien moins dans l'ordre de la grâce et du salut ! Mais un soupir, une prière, une action de piété, de religion, de mortification, de tempérance, de modération, faite en Jésus-Christ et par l'Esprit de Jésus-Christ, change de nature, et devient d'une valeur, pour ainsi dire, infinie. Elle mérite le Ciel ; oui, le Ciel et son éternité ne sont point trop pour la récompenser. Dieu nous regarde et nous écoute dès lors avec complaisance. Ce n'est plus un homme simplement, c'est Jésus-Christ avec lui et dans lui, qui prie, qui travaille, qui gémit, et qui souffre.

3.° C'est le fondement de toute notre confiance. Jésus-Christ, dans nous, est l'espérance de notre résurrection glorieuse (3), dit saint Paul ; et, ailleurs, il n'y a point de condamnation pour ceux qui vivent en Jésus-Christ ; non, il n'y a ni grâce, ni gloire, que je ne doive attendre avec ce titre. Ce sont

(1) *Magni passus, sed extra viam.*
(2) *Ego sum via.* Joan. 14, 6.
(3) *In spe gloriæ filiorum Dei.* Rom. 5.

mes biens; j'y ai tous les droits de Jésus-Christ; il me les communique, il me les transporte: voilà ma consolation dans les travaux de la vie. Avec cela, plein de la plus vive et de la plus tendre confiance, j'irai à mon Dieu au temps de la mort. Mon Dieu est mon juge; mais il est mon père; il est uni avec moi; il vit dans moi. Seulement, malheur à moi si j'allais me prévaloir de tant d'avantages, comme s'il ne me restait plus rien à faire! J'ai de grands droits, de grandes ressources; je n'en ferai que plus d'efforts pour mettre quelque chose du mien dans le trésor commun. Celui qui m'a tout donné gratuitement, mérite tout, au moins par reconnaissance. La tête communique beaucoup plus aux membres qu'elle n'en reçoit; mais ceux-ci ont leurs fonctions propres, dont ils doivent seconder la tête, pour que tout le reste du corps soit parfait. Ce sont ces devoirs des membres, dont je veux m'instruire aujourd'hui, et que je demande à Dieu et à Jésus-Christ la grâce de pouvoir toujours fidèlement remplir.

TROISIÈME POINT.

A quoi nous oblige la vie de Jésus-Christ en nous.

1.° Par rapport à Jésus-Christ.

2.° Par rapport à nous-mêmes.

3. Par rapport au prochain.

Par rapport à Jésus-Christ. Etudier Jésus-Christ assidûment, l'aimer fortement, procurer ses intérêts avec zèle, compatir tendrement à ses souffrances, gémir des travaux, des persécutions de son Eglise; pleurer, réparer tant d'outrages qu'on lui fait chaque jour, même dans le monde chrétien

et religieux ; prendre part à sa gloire et à l'heureux succès des entreprises qui peuvent le faire connaître et le faire adorer : c'est ne pas nous connaître nous-mêmes, que d'ignorer Jésus-Christ.

Lisons les ouvrages des évangélistes, des saints apôtres Pierre, Paul, Jean, qui le connaissaient si parfaitement Ne pas aimer Jésus-Christ, ne pas être touché de ce qui le regarde, c'est nous traiter nous-mêmes en étrangers, en ennemis. L'union du père et des enfans de l'époux et de l'épouse chérie, n'est pas si étroite que celle que nous avons avec lui. Cependant, quelle ardeur pour s'entre-servir et se donner des marques d'affection réciproque, dans les familles où l'on n'a pas détruit les sentimens de la nature ! Et nous n'aimons pas notre frère, notre rédempteur, notre chef, notre espérance ! Après cela, piquons-nous de bonté, de générosité, et regardons comme une injure si l'on nous traite d'insensibles, d'ingrats, de barbares ! D'une disposition contraire venaient aux saints ces sources de larmes, en voyant Jésus-Christ offensé, en considérant sa passion, en s'unissant à lui par la divine eucharistie. Ils agissaient autrement que nous; c'est qu'ils méditaient sans cesse ce que nous ne voulons pas apercevoir, ce qui nous scandalise, peut-être, au lieu de nous toucher. A peine pouvons-nous croire que Jésus-Christ ait tant fait et tant souffert pour nous ; c'est que nous craignons de lui être trop redevables, et plus encore d'être obligés de l'imiter.

Par rapport à nous-mêmes. Obligation de nous conserver dans une pureté extrême de cœur et de corps. Voudrais-je profaner ma chair, souiller mon

ame, faire, pour ainsi dire, mourir Jésus-Christ dans moi? Voudrais-je donner au monde et aux anges le spectacle d'une union si étrange; l'innocence, la pudeur, la sainteté même, unies avec la mollesse, la vanité, l'ambition; un Dieu si parfait, avec un lâche serviteur, un impudique peut-être, un membre abominable du démon? L'horrible chose seulement que d'y penser! mais l'horrible sacrilége que d'y consentir!

Enfin, par rapport au prochain. Obligation d'aimer tendrement et constamment tous ceux que la même foi et l'usage des mêmes sacremens a rendus chrétiens comme nous. Ils sont unis à Jésus-Christ comme nous le sommes. Le bras n'est pas plus uni à l'œil, ni l'œil à la tête, que tous les fidèles ne le sont au Sauveur. En nous les recommandant, il s'est en quelque sorte recommandé lui-même. Supportons-les donc, puisqu'il les supporte disgraciés, imparfaits, peut-être vicieux; ne les scandalisons point, ne les offensons jamais; ce serait toucher Jésus-Christ comme à la prunelle de ses yeux (1). Aimons-les, quand même ils nous haïraient, puisque Jésus-Christ les aime encore, et qu'il ne leur a ôté aucun des droits qu'il a d'exiger, dans eux et pour eux, les effets de notre reconnaissance et de notre charité

(1) *Cui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.* Zach. 2, 8.

MÉDITATION

Sur Jésus-Christ en qualité de roi, ou du royaume de Jésus-Christ.

On lit dans saint Matthieu (c. 4, v. 23), que notre Seigneur Jésus-Christ parcourait la Galilée, prêchant l'Evangile du royaume, *prædicans Evangelium regni*. C'est sur ces paroles qu'on propose la méditation suivante, qu'on appelle la parabole du royaume de Jésus-Christ.

Voici cette parabole.

Un roi, appelé au trône par une conduite spéciale de Dieu et par la voix publique de tout le monde, recommandable par les hautes qualités qui peuvent mériter l'estime, l'amour, et l'attachement de ses sujets, et de toutes les nations du monde chrétien, assemble ses peuples, et leur déclare le dessein qu'il a de conquérir toutes les terres que possèdent les infidèles, et les invite à le seconder dans son entreprise. Voici à quelles conditions : Je serai le premier à tout, vous n'aurez qu'à me suivre; il n'y aura entre vous et moi, pour le logement, pour le vivre, pour le vêtir, nulle différence. Nous partagerons le butin, et chacun sera récompensé exactement suivant la mesure de son travail, la grandeur des dangers qu'il aura courus, et des belles actions qu'il aura faites.

Or, est-il aucun sujet qui ne doive répondre à un roi si digne de l'être : *Me voici ; disposez de moi à votre gré ; parlez, j'obéirai ; partez, je suivrai ;*

faites, j'imiterai. Et si quelqu'un pensait ou parlait d'une autre manière, ne serait-il pas regardé, non comme un sujet fidèle et affectionné, mais comme le dernier et le plus indigne de tous les hommes?

Trois réflexions sur cette parabole feront les trois points de notre méditation.

1.° Il n'y a nul autre roi à qui conviennent aussi parfaitement qu'à Jésus-Christ, tous les traits de cette parabole.

2.° Bien des choses conviennent à Jésus-Christ, notre roi, qui ne sont pas exprimées dans cette parabole.

3.° Les chrétiens qui ne sont plus dans le cas de la parabole.

Apprenons aujourd'hui quel est le digne maître que nous servons. Faisons-nous mille reproches de l'avoir si lâchement servi jusqu'ici, et formons une résolution inébranlable de le servir désormais comme il le mérite, et de n'en plus servir d'autres.

PREMIER POINT.

Il n'y a nul autre roi à qui cette parabole convienne aussi parfaitement qu'à Jésus-Christ.

1.° Les rois de la terre sont, il est vrai, les images de Dieu et les oints du Seigneur (1). On doit les respecter, et n'oublier jamais, quels qu'ils soient, ou quoi qu'ils fassent, ce qui est dû à leur mémoire, à leur réputation, à leur personne sacrée (2). David, dans le temps même que Saül voulait le perdre, se reprocha d'avoir coupé la frange de son manteau. Leur dignité n'est pas toujours le principal motif

(1) I. Reg. 24, 11.
(2) *Nolite tangere christos meos* I. Paral. 16, 22.

qui leur mérite tant de considération et de ménagement. Plusieurs ont été appelés avec raison les pasteurs et les pères du peuple ; mais, parmi ceux-là mêmes qui méritent ces noms flatteurs, et qui travaillent en même temps pour leur gloire et pour l'intérêt de leurs sujets, il n'en est point, et il ne peut y en avoir qui réunisse aussi parfaitement que Jésus-Christ, cet assemblage de qualités, digne de l'estime, de l'affection, et de l'adoration de l'univers. Jésus-Christ travaille aussi pour sa gloire ; mais sa gloire est de nous rendre éternellement heureux ; et de là vient que chaque jour nous lui rendons, de sa gloire même, des actions de grâces (1). Au reste, malheur à ceux qui refuseront opiniâtrément de combattre sous ses étendards! Leur lâcheté sera punie, et ils éprouveront les effets de sa justice, puisqu'ils n'auront point voulu éprouver ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

2.° Les rois peuvent animer la valeur de leurs troupes, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs actions et à leur état. Mais ils ne s'offriront jamais à remplir les conditions qui sont marquées dans notre parabole, d'être vêtus, logés, nourris, couchés comme leurs soldats ; de se trouver les premiers à tous les travaux, à tous les périls. Loin de les laisser affronter aucun péril, leurs sujets doivent, au contraire, leur servir de bouclier ; les arrêter, s'ils s'avançaient trop près de l'ennemi ; leur choisir, dans un camp, des quartiers privilégiés, à l'abri de tout danger ; exposer leur vie pour conserver celle de leurs souverains, ou pour leur procurer du soulagement dans leurs be-

(1) *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam.*

soins, à l'exemple de ces trois généreux Israélites qui traversèrent l'armée ennemie pour aller chercher à David de l'eau de la citerne de Bethléem (1); tout cela est dans l'ordre. Un roi est l'ame de son royaume, et sa perte est plus à craindre que celle d'une bataille. On doit donc l'empêcher de prodiguer une vie dont dépend le repos de son peuple. Il n'appartient qu'à Jésus-Christ, notre roi, de garder toutes les conditions qu'il propose ; il ne peut pas ne les point tenir ; tout ce que marque la parabole fut accompli avant qu'il le proposât : il a été le premier à tout, avant qu'il demandât qu'on le suivît.

3.° Les rois, avec les meilleures intentions du monde, ne connaissent pas toujours, et ne peuvent pas toujours connaître le mérite de tous leurs sujets, ou bien il arrive quelquefois qu'ils meurent avant que d'avoir eu le temps de les récompenser, et souvent avec eux meurent toutes leurs espérances (2). Jésus-Christ peut tenir tout ce qu'il promet, et il le veut. Il connaît le mérite de chacun de nous, sans que rien puisse lui échapper. Il a de quoi récompenser tout le monde. Ce qu'il donne aux uns, il ne l'ôte point aux autres. Il n'est point mortel lui-même ; et mourût-on à son service, on ne perd point, avec la vie, le fruit de ses travaux.

Voilà quels sont les maîtres qu'on sert dans le monde, et qu'on se tient honoré de servir, aux dépens mêmes de sa propre vie : penser ou agir autrement, ce serait manquer aux devoirs d'un vrai chrétien et d'un sujet fidèle. Un prince qui avait de plus belles qualités qu'aucun autre, et qui avait droit

(1) II. Reg. 23, 16.

(2) *In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum.* Ps. 145, 4.

de leur faire des leçons, David lui-même, avertissait de ne point mettre trop de confiance dans les hommes, parce que, quelque bonne volonté qu'on suppose dans celui à qui on s'attache, il peut mourir, et avec lui meurent toutes les espérances (1). Saint François de Borgia ne l'eut pas plus tôt compris, qu'il jura de ne servir jamais aucun mortel. Le service des princes, il est vrai, ne nous regarde pas, et, selon les apparences, ne nous regardera jamais; mais tant d'autres gens d'une condition beaucoup inférieure, à qui nous nous affectionnons si souvent, et de qui le rang et la qualité nous rendent comme esclaves; mais des supérieurs quelquefois, et des supérieures de communauté, des pères de famille, des parens vieux et riches, auxquels nous faisons la cour par un autre motif que par celui de bien remplir tous nos devoirs, méritent-ils qu'on les considère pour l'amour d'eux-mêmes? Tant de petites intrigues basses et secrètes pour s'avancer, ou pour écarter ceux qui s'avancent, conviennent-elles à une ame chrétienne ou religieuse, qui par sa conduite ou par son état a quitté le monde, ou qui paraît y vivre comme si elle n'y était plus? *Vous avez été achetés à grand prix; ne vous rendez donc plus esclaves des hommes* (2). Belle règle de conduite : en quelque état que nous soyons, gardons toujours notre liberté, et ne nous rendons esclaves ni de qui que ce soit, ni de quelque événement que ce soit (3).

(1) *Exibit spiritus ejus, et revertetur in terram suam: in illâ die peribunt omnes cogitationes eorum.* Ps. 145, 3.

(2) *Pretio empti estis; nolite fieri servi hominum.* I. Cor. 7, 23.

(3) *Sit sua spiritui libertas semper, et illum nec persona potens, causa nec ulla gravet.*

Assujettissons-nous à Jésus-Christ ; il est notre véritable roi (1) ; c'est à lui que nous devons nos hommages : nous les devons aussi, et par respect, et par amour pour lui, à tous ceux qui sont revêtus de son autorité.

SECOND POINT.

Mille choses conviennent à Jésus-Christ, notre roi, qui ne sont point exprimées dans la parabole.

1.° Jésus-Christ est roi par droit de nature : il nous a créés, il nous a faits tout ce que nous sommes, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes (2).

Il l'est par droit de conquête (3) ; et le prix de sa conquête est son propre sang (4).

2.° Outre que Jésus-Christ garde à la lettre les conditions de la parabole : *Je serai le premier partout*, il est très-rare qu'il demande de nous rien de semblable à ce qu'il a fait pour nous. *Vous serez traités comme moi.* Et pouvons-nous jamais être aussi maltraités que lui ? Naître dans une étable, être calomnié, déchiré de coups, mourir sur une croix ? etc.

3.° Jésus-Christ ne donne pas seulement l'exemple ; il inspire encore le courage et la valeur ; il connaît nos faiblesses, et il y proportionne ses grâces.

(1) *Regi seculorum immortali et invisibili.... honor et gloria.* Tim. 1, 17.

(2) *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil....* Joan. 1, 3. *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* Ps. 99, 3.

(3) *Populus acquisitionis.* I. Petr. 2, 9.

(4). *Ecclesiam Dei.... Quam acquisivit sanguine suo.* Act, 20, 28.

4.° Sous les princes, la victoire est toujours incertaine ; ils la peuvent perdre comme ils la peuvent gagner : elle est assurée sous Jésus-Christ. Combattons bien, il est impossible que nous ne soyons pas victorieux.

5.° Jésus-Christ tient plus que ne le dit la parabole : elle dit : *Nous partagerons le butin ;* Jésus-Christ nous le donne tout entier, ne se réservant que la gloire et le plaisir de nous voir enrichis de ses dons.

C'est donc à lui seul qu'il faut dire ce que dit un sujet véritablement et volontairement soumis : Disposez de moi, roi souverain, et souverainement aimable. Tout indigne que je suis de vous servir, appuyé sur votre grâce, je m'offre à tout, etc. Rougissons de n'oser le suivre, ou de vouloir, à sa suite, être mieux traités que lui.

L'arche de Dieu, disait Urie, est sous des tentes à la campagne ; Joab, mon seigneur et mon maître, avec toutes ses troupes, couche sur la terre dure, exposé aux injures de l'air ; et moi j'irais dans ma maison faire un festin et me donner un tranquille repos ! Par la vie, et par le salut de mon roi, je jure que je ne le ferai jamais (1).

TROISIÈME POINT.

Nous ne sommes plus dans le cas de la Parabole.

Ceux de la parabole sont encore libres, on ne les force point : ils peuvent suivre ou ne suivre pas. Nous autres, chrétiens ou religieux, nous avons

(1) *Arca Dei, et Israël, et Juda habitant in papilionibus, et dominus meus Joab, etc. Et ego ingrediar domum meam ? etc.* II. Reg. XI, 11.

promis à Jésus-Christ de le suivre et de ne le quitter jamais.

C'est au baptême que nous en fîmes, pour la première fois, le serment. On nous demanda si nous voulions suivre Jésus-Christ ; nous répondîmes que oui (1).

Ne disons point que ce serment nous ne l'avons point fait en personne, car nous l'avons dû ratifier depuis. Ne le pas renouveler, et de cœur, et souvent, ce serait comme renoncer à notre christianisme. Dans la disposition, ou de ne le pas faire encore maintenant, ou de ne le pas garder, on ne nous baptiserait pas aujourd'hui.

Cette réflexion regarde non-seulement le chrétien, mais encore quiconque, parmi les chrétiens, s'est consacré à l'état religieux ou à l'état ecclésiastique, avec une pleine connaissance de cause, ou qui, sans quitter le monde, s'en est séparé par une conduite très-régulière : car, qu'ont-ils fait autre chose que promettre d'être plus attachés à Jésus-Christ que le reste des fidèles ? Nous savons quel mal nous ferions si nous quittions notre état et notre habit. En est-ce un beaucoup moindre de demeurer dans un état si saint, et de se contenter de la perfection d'un chrétien ordinaire ?

Oserions-nous dire : Nous ne voulons point de Jésus-Christ pour notre roi (2) ; et ne craindrions-nous point le châtiment de ces rebelles qui osèrent le dire ? Il est terrible de ne pas suivre l'attrait de la grâce. Abandonnés de Dieu après l'avoir abandonné, jusqu'où n'irions-nous pas, jusqu'où ne

(1) *Adhæreo tibi, Christe.*

(2) *Nolumus hunc regnare super nos.* Luc. 19, 14.

peut-on pas aller ? Un conseil négligé attire l'oubli d'un précepte.

Non, mon Dieu, il n en sera pas ainsi ; je vous suivrai partout ; je l'ai promis, et je suis bien aise de ne pouvoir plus reculer. Vive le Seigneur, et vive le roi mon maître, disait ce généreux capitaine de David, le fidèle Ethaï : en quelque lieu que vous puissiez être, mon seigneur et mon roi, à la vie, à la mort, je veux être partout où vous serez, et je ne vous abandonnerai jamais (1).

MÉDITATION

Sur Jésus-Christ, Maître, Modèle, et Juge.

Jésus-Christ, avons-nous dit, est venu au monde pour nous mériter le salut et pour nous en montrer le chemin.

Il nous a mérité le salut comme notre rédempteur et notre chef, en nous rachetant, et en nous appliquant les fruits de sa rédemption, de la manière dont nous l'avons médité.

Il nous a montré le chemin en qualité de roi, et de roi conquérant, s'étant mis lui-même à notre tête, et se montrant le premier à tout ; c'est ce que nous avons vu encore.

Il reste trois autres qualités, sous lesquelles nous pouvons le considérer, et qui nous obligent de plus en plus à le suivre ; car Dieu son Père l'a destiné et établi pour être :

(1) *Vivit dominus, et vivit dominus meus rex ; quoniam in quocumque loco fueris, domine mi rex, sive in morte, sive in vitâ, ibi erit servus tuus.* II. Reg. 15, 21.

1.° Le maître et le législateur des hommes

2.° L'image et le modèle des prédestinés.

3.° Le juge souverain des vivans et des morts.

A cela se rapporte ce qu'il disait de lui-même : Je suis la voie, la vérité, et la vie (1). La vérité, pour vous instruire ; la voie, pour vous guider ; la vie, pour vous récompenser, à moins que vous ne préfériez la mort et le châtiment à la gloire.

Considérons donc aujourd'hui avec attention que, comme maître, c'est lui seul que nous devons écouter ; comme modèle, lui seul que nous devons imiter ; et comme juge enfin, lui seul de qui nous devons tout espérer et tout craindre.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, Maître et Législateur des hommes.

Son Père, du haut des cieux, l'a déclaré d'une manière authentique : C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le (2) : le Sauveur s'en est prévalu, pour ne vouloir plus que nous connussions d'autre maître que lui ; car, dit-il, vous n'en avez qu'un, c'est le Christ (3).

Saint Paul regarde ceci comme une des principales faveurs de la nouvelle alliance. Dieu, écrit-il aux Hébreux, qui, autrefois, en tant d'occasions et de manières différentes, avait parlé à nos pères par les prophètes, depuis peu, en ces derniers temps, a daigné nous parler par son propre Fils,

(1) *Ego sum via, et veritas, et vita.* Joan. 14, 6.
(2) *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite.* Matth. 17, 5.
(3) *Magister vester unus est, Christus.* Matth. 23, 10.

l'héritier de tous ses biens, et l'auteur de tous les siècles (1).

En effet, Jésus-Christ seul a tout ce qu'il faut pour être un maître souverainement accompli. Il n'ignore rien ; sa science n'est point fondée sur des opinions ou sur de simples conjectures : il l'a puisée aux sources de la vérité même. Qui sait les pensées du Seigneur, et qui a assisté à ses conseils, demande l'Apôtre des Gentils (2)? Nous pouvons répondre, avec le disciple bien-aimé : Il est vrai que personne n'a jamais vu Dieu ; mais le Fils unique, qui repose dans le sein du Père, nous a révélé tous ses secrets (3). Outre cela, Jésus-Christ donne de l'esprit, de la conception, de la docilité à tous ceux qui n'en ont pas. Tous, dit saint Jean, en citant les prophètes, deviendront capables de ses instructions (4). Quand on a Dieu pour maître, dit saint Ambroise, on apprend bien vite tout ce qui est enseigné (5). C'est moi, dit le Sauveur, dans l'Imitation, qui parle plus encore au cœur qu'à l'esprit ; c'est moi qui élève l'ame humble dans un instant, et qui, dans cet instant, lui fais apprendre plus de choses des vérités éternelles, qu'en dix ans qu'elle aurait passés dans les écoles (6). Enfin, la

(1) *Multifariàm, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in Filio.* Ad Hebr. 1, 1, 2.—(2) *Quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* Ad Rom. 11, 34.

(3) *Deum nemo vidit unquam, unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Joan. 1, 18.

(4) *Est scriptum in prophetis : erunt omnes docibiles Dei.* Joan. 6, 45.

(5) *Ubi Deus magister est, quàm citò discitur quod docetur !*

(6) *Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem.* Imit. l. 3 c. 43.

méthode de Jésus-Christ est à la portée des plus simples et des plus grossiers : c'est plus par ses exemples qu'il a instruit le monde, que par ses paroles. Il a commencé par faire (1). Outre que ce chemin est bien plus court que par les discours, c'est encore un langage que peuvent entendre toutes les nations, tous les peuples en général. Le Pharisien détruit tout en ne faisant point ce qu'il dit (2).

Le mot si fameux des pythagoriciens : *Le maître l'a dit,* était, à le bien prendre, une manière d'idolâtrie ; et qui pourrait nous obliger à croire, sans nulle défiance, que des hommes comme nous soient incapables d'être trompés et de tromper ? Ou, s'il pouvait paraître dans un homme assez de lumière et de probité pour faire présumer qu'il ne se trompe jamais, combien plus serions-nous assurés de trouver l'un et l'autre dans Jésus-Christ, à ne le regarder que comme un simple homme ! Quel philosophe a montré et plus de vertu, et plus d'étendue de génie que lui ? Qu'on lise leur histoire et la sienne.

Mais appliqué à Jésus-Christ, Dieu et homme, *Il l'a dit, il l'a fait, il l'a conseillé,* ce mot doit être une espèce de premier principe qui termine tout ; et sans cela, où en serions-nous ? Quelle variété prodigieuse de sentimens et d'opinions presque sur toutes les matières, et de spéculation, et de pratique !

Jésus-Christ seul doit donc être et notre théologien pour former notre foi, et notre casuiste pour former notre conscience, et notre conseiller pour

(1) *Cœpit facere, et docere.* Act. 1, 1.
(2) *Dicunt et non faciunt.* Matth. 23, 3.

nous diriger dans toutes nos délibérations. Quand nous écoutons l'Église ou ses docteurs, ce ne doit être que pour apprendre d'eux plus sûrement ce que Jésus-Christ nous a véritablement enseigné. Hors de là, moins nous écoutons Jésus-Christ, plus il est certain que nous nous éloignons et de la vérité, et du devoir.

Adressons-nous donc souvent, adressons-nous toujours à notre premier, à notre unique, notre vrai maître. Piquons-nous de bien savoir ce que Jésus-Christ nous a appris. Il n'est jamais bien nécessaire, il est toujours inutile, souvent dangereux, d'en vouloir savoir davantage (1). Et à quel autre irions-nous, ô mon Dieu! Vous êtes le seul qui ayez les paroles de vie (2). Un des plus grands abus, une chose des plus à craindre dans la Religion, c'est de vouloir réduire l'autorité divine à notre sens et à notre raison, au lieu de rappeler sans cesse la raison et le bon sens même à l'autorité divine. Nous croyons, parce qu'on nous fait trouver de la vraisemblance dans les mystères. Nous agissons, parce que la raison nous semble parler comme la loi. Nous nous déterminons, parce que nos lumières approuvent nos décisions. Est-ce là croire? Il faut qu'après trente raisons, toutes de poids, nous soyons plus touchés de cette seule parole : *Jésus-Christ l'a dit, Jésus-Christ l'a fait,* que de toutes ces raisons réunies et rassemblées. La raison seule, sans la foi, est bien faible pour nous déterminer, et nous laisse toujours bien languissans pour le devoir ; témoin

(1) *Contemplatus sum omnes labores hominum.... Et in hoc ergo vanitas et cura superfluà est.* Eccli. 4, 4.

(2) *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* Joan. 6, 69

ces sages de l'antiquité, qui moralisèrent si bien, et qui vécurent si mal. Que peut la raison seule pour nous soutenir nous-mêmes ou nous consoler dans la tentation et l'affliction, disait Job à ces grands discoureurs qui prétendaient soulager sa peine (1) ? Il ajoutait : J'oublie toutes vos paroles ; un coup d'œil, un soupir vers mon Dieu lui dit plus et m'en rapporte plus de réponses consolantes que toutes vos harangues (2). Dans l'art des guérisons, on tâche d'endormir la plaie avant que d'y porter le fer et le feu. C'est tout ce que peut la raison : adoucir les aigreurs et les révoltes de l'esprit, et le préparer ainsi à recevoir plus tranquillement les oracles et les ordres de la religion.

Toutes nos méditations doivent donc commencer par cette vérité fondamentale : Le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Jésus-Christ ne passeront jamais. Ce principe une fois posé, écoutons le Maître parler, et réglons notre conduite sur ses leçons. *Il l'a dit :* Celui qui néglige les petites choses tombera dans de grandes fautes. *Il l'a dit :* Ce qui est grand devant les hommes, est abominable devant Dieu. *Il l'a dit :* Le chameau passera plutôt par l'ouverture d'une aiguille, que le riche n'entrera dans le Ciel. *Il l'a dit :* Malheur à vous qui vivez ici-bas dans les plaisirs et dans les délices. *Il l'a dit* · Celui qui ne renonce point à tout et à lui-même, ne peut être mon disciple. Je ne manquerais point, peut-être, d'explication, de modification à ces oracles, si je voulais m'écouter ; ma raison me dit peut-être qu'il y a des choses bien inconceva-

(1) *Consolatores onerosi omnes vos estis.* Job. c. 16, v. 2.
(2) *Ad Deum stillat oculus meus.* Ibid. v. 21.

bles et qu'elle ne comprend pas comment on peut trouver la paix dans la guerre, la gloire dans le mépris, les délices dans la croix. Mais je n'écoute que mon maître. *Il l'a dit;* et il ne l'aurait pas dit si la chose n'était véritable, et s'il ne comprenait lui-même comment elle l'est. Je crois, j'agis en conséquence; voilà toute ma philosophie. Nous savons si bien la mettre en usage, cette philosophie, sur les vérités de spéculation : pourquoi croyons-nous la Trinité, l'Eucharistie? Parce que Jésus-Christ nous l'a révélé. Que ne faisons-nous de même, et qui peut nous empêcher de le faire, quand nous voudrons, sur les vérités morales et pratiques? Il faut donc nous y résoudre : tout ce qui nous reste à faire, c'est d'en demander la grâce, avec bien de la ferveur, à celui que nous avons dit qui donne la vraie lumière et la parfaite docilité.

SECOND POINT.

Jésus-Christ image et modèle des Prédestinés.

L'incertitude de notre prédestination est la chose du monde la plus terrible pour les véritables fidèles. Je frémis, disait saint Bernard, et les cheveux me dressent à la tête, toutes les fois que ces paroles redoutables viennent frapper mes oreilles et mon esprit : *Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (1). Dieu m'a-t-il pardonné? suis-je en grâce? Et si j'y suis, persévérerai-je jusqu'à la fin? Peut-on y penser attentivement, n'avoir rien pour se rassurer, avoir au contraire tant de raisons de craindre, par le souvenir de sa conduite passée, et

(1) *Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit.* Eccles. c. 1.

vivre tranquille? Inquiétons-nous un peu là-dessus : *Suis-je du nombre des élus?* Sentons bien toute la difficulté ; livrons-nous quelque temps à un peu de défiance, cela ne peut être qu'utile

Mais, après avoir conçu vivement toute l'étendue du danger, rien ne pourra-t-il nous tirer de cette incertitude ? Une révélation particulière de votre prédestination, répond le concile de Trente. Une révélation particulière ! et puis-je, et dois-je en désirer, ou en attendre, ou en demander une ? Non ; mais nous avons une révélation générale et commune à tous, aussi capable, et plus capable même, dans un certain sens, de nous calmer qu'une révélation particulière ; car je pourrais me faire illusion sur une révélation particulière, prendre pour révélation ce qui ne le serait pas ; au lieu que les révélations générales sont sûres et infaillibles en tout sens, aussi sûres, aussi infaillibles que l'est la religion elle-même que nous professons. Or, cette révélation générale, la voici dans ces paroles de saint Paul, interprétées selon les divers systèmes de la théologie catholique (1) ; ou bien : Ceux que Dieu a voulu sauver, ceux qu'il a prédestinés à sa gloire, il a résolu, il a ordonné qu'ils seraient semblables à Jésus-Christ son Fils ; ou bien : Ceux qu'il a prévus devoir être semblables à Jésus-Christ son Fils, il les a prédestinés à sa gloire. Mais de façon ou d'autre, c'est donc toujours la conformité avec Jésus-Christ qui est le signe certain de la prédestination, parce qu'elle en est toujours infailliblement ou l'effet, ou la cause. Nous faisons de grands raisonne-

(1) *Quos præscivit, et predestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Rom. 8, 29.

mens ; nous voudrions des éclaircissemens sur cette matière effrayante : laissons tous les autres ; tenons-nous à celui-ci. Je ne suis pas semblable à Jésus-Christ, et je ne tâche pas de me rendre semblable à lui : je tremble, et j'ai raison de trembler.

Toutes les autres marques de prédestination qu'on apporte d'ordinaire, sont très-équivoques, ou bien elles se rapportent à celle-là.

Heureux ceux qui souffrent ! heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux que l'on persécute pour la justice ! heureux ceux qui marchent dans la voie étroite ! Pourquoi heureux ? Parce qu'en cela ils ressemblent à Jésus-Christ, et que Dieu les traite comme il traite son propre Fils ; ou parce que, Dieu, semblant les épargner, ils se traitent eux-mêmes comme ils savent que Jésus-Christ a été traité.

Entrer dans l'état religieux, est de même une marque de prédestination ; pourquoi ? Parce qu'on suppose que c'est entrer dans un genre de vie assez approchante de celle que le Sauveur a menée sur la terre

Imitons donc la douceur, l'obéissance, la simplicité, la pauvreté de Jésus-Christ, et toutes ses autres vertus. Soyons, s'il se peut, aussi humbles, aussi patiens, aussi unis à Dieu, aussi charitables, aussi laborieux, aussi chastes, aussi zélés que lui, et ne craignons rien : il n'est pas possible que nous soyons réprouvés.

Cette parfaite ressemblance n'est pas de précepte, dira-t-on peut-être... ; mais il y a une ressemblance avec Jésus-Christ, qui certainement est de précepte. Or, par où peut-on la distinguer, la séparer précisément d'avec celle qui n'est que de con-

seil? C'est ce qu'il est difficile de décider. Ainsi, faute de tendre à ce qui est de conseil, on demeure souvent au-dessous du précepte même ; et pourquoi les a-t-on si souvent violés ces préceptes, si ce n'est parce qu'on s'est fait d'autres maîtres et d'autres modèles que Jésus-Christ ? Attachés plus sincèrement à ses maximes et à ses exemples, jamais cela ne nous serait arrivé.

Enfin, précepte ou non, vous ne serez point damné peut-être, quand vous n'imiterez point si parfaitement Jésus-Christ ; mais vous serez infailliblement sauvé, si vous l'imitez de toute l'étendue de vos forces. En faut-il davantage pour déterminer à tout, un homme sage et simplement ami de ses véritables intérêts ? Qui délibère encore, et qui n'est pas efficacement touché de cette considération, n'a jamais bien compris ce que c'est qu'être éternellement sauvé, ou éternellement damné ; on ose le dire, c'est un incrédule ou un insensé.

TROISIÈME POINT.

Jésus-Christ, juge souverain des vivans et des morts.

C'est un des articles du Symbole. Depuis l'Incarnation, Dieu s'est, en quelque sorte, reposé sur Jésus-Christ, du droit d'absoudre ou de condamner (1) ; et à qui ce droit convenait-il mieux qu'à celui qui a passé par tous les états de notre humanité ; qui sait par conséquent, par son expérience propre, et ce que c'est que l'homme, et ce qu'il en

(1) *Ipse est qui constitutus est à Deo Judex vivorum et mortuorum.* Act. 10, 42.

coûte à l'homme pour garder la loi (1) ? A qui ce droit de juger appartenait-il encore, qu'à celui que les hommes jugèrent, et qui souffrit qu'ils le jugeassent si indignement et si injustement pendant qu'il vécut parmi eux (2) ? C'est sa glorieuse récompense, c'est la réparation de tant d'ignominies.

Un peu plus tôt donc, ou un peu plus tard, il faudra que nous paraissions devant lui, que nous tombions dans ses mains. C'est donc encore de lui que nous devons tout espérer ou tout craindre.

A l'approche de ce tribunal redoutable, où le plus juste même aura tant de sujet de trembler, qui pourra mieux nous rassurer, que beaucoup de ressemblance avec notre juge? Je me tiens sûr de Jésus-Christ, si je lui présente comme un autre Jésus-Christ. Pourrait-il exercer sa colère sur un autre lui-même? Au lit de la mort, on nous présente le crucifix ; c'est alors toute l'espérance et toute la ressource du chrétien ; *Spes unica* ; mais que pourra penser de consolant, celui qui, entre soi et cet objet de religion, n'apercevra qu'une affreuse opposition? Un chef couronné d'épines, et une tête qui ne roule que des pensées d'ambition, d'intrigue, de vanité ! Des pieds, des mains fixement attachés au bois d'opprobre et de douleur, et une liberté effrénée, une obstination constante à courir où l'on veut, et à ne faire que ce que l'on veut ! Un corps déchiré de coups, et une recherche perpétuelle de ses aises et de ses commodités ! Une vie si précieuse,

(1) *Neque Pater judicat quemquam, sed omnes judicium dedit Filio.... Quia Filius hominis est.* Joan. c. 5, v. 22, 27.

(2) *Causa tua quasi impii judicata est ; causam judiciumque recipies.* Job. 36, 17.

immolée à l'obéissance et au salut des hommes, et une vie long-temps conservée par la fuite de toutes sortes d'assujettissement, de bonnes œuvres, et de travail !

Thérèse ne craint point le jugement. Ah ! j'ai pour juge, dit-elle, celui que j'ai uniquement chéri, et dont je tâchai toujours de me rendre une copie vivante. Saint Paul ne l'appréhende pas davantage : Je porte sur moi, dit le saint apôtre, les signes sacrés de mon maître souffrant et mourant ; je suis indivisiblement attaché à la croix avec lui (1). Je vis moins en Jésus-Christ que Jésus-Christ ne vit en moi (2). Démons ennemis, fuyez ; je compte pour rien vos violences et vos artifices.

Encore une fois, que pourrait me reprocher mon juge ? *Vous vous êtes trompé en me servant.* Ah ! c'est donc vous, Seigneur, qui m'avez trompé ; j'ai fait ce que je vous ai entendu dire, ce que je vous ai vu faire ; et, dans mes doutes, j'ai fait ce que j'ai présumé que vous auriez fait, ou que vous m'auriez conseillé de faire. Je sais sur qui et sur quoi je me suis appuyé, *scio cui credidi* (3). Je ne serai pas confondu ; non, je ne saurais l'être ; *non confundar.*

(1) *Christo confixus sum cruci.* Ad Gal. 2, 19. *Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* Ibid. 6, 17.

(2) *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus.* Ibid. 2, 20.

(3) II. Tim. 1, 11.

MÉDITATION

Sur l'intérieur et sur l'extérieur de Jésus-Christ

Avant que de venir au détail de ce que nous devons imiter en Jésus-Christ, nous considérerons sa personne adorable (en tant qu'elle peut être imitée), sous deux vues générales, dans les deux méditations suivantes. La première sera de l'intérieur; la seconde, de l'extérieur de Jésus-Christ.

MÉDITATION

De l'intérieur de Jésus-Christ.

La vie de Jésus-Christ, à l'extérieur, n'était que vertu et que miracle; mais l'intérieur de l'Homme-Dieu, dont tout cet extérieur était animé, fut quelque chose de bien plus noble encore, et de plus divin. Entrons dans le fond de son ame, pour ainsi dire, et quand nous aurons compris, s'il est possible, quelque chose de ce qu'il était au dedans, efforçons-nous de l'imiter en ceci, beaucoup plus encore que dans tout le reste. C'est ce qui s'appelle être solidement intérieur, et c'est en quoi consiste principalement le parfait chrétien, le vrai religieux.

On peut distinguer, dans l'ame de Jésus-Christ, comme dans la nôtre, trois espèces d'opérations: celles de l'esprit, celles du cœur, et celles de la faculté qu'ont nos ames, de mouvoir les puissances

corporelles, d'agir au dehors. Considérons-les toutes les trois.

PREMIER POINT.

L'esprit de Jésus-Christ.

A quoi pensait-il, et quel jugement formait-il de toutes choses ? Ses pensées étaient toutes en Dieu, et toutes de Dieu. L'extérieur ne le touchait qu'autant qu'il pouvait avoir rapport à Dieu. Dans toutes les créatures et dans lui-même, comme dans un miroir, il rencontrait la puissance, la grandeur, la sagesse de Dieu. S'il méditait quelque dessein, s'il se permettait de former des projets, c'était uniquement pour la gloire de Dieu. De là cette facilité qu'il avait de s'entretenir avec Dieu, les nuits entières, sans distraction et sans dégoût ; à se tenir uni à Dieu, dans les occupations de sa mission les plus dissipantes et les plus embarrassantes ; à revenir plus aisément de l'action à la prière, que les autres hommes ne passent de la prière à l'action. S'efforcer de l'imiter en ceci, c'est le premier pas de la vie intérieure. L'inutilité de tant de pensées vaines auxquelles volontairement nous nous appliquons, est la cause de ce tumulte involontaire dont notre esprit se trouve agité dans les temps qu'il faudrait plus sérieusement se recueillir. Il ne s'agit pas ici de pensées mauvaises et dangereuses, on en sait trop le crime et les suites funestes; mais outre que la mortification des pensées inutiles est la mort des pensées mauvaises, et que des unes aux autres le pas est toujours très-facile à faire pour un esprit qui n'apprend pas à se captiver, est-ce aimer Dieu de tout son

esprit, *ex totâ mente*, que de permettre à son esprit de s'occuper de ce qui n'a point de rapport à Dieu? Perd-on moins de temps à penser qu'à parler inutilement, et doit-on craindre beaucoup moins d'en rendre compte? La solitude extérieure sert donc de peu à qui ne se fait pas un esprit solitaire ; elle nuit même beaucoup quelquefois. Dans ces longs momens de rêveries, si l'on ne pense pas à des crimes, on pense à des vanités, et les passions ne se fortifient guère moins par la représentation des objets absens, que par la jouissance des objets présens qui les flattent. Enfin, jamais d'esprit d'oraison ; et quelle perte, si, hors de l'oraison même, on ne se fait pas une loi de ne se séparer jamais volontairement de Dieu par la pensée! On craindrait de s'ennuyer, si on pensait toujours à Dieu ou à quelque chose de bon ; mais ces premiers ennuis seraient suivis bientôt d'une heureuse habitude, qui ferait toute la force et la consolation de notre vie. On dit, l'ame de Jésus-Christ, unie, comme elle était, à la Divinité, ne pouvait pas même ne point penser à Dieu, ou penser, hors de lui, à quelque autre chose, il est vrai ; mais il ne s'en servait pas moins des secours extérieurs qui pouvaient lui rendre Dieu toujours présent. La fuite du monde (excepté dans la nécessité), le silence, le recueillement des sens et de l'imagination, c'est en cela qu'on veut que nous l'imitions. La grâce aidera ces premiers efforts, et il se pourra former dans nous une vue de Dieu si intime, qu'elle fera, en quelque sorte, et avec proportion, ce qu'elle faisait dans l'ame du Sauveur, une union intime avec la Divinité ; ainsi l'éprouvé-

rent tant de saints, pour qui la présence et la pensée de Dieu était devenue comme naturelle.

Mais, avec de telles pensées, quels étaient les jugemens du Fils de Dieu ? Je juge, disait-il lui-même, selon ce que j'entends (1). Et qu'entendait-il? que consultait-il ? Les jugemens de Dieu sur chaque chose, sur chaque personne, sur chaque événement, pour en faire ensuite la règle de ses jugemens ; jugemens par là toujours équitables, toujours invariables, toujours exempts d'erreur et de surprise. Nous jugeons, nous autres, sur le rapport des sens et de l'imagination, sur ce que nous inspire l'intérêt de nos diverses passions, sur les jugemens d'autrui, qui sont presque toujours aussi trompeurs que les nôtres. Avec des règles de juger si opposées, faut-il s'étonner que nos jugemens soient si différens de ceux de Jésus-Christ ? que nous appelions bien ce qu'il appelait mal, et mal ce qu'il appelait bien ? que nous méprisions ce qu'il estimait, et que nous donnions notre estime à ce qui lui paraissait petit, méprisable, abominable ? Cependant, c'est à ce divin modèle qu'il faut nécessairement venir encore. En vain espérerions-nous régler notre cœur et nos actions, si nous ne commençons par régler nos jugemens et nos idées. Accoutumons-nous à faire, au dedans de nous-mêmes, comme une espèce de conseil entre Dieu et nous. Autant de fois qu'il faut délibérer, prononcer, prendre un parti, allons là ; interrogeons, écoutons Dieu ; lisons, pour ainsi dire, dans ses yeux et sur son visage, ce qu'il juge et ce qu'il approuve : *De vultu tuo judicium meum*

(1) *Sicut audio, judico ; et judicium meum justum est.* Joan. 5, 30.

prodeat. Rien ne nous paraîtra important que ce qui regarde le salut et l'éternité. Aisément nous nous consolerons de toutes nos pertes et de toutes nos disgrâces, tandis que nous n'aurons pas perdu notre ame ou couru risque de la perdre ; le monde ne nous paraîtra que ce qu'il est, une perspective de théâtre, qui fait illusion à nos yeux, un songe agréable qui disparaît au moment du réveil, un charme qui tient notre raison liée et troublée. Jamais il ne nous échappera de ces retours si peu chrétiens : *Il est riche, puissant, honoré ; qu'il est heureux ! qu'il est digne d'envie!* Nous dirons : Il souffre, il est dans l'oubli ; mais il estime son état, il l'aime : que ne puis-je être comme lui ! que son sort me paraît désirable ! Ainsi jugerons-nous certainement des choses, à la mort, au tribunal de Jésus-Christ, durant toute l'éternité ; ainsi en jugent ceux qui ont passé avant nous, et qui se laissèrent séduire comme nous. C'est aujourd'hui la matiere de leur confusion et de leur douleur. Profitons de leur faute, et ne nous préparons point de regrets cuisans, mais inutiles.

SECOND POINT.

Le cœur de Jésus-Christ.

De quoi était-il touché ? qu'aimait-il ? que désirait-il ? que respirait-il ? Disons plutôt : Uni comme Jésus Christ l'était invisiblement à Dieu, d'esprit et de pensée, de quoi pouvait-il être touché ? que pouvait-il aimer ou désirer ? Glorifier Dieu son Père, réparer les injures faites à sa divine majesté ; accomplir toutes ses volontés ; le voir connu, aimé,

adoré de toutes les créatures ; tous les mouvemens de son cœur se tournaient de ce côté-là : C'était comme son centre et le lieu de son repos. Il n'avait ni crainte, ni espérance, ni joie, ni tristesse, ni douleur, ni consolation, ni vivacité, ni repos, qui ne pût se rapporter là ; c'est ce qu'il appelait sa nourriture (1). Un homme pressé depuis long-temps d'une faim cruelle, d'une soif ardente, n'est pas plus content quand il trouve des alimens et une source d'eau vive, que l'était le cœur du Fils de Dieu autant de fois qu'il pouvait marquer à son Père les transports et les efforts de son amour. Alors il n'écoutait ni la nature, ni ses répugnances. Quitter le Ciel, vivre dans la pauvreté et dans le travail, mourir en croix : mon Père sera glorifié ; je racheterai, je réconcilierai, je sauverai les hommes, pour qui mon Père a tant d'estime et d'amour : c'en est assez ; hors de là, tout lui eût été insipide, ennuyeux, insupportable dans la vie. Ah ! qui me donnera un cœur semblable au sien ? que tout mon repos, que toute ma consolation soit d'aimer Dieu, et de me sentir attaché à Dieu, ou d'agir, ou de souffrir pour glorifier Dieu ; que je n'aie plus d'inquiétude, ni d'empressement que pour cela ! Hélas ! est-ce trop d'un cœur si petit pour un Dieu si grand qui le demande (2)? Faut-il encore le partager, y donner entrée à la créature? souffrir qu'il s'affectionne, qu'il s'afflige, qu'il se transporte, qu'il s'abatte pour cette multitude d'objets étrangers ? En vain dit-on que Dieu y tient toujours la première place ; les autres places ne sont donc pas pour lui ? Et peut-il

(1) *Meus cibus.* Joan. 4, 34.
(2) *Diliges.... ex toto corde* Matth. 22, 37.

n'en être point jaloux? Mais Dieu y tient-il même la première place? Il faut des journées, des mois entiers pour se consoler d'une petite disgrâce ; la perte, l'absence, l'indifférence d'un ami, jettent dans le trouble et dans le désespoir ; une entreprise qui flatte la vanité ou la cupidité ôte le repos et l'attention à tous les devoirs ; un succès heureux nous nourrit, nous remplit, nous rassasie. Pour Dieu, ce ne sont que des froideurs ; ce qui regarde sa gloire ne nous touche que faiblement : qu'il soit offensé, que ce soit nous-mêmes qui l'offensions, on a besoin de toute sa foi, de toutes ses réflexions pour former à peine quelque regret léger et équivoque de sa faute. Quelle nouvelle espèce d'amour, qui ne sait ni s'attendrir, ni s'animer, ni compatir, ni s'inquiéter pour un objet si digne de toutes nos affections? Et l'on suppose que Dieu tient toujours la première place dans nos cœurs !

Disons-lui avec confusion : Je vous ai trop peu aimé, mon Dieu ! je vous ai aimé trop tard ! Peut-être, hélas ! n'ai-je pas commencé à vous bien aimer. Otez-moi ce cœur de pierre, et donnez-m'en un plus sensible ; ou plutôt donnez-moi un cœur de pierre pour tout ce qui n'est pas vous, et pour vous un cœur grand, tendre, généreux. Transformez le mien en celui de votre Fils ; faites que je comprenne et que j'accomplisse tout ce que signifie cette grande parole : Oh ! si vous étiez une fois entré bien avant dans l'intérieur de Jésus-Christ (1) ! Introduisez-moi dans ce sanctuaire ; que toutes mes vivacités viennent s'amortir là ; que mes soucis, que mes désirs imparfaits, que mes chagrins viennent se con-

(1) *Si semel perfectè introisses in interiora Jesu.* Imit. 2, c. 1.

sumer dans cette fournaise d'amour ; c'est ici la solide dévotion au cœur de Jésus, que les saints nous ont tant recommandée. Dans la personne de Jésus-Christ, trop souvent nous ne considérons qu'un extérieur qui frappe les sens · dans son cœur, nous adorons les sentimens intimes, ce zèle ardent de glorifier Dieu, cette charité immense dont il brûlait pour nous depuis que son Père lui eut déclaré le dessein de nous sauver. Adorons, mais imitons. Aimons-le lui-même, et aimons tout ce qu'il a aimé ; c'est de là que dépend notre perfection. Toute la beauté de l'homme est de bien former son cœur (1), outre que le cœur ainsi formé répandra sur toutes nos actions extérieures, ce qui rendit toujours celles de Jésus-Christ si parfaites et si dignes de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Principes des actions extérieures dans Jésus-Christ.

Qu'est-ce qui le pressait, qui le mettait en mouvement, et qui le déterminait dans ses diverses démarches ? Toujours un principe divin. L'Esprit de Dieu était comme l'ame de son ame. Ce que saint Paul dit des justes : *Que ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu sont les enfans de Dieu,* convenait éminemment au Sauveur (2). Il parlait, il agissait, il priait bien moins que ce n'était l'Esprit de Dieu qui parlait, qui agissait, qui priait en lui. De moi-même, disait-il, je ne fais rien · de moi même je ne puis rien faire : ce n'est pas de moi-même que je suis venu ; je ne parle point de moi-mê-

(1) *Omnis gloria filiæ regis ab intùs.* Ps. 44, 14.
(2) *Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt Filii Dei.* Rom. 8, 14.

me ; ce que je fais , c'est le Père , qui demeure en moi, qui le fait (1). Pour être intérieur et semblable à Jésus-Christ, ce n'est donc pas assez de se conserver simplement en grâce et d'agir en état de grâce ; il faut agir par l'esprit de grâce ; que ce soit , pour ainsi dire, le ressort qui nous conduise, comme ces animaux mystérieux d'Ezéchiel , dont il est écrit que la seule impétuosité de l'esprit les dirigeait dans leur course (2). Jamais ne prévenir , mais attendre et suivre cette impulsion de l'Esprit en nous ; suspendre , réprimer , mortifier l'activité naturelle , jusqu'à ce que Dieu se déclare , pour ainsi dire , et qu'il nous applique actuellement à ce qu'il veut que nous fassions ou que nous disions, pour les choses, pour les temps, pour la manière. Dans les devoirs mêmes qui se trouvent de notre goût , ne goûter uniquement que la volonté de Dieu qui les ordonne , prêts à les interrompre ou à les quitter, si Dieu nous appelait à d'autres , auxquels nous sentirions même de la répugnance ; en un mot , ne servir que comme d'instrument à l'opération de Dieu , et demeurer de nous-mêmes indifférens sous sa main , pour être déterminés à ce qui lui plaira. Ce soin de se tenir uni à la grâce , et d'agir par la grâce, est ce qui rend nos moindres actions comme autant d'actions toutes divines , parce qu'effectivement il y entre très-peu du nôtre , et que presque tout est de Dieu. Par là , un soupir , une parole, une élévation d'esprit se trouveront souvent plus méritoires que

(1) *A meipso facio nihil.* Joan 8, 28. *Non possum à meipso facere quidquam.* Ibid. 5, 30. *A meipso non veni...* Ibid. 7, 28. *A meipso non loquor ; Pater autem in me manens , ipse facit opera.* Ibid. 14 , 10.

(2) *Ubi erat impetus Spiritûs , illùc gradiebantur.* Ezech. 1 , 2.

ce qu'une ferveur mêlée de notre propre volonté inspirerait de plus grand et de plus difficile : c'est cette union avec la grâce qui donne aux paroles des hommes vraiment apostoliques tant d'efficace pour la sanctification des ames : ce ne sont point eux qui parlent, mais l'Esprit divin qui parle dans eux (1). Mais, hélas ! qui sont ceux qui s'étudient ainsi à se tenir liés à l'Esprit de Dieu, et à n'agir que par sa conduite ? Il faut trop d'attention et de fidélité ; on se contente d'offrir ses actions à Dieu, sans faire réflexion que la disposition du cœur dément souvent l'expression de la parole. On dit qu'on veut lui plaire ; mais ce n'est que selon son propre choix, selon son goût propre, qu'on veut lui plaire ; ou du moins, en lui plaisant, on ne renonce pas à tout autre plaisir que celui de lui plaire ; il faut d'autres assaisonnemens qui soutiennent et qui fortifient. Aimer Dieu, comme Jésus-Christ, de toutes ses forces (2), dit quelque chose de plus que cela ; il faut que ce soit le pur amour qui applique nos efforts à ce qui est du bon plaisir de Dieu, et purement parce qu'il est du bon plaisir de Dieu. Embrassons donc désormais cette manière noble et généreuse d'agir; désavouons dans nous-mêmes tout ce qui peut lui être opposé. Laissons gémir la nature de se voir arracher à tout ce qui peut lui servir d'appui hors de Dieu. Eprouvons-nous souvent ; sondons-nous, et voyons si Dieu seul nous suffit, et si dans nos diverses démarches, nous ne cherchons que lui. Réprimons nos saillies et nos impétuosités naturelles partout où nous sentons les premières impressions

(1) *Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis.* Matth. 10, 20.
(2) *Ex omnibus viribus tuis.* Luc. 10 27.

de l'amour-propre, et que ce soit toujours son saint amour qui nous mette en action. D'abord, peut-être nous ne goûterons qu'avec peine ce qu'il y a de solide dans cette nourriture ; elle est cette manne cachée, que Dieu promet aux ames généreuses (1) ; mais, toute cachée qu'elle est, c'est une manne enfin, qui, dans sa simplicité, prend ou efface le goût de tout le reste.

MÉDITATION

De l'extérieur de Jésus-Christ.

Nous avons beaucoup perdu, certes, que l'antiquité ne nous ait pas laissé un portrait plus assuré et plus marqué de ce qu'était Jésus-Christ à l'extérieur. Il faut chercher dans l'Ecriture ce qu'il y a de certain, et de quoi fonder sur le reste des conjectures raisonnables.

Nous considérerons l'extérieur de Jésus-Christ,

1.° En lui-même et dans sa propre personne.

2.° Dans le domestique, au milieu de ses Apôtres.

3.° Parmi les autres hommes, dans le commerce qu'il fut obligé d'avoir avec eux.

PREMIER POINT.

L'extérieur de Jésus-Christ en lui-même.

Il ne se pouvait rien de plus recueilli, de plus composé, de plus modeste. Sur son visage et dans ses yeux, selon l'ancienne prophétie, paraissait une

(1) *Vincenti dabo manna absconditum.* Apoc. 2, 17.

majesté pleine de douceur, qui ravissait d'abord tous les cœurs, à moins qu'ils ne fussent prévenus de quelque passion d'envie, de jalousie, d'intérêt (1). Saint Jérôme attribue à cela la facilité qu'eurent les apôtres à s'attacher à lui, dès qu'il leur ordonna de quitter tout et de le suivre, et cette surprise qui fit tomber à la renverse ses ennemis, dans le jardin, lorsqu'ils vinrent le prendre (2). Avec l'âge, la grâce et la sagesse avaient toujours pris en lui comme de nouveaux accroissemens (3). Etait-on dans la peine? Pour se consoler, allons, disait-on, au fils de Joseph. A l'âge de douze ans ayant paru au temple, les docteurs admiraient sa prudence et la discrétion de ses réponses (4). A trente ans, quand il prêchait, tout le monde était frappé des discours pleins de grâce et de modestie qui sortaient de sa bouche (5). Ce n'était point un visage sombre, ni des manières dures et austères (6); ni, au contraire, un air empressé, turbulent, dissipé, évaporé; un homme livré à la vaine joie, ou toujours prêt à rire, à disputer, à crier (7). En un mot, comme dit saint Paul, on sentait toute la plénitude de la Divinité qui résidait corporellement en

(1) *Diffusa est gratia in labiis tuis. Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende; prosperè procede, et regna.* Ps. 44, 3, 5.

(2) *Nisi enim habuisset in vultu quiddam oculisque sidereum, nunquam eum statim secuti fuissent Apostoli, nec qui ad comprehendendum eum venerant, corruissent.* Hier. Ep. 140.

(3) *Proficiebat sapientiâ, et ætate, et gratiâ.* Luc. 2, 52.

(4) *Stupebant super prudentiâ et responsis ejus.* Luc. 2, 47.

(5) *Mirabantur in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius.* Luc. 4, 22.

(6) *Non erit tristis, neque turbulentus.* Is. 42, 4.

(7) *Non clamabit, neque audietur vox ejus foris.* Ibid. 42, 2.

lui (1). C'est sur cela que les saints, fidèles imitateurs de Jésus-Christ jusque dans les moindres choses, tâchèrent toujours de former leur extérieur sur les règles de la modestie la plus noble et la plus exacte tout à la fois. Ils savaient combien elle sert à l'édification du prochain, et à entretenir le recueillement intérieur, qui est le principe et la conservation de toutes sortes de biens dans l'ordre de la grâce : mais leur première vue était de se rendre semblables à Jésus-Christ; ce doit être aussi la nôtre. Nous lisons, dans quelques histoires, combien les saints ont estimé cette vertu ; combien le peuple était édifié quand il voyait la modestie d'un saint François; son air sérieux, sans être ni triste, ni rebutant ; ses yeux baissés, sa démarche lente, tout son maintien modeste et composé. Quelles louanges un souverain pontife et tous les cardinaux ne donnèrent-ils pas à la modestie de saint Bernard et de ses religieux ! On assure que saint Bernardin inspirait par sa modestie, le recueillement aux plus dissipés : celle du martyr saint Lucien enchantait les païens, et les convertissait. On sait enfin que des jeunes gens, dans l'incertitude du parti qu'ils prendraient, et cherchant à se fixer dans un état où ils pussent travailler à leur salut et au salut du prochain, se déterminèrent pour celui où ils avaient remarqué plus de modestie et de recueillement extérieur.

C'est qu'ordinairement l'extérieur est le miroir de l'intérieur (2), dit saint Jérôme. Saint Basile dit que Jésus-Christ se trouve toujours avec l'homme

(1) *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* Col. 2, 9.

(2) *Speculum mentis est facies.*

modeste (1). On connaît un homme par le visage, dit l'Ecriture (2) : les ordres religieux, les communautés, séminaires, et sociétés quelconques, conserveront toujours leur première ferveur, tandis qu'ils conserveront cette modestie extérieure, qui est elle-même, dit saint Bonaventure, la garde du cœur la plus assurée. C'est la doctrine de saint Augustin, de saint Basile, de saint Bonaventure, de saint Grégoire, et le sentiment de tous les saints, confirmé par l'expérience de tous les temps. Au contraire, une démarche fière et précipitée, un air évaporé, un œil égaré et curieux de tout voir, une tête qui tourne sans cesse, tous ces défauts que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze remarquèrent dans Julien l'Apostat, lorsqu'il était encore jeune, et qui leur firent tirer, pour l'avenir, de fâcheuses conséquences contre lui, seront ordinairement les marques d'un intérieur peu réglé.

Mais laissons toutes ces considérations. Comme chrétiens, religieux, ou ecclésiastiques, ne sommes-nous pas ou ne devons-nous pas être imitateurs de Jésus-Christ ? Imitons-le donc ; qu'en nous voyant les uns les autres, chacun croie voir, dans son frère, une image vivante de Jésus-Christ. Ceci coûte à quelques-uns ; mais n'est-ce pas là le vrai moyen de pratiquer la mortification, et de plaire à Dieu ? Et peut-on espérer que nous soyons jamais bien réglés au dedans, quand nous n'aurons pas le courage de nous surmonter au dehors ?

(1) *Ubi Christus est, ibi modestia quoque est.*
(2) *Ex visu cognoscitur vir.* Eccl. 19, 26.

SECOND POINT.

L'extérieur de Jésus-Christ dans le domestique avec ses Apôtres.

On ne saurait imaginer une conversation plus édifiante, ni plus aimable que la sienne.

Lisons l'Evangile. Il s'était choisi pour compagnons de sa table, de sa demeure, de ses voyages, pour confidens de ses secrets, qui? Douze hommes grossiers pour la plupart, sans éducation, sans civilité, sans politesse; jamais il ne se sépara d'eux; jamais il ne parut gêné, rebuté de leurs mauvaises manières; point de dédain ni de mépris, point de paroles, point d'actions qui ne fussent pour ses disciples une leçon de vertu. Il les instruisait avec patience, il les reprenait avec douceur, et ne leur donnait rien à souffrir. Il leur dit quelquefois: *Que vous êtes peu formés aux choses divines, après tant d'instructions* (1)! Jamais il ne leur dit une seule fois, Que vous savez peu vivre! Que vous êtes mal élevés! Que vous êtes dégoûtans! C'étaient des hommes pieux et sans artifice, simples et véritablement bons; c'est tout ce qu'un Dieu aime. Il oublia, il dissimula, il passa tout le reste; il vivait avec eux dans une espece d'égalité, toujours prêt à les servir, et recevant leurs moindres services avec bonté; à peine s'apercevait-on qu'il fût le maître (2).

Telle doit être notre conduite extérieure, au milieu des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre; édifiante, bonne, polie, officieuse, hum-

(1) *Adhuc et vos sine intellectu estis.* — (2) *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare....* Matth. 20, 28. *Ego in medio vestrûm sum, sicut qui ministrat.* Luc. 22, 27.

ble, reconnaissante, pleine d'égards et de supports.

Edifiante ; et tout ceci peut regarder non-seulement ceux qui sont consacrés aux ministères évangéliques et au service des autels, mais encore certaines personnes pieuses, réunies ensemble, et comme séparées du monde sans l'avoir entièrement quitté. Qu'ont-ils cherché, en se retirant dans la solitude ? étaient-ce des sociétés de gens imparfaits, d'une vertu médiocre, des gens d'esprit ? d'honnêtes gens, et rien de plus. Si ce fut là leur intention, ce n'est point la grâce qui les conduisait. Car, s'ils en furent véritablement touchés, ils durent chercher à servir Dieu paisiblement, dans un lieu saint, à couvert de la contagion du monde corrompu et du respect humain, où, même par respect humain, ils fussent obligés de vivre chrétiennement.

Quel malheur, si, au lieu de cette édification qu'on cherchait, on devenait réciproquement les uns pour les autres une occasion de péché et d'imperfection ! Le zèle qui doit porter à sanctifier le prochain, selon l'esprit de l'Eglise, serait bien suspect et bien mal ordonné, s'il n'avait pas pour premier objet ceux de la même communauté, de la même maison, de la même famille. Ils sont tous nos frères, et participent plus que le reste des hommes aux perfections de Jésus-Christ, dont la communication doit rendre le prochain aimable. Ils sont recommandés autant et plus que tous les autres (1).

Quel malheur encore si, n'ayant pas, peut-être, toujours assez de talens pour travailler efficacement au salut des ames par soi-même, on tâchait d'en détourner les autres par de mauvais conseils,

(1) *Ad omnes, maximè autem ad domesticos fidei.* Gal. 6, 10.

par des maximes d'imperfection, par de mauvais exemples! On se rendrait coupable de leur perte, et de celle de plusieurs autres qui se seraient sauvés par leur secours, si ceux-ci eussent été des ministres fidèles, solidement vertueux.

Nous devons donc travailler, dans les maisons où nous demeurons, à nous rendre irréprochables, surtout si nous avons quelque autorité, quelque supériorité sur les autres; supériorité de place, supériorité d'âge, d'antiquité, d'esprit, de certaines qualités qui attirent de l'estime, qui font qu'on nous recherche, qu'on nous écoute, et qu'on nous croit. Voilà pourquoi on recommande tant aux prêtres, et aux jeunes gens destinés à la prêtrise, d'être des modèles de régularité et de perfection. On doit dire la même chose à ceux que leur science, ou leurs emplois, ou leurs succès, rendent recommandables.

Plus quelqu'un a ou croit avoir de lumières, de raison, et de talens, plus il est obligé de donner de bons exemples; et personne ne doit oublier qu'il faut beaucoup plus de vertus pour être utile, que de vices pour nuire; que le mal se communique plus aisément que le bien. Soyez exact, régulier tout le jour, c'est votre devoir: on n'y fait presque pas d'attention. Si vous devenez léger, libre, familier dans vos manières, on s'en scandalise; plusieurs même s'en prévalent pour vous imiter, parce que l'homme vicieux fuit ceux qui le condamnent, et recherche ceux qui, par leurs mauvais exemples, autorisent sa conduite.

Nous avons ajouté que cette conduite doit être bonne, polie, officieuse, etc. *Bonne*, c'est-à-dire,

simple et naturelle, comme venant non point de politique, ni d'une affectation étudiée, mais d'un esprit touché d'estime, et d'un cœur plein d'amitié.

Polie, mais sans être embarrassante; point de façons incommodes, de complimens ni de cérémonies mondaines; seulement autant d'attention qu'il faut pour ne blesser en rien la délicatesse d'autrui.

Officieuse; prêts à s'incommoder pour faire plaisir, pour accorder ce que l'on désire de nous, à moins que le devoir ne s'y oppose.

Humble, dans l'air et dans les paroles. Nous crussions-nous, et eussions-nous raison de nous croire plus estimables que les autres, serait-il permis de le faire paraître? Est-ce pour nous enfler, ou pour humilier et confondre les autres, que Dieu nous a donné plus d'esprit, plus de talens qu'à eux? Ne souffrent-ils pas assez déjà de leur médiocrité, de leur infériorité?...

Reconnaissante. Comme si rien ne nous était dû: ôtez la charité, on nous doit, en effet, bien peu de chose. Ne nous prévalons donc jamais de certains égards qu'on a pour nous; confus de voir tant de bontés, ne songeons qu'à nous en rendre plus dignes.

Pleine d'égards et de patience. Attendrons-nous, pour être charitables, que nous ayons à vivre avec des anges, ou que les hommes le soient devenus? Il nous est bien plus aisé de nous corriger pour eux, que de les corriger pour nous; ou, s'il nous paraît impossible de nous corriger nous-mêmes, comment exigeons-nous avec tant de rigueur qu'ils se corrigent?

On dira peut-être que toutes ces règles, tous ces

égards, ne sont que des devoirs d'honnêteté et de civilité. Mais premièrement, la civilité sert infiniment à entretenir la charité, et à gagner le prochain à Dieu; on ne saurait trop le répéter. Secondement, le motif purifie et ennoblit tout. On peut être honnête et poli par principe d'humilité, comme les gens du monde le sont par intérêt, par vanité, par politique. Prenons-y garde, on ne manque guère d'honnêteté que parce qu'on ne sait pas se faire violence, s'assujettir, se contraindre. Etre honnête et poli, ne fût-ce pas toujours une grande vertu, c'est toujours un assez grand défaut que de ne l'être pas.

3.° On peut être honnête et aimable pour se rendre semblable à Jésus-Christ; et ceci dit tout. J'oserais entreprendre de dresser des règles de la civilité chrétienne, sur des maximes et des exemples tirés de la conduite et de la doctrine de Jésus-Christ et de saint Paul. Celui-ci, dans la peinture qu'il fait de la charité, marque plusieurs traits qui semblent pouvoir être regardés en partie comme des leçons de savoir vivre. Elle est patiente, dit-il, elle est douce, elle ne s'aigrit point; elle n'a ni envie, ni malignité, ni orgueil; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout, etc. Sa lettre à Philémon est un chef-d'œuvre de politesse, du commencement jusqu'à la fin. Ses réponses à Festus et au roi Agrippa, dans les Actes des Apôtres, plusieurs endroits dans ses lettres aux Corinthiens et aux Thessaloniciens, sont de même. On ne saurait ni s'égarer, ni manquer de vertu, en suivant de si beaux modèles. On fait beaucoup de mal en ne les suivant pas, et l'on s'expose à

être privé de bien des grâces pour soi et pour les autres.

4.° Cependant ces égards, cette amitié, cette politesse dont nous parlons ici, doivent rester dans de certaines bornes. Il faut toujours que la bienséance et la modestie en règlent tous les mouvemens. Jamais trop de familiarité; cela est infiniment nécessaire, surtout entre les jeunes gens de même âge. Etre aimable et sensible à l'amitié d'autrui, est une raison de plus pour s'observer davantage; sans cela, bientôt la familiarité dégénérerait en puérilité, en bassesse. Tout ce que défend saint Paul, les bouffonneries, les badineries peu modestes, les éclats de rire, deviendraient permis, quelquefois même les mauvaises équivoques et les contes dissolus. Ce serait la mort de la dévotion et de l'esprit intérieur, et la source de beaucoup de corruption.

5. Remarquons ici quelle fut l'amitié de Jésus-Christ pour ses apôtres... Il eut quelque sorte de prédilection pour trois d'entre eux, Pierre, Jean, Jacques, et surtout Jean. Mais il ne sortit jamais de ce caractère modeste, sérieux, et plein de sagesse, qui les eût tenus dans le respect, s'ils eussent été capables de s'oublier.

TROISIÈME POINT.

L'extérieur de Jésus-Christ au milieu du monde, avec qui il fut obligé de vivre.

Je dis, *obligé de vivre;* car jamais il ne vit le monde que par obligation, c'est-à-dire, autant que son Père le lui ordonna; sa retraite de trente ans le montre assez; et quand il fut obligé de converser

avec les enfans des hommes, ce fut toujours avec autant de précaution et de ménagement que s'il avait eu à craindre la corruption du siècle, comme les hommes ordinaires. S'il prêchait, s'il conversait le jour, la nuit se passait presque entière à l'oraison, toujours sous les yeux de quelques-uns de ses disciples qui l'accompagnaient. Ils furent étonnés de le voir seul, sur le bord du puits de Jacob avec la femme de Samarie, quoique ce fût un lieu tout ouvert ; c'est que cela lui était nouveau.

Du reste, quelle facilité à se communiquer, pour peu qu'on eût besoin de lui ! prêt, en tout temps, la nuit même, à recevoir et à instruire ceux qui se présentaient. Quelle tendresse, quelle compassion pour les pauvres, pour les personnes affligées, pour les petits enfans mêmes ! *C'est à ceux-là qu'appartient le royaume de mon Père* (1).

N'eût-il pas été Dieu, c'aurait été le plus honnête homme, le plus droit, le plus aimable, le plus gagnant qui fût jamais. Nulle vivacité, sinon contre les profanateurs du Temple, contre les hypocrites, contre les grands qui abusaient de leur autorité. Son zèle irrita ses ennemis ; mais sans craindre ni leur haine, ni leur envie, il les défia plus d'une fois de lui reprocher aucun défaut (2). Les pharisiens, d'une morale et d'une conduite si sévère en apparence, et si relâchée en effet, firent assez d'invectives, en général, contre la conduite et la morale de Jésus-Christ, et lui dirent des injures fort grossières : *Vous êtes un Samaritain, un homme possédé*

(1) *Talium est enim regnum Dei.* Marc. 10, 14.

(2) *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Joan. 8, 46.

du démon (1)... *un gourmand qui cherche les bonnes tables; ami des pécheurs et des publicains* (2); jamais un seul point bien articulé.

Tous ceux dont la conduite est régulière, auront toujours à souffrir de la part des mondains et des hypocrites (3); surtout les ouvriers évangéliques destinés au service des ames et qui s'efforcent de marcher sur les traces de Jésus-Christ, auront toujours le même sort que leur maître et leur chef. Comme lui, ils seront le but et l'objet de tous les faux bruits que répandront contre eux les ennemis de la religion et de la vraie piété (4).

Mais tâchons de ne point donner lieu à la calomnie; soyons des hommes zélés, sages, édifians. Combien de saints personnages, d'ouvriers apostoliques, sans se pervertir au milieu des dangers du siècle, y ont fait de grands fruits! Aimables, et se faisant tout à tous, comme leur divin Maître, et animés, comme lui, de cette charité noble et bienfaisante, ils ont gagné de tout temps et les grands et le peuple, presque partout où ils ont paru. Il s'en est trouvé d'assez jeunes, d'ailleurs, et quelquefois même d'une figure assez rebutante, qui cependant étaient recherchés et chéris de tout le monde. Il n'était point d'esprit, quelque farouche qu'il fût, qui pût résister long-temps à leurs manières honnêtes, soutenues d'une grande piété. C'est que Dieu les protégeait d'autant plus qu'ils ne s'exposaient point témérairement aux dangers du monde, et ne le

(1) *Samaritanus es tu, et dæmonium habes.* Ibid. 8, 48.

(2) *Homo vorax et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus.* Matth. 11, 19.

(3) *Qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* 2. Tim. 2, 12.—(4) *Signum cui contradicetur.* Luc. 2, 34.

voyaient qu'avec beaucoup de prudence et de réserve ; c'est qu'ils ne manquaient point d'égards pour les personnes en place, ou distinguées par leur caractère ; c'est qu'ils ne se rendaient point d'un accès trop difficile aux personnes d'un état moins relevé ; c'est qu'ils ne rebutaient personne, et n'exigeaient point qu'on s'accommodât à leurs heures et à leurs manières, mais qu'à l'exemple de Jésus-Christ ils étaient toujours prêts à rendre service au prochain.

Faisons-nous un portrait de ce Dieu Sauveur ; étudions-le dans toute la suite de nos actions, à table, à la prière, en conversation. L'Evangile nous dira souvent ce que nous avons à faire ; et quand il ne le dira pas, il nous sera aisé de conjecturer ce qu'en telle et telle occasion Jésus-Christ aurait pensé, aurait dit, aurait fait.

Ainsi, lorsque nous aurons quelque rapport de nécessité, de zèle, ou de bienséance avec le monde, que ce ne soit jamais, autant qu'il est possible, dans des lieux cachés, ou trop éloignés de la vue du public ; que jamais on ne nous trouve où le devoir ne nous conduit point ; je serai avec le monde quand je craindrai d'offenser Dieu si je n'y étais pas, c'est la bonne règle ; mais jamais je n'y serai pour mon plaisir seulement, ou pour me faire fête d'avoir beaucoup de connaissances, d'être bien venu, bien reçu partout ; rien n'est plus frivole, ni plus dangereux. Fils de l'homme, dit Dieu à un prophète, tenez-vous bien ferme, et soyez toujours sur vos gardes, car vous vivez parmi une troupe d'incrédules

et de séducteurs ; vous demeurez avec autant de scorpions (1).

Nous sommes partout en spectacle, non-seulement aux hommes, amis et ennemis, mais à Dieu qui doit nous juger, mais aux anges bons et mauvais qui nous observent, ou pour nous accuser, ou pour nous justifier, selon que nous nous comporterons (2). Que notre cœur soit toujours chez nous, lorsque notre corps en est absent, revenons-y le plus vite qu'il se pourra ; nous trouverons toujours au retour quelque déchet. N'attendons pas que nous soyons pris, captifs et enchaînés. Dès le moindre sentiment d'attache ou de complaisance, fuyons ; notre force et nos armes sont dans la fuite : *Fugâ pro armis utere.*

MÉDITATION

Des vertus particulières de Jésus-Christ, appliquées à ses Mystères.

Nous voici arrivés à considérer les vertus particulières dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans les divers états et mystères de sa vie et de sa mort. Or, quoiqu'il n'y en ait aucun où il ne réunisse l'assemblage de toutes les vertus les plus excellentes : humilité, pauvreté, mortification, patience, obéissance, zèle de la gloire de Dieu, cha-

(1) *Fili hominis, sta super pedes tuos, ne timeas eos, quoniam increduli et subversores sunt tecum, et cum scopionibus habitas.* Ezech. 2, 1 et 6.—(2) *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.* I. Cor. 4, 9.

rité pour les hommes ; cependant il y a ordinairement une vertu qui caractérise, pour ainsi dire, chaque mystère en particulier ; et la méthode que nous prendrons dans les méditations suivantes, ce sera de nous arrêter, sur chacun de ces mystères, à la vertu singulière que Jésus-Christ y pratique : nous commencerons par l'Incarnation. Dans l'Incarnation, c'est l'humilité qui se fait principalement remarquer.

N'oublions pas de commencer désormais toutes nos méditations, et de les finir par une courte, mais vive répétition des vérités fondamentales de cette seconde partie. Celui que je vois si humble, si pauvre, si obéissant, si religieux, si laborieux, si résigné, si charitable, c'est mon Rédempteur, mon chef, mon roi, mon maître, mon modèle, mon juge, celui donc que je dois, et par justice, et par reconnaissance, et par devoir, et par intérêt, et par crainte, et par amour, uniquement imiter.

MÉDITATION

De l'humilité de Jésus-Christ dans l'Incarnation.

Nous considérerons au premier point la profondeur de son humilité ;

Au second, la justice de son humilité ;

Au troisième, la gloire de son humilité dans l'Incarnation.

Il s'humilie jusqu'à l'anéantissement ; il a raison de s'humilier comme il fait ; il n'en devient que plus glorieux en s'humiliant de la sorte.

PREMIER POINT.

La profondeur de son humilité.

Pour la bien comprendre, méditons avec attention le chapitre premier de l'Evangile de saint Jean : comparons ce qu'était le Verbe avec ce qu'il est devenu.

Montons d'abord jusqu'au plus haut des Cieux : pénétrons jusque dans les siècles les plus reculés de l'éternité. Là, dès le commencement était le Verbe. Le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui ; et de ce qui a été fait, rien n'a été fait sans lui. C'est en lui qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes (1).

Descendons ensuite au travers de quarante siècles jusque dans le sein de la glorieuse Vierge.

Ici le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous. La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. Il était dans le monde; le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu (2).

Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, le Dieu des armées ; le ciel et la terre sont pleins de la majesté de votre gloire... C'était le cantique des esprits bienheureux, pendant quatre mille ans au moins (3). Depuis l'Incarnation, l'Eglise ne

(1) *In principio erat Verbum, etc.* Joan 1, 1.

(2) *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. Lux in tenebris lucet, etc.* Ibid.

(3) *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus exercituum, plena est omnis terra gloriâ ejus.* Apoc. 4, 8.

cesse de chanter : *Celui que la terre, la mer, les astres respectent, adorent; celui à qui tout obéit, et qui gouverne toutes choses, le voilà renfermé dans le sein d'une Vierge, et il n'en a point de honte ni d'horreur* (1) : Ah ! quelle étrange humiliation ! Avant que de connaître ce mystère adorable, si l'on fût venu nous dire : Le Fils de Dieu vient de se faire homme; il est sur la terre, et il descend de la race d'Abraham et de David, où serions-nous allés le chercher ? Dans la Judée, à Jérusalem sans doute, sur le trône de David et des rois ses ancêtres, dans un palais magnifique, environné d'une cour superbe, dans l'abondance de toutes sortes de biens et de délices. Il n'est point là. Où le trouver donc ? En Galilée, à Nazareth, dans une vile cabane; dans les bras de Marie sa mère, enfant d'une heure et d'un instant.

Ecrions-nous donc (2) : Vous êtes vraiment un Dieu caché. C'est trop peu dire; un Dieu humilié, un Dieu éclipsé, un Dieu anéanti (3) ! Il faut des termes tout nouveaux pour pouvoir exprimer un prodige d'humilité si étrange.

Hommes, qui que nous puissions être, cendre et poussière, néant et péché, élevons-nous, après cela; montrons-nous; faisons-nous valoir; disputons des premiers rangs; ambitionnons les places de distinction; murmurons de n'être pas nés avec plus de pouvoir, plus de talens naturels, plus de noblesse; oublions que tant d'autres sont au-dessous de nous;

(1) *Quem terra, pontus, sidera, colunt, adorant, prædicant, etc. Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum.*

(2) *Verè tu es Deus absconditus.* Is. 45, 15.

(3) *Semetipsum exinanivit.... Humiliavit.* Philip. 2, 7, 8.

portons nos vues sur ceux qui sont au-dessus : disons encore (1) : Je monterai, et je deviendrai semblable au Très-Haut. Il y aurait bien du mécompte; il n'est plus si au-dessus de nous, celui qui fut l'objet de nos envies; disons plutôt : Je descendrai, pour me rendre semblable à mon Dieu (2); on nous le permet, on nous le commande même; et c'est uniquement dans le dessein de nous voir semblables à lui, sans crime et sans danger, que le Verbe s'est réduit à un état si humiliant.

Adorons-le dans cet état; ne le méconnaissons pas, ne nous en scandalisons pas; plus il se fait petit, et plus il est respectable, parce que c'est par choix et par amour qu'il s'abaisse ainsi. Mais n'oublions point, dans l'occasion, que nous l'avons reconnu, en cette situation même, pour notre Dieu. Renonçons et de bon cœur, et pour toute la vie, à tous nos prétendus avantages et à nos frivoles espérances. Obscur, petit, oublié, point d'éclat, point de faste; c'est uniquement ce que nous prêche l'exemple d'un Dieu incarné. Epousons, comme lui, l'humilité; car il la choisit aujourd'hui, pour ne plus la quitter jusqu'à la mort : c'est un état habituel et permanent qu'il embrasse. Ce qu'il est et ce qu'il fait maintenant, il le sera et il le fera autant qu'il pourra, jusqu'à la mort, et nous ne le verrons jamais se démentir.

(1) *Ascendam, et similis ero Altissimo.* Is. 14, 14.
(2) *Descendam, et similis ero Altissimo.* Ibid.

SECOND POINT.

La justice de son Humilité.

Le Verbe n'était point obligé de se faire ni homme, ni rédempteur des hommes, ni modèle des hommes. Qu'il l'ait bien voulu, c'est une grande bonté, une excessive charité (1). Mais ces premières démarches une fois supposées, il a eu raison, et il ne pouvait se dispenser de s'humilier autant qu'il l'a fait.

Un homme, fût-il Dieu, n'est rien à raison de son humanité, en présence d'un Dieu qui n'est pas homme. La bassesse de l'humanité fait disparaître, pour ainsi dire, et oublier, en quelque sorte, les grandeurs de Dieu. Il peut même dire à Dieu, avec les prophètes : Je suis un ver plutôt qu'un homme ; je sens combien je suis peu de chose, et je ne le dissimule point. Je ne me regarde que comme un néant : tout homme devant vous n'est que vanité (2).

De plus, le Rédempteur des hommes est caution pour tous les hommes ; et, si les hommes sont pécheurs, leur caution mérite tout ce que méritent les pécheurs. Ce n'est donc pas assez qu'il s'humilie ; il est convenable, par-dessus cela, qu'il souffre et qu'il meure de la manière la plus ignominieuse et la plus cruelle.

Enfin, le modèle des hommes doit à leur orgueil un remède qui puisse égaler leur orgueil même. Ils

(1) *Propter nimiam charitatem suam, qua dilexit nos.* Eph. 2, 4.

(2) *Ego sum vermis, et non homo.* Psalm. 21, 7. *Ego vir videns paupertatem meam. Substantia mea tanquam nihilum ante te.* Thr. 3, 1. *Universa vanitas, omnis homo vivens.* Ps. 38, 6.

voudraient s'élever jusqu'au trône de Dieu ; il faut leur apprendre à s'abaisser jusqu'au néant, s'il est possible. Après cela, ils seront encore superbes ! Que serait-ce si Dieu s'était contenté d'un moindre exemple ?

Nous croyons quelquefois, nous autres, en nous humiliant, ou en souffrant qu'on nous humilie, faire une œuvre de surérogation. Nous intéressons dans notre cause la justice et la vérité : nous croirions faire injure à Dieu de ne pas reconnaître ses dons en nous, et de ne pas vouloir que le monde les y honorât. Nous croirions mentir si nous disions que nous sommes et de grands pécheurs, et des pécheurs dignes de toute sorte de mépris ; oui, de le dire contre notre pensée : mais pourquoi ne le pensons-nous pas ? Nous pouvons mériter peut-être, à certains égards, quelque sorte d'estime ; mais, sous d'autres rapports bien plus essentiels et bien plus personnels, nous méritons de l'opprobre et des châtimens : que ne faisons-nous abstraction de l'un, pour ne nous occuper que de l'autre ?

Sans cette espèce d'abstraction, comment Dieu lui-même eût-il pu humilier son Fils, le châtier avec tant de sévérité ? Et comment le Fils aurait-il pu se soumettre à ses arrêts rigoureux ? Ils oubliaient, pour ainsi parler, les grandeurs du Verbe ; ils s'attachaient, ils s'arrêtaient à l'humanité chargée de nos faiblesses et de nos iniquités.

Depuis Jésus-Christ, les saints se croyaient les plus grands pécheurs du monde : ils le disaient, et l'on ne peut pas les soupçonner de mensonge ; c'est qu'ils ne voyaient que leurs péchés et les vertus des autres, ou qu'ils voyaient ce qu'eux et les autres

pouvaient devenir en un instant, le plus juste pécheur, et le plus grand pécheur juste. Nous savons si bien les faire, ces abstractions, en faveur de l'orgueil. N'oublions-nous pas toutes les raisons que nous avons de nous humilier pour ne penser qu'aux raisons que nous croyons avoir de nous élever ? Et cependant nous ne pensons rien faire contre la justice et contre la vérité ! Serait-il moins permis ou moins possible, sans blesser ni la vérité, ni la justice, de faire des abstractions semblables en faveur de l'humilité ?

Mais que de différences entre Jésus-Christ et nous, qui devraient achever de confondre notre orgueil !

1.° Il n'était homme que parce qu'il avait bien voulu l'être ; ce que nous sommes, nous ne le sommes que par nécessité, et nous ne saurions ne le pas être.

2.° Il n'était que caution pour les pécheurs ; nous sommes les vrais coupables, et par le malheur d notre origine, et mille fois plus par nos fautes personnelles : les avons-nous oubliées ?

3.° Il s'est fait notre modèle : n'eussions-nous que cette seule raison, ne devrions-nous pas, par respect pour lui, et par justice, et par reconnaissance, nous humilier ?

Mais les autres, dit-on, ont les mêmes raisons de s'humilier que moi ; quelques-uns en ont plus, peut-être : qu'ils s'humilient, je m'humilierai.

1.° Leur injustice et leur orgueil déraisonnables vous justifient-ils ?

2.° Eussiez-vous plus d'esprit, plus de talens (car c'est là ce qui enfle d'ordinaire), c'est Dieu qui a

partagé chacun comme il lui a plu. Tout est égal avant le partage, et le mieux partagé ne doit être que le plus reconnaissant, si ce sont de vrais biens, et plus circonspect, si ce sont des biens dangereux. Enfin, vous êtes pécheur, plus pécheur qu'une infinité d'autres ; cela suffit pour devoir vous humilier beaucoup plus que les autres.

L'humiliation qui vous vient de la part des hommes, c'est Dieu qui vous la procure et qui la dirige pour que vous vous acquittiez envers lui. Vous ne méritez pas que ce soit un tel qui vous humilie, mais vous méritez que Dieu vous humilie ; et, si Dieu veut se servir d'un tel, n'est-il pas le maître ? O Dieu de l'humilité ! je sens combien j'ai eu tort jusqu'ici ; mais je ne puis changer que vous ne me donniez une grâce bien puissante : au nom de vos humiliations mêmes, je vous la demande ; ne me la refusez pas. Par le mystère de votre sainte Incarnation (1), délivrez-moi de cet orgueil dominant qui a pensé me perdre, et qui me perdrait infailliblement.

TROISIÈME POINT.

La gloire de l'Humilité du Fils de Dieu.

Jamais il ne fut plus glorieux que dans ses abaissemens. Le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire (2) : comment cela ?

Un Dieu ne peut monter plus haut qu'en descendant. En descendant, il manifeste ses qualités aimables : charité, compassion, tendresse ; au lieu

(1) *Per mysterium sanctæ Incarnationis tuæ.*
(2) *Verbum caro factum est et vidimus gloriam ejus.* Joan. 1. 14.

qu'on ne connaissait que ses qualités admirables : puissance, sagesse, magnificence. Il lui est moins glorieux d'être redouté que d'être aimé. Qu'il est grand, le Seigneur, et qu'il mérite d'être loué (1)! Qu'il est petit le Seigneur, et qu'il mérite d'être aimé (2)! C'est de quoi il est le plus jaloux.

2.° Dieu son Père relève encore Jésus-Christ, à proportion de ses abaissemens. Il s'est humilié en se rendant semblable aux hommes, ajoutons semblable aux pécheurs, et c'est pour cela que Dieu l'a si fort exalté (3). Quel pouvoir ne donne-t-il point, au Ciel et sur la terre, à cette humanité si rabaissée! pouvoir qu'elle n'aurait jamais eu sans cela(4) Il commande dès cet instant aux anges de l'adorer (5). Ils obéissent; mais, sans qu'on leur commande, ils y seraient assez portés; car, hélas! après un tel exemple, qui oserait ne se soumettre pas? C'est cet exemple qui fait sentir aux anges rebelles l'indignité de leur révolte et la justice de leur condamnation; ils frémissent de rage, mais ils fléchissent le genou. C'est encore cet exemple qui a porté plusieurs rois à quitter leurs diadèmes, et à préférer l'humilité du cloître à l'orgueil du trône, où ils se trouvaient placés.

Humilions-nous donc, c'est notre gloire, et devant les hommes, et devant Dieu.

Devant les hommes : la gloire, comme l'ombre,

(1) *Magnus Dominus, et laudabilis nimis.* Psalm. 47, 2.

(2) *Parvus Dominus, et amabilis nimis.*

(3) *Humiliavit semetipsum in similitudinem hominum factus, propter quod et Deus exaltavit illum.* Philipp. 2, 7, 8, 9.

(4) *Omnis potestas in cœlo et in terrâ.* Matth 28, 18.

(5) *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terrarum, dicit : et adorent eum omnes Angeli ejus.* Ad Heb 1, 6

suit ceux qui la fuient ; et de là vient que les plus orgueilleux affectent si souvent de s'humilier. L'humilité tient lieu d'une espèce de mérite à qui n'en a pas. L'orgueil diminue toujours ce qu'on en a, mais l'humilité, avec le vrai mérite, met au comble de la parfaite estime et de la solide grandeur.

Mais oublions ceci ; oublions même que Dieu se plaît si souvent à faire les plus grandes choses pour les hommes humbles (1) ; que ce sont eux sur qui il repose avec tous ses dons (2). Souvenons-nous uniquement que notre gloire est de ressembler à Jésus-Christ.

Les disciples d'un ancien philosophe affectaient d'imiter jusqu'à ses défauts. Que l'humilité de Jésus-Christ parût une folie, il faudrait encore l'imiter : c'est être sage que de ne l'être pas plus que lui (3). Jésus-Christ ne pouvait avoir un modèle pareil avant lui, un Dieu qui se fût humilié : nous l'avons, profitons-en.

Quel honneur ! quelle gloire pour nous : Non, je n'en connais plus, je n'en veux plus d'autre désormais ; ou, si j'en veux quelque autre encore, c'est uniquement celle qu'il m'a méritée dans le Ciel, par ses abaissemens (4)

(1) *Suscitans à terrâ inopem.* Ps. 112, 7.

(2) *Super quem requiescet Spiritus meus, nisi super humilem ?*

(3) *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus ; si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc seculo, stultus fiat, ut sit sapiens.* I. Cor. 1, 25 ; 3, 18.

(4) *Cùm apparuerit Christus vita vestra, et vos apparebitis cum ipso in gloriâ.* Col. 3, 4.

MÉDITATION

De la Nativité de Jésus-Christ.

La vertu singulière du Sauveur, dans ce mystère, c'est la pauvreté. Nous en considérerons les qualités.

Elle est pénible.

Elle est humiliante.

Elle est libre et toute volontaire.

PREMIER POINT.

Pauvreté pénible. Il souffre, et souffre beaucoup de sa pauvreté.

1. Il n'a quoi que ce puisse être pour la propreté ni pour la commodité : point de maison, point de chambre ni de meubles, point de berceau.

2.° Il manque du nécessaire en plusieurs choses : point de feu dans la nuit d'une saison rigoureuse, et dans une cabane ouverte à toutes les injures de l'air.

3.° Dans le nécessaire qui lui reste, rien que de vil et de grossier : de mauvais langes pour se couvrir, une crèche et de la paille pour reposer, deux animaux pour le réchauffer de leur haleine.

L'état de Jésus-Christ, dans la crèche, est passager, à la vérité ; il ne sera pas toujours là ; mais, comme dans l'incarnation il épouse l'humilité, dans sa naissance il épouse la pauvreté : ce sera sa compagne fidèle ; elle le suivra en Egypte, à Nazareth, dans le cours de ses prédications, et jusque sur le

Calvaire. Il naît de parens pauvres ; ils ne sortiront point de leur condition, ni lui non plus : c'est un état fixe et permanent.

La pauvreté religieuse, que l'on regarde, avec raison, comme un grand sacrifice, mesurons-la à celle-ci : que de différence ! combien de choses souvent superflues, en tout genre ! de quel nécessaire manque-t-on ? et dans le nécessaire, combien, quelquefois, de recherches d'amour-propre, quand on le peut ! et quand on ne le peut pas, combien de plaintes, peut-être, et de murmures !

Cependant, la souffrance est comme essentielle à la pauvreté. La première idée qu'on se forme d'un homme pauvre, c'est un homme qui souffre ; c'est Job sur un fumier, après la perte de tous ses biens ; ou c'est une de ces personnes qui, se trouvant au-dessous de leurs affaires, savent à peine, pour le besoin présent même, où trouver de quoi subsister. Qu'il en est aujourd'hui dans cette affligeante situation !

Ne pourrait-on pas, avec raison, se moquer de notre pauvreté, si l'on savait en quoi nous la faisons consister ? Ne nous regarderait-on pas comme des enfans de famille qui n'ont rien qu'avec dépendance, mais à qui il ne manque rien du nécessaire, et à qui on accorde même beaucoup de petits soulagemens ? Ne pourrait-on pas nous dire : N'êtes-vous pas nourris, logés raisonnablement ?

Si le monde savait, avec cela, ce qu'on a, en religion, de petites douceurs, de petites pensions et de présens, et la facilité qu'ont les supérieurs à donner des permissions d'en user, que penserait-il ? Je n'oserais condamner tout-à-fait ces usages comme

des crimes, pourvu qu'on soit dans la disposition sincère et effective de s'en voir privé, et qu'on n'en use pas comme de son propre bien. Mais ceci même a beaucoup plus d'étendue qu'on ne s'imagine ordinairement ; et dès qu'on met quelque différence, soit dans la pensée, soit dans l'affection, soit dans l'usage, entre les biens communs de la maison et ces petits biens que l'on regarde comme plus d'à demi à soi, il est bien difficile qu'on ne tombe dans le vice de propriété. Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai, encore une fois, que ce n'est là guère que la pauvreté des enfans de famille, et souvent quelque chose de moins.

Or, pouvons-nous croire que ce soit à une pauvreté pareille qu'aient été faites les promesses de Jésus-Christ; le centuple de consolations célestes, les places de distinction dans la gloire, ce droit de juger les riches au dernier jour du monde? De si grandes prérogatives supposent nécessairement de grandes privations.

Le séculier à qui manquent souvent bien des choses, peut-il être jugé par le religieux à qui rien ne manque, ou qui voudrait ne manquer de rien? Juger les autres hommes, c'est être chargé d'actions et de vertus qui les condamnent, d'un détachement qui condamne leurs insatiables désirs, d'un dénûment qui condamne leur abondance. Pour être juge avec Jésus-Christ, pour être placé dans la gloire auprès de lui, il faut l'avoir suivi de près, avoir été pauvre comme lui (1).

La pauvreté religieuse, à le bien prendre, n'est

(1) *Vos qui secuti estis me... sedebitis et vos.... judicantes, etc.* Matth. 19, 28.

autre chose qu'une grande grâce ; elle délivre de l'embarras et du danger des richesses, qui nous eussent partagés, occupés, et vraisemblablement damnés, comme beaucoup d'autres. Point de peines à amasser ni à défendre ; point de craintes de perdre ; point de chagrin d'avoir perdu ; et pour le salut, point d'acquisitions injustes, de possessions pleines d'orgueil, de dispensations criminelles. Or, cette grâce ne demande-t-elle pas quelque reconnaissance ? Et quelle autre reconnaissance plus juste, que de ne pas vouloir jouir des avantages de la pauvreté et des richesses tout à la fois, ne manquer de rien et n'être ni coupable, ni embarrassé de rien ! Au moins donc, 1.° Quand les mauvais temps, l'incommodité d'une maison, ou, si vous voulez, un peu de dureté dans les supérieurs et d'avarice dans les officiers, nous donnera occasion de souffrir quelque chose, de manquer de quelque chose, souffrons et dissimulons. Que jamais on ne nous entende nous plaindre de n'être point, ou assez bien nourris, ou assez proprement vêtus, ou assez commodément logés. Un pauvre qui serait comme nous, trouverait qu'on lui donne trop.

2.° Maintenant que, par la retraite et par les réflexions qu'elle nous donne occasion de faire, nous connaissons nos devoirs mieux que jamais, faisons une exacte revue des choses dont nous pouvons nous passer. Que le nombre en est grand quelquefois ! La nature veut toujours avoir ; dans son empressement on demande, on reçoit. Les premières envies sont-elles passées, on connaît l'inutilité de ce qu'on a désiré avec passion. Mais alors, ou bien le respect humain retient, ou bien je ne sais quelle espèce d'a-

varice ; *avoir pour avoir*. Le mérite de s'abstenir est passé, mais il reste le mérite de se défaire de ce qu'on a ; il n'est pas moindre, peut-être ; mais il ne faut donc pas différer.

3.° Pour toutes les choses dont nous ne pouvons absolument nous passer, que toujours par quelque endroit il paraisse que nous sommes pauvres ; qu'il n'y ait ni propreté exquise, ni recherche de pure vanité. Mais que ce ne soit pas selon l'usage des gens relâchés, ni au conseil de notre amour-propre que nous fassions ces réformes ; il nous passerait mille choses que la grâce ne passe point et ne doit point passer. Allons à la crèche de notre roi, de notre maître ; apprenons-y ce que c'est qu'une pauvreté souffrante et pénible.

Quand nous aurons fait tout ce que le devoir et la piété nous inspirent, de lui à nous la distance sera toujours infinie.

SECOND POINT.

Pauvreté humiliante ; elle le rend méprisable et dépendant.

1.° Il est pauvre, et personne ne le plaint, on n'y fait point d'attention ; on le regarde comme le fils d'un pauvre artisan, il manque de beaucoup de choses ; c'est l'ordre, c'est son état. De là vient que sans aucune pitié, on l'exclut de tous les logis de Bethléem (1). Il n'y avait de place que pour les riches.

2.° La pauvreté le rend dépendant de tout le monde. De lui-même il ne peut se soulager. Ses lar-

(1) *Non erat eis locus in diversorio.* Luc. 2, 7.

mes annoncent assez ses grands besoins ; mais ceux qui voudraient le secourir ne le peuvent, et ceux qui le pourraient, n'en ont pas la volonté.

La pauvreté religieuse, par cet endroit, est rarement semblable à la sienne. Les personnes raisonnables nous respectent d'avoir tout quitté pour Jésus-Christ, à moins qu'il ne paraisse que nous nous en repentions. C'est le retour à nos intérêts qui nous rendrait méprisables, et qui pourrait donner occasion à nos parens de se plaindre de notre importunité. Qui ne demande rien, vit dans une noble indépendance, et le pauvre d'affection n'a besoin de rien ou de très-peu de chose.

Mais s'il arrivait pourtant jamais que l'humilité de notre état nous attirât quelques rebuts, quelque sorte de mépris de la part du monde ; qu'on pût s'imaginer sans fondement que nous nous repentons d'avoir tout quitté ; que dans nos voyages nous fussions mal reçus, mal logés, mal servis, ou bien que dans nos familles (cela peut arriver), on nous regardât comme des étrangers ; que nous en reçussions peu d'amitié ; que ceux mêmes à qui nos biens seraient demeurés, s'oubliassent au temps d'une maladie extraordinaire, ou d'un besoin que nous jugerions réel et pressant, n'allons pas ici prendre le haut ton, ou faire savoir qui nous sommes ou qu' nous avons été, menacer d'en intéresser d'autres dans notre querelle. Louons Dieu, au contraire, et souvenons-nous que c'est ainsi qu'a été traité Jésus-Christ, notre Sauveur, le maître de toutes choses. Quel bonheur de lui ressembler, d'être méconnus, oubliés, être rebutés comme lui ! il est

venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu (1).

Pour la dépendance, comme c est la premiere chose à quoi nous oblige essentiellement notre état de pauvreté, et que nous ne saurions l'ignorer, dépendons de nos supérieurs, à l'exemple de Jésus-Christ. Auguste porte un édit ; c'est un prince infidèle, mais il est en place ; c'est toujours Dieu qu'il représente : il faut donc obéir à quiconque est revêtu de l'autorité. Dieu parle aussi-bien par les princes et par leurs ministres que par nos supérieurs. Tout ce qui nous viendrait de là, quelque onéreux qu'il pût être, il faudrait le respecter, ne pas s'en plaindre, y acquiescer. C'est Jésus-Christ qui nous le prescrit par son exemple. La déplorable conduite que celle d'un religieux, ou d'une religieuse, ou de toute autre personne dépendante, qui aimerait mieux consentir à offenser Dieu, et quelquefois grièvement, que de se soumettre à la volonté de ses supérieurs, ou dont l'orgueil croirait s'abaisser trop en leur demandant une permission ! Si ce que nous demandons est raisonnable, nous le refusera-t-on ? et s'il ne l'est pas, comment osons-nous vouloir l'obtenir ? La ridicule chose que de se passer, par indépendance, de ce que nous pourrions demander avec humilité ! N'est-ce pas là sacrifier au démon de l'orgueil ? Et quelle récompense attendons-nous d'un Dieu si pauvre et si humilié, si soumis et si obéissant dans la pauvreté ? Pour mortifier cette disposition bizarre et pratiquer en même temps la pauvreté, il faut demander humblement, et se

(1) *In propria venit, et sui eum non receperunt.* Joan. I, 11.

passer de ce qu'on n'aura point eu permission d'avoir.

TROISIÈME POINT.

Pauvreté volontaire

Ce n'est point par hasard que Jésus - Christ naît d'une mère pauvre, qu'il vient au monde hors de son pays et loin de ses connaissances, qu'il arrive à Bethléem lorsque les logis étaient déjà occupés. Tout cela était ainsi ordonné par la Providence, puisque tout cela avait été prédit si long-temps auparavant; et la Providence, à cet égard, n'était autre que le choix volontaire qu'avait fait Jésus-Christ de la pauvreté, pour satisfaire la justice de Dieu et pour nous donner l'exemple. S'il eût voulu sortir de cet état de pauvreté, les anges qui annoncèrent aux bergers sa naissance, eussent-ils manqué de le servir, comme ils firent depuis dans le désert?

La pauvreté des religieux a été volontaire, s'il est vrai, comme je le suppose, qu'ils ne soient point entrés en religion par nécessité, c'est-à-dire, pour n'avoir point eu de ressource dans le monde. Pour être méritoire, il faut qu'elle ait été volontaire, ou qu'elle le soit devenue depuis, par le changement d'idées et d'affection. Car, c'est des pauvres d'esprit et de cœur qu'il est dit que le royaume de Dieu est à eux. Les saints fondateurs veulent que nous aimions la pauvreté avec la même tendresse qu'on aime une mère. C'est l'expression dont plusieurs se servent; et cet amour de mère, ils le font consister à avoir même de la joie lorsqu'on ressent les effets de la pauvreté. Nous n'avons parlé jusqu'ici que

de la souffrir, maintenant on veut que nous la chérissions.

Ainsi pensèrent et agirent la plupart de ceux qui commencèrent ces instituts modernes, ces saints évêques, ces prêtres respectables, tous ces pieux fondateurs et ces illustres fondatrices qui furent les maîtres ou les pères spirituels, ou les mères, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, de tant de communautés séculières ou régulières; quelle fut leur estime et leur affection pour la pauvreté!

On trouve dans l'histoire des fondations de sainte Thérèse, une image assez naturelle de ce qui se fait dans toutes les autres. On manquait de tout, et on était content; c'est qu'on aimait la pauvreté.

On sait combien ils avaient de consolation et de joie lorsque, voyageant dans des endroits où ils avaient été autrefois respectés et connus par leurs grands biens et par leur pouvoir, ils y étaient oubliés, méconnus, et y souffraient le froid, la faim et la soif, et des rebuts insultans et injurieux; c'étaient comme des jours de fête et de triomphe pour eux ... Grand abus de croire qu'ils n'eussent pas su se procurer les mêmes commodités que nous; mais ils s'oubliaient eux-mêmes volontiers, pour ne penser qu'à se former sur la pauvreté de Jésus-Christ et à lui procurer des disciples et des imitateurs. Et si aujourd'hui on manque quelquefois même du nécessaire, n'est-ce point que Dieu punit notre peu de zèle à nous maintenir dans une exacte discipline? N'est-ce point qu'il refuse de prendre en main nos intérêts, parce que nous y pensons trop nous-mêmes?

Quant à leur délicatesse sur les devoirs les plus

minces de la pauvreté, elle allait jusqu'au scrupule, jusqu'à la minutie. Ils regardaient comme une espèce de sacrilége, de perdre, de gâter la moindre partie des biens qui avaient été offerts à Dieu. Ce que nous disons de cette petite chambre du prophète Elizée, où il n'y avait qu'un pauvre lit, un siége de bois, une table et un chandelier, ils se faisaient un devoir de l'observer à la lettre, et ne craignaient point qu'on pût les démentir. Enfin, pour leurs permissions, on a vu, dans des communautés, des personnes cassées de vieillesse, et connues ou par leur science, ou par leur naissance, se traîner et faire plusieurs fois le tour d'une maison pour demander la permission de donner une image, de prêter un livre, etc. Que cela est grand, quand on le fait avec un esprit intérieur, par amour pour Jésus-Christ, et pour imiter sa sainte pauvreté ! Mais à quelle école avaient-ils appris tout cela ? à la crèche, en méditant les mêmes sujets que nous. Méditons-les donc bien, ils pourront produire les mêmes effets.

MEDITATION

Sur la Circoncision de Jésus-Christ. De la mortification intérieure et extérieure, et des avantages de l'une et de l'autre.

Dans ce mystère, il y a trois choses à considérer:

1.° Jésus-Christ reçoit la circoncision légale.

2.° A la circoncision légale il substitue la circoncision évangélique.

3.° On lui donne le nom de Jésus, comme une récompense de la circoncision qu'il reçoit, et de celle qu'il établit par son exemple. Trois circonstances qui doivent nous porter à la plus parfaite mortification.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ reçoit la Circoncision légale.

Quelque rigoureuse que fût la circoncision, la fin de la loi n'était pourtant pas de faire souffrir les enfans qui la recevaient; mais, par rapport à l'Homme Dieu, qui n'avait, comme l'on sait, nulle obligation de la recevoir d'ailleurs, on ne peut douter que sa première intention, en s'y soumettant, ne fût de souffrir.

Il n'était venu au monde qu'à dessein de s'immoler pour nous. En attendant le moment de son grand sacrifice sur le Calvaire, il embrasse avec joie toutes les occasions de se crucifier; il offre les prémices de son sang comme un gage de la résolution où il est de le verser jusqu'à la dernière goutte.

Animés du même esprit que le Fils de Dieu, c'a été un des premiers instincts des saints, et l'on peut dire un instinct commun à tous les saints, de mortifier leur chair en tout ce qu'ils pouvaient. Cette inclination était née, pour ainsi dire, avec eux; ils n'avaient que sept à huit ans, qu'on les voyait ingénieux à se tourmenter en autant de manières que les autres enfans le sont à se donner du plaisir. Elle les accompagna jusqu'au tombeau: ou mourir, ou souffrir, c'était leur devise. Nous oserions défier qu'on nous fît voir quelque ame prévenue de beau

coup de grâces, et qui, d'elle-même, ne se soit pas portée là. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit saint Paul, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. La proposition est universelle (1).

Il est certain que la mortification du corps satisfait pour les péchés ; n'en avons-nous pas tous, et beaucoup, à expier ? qu'elle tient la chair dans le respect, et réprime ordinairement ses révoltes humiliantes ; avons-nous un ennemi plus importun et plus dangereux ? qu'elle attire les grâces de préservation ; n'en avons-nous pas besoin ? qu'elle dispose à recevoir la lumière céleste et à goûter les délices de l'esprit ; ce goût de Dieu, cette foi vive et pure, n'est-ce pas ce qui nous manque, et ce que nous désirerions davantage ? Et, pour tout dire en un mot, il est certain qu'elle rend l'homme conforme à Jésus-Christ souffrant depuis son entrée dans le monde jusqu'à ce qu'il en soit sorti (2). N'avons-nous pas promis de l'imiter ? Voilà, certes, d'assez grandes raisons d'estimer, d'aimer, d'embrasser la pénitence. L'amour-propre se retranche quelquefois sur la discrétion, et quelquefois sur l'obéissance.

Pour la discrétion, on sait bien qu'il ne faut pas s'accabler ; mais est-ce une chose qui soit fort à craindre pour la plupart ? Sommes-nous au temps où il fallait que les supérieurs de communauté usassent de leur autorité pour arrêter la ferveur de leurs inférieurs ? Appellera-t-on indiscrétion, faire

(1) *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Ad Gal. c. 5, 24.

(2) *Christo conformes efficiunt.* Conc. Trid.

toute sa vie ce que l'on fit à l'âge de seize ou dix-huit ans, lorsqu'on était dans la première ferveur d'une vie régulière ? Aurait-on moins de force aujourd'hui, si l'on avait autant de zèle pour son avancement ? La discrétion ne se recommande donc et ne doit se recommander qu'à ceux qu'on pourrait soupçonner de pousser les choses trop loin ; et les choses ne sauraient aller trop loin, tandis qu'on conserve autant de forces qu'il en faut pour bien accomplir ses devoirs et se rendre utile à son état.

Mais ceux qui travaillent le plus dans les communautés, sont presque toujours ceux qui voudraient encore le plus se mortifier. Ceux ou celles qui ne veulent rien faire, sont au contraire toujours les plus attentifs à se procurer tout ce qu'ils peuvent de commodités et de douceurs, et les plus disposés à se plaindre et à murmurer, si on ne leur donne pas, à point nommé et à leur gré, ce qu'il y a de plus propre et de meilleur. L'étrange discrétion !

Quant à l'obéissance, il est vrai qu'on ne doit rien faire sans la permission des supérieurs, ou sans l'ordre des confesseurs au sacré tribunal. Aussi est-ce la seule chose qu'aient condamné les saints, quand, dans leurs ouvrages, ils semblent quelquefois blâmer l'excès de la mortification ; et s'ils veulent qu'on rende compte aux supérieurs de ce que l'on fait, c'est autant pour qu'ils jugent non-seulement si l'on n'en fait pas trop, mais encore si l'on en fait assez, et qu'en ce dernier cas ils ordonnent un surcroît de pénitence, quand ils le jugeront convenable ou nécessaire.

Mais nous parlons tant d'obéir, obéissons donc et mortifions-nous, du moins, dans tout ce qu'or-

donnent les lois de notre état et nos supérieurs. Alors le corps sera toujours dans une posture modeste et gênée ; rien qui sente la mollesse et la lâcheté. Nous ne donnerons à nos yeux, à nos oreilles, à notre langue, aucune liberté tant soit peu déréglée. Hors des repas, nous ne prendrons pas un verre d'eau sans nécessité ni sans permission. Pour le vivre, pour le coucher, pour l'habillement, pour le logement, nous n'aurons quoi que ce soit que ce que la communauté donne ou permet à tout le monde, sans exception. Nous serons exacts à nous lever tous les jours à l'heure. Nous nous appliquerons continuellement au travail et aux occupations qui seront, non pas de notre goût naturel, mais de notre devoir. Nous nous abstiendrons de tous ces petits excès de veilles et d'intempérance qui nuisent toujours plus que tout le reste ; car, c'est le premier objet de la règle, qui défend de rien faire qui puisse intéresser la santé. Mais ces règles, comme on ne les garde jamais qu'on n'ait de l'estime et de l'affection pour la mortification, aussi dès qu'on l'estimera et qu'on l'aimera, on aura encore outre ses règles, plusieurs fois le mois et la semaine, ou même chaque jour, quelque petite pénitence réglée ; on se retranchera toutes les petites satisfactions qui ne sont pas absolument nécessaires, et jusque dans les choses les plus nécessaires, on se mortifiera par la manière d'en user, lorqu il ne sera pas permis de se refuser la chose même. En un mot, la règle générale de la pénitence corporelle, c'est qu'on ne saurait jamais trop en désirer, et qu'on ne doit jamais s'arrêter par lâcheté et par la crainte du mal, mais par la crainte seule de déplaire à Dieu,

et de se rendre inutile à un bien plus solide, si l'on allait plus loin. C'est cette règle que tous les saints ont suivie. Ils le faisaient sans peine, parce qu'à l'exemple de Jésus-Christ, ils le faisaient avec générosité et par amour.

SECOND POINT.

A la Circoncision légale Jésus-Christ substitue la Circoncision évangélique.

L'une n'était que l'ombre et la figure de l'autre. La figure a cessé, la vérité a commencé de s'établir dans Jésus-Christ (1). Aussi, au lieu qu'il n'a été circoncis qu'une fois, de la première manière, tous les momens de sa vie ont été un continuel exercice de cette seconde circoncision. Il commence dans sa crèche à combattre tous les désirs naturels de l'homme pour les richesses, pour l'honneur, pour le plaisir, pour la liberté ; et ce qu'il fait en entrant au monde, il le fera jusqu'à ce qu'il en sorte.

C'est cette circoncision de l'esprit et du cœur, déjà recommandée aux Juifs, tout charnels qu'ils étaient : *Ayez soin de circoncire votre cœur*, leur disait Moïse (2) ; soyez circoncis selon les vues du Seigneur ; retranchez de vos ames ce qu'il y a de charnel (3) ; c'est cette circoncision, dis-je, que saint Paul prêcha sans cesse aux fidèles, sous le nom d'abnégation et de renoncement, de circoncision faite, non de main d'homme (4), de circonci-

(1) *Suscepit figuram, daturus veritatem.* S. Aug.

(2) *Circumcidite præputium cordis vestri.* Deut. 10, 16.

(3) *Circumcidimini Domino, et auferte præputia cordium vestrorum.* Jerem. 4, 4.

(4) *Circumcisione non manu factâ.* Col. 2, 11.

sion selon l'esprit et non selon la lettre (1). Ce n'est que pour nous l'apprendre, ajoute le grand Apôtre, que la grâce de Dieu, c'est-à-dire le Dieu de la grâce, notre Sauveur, s'est manifesté sensiblement au monde (2). A cela se réduisent, en effet, et ses exemples, et ses maximes, que l'homme, retranchant toute impiété et tout amour pour le siècle, vive dans l'exercice constant de la piété, de la justice, et de la tempérance la plus parfaite (3).

La pratique, par rapport à nous, se trouve comprise dans le corps de toutes nos règles. Leur totalité nous réduit à la plus parfaite abnégation de nous-mêmes et à une continuelle mortification en toutes choses, sans le dire peut-être d'une manière expresse. C'est là toute leur fin et tout leur esprit.

Que notre attention soit donc de bien connaître, et pendant cette retraite, et chaque jour, à l'oraison et à l'examen, tout ce qu'il y a dans nous de passions et d'inclinations, non-seulement criminelles et dangereuses, mais défectueuses même et imparfaites ; et qu'ensuite toute la vie nous nous appliquions à déraciner jusqu'aux moindres fibres, toutes ces petites vues d'ambition et d'intérêt, toutes ces inquiétudes pour le temps à venir, tous ces projets d'une vie douce et agréable, toutes ces recherches d'estime et d'amour-propre, jusque dans ce qui est des devoirs, dans nos emplois, dans nos petits ouvrages, dans nos lectures, dans nos conversations du dedans et du dehors. Nous perdrions le temps, nous ne ferions jamais rien de solide ; et, quelque

(1) *Circumcisio cordis in spiritu, non litterâ.* Rom. 2, 29.
(2) *Apparuit erudiens nos.* Tit. 2, 11, 12.
(3) *Sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc seculo.* Ad Lit. 2, 12

chose que nous croyions être aujourd'hui, nous ne pouvons assurer ce que nous serions au premier jour, si nous aspirions à quelque chose de moins.

Qu'il suffise que nous voulions quelque chose avec trop d'empressement, pour nous arrêter aussitôt et pour attendre que ce soit la grâce ou la raison qui nous détermine; qu'il suffise, au contraire, que la nature ait horreur de quelque chose, pour que nous lui fassions une salutaire violence. Une multitude de petits sacrifices que nous pouvons faire à chaque moment, la rappellera et la rétablira dans l'ordre, de manière à ne jamais se démentir.

La grâce ne nous dit-elle rien encore, ou bien est-il possible que nous voulions toujours lui résister (1)? N'est-il pas temps d'acquitter vos promesses, et d'être de vrais chrétiens et de parfaits religieux? On ne l'est qu'autant que l'on a toutes les passions bien mortifiées; une seule peut-être qui ne l'était pas, a pensé vous perdre. Il n'est pas nécessaire, pour cela, qu'elle conduise aux derniers éclats. La corruption des désirs suffit pour rendre digne de l'enfer.

Cette abnégation continuelle a ses peines et ses difficultés; mais elle n'est peut-être si difficile que parce que nous nous ménageons trop. Qui se donnerait à tout, sans exception et sans réserve, abrégerait son travail, et l'adoucirait par l'abondance des grâces et des consolations célestes. Voyons-en quelque chose dans les récompenses que reçoit aujourd'hui Jésus-Christ.

(1) *Vos semper Spiritui Sancto resistitis*. Act. 7, 51.

TROISIÈME POINT.

Jésus-Christ reçoit le nom de Jésus, *comme une récompense, et de la circoncision qu'il souffre, et de celle qu'il établit par son exemple.*

Jésus, c'est-à-dire, Sauveur : on lui en donne aujourd'hui le nom ; avec le temps, il en aura les prérogatives ; tout fléchira sous lui, dans le Ciel, sur la terre, et aux enfers (1). Voilà sa récompense.

Le nom de chrétien, de religieux, c'est-à-dire de parfait disciple de Jésus-Christ, n'est dû de même qu'à la vraie circoncision, qu'à la solide mortification. On nous les donne, ces noms, sans que nous les méritions, si nous ne sommes pas véritablement morts à nous-mêmes. Mais qui nous les donne ? Ce n'est ni Dieu ni les anges : ils ne nous reconnaissent pour chrétiens, pour religieux, qu'autant que nous ressemblons à Jésus-Christ.

Le nom de chrétien et de religieux, bien entendu, est encore un nom d'union avec Jésus-Christ, dans le dessein de glorifier Dieu son Père, et de contribuer, s'il se peut, au salut de tous les hommes. Aime-t-on Jésus-Christ, si l'on n'aime ceux qu'il a tant aimés ? Chaque chrétien, chaque religieux devrait se regarder, avec le Sauveur, comme un pénitent public pour le salut des hommes. Quelle mortification cela ne supposerait-il pas ! Mais, être plus assuré par là de son salut et d'être capable de contribuer à sauver les autres, quelle récompense ! Quant aux prérogatives du nom et de chrétien, et de religieux, semblables à celles du nom de Jésus,

(1) *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur.* Philipp.2,10.

elles supposent une circoncision encore plus parfaite.

1.° Un homme parfaitement mort est maître du cœur de Dieu ; Dieu ne peut rien refuser à ses prières. Comme Moïse, il peut seul suspendre sa colère, et la détourner de dessus les pécheurs. Dieu se communique à lui comme sans milieu ; il n'y a que nos attaches qui mettent entre lui et nous le mur de division.

2.° Maître de son propre cœur et du cœur de tous les hommes, sa passion ne le dominant jamais, jamais aussi il n'a de ces déchiremens de cœur, auxquels sont exposés les hommes immortifiés. Toujours content, parce qu'il ne désire et ne craint rien.

Pour les autres hommes, rien ne les gagne davantage que quand ils voient le prédicateur ou le missionnaire pratiquer les vertus qu'ils prêchent aux autres ; la solide dévotion, le désintéressement parfait, le mépris du monde et de soi-même, etc.

3.° Maître enfin de l'enfer même, il ne donne aucune prise au démon ; il ne craint de lui aucun reproche ; il connaît tous ses artifices, et Dieu le fortifie contre ses violences.

Un homme immortifié est le jouet de l'enfer en plus d'une façon, quelquefois d'une manière sensible, et qui le couvre de confusion. Il est parlé, aux actes des Apôtres (chap. 19), de sept jeunes hommes qui entreprenaient de chasser le démon au nom de Jésus, que Paul prêchait. L'esprit mauvais leur répondit : Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? et aussitôt il se jeta sur deux d'entre eux et s'en rendit maître, en

sorte qu'ils purent à peine s'enfuir tout nus et tout meurtris de coups. Un autre jeune homme, religieux, étant allé en Sicile voir sa mère, et se trouvant à l'exorcisme d'un possédé, voulut se mêler de l'exorciser ; mais le démon se moqua de lui, en contrefaisant le cri d'un petit enfant qui appelle sa mère, et ne quitta point le possédé.

Il en est de même de toutes les autres passions. Il sied mal à un homme superbe et voluptueux de faire des leçons de pénitence et d'humilité. Quel empire aura-t-il sur ces démons, dont le cœur des mondains se trouve possédé ?

Mais combien plus souvent, d'une manière invisible, le démon n'insulte-t-il pas à ceux qui sont dominés de certaines passions ! De là leurs chutes honteuses, leurs scandaleux écarts, leur obstination dans une conduite universellement désapprouvée : de là encore, ou des desseins formés de quitter leur état, ou un désespoir continuel de n'en pouvoir former le dessein, dont ils n'ont pas honte de faire confidence aux gens du siècle.

Il n'est aucun genre de démons qu'on ne chasse par la prière et par le jeûne. Il est un genre de démons qui ne se chasse que par là (1).

(1) *Hoc autem genus* (dæmoniorum) *non ejicitur, nisi per orationem et jejunium.* Matth. 17, 20.

MÉDITATION

Sur la Présentation de Jésus-Christ au Temple. De l'exactitude à observer toutes les lois de Dieu.

L'obéissance à la loi est comme l'esprit propre et particulier de ce mystère, et l'Evangéliste nous l'apprend, lorsqu'à chaque fait de l'histoire il prend soin d'ajouter que tout cela se faisait pour se conformer à la loi du Seigneur (1). Jésus-Christ a donc toujours gardé les lois de Dieu, et nous devons les garder toutes à son exemple,

1.° Quelque petites qu'elles puissent être en apparence.

2.° Quelque pénibles et quelque difficiles qu'elles soient en effet.

3.° Quelque peu qu'elles nous obligent ou qu'elles semblent nous obliger.

PREMIER POINT.

Premier devoir. A l'exemple de Jésus-Christ, garder les lois, quelque petites qu'elles puissent être en apparence.

Il avait commencé de le faire, dans sa circoncision. La circoncision même était, à la vérité, quelque chose de considérable : mais d'être circoncis un peu plus tôt ou un peu plus tard que le huitième jour, c'était une circonstance qui paraissait peu

(1) *Secundùm legem ... Sicut scriptum est in lege Domini. .. Secundùm quod dictum est in lege Domini.* Luc. c. 2, v. 22, 23, 24.

importante. Il garde cette circonstance avec autant d'exactitude que la loi même.

De même aujourd'hui, en s'offrant à Dieu son Père, nous verrons bientôt qu'il faisait un plus grand sacrifice qu'on ne se l'imagine d'abord : mais venir au temple précisément le quarantième jour, comme la loi l'ordonnait ; se présenter aux prêtres, se faire racheter par les colombes ou par les tourterelles, ce n'était pas si important ; il accomplit tout, neanmoins, avec un égal respect.

Enfin dans tout le cours de sa vie mortelle, s'il vient au temple, s'il mange l'agneau pascal, c'est toujours au temps et de la manière que Dieu l'avait réglé par Moïse (1). C'est là garder la loi, comme il l'ordonnait lui-même, jusqu'à un iota, jusqu'à un point (2). C'est là accomplir les grandes choses, et ne pas mépriser, ne pas négliger les plus petites (3). Quelles raisons pouvaient le faire agir, et doivent nous faire agir ainsi ?

1.° Rien n'est petit, dès que c'est Dieu qui l'ordonne ; sa seule volonté rend la chose importante, estimable, vénérable ; dans cette seule parole, *hæc dicit Dominus*, voilà ce que dit le Seigneur, Jésus-Christ découvrait, et nous devons découvrir toutes choses. La splendeur de cette autorité doit éclipser à nos yeux, toute raison d'indépendance et de révolte. Que ce soit Dieu immédiatement qui parle, ou que ce soit lui par la bouche des anges ou de Moïse, lui par la voix du supérieur ou de la règle, peu importe, puisque c'est toujours lui. Les grands

(1) *Sicut scriptum est in lege Domini.* Luc. 2, 23.
(2) *Iota unum, aut unus apex non præteribit.* Matth. 5, 18.
(3) *Hæc oportuit facere et illa non omittere.* Matth. 23, 23.

de la terre, les rois commandent ; il n'est point d'ordre qui, sous leur nom, ne devienne respectable. Dieu commandera à son tour, et ce ne sera point assez qu'il commande pour être obéi, si notre raison ne nous fait apercevoir de la grandeur d'ailleurs et de l'importance dans ce qu'il aura commandé. Où est la justice et la raison? On dit quelquefois : De quoi Dieu se soucie-t-il qu'on soit attentif ou qu'on ne le soit pas à tant de bagatelles? Quel bien ou quel mal cela lui fait-il ?..... Ce raisonnement irait plus loin qu'on ne pense. Ne pourrait-on pas dire de même : De quoi peut-il se soucier que les hommes s'entre-déchirent et s'entre-tuent ? qu'ils soient voleurs, homicides, adultères? Car, en effet, l'un ne l'offense pas personnellement plus que l'autre. Mais l'un et l'autre l'offensent, parce qu'il est cet esprit d'ordre et de règle qui ne peut rien souffrir de dérangé. C'est cet amour de l'ordre qui s'appelle, dans Dieu, sainteté et haine du péché et de l'imperfection. S'il pouvait approuver le moindre dérangement, il cesserait d'être Dieu ; et la subordination demande que la créature soit soumise, en tout et sans exception, aux volontés du Créateur.

2.° Y eût-il dans la loi des choses petites, c'est les rendre grandes que de les pratiquer avec un grand amour.

Ordinairement, les hommes estiment peu les petits services qu'on leur rend, et parce qu'ils ne leur sont fort utiles, et parce qu'ils ne voient pas le fond du cœur, ni le désir plus ou moins grand qu'on a de leur faire plaisir.

Mais Dieu qui, d'un côté, n'a besoin de rien, et qui connaît, de l'autre, le plus ou le moins de bonne

volonté qu'on a pour lui, en juge d'une autre manière. On lui plaît toujours à proportion du désir qu'on a de lui plaire. Ainsi Jésus-Christ, à Nazareth, faisait un sacrifice aussi agréable à Dieu, que sur le Calvaire, parce qu'à Nazareth il obéissait comme sur la Croix, et qu'il était disposé à mourir, même en croix, dès que son Père l'ordonnerait. Ainsi, une ame généreuse, en gardant les moindres lois, semble dire à Dieu : Parlez, Seigneur, et vous verrez si je ne suis pas aussi disposée à faire les grandes choses que les petites. Dans cette préparation de cœur on a le mérite de mille bonnes actions qu'on ne fait pas. Au contraire, qui néglige les petites choses, ne semble-t-il pas dire à Dieu : Je vous crains beaucoup ; mais je ne vous aime guère ; j'obéirai quand vous tonnerez ; mais j'userai de ma liberté quand vous ne ferez que me prier, et qu'il n'y aura que le danger de vous déplaire. N'est-ce pas s'exposer à perdre le mérite de ce que l'on fait, même de plus difficile et de plus grand ?

3.° Les grandes choses se présentent assez rarement, peut-être à peine sept ou huit fois dans la vie ; au lieu que les petites reviennent sans cesse. La multitude et la continuité, de petites qu'elles sont en elles-mêmes, les rendent donc grandes et difficiles : on ne le sent bien que quand on l'éprouve ; mais toute la vie, du matin au soir, s'assujettir constamment, et sans se démentir, à une longue suite de petits sacrifices, modestie, silence, régularité exacte, cela est si grand, que très-peu de personnes ont le courage de le soutenir. On l'entre-

prend assez ; mais en peu de jours on se relâche, et souvent on quitte tout.

4.° En se rendant fidèle aux petites observances, quelquefois on passe pour petit, et c'est quelque chose de grand que de se mettre au-dessus des pensées, des discours, du mépris des hommes, et d'une espèce de persécution de leur part. Le respect humain nous domine presque tous. Les martyrs ne craignaient pas plus les roues et les chevalets, que nous ne craignons ce que l'on dira et ce que l'on pensera, si nous n'agissons comme les autres. C'est une maladie d'imagination, si l'on veut ; mais l'imagination est une étrange maladie, et il faut bien du courage et de la résolution pour s'en guérir.

5.° Les petites choses sont la garde des grands devoirs ; on ne vient enfin à mépriser ceux-ci, que par une longue habitude à mépriser ceux-là. La volonté se roidit ou s'amollit au gré des passions. Vient le mauvais jour, le mauvais moment ; la tentation arrive, et l'on s'échappe. L'expérience prouve, sur cela, plus que tout le reste. Au contraire, demeurons fermes dans notre fidélité aux moindres observances, et nous verrons s'il arrivera que nous oublions, ou que nous allions jamais loin dans l'oubli de nos obligations. Un degré de gloire ou de grâce de plus ou de moins, n'est pas à mépriser, et c'est toujours la récompense du plus ou du moins d'exactitude.

6.° Enfin, on n'est jamais petit en imitant Jésus-Christ, revenons-en toujours là. Jésus-Christ a eu de grandes raisons de faire tout ce qu'il a fait ; mais c'en est une assez grande que de l'imiter, sans examiner quelles ont été ses raisons. Il a obéi aux

lois, quelque peu importantes qu'elles parussent, aveuglons-nous, et obéissons après lui et pour l'amour de lui.

Concluons donc. Que nulle espèce apparente de grandeur ne nous fasse jamais rien négliger. Grands en âge, c'est une raison de donner l'exemple et de montrer plus de sagesse que personne. Une grande place, de grands talens, de grands succès, si nous les regardons comme des faveurs du Ciel, méritent une grande reconnaissance envers celui de qui on les a reçus. Grands par l'esprit, employons-le, non point à chicaner sur nos obligations et à les réduire presqu'à rien à force de subtilités, mais à imaginer chaque jour de nouvelles raisons qui nous rendent nos devoirs grands et respectables. Grands en force et en courage, montrons-le à ne craindre que Dieu. Je le crains beaucoup, mais je ne crains que lui. Et qu'est-ce que l'homme, ou que peut-il nous faire de bien ou de mal? Déjà grands en vertu, aspirons à le devenir encore davantage. Pour cela, il ne faut négliger quoi que ce soit. Notre prédestination à la perfection, notre prédestination au salut même (car, qui le sait?) est peut-être attachée à un rien que nous ne saurions discerner de tout le reste. Que ceci mérite d'attention!

SECOND POINT.

Second devoir. A l'exemple de Jésus-Christ, garder toutes les lois de Dieu, quelque pénibles et quelque difficiles qu'elles soient.

Pénétrons maintenant dans le mystère; entrons dans le cœur de Jésus-Christ. S'il se présente à son Père, ce n'est pas, comme dans les autres enfans,

une espèce de pure cérémonie. Il sait qu'en qualité de rédempteur et de caution pour notre salut, s'offrir à Dieu, c'est se mettre dans les mains de sa justice, c'est se dévouer à la plus cruelle mort. Il entend tout ce que le saint vieillard Siméon prophétise à sa sainte Mère, qu'il sera un objet de contradiction, et que la contradiction ira jusqu'à l'attacher en croix (1). Il comprend son engagement, et il y souscrit. Les suites de ce terrible dévouement, il les voit toutes d'une manière distincte. N'importe, que tout ce qui a été prédit de moi s'accomplisse ; j'y consens, et je ne m'en dédirai jamais (2).

Jamais donc rien ne l'a arrêté pour mériter notre salut et notre amour. Pour nous, tout nous arrête. Les petits devoirs on les viole par une prétendue force d'esprit, et les grands, par une vraie faiblesse de courage ; on se croit trop au-dessus de ceux-là, et trop au-dessous de ceux-ci. Ainsi on ne veut faire que ce qui est de conséquence, pourvu encore qu'il soit aisé. Misérable milieu ! car, c'est-à-dire qu'on ne fait rien ou presque rien.

Mais d'où vient cette lâcheté ? Nous défions-nous de la grâce, et craignons-nous que Dieu ne nous manque, lorsque c'est lui qui nous commande ? S'il nous a donné jusqu'à ses exemples qui lui ont tant coûté, c'est la seule raison qu'il les jugeait nécessaires à nous faciliter la pratique du bien. Nous refuserait-il sa grâce, sans laquelle le bien nous est absolument impossible, et qu'il nous a méritée par sa vie et par sa mort?

(1) *Signum, cui contradicetur.* Luc. 2, 34.

(2) *Ecce venio..... Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei.* Ps. 39, 8, 9.

Que nous ont appris, sur cela, tous les saints ? Qu'ils s'étaient faussement alarmés dans la crainte des difficultés de la vertu ; qu'il leur était doux de se priver, pour Dieu, de ce qui long-temps avait été l'objet de leurs délices et de leurs affections. qu'il ne faut qu'un peu de constance et de fidélité, et que bientôt on trouve l'accomplissement de ce qui fut promis pour le temps du Messie ; savoir, que les chemins raboteux deviendraient aisés, et que les montagnes s'aplaniraient sous les pas du vrai fidèle (1). Les saints se trompaient-ils, ou avaient-ils intérêt de nous tromper ?

Mais, de plus, où est le courage avec lequel nous dévorâmes, et tous les jours encore nous dévorons les plus grandes difficultés, aussi-bien que les mondains, quand il s'agit de faire ce qui nous plaît et ce qui flatte nos passions ? Est-ce pour Dieu seul, pour notre salut, et pour notre perfection, que les forces nous abandonnent ? Ce qu'on redoute, ce sont les suites d'un engagement difficile : mais Jésus-Christ n'avait-il pas beaucoup plus de souffrances à prévoir et à appréhender ? Quelle comparaison entre les siennes et les nôtres ? Quand est-ce que l'on parlera de nous faire mourir en croix ?

On l'aimerait mieux, dit-on, si cela ne devait durer que vingt-quatre heures, comme la passion de Jésus-Christ. Quelle illusion ! Peut-on seulement se représenter, sans frémir, l'image de sa flagellation ? D'ailleurs, sa passion n'avait-elle pas été précédée de cette circoncision spirituelle, de ce renoncement universel et durable qui nous fait tant de

(1) *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas.* Is. 40, 4... Luc. 3, 5.

peur? Que ne s'est-il point interdit, trente-trois ans durant? La croix n'a été que la conclusion d'une vie toujours mourante, ou plutôt toujours morte à ce qui flatte la nature ; et c'est où nous sommes appelés.

Vous serez donc servi, ô mon Dieu! quoi qu'il m'en coûte ; dussé-je languir et mourir à la peine ! Vous aurez encore plus fait que moi, quoi que je fasse, et vous aurez commencé le premier: je veux, mais aidez-moi à vouloir davantage ; soutenez-moi, fixez-moi ; je suis la faiblesse et l'inconstance même.

TROISIÈME POINT.

Troisième devoir. A l'exemple de Jésus-Christ, garder les lois, quelque peu qu'elles nous obligent, ou qu'elles semblent nous obliger.

Les unes non plus que les autres n'obligeaient point Jésus-Christ. Il n'était pas plus obligé de mourir en croix que de se présenter au temple, ni plus obligé de se rendre notre caution que de se faire circoncire ; la seule gloire et la seule inclination de son Père, lui ont toujours tenu lieu de précepte. Point d'interprétation, point d'excuse, point de dispense ; à la lettre, à la lettre.

On est bien loin de la perfection ; on n'a pas fait les premiers pas vers elle, et sûrement on n'y arrivera jamais, tandis qu'on distinguera le conseil d'avec le précepte. Outre que mille fois on y est trompé, comme nous l'avons déjà médité, et qu'il n'est pas possible que souvent on ne le soit, c'est toujours une infidélité, une réserve, qui mérite le refroidissement de Dieu.

Et, juste Ciel ! où en étions-nous, si Jésus-Christ s'en était tenu à ce qu'il était obligé de faire ? Que nous devait-il, en rigueur ? Ou que deviendrions-nous encore aujourd'hui, s'il ne nous donnait de grâce que ce qu'il nous en doit ? Il le fera vraisemblablement, s'il nous voit chercher tant d'exceptions, tant de modifications, tant d'adoucissemens, tant de dispenses. Serrons toujours nos chaînes, plutôt que de les étendre. C'est être esclave que de ne vouloir servir que quand on nous commande, qu'on nous menace, qu'on nous montre l'enfer ou le purgatoire ; et l'esclave ne mérite point qu'on le traite en enfant, avec bonté, avec libéralité.

Soyons bien aises, plutôt, que la loi laisse quelque chose à notre pure liberté. Ma règle ne m'oblige point sous peine de péché, et c'est pour cela que je m'efforcerai de la mieux garder. Mon supérieur ne m'observe point ; personne ne me voit ; je puis faire des fautes impunément ; et c'est à cause de cela que je me contraindrai davantage. Dieu me regarde ; il a de la complaisance à me trouver dans mon devoir, quand je n'ai que son œil pour témoin ; je cherche l'occasion de lui montrer ma fidélité, ma générosité, mon amour. La voici venue, je ne la laisserai point échapper. Je suis presque fâché que ma fidélité doive m'attirer de si grandes récompenses, et que je ne puisse pas dire que je sers Dieu tout-à-fait uniquement pour Dieu. Car, que ne puis-je point me promettre d'un Père qui ne cherche que des raisons de nous faire du bien, et qui m'en a tant fait jusqu'ici, malgré les raisons qu'il avait de me punir ?

MÉDITATION

De l'abandon à la Providence, dans le voyage de Jésus-Christ en Egypte.

Nous distinguerons trois circonstances dans ce mystère :

1.° La fuite de Jésus-Christ en Egypte;

2.° Son séjour en Egypte;

3.° Son retour d'Egypte. Et de toutes les trois nous apprendrons trois règles d'abandon à la Providence

PREMIER POINT.

Fuite en Egypte. Première règle d'abandon : obéir à la Providence aussitôt que Dieu a parlé.

C'est Joseph en apparence qui agit dans tout ce mystère ; mais c'était Jésus-Christ qui instruisait Joseph intérieurement sur ce qu'il voulait qu'il fît et sur tout ce qu'il avait à faire. Ainsi c'était Jésus-Christ, autant ou plus que Joseph, qui agissait.

On ordonne donc à Joseph, de la part de Dieu, de prendre l'enfant et sa mère, et de fuir en Egypte.

1.° Joseph ne dit point : Pourquoi aller si loin et partir si vite ? Ne peut-on pas nous cacher ici assez bien, pour qu'Hérode ne puisse nous découvrir ? S'il a dessein de nous faire mourir, ne peut-on pas le faire mourir lui-même? Tant de crimes dont il est coupable, et celui-ci en particulier, ne le méritent-ils pas assez? Que ferons-nous dans une terre étrangère, dans un pays idolâtre, où nous n'avons nulle

habitude, et dont nous ne connaissons ni la langue, ni les mœurs, ni les usages? De quoi vivrons-nous, et qui nous fera subsister ? Ne pourrait-on pas, au moins, et ne vaudrait-il pas mieux nous envoyer dans le pays des Mages ? Il y aurait pour nous, et plus de commodité, et plus de sûreté.

2.° Joseph ne diffère pas un moment à partir; on l'avertit la nuit; et sans attendre le jour, et sans préparer de quoi faire plus commodément le voyage, il se met aussitôt en chemin.

L'obéissance, qui assigne aux religieux certaines demeures, ne les arrête pas tellement dans leurs maisons que l'on ne puisse quelquefois les envoyer ailleurs, ou pour faire de nouveaux établissemens, ou pour aller rendre service à quelque autre de leurs communautés qui les appelle : il faut y être disposé. Mais, ce qui est plus d'usage, c'est la sainte indifférence que la règle ordonne d'avoir pour quelque emploi que ce soit, auquel on voudra les appliquer dans leur propre maison, et la promptitude avec laquelle ils doivent obéir au premier signe de la volonté des supérieurs; et ceci convient à tout chrétien, à tout religieux, à tout ecclésiastique qui dépend, par son état, de la volonté d'autrui, pour les demeures ou pour les emplois. Nous devons tous ce respect à Dieu, de nous laisser conduire à sa providence, quand ses ordres sont intimés; il ne faut, pour cela, ni être encore religieux, ni chrétien; il suffit d'être homme: comme hommes, nous devons nous laisser conduire à celui par qui nous sommes tout ce que nous sommes. L'avantage que nous avons en religion, c'est que nous ne saurions douter des desseins et des volontés de Dieu

sur nous ; ils nous sont manifestés par la voix de nos supérieurs. Le chrétien à qui son état laisse la liberté de choisir ou de fixer sa demeure ou ses occupations, ne jouit pas de ces avantages. Combien de fois se trouve-t-il dans le doute sur ce que Dieu demande, et s'il ne s'écarte pas, peut-être, de la Providence en croyant s'en approcher (1) ! Dieu a ses raisons dans tout ce qu'il ordonne, quoique nous ne puissions pas toujours les voir ni les pénétrer. Il est donc inutile, et injurieux même à sa grandeur, de les trop examiner, de les vouloir approfondir ; écoutons, adorons, et obéissons, c'est notre devoir ; mais de plus, c'est notre avantage.

Savons-nous ce qui nous convient le mieux ? Notre Père est au Ciel ; il connaît tout, il peut tout, et il nous aime : donnons-lui toute liberté d'agir ; il voit du bien pour nous où nous ne voyons que du mal. Supposons qu'il y eût du mal à souffrir, et que les hommes eussent dessein, en effet, de nous en faire ; il peut le rectifier et le tourner à notre avantage : il rafraîchit dans la fournaise même les jeunes hommes de Babylone.

Cette disposition est si agréable à Dieu, que, quand il pourrait être oisif ou indifférent là-haut sur ce qui regarde les hommes en général, notre seul abandon l'obligerait à prendre soin de nous : un homme même, s'il a quelque générosité, se croit obligé d'aider et de servir ceux qui se livrent à sa conduite avec confiance. Mais vous voulez mettre la main au gouvernail ; chacun, dites-vous, est son pilote, son Dieu à soi-même (2) ; au moins

(1) *Beati sumus, Israël, quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis.* Baruch. 4. 4.—(2) *Est sibi quisque Deus.*

vous osez le penser, si vous n'osez pas le dire ; et, sur ce principe, vous employez vos sollicitations propres ou celles d'autrui, pour être placé comme il vous plaira dans telle place plutôt que dans telle autre, dans cette demeure-ci plutôt que dans celle-là ; que trouverez-vous ? De grands dangers, peut-être ; car, où n'y en a-t-il pas, et où y en a-t-il plus ordinairement que dans ce que la passion fait désirer ? Dieu sera-t-il obligé de vous y secourir ? Qu'il tombe dans le précipice qu'il s'est creusé (1)..... Que trouverez-vous encore ? De grands chagrins. Et Dieu vous consolera-t-il quand vous irez vous plaindre à lui ? *Que ceux qui vous ont mis en œuvre vous aident et vous soutiennent* (2). Vous aviez compté d'être heureux dans la demeure, dans l'emploi, dans les fonctions de votre choix ; vous vous imaginiez avoir tous les talens du monde, pour contenter dans une place où la vanité vous a fait désirer de monter ; vous ne réussirez point. Vous y faites souffrir, et, par un retour nécessaire et juste, vous souffrez beaucoup aussi. Vous aurez la confusion, peut-être, ou de vous voir obligé de sortir avant le temps, ou d'avouer vous-même que l'entreprise surpasse vos forces, ou ne vous convient pas, pour d'autres raisons que vous n'aviez pas prévues ; tout cela sera sur votre compte : vous vous l'êtes attiré. Que sera-ce si Dieu vous appelle à lui pour vous juger ? Rien n'est si terrible que de mourir dans un emploi ou dans un lieu choisi contre la volonté de Dieu.

(1) *Lacum aperuit, et effodit eum, et incidit in foveam quam fecit.* Ps. 7, 16.

(2) *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum...* Ps. 51. 9. *In quibus habebant fiduciam.* Deut. 32, 37.

La soumission de Joseph fut sans représentation et sans réplique : la religion ne nous les interdit pas, pourvu, 1.° qu'avant de rien proposer, nous consultions Dieu, pour juger si nos remontrances sont fondées en raison ; pourvu, 2.° qu'après avoir proposé nos pensées et nos difficultés, nous demeurions tranquilles, soit qu'on y ait égard ou non. Mais, gardons-les donc bien, ces deux conditions, tout le temps de notre vie, et ne les oublions jamais : jusque là nous sommes dans l'ordre de la Providence ; en nous donnant plus de mouvemens et d'inquiétudes, nous en sortirions. Que nos remontrances soient toujours respectueuses ; jamais de ces conditions qui marquent plus d'amour-propre et d'indocilité que de prudence et de raison. Jamais de ces dépits puérils qui paraissent dans l'air et sur le visage, quand on s'est vu trompé dans son attente.

Ce n'est pas seulement par la voix de nos supérieurs que s'explique la Providence ; elle se déclare encore par toutes les choses qui nous deviennent nécessaires : maladies, calamités publiques, événemens que nous n'avons pu prévoir ou empêcher. Mais enfin la chose est faite, et Dieu veut certainement tout ce qui m'est devenu nécessaire. Ici donc encore soumettons-nous, et si notre faute nous avait attiré quelque chose de désagréable, demandons pardon de la faute ; souffrons-en avec patience les suites fâcheuses, et prions Dieu de nous remettre dans l'ordre dont nous nous serions écartés : il le fera ; notre regret et notre acquiescement le méritent, ou rien ne le méritera jamais.

SECOND POINT.

Séjour en Égypte. Seconde règle d'abandon : demeurer où nous a placés la Providence, aussi long-temps qu'elle ne nous dira rien de contraire.

L'ange avait dit à Joseph : Soyez là jusqu'à ce qu'on vous rappelle. Il ne demandera pas une seule fois à en sortir. Il pourrait souffrir, s'ennuyer, trouver sa demeure bien incommode et le temps bien dur et bien long, qu'il ne quitterait point l'Égypte, et ne se plaindrait point. En effet, il y resta huit ans entiers, toujours soumis, toujours content. C'est à Dieu seul, qui nous a placés, à nous déplacer. On a quelquefois le courage d'obéir d'abord de bonne grâce ; mais on se lasse bien vite, et il faut de la persévérance. On a vu des personnes régulières qui, placées dans des demeures obscures et solitaires, et dans des emplois dont naturellement personne ne voulait, y ont passé plusieurs années sans faire paraître la moindre peine. Que cela est louable ! C'est, comme saint Alexis, être dix-sept ans inconnu sous un degré, dans la maison de son propre père, sans se plaindre ! D'autres ont comme essayé de tout successivement, en peu d'années, sans en être plus contens. Le changement de situation en a beaucoup trompé, dit l'Imitation (1). Et pourquoi s'y trompent-ils si souvent ? C'est qu'ils sentent le mal de la place où ils sont, et qu'ils n'en prévoient presque aucun dans la place où ils ne sont pas. Grande puérilité ! Où trouve-t-on, en ce mon-

(1) *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit.* Imit. l. 1, c. 9.

de-ci, de roses sans épines? Celui qui sait le mieux souffrir, jouira d'une plus grande paix (1). Mais ce qui peut nous donner la persévérance, plus que tout le reste, c'est ce qui la donna à saint Joseph. Il avait avec lui l'enfant et sa mère (2). On trouve Dieu partout: il est dans la demeure la plus obscure du royaume, comme dans la plus brillante, et dans le dernier emploi d'une maison, comme dans le premier; et, avec Dieu, peut-on être mal? Partout on a une église où repose Notre-Seigneur, partout un crucifix, partout les exercices de piété, le saint sacrifice de chaque jour, et ordinairement la liberté d'approcher des sacremens. Ainsi se consolait, en allant en exil chez des barbares, le grand saint Jean Chrysostôme: *Je trouverai Dieu en Scythie comme à Constantinople: jamais je ne désirai la dignité que je possède, ni le séjour de la cour; on m'a forcé d'y venir; je n'ai point réussi au gré des puissances; Dieu en soit béni.....* Ses ennemis en étaient désespérés. Un religieux, en cette situation, désolerait tout le monde, ses supérieurs mêmes, s'ils pouvaient avoir de la mauvaise volonté. Je ne dis pas un religieux philosophe; toute la philosophie succombe à de certains coups; mais je dis un philosophe religieux, c'est-à-dire vraiment et solidement chrétien.

Mais je fais tant de fautes dans mon emploi; je n'y ai presque pas le temps de prier Dieu; je n'y fais aucun bien; j'y souffre, je m'y ennuie mortellement.... Vous faites des fautes? Où n'en fait-on point, surtout quand on est d'une certaine humeur?

(1) *Qui melius scit pati, majorem tenebit pacem.* Imit. l. 2, c. 3.
(2) *Accipe puerum et matrem ejus.* Matth. 2, 13 et 20.

Où jamais avez-vous été sans en faire ? Il faut se former pour les emplois et pour les personnes, et non pas vouloir former les personnes et les emplois pour soi-même ; l'un est bien plus aisé que l'autre. Travaillez-y, et vos fautes seront et moins grièves, et plus rares.

Quant à la prière, si vous y donnez tout le temps que vous pouvez, Dieu est satisfait. Dans la maison de Dieu, comme chez les grands, les uns demeurent auprès du prince, d'autres le quittent pour le mieux servir ailleurs : c'est lui faire également sa cour. Mais, que les intentions soient pures, et ne perdez rien des momens où vous pouvez vous recueillir.

Vous n'y faites rien, dites-vous ? Mais qu'en savez-vous ? On attribue au séjour de Jésus-Christ en Egypte, les grâces de sanctification qui peuplèrent les déserts de tant de saints anachorètes. Dieu vous a peut-être placé dans tel emploi, dans telle demeure, pour l'utilité de quelques ames que vous convertirez par vos bons conseils et vos bons discours, et dont le zèle servira, dans la suite, à la gloire de Dieu. Enfin, pour ce qui est de s'ennuyer et de souffrir, Jésus-Christ ne souffrit-il pas en Egypte ? Attendez-vous à souffrir, quelque part que vous soyez. Persuadez-vous que c'est ici votre croix, votre exercice de patience, votre purgatoire, et n'en perdez pas un moment : pour vous désennuyer, pour vous reposer, vous aurez l'éternité tout entière. Heureux si vous mourez dans la place où Dieu vous a mis ! Des bras de la Providence, où peut-on passer, si ce n'est dans ceux de la miséri-

corde ? Et, sans cette grande miséricorde, tout le reste de quoi nous servirait-il (1) ?

TROISIÈME POINT.

Retour d'Egypte. Troisième règle d'abandon : interpréter les ordres de la Providence, quand elle ne parle plus.

Joseph revient dans la terre d'Israël, quand on l'en avertit ; mais, comme on ne lui dit pas précisément où il doit faire son séjour, il choisit pour sa demeure, entre toutes les provinces, la Galilée ; et, dans la Galilée, entre toutes les villes, Nazareth, le lieu de l'origine de Jésus-Christ, où il présume qu'il l'élèvera plus aisément, et qu'il sera moins en danger de le perdre.

Quand donc la Providence ne dit rien, quand les supérieurs nous laissent à notre propre détermination, ou qu'ils veulent bien nous appeler à leur conseil, nous pouvons exposer nos pensées avec simplicité, et, si l'on s'en rapporte à nous, suivre nos vues et nos désirs. Mais que ce ne soit jamais l'impétuosité naturelle qui nous détermine ; elle n'est souvent fondée que sur la passion et la mollesse, sur la vanité et l'inclination : que ce soit toujours la foi, ou la raison guidée par la foi. *Devant Dieu voyons : Dans quel emploi servirai-je mieux Jésus-Christ, et où serai-je moins exposé à le perdre ?* Ce sont là les deux règles qu'il faut consulter, comme Joseph. Dans notre travail, commençons toujours par ce qui regarde notre perfection et le ser

(1) *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?* Matth. 16, 26.

vice de Jésus-Christ. Que jamais rien ne nous fasse abandonner ni négliger nulle part ce que nous lui devons, et ce que nous nous devons à nous-mêmes. Gardons-nous de nous produire où nous serions en risque de le perdre ; que dis-je ? où nous l'avons peut-être perdu, où nous serions comme assurés de le perdre encore. Point de commerce, s'il se peut, et si cela ne se peut pas, très-peu de commerce avec le monde, surtout avec ce monde profane et si propre à nous causer du mal, sans que jamais ou presque jamais nous lui procurions aucun bien. Sans cela, c'est un miracle si nous ne perdons pas Jésus-Christ ; mais avec de si sages précautions, nous serons toujours contens. Dieu l'a promis, et sa parole est infaillible : cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste ne vous manquera pas ; c'est un Dieu qui nous en assure ; le reste viendra peut-être au delà de nos espérances, et d'où nous ne l'attendons pas. Combien de gens l'ont éprouvé, et nous-mêmes, peut-être, si nous avons su nous abandonner à sa providence ! Mais il faut un abandon total, et pour tout le temps de notre vie.

MÉDITATION

De la vie cachée de Jésus-Christ.

Dans la vie cachée de Jésus-Christ, depuis son retour d'Egypte, et dans toute sa conduite pendant près de trente ans, on trouve un modèle de la manière dont on forme les jeunes gens, soit dans les communautés ecclésiastiques, soit dans quelques sociétés régulières, depuis leurs premières études

jusqu'au temps où ils se livrent aux fonctions apostoliques.

Jésus-Christ vit dans la dépendance et dans l'obscurité jusqu'à l'âge de l'homme formé ; c'est à peu près le temps que durent les épreuves dont nous venons de parler.

Jésus-Christ s'exerce aux ministères domestiques les plus vils et les plus laborieux. Ce sont les services auxquels on accoutume les jeunes séminaristes, et les jeunes novices, dans les différentes maisons.

Jésus-Christ converse ordinairement avec de très-petites gens, des enfans et des pauvres. Il fait un voyage de dévotion, à pied, de Nazareth au temple de Jérusalem, éloigné de trente lieues. Il demeure dans le temple, à prier, aussi long-temps qu'il le peut ; il confère avec les docteurs sur ce qui est du service de Dieu ; il les interroge avec simplicité ; il les écoute avec modestie, avec docilité : ce sont autant d'images, 1.° des catéchismes dont on charge ceux qui se préparent aux fonctions sacerdotales ; 2.° des petits voyages, des excursions qu'ils font, par obéissance ou par zèle; 3.° des exercices de piété dont ils s'occupent dans le temple ou à leur oratoire ; 4.° des exhortations ou des conférences publiques et particulières auxquelles ils assistent.

Jésus-Christ ne connaît plus ni parens ni amis ; il les rebute même avec une sorte de dureté, quand ils l'interrompent dans ce qui regarde le service de Dieu : c'est l'éloignement et le détachement de notre pays et de nos parens, quand la gloire de Dieu ou le service du prochain le demande. Dans ce mélange d'exercices du corps et de l'esprit, il profite

tous les jours, à mesure qu'il avance en âge : c'est le zèle de la perfection, si souvent recommandé.

A tout cela succède au désert une retraite longue, qu'il passe en prières, en silence, en pénitence, pour entrer enfin dans le ministère du salut des ames : c'est le modèle de ces retraites qu'on fait avant de recevoir les ordres sacrés, ou de celle de trente jours pour ceux qui veulent passer ce temps dans le recueillement, afin d'aller ensuite parler en public, et, par diverses petites missions, s'ouvrir la carrière de l'apostolat et des bonnes œuvres.

Heureux qui, dès les premiers temps, se serait formé sur ce grand modèle, et ne l'aurait jamais perdu de vue! Heureux au moins qui, dès qu'il s'aperçoit de quelque égarement, revient à lui-même et à celui qu'il s'est choisi pour guide!

Commençons par méditer la vie cachée de Jésus-Christ. Que fut Jésus-Christ, pendant près de trente années, et que fit-il?

1.° Dans une obscure solitude, il obéissait (1).

2.° Il travaillait du métier de charpentier (2).

3.° Il profitait, il croissait en sagesse, et en âge, et en grâce (3).

PREMIER POINT.

Dans la solitude, Jésus-Christ obéissait.

Il obéissait, et à qui? A Joseph et à Marie, un artisan, et une jeune personne de vingt-deux ou vingt-quatre ans. Et d'abord, avaient-ils, pour lui commander, quelque avantage au-dessus de lui? Plus

(1) *Venit Nazareth, et erat subditus illis.* Luc. 2, 51.

(2) *Nonne hic est faber... fabri filius?* Matt. 13, 55; Marc. 6, 3.

(3) *Proficiebat sapientiâ, et ætate, et gratiâ.* Luc. 2, 52.

de lumières, plus de conduite, plus de vertu que lui ? Non, mais ils lui tenaient la place de Dieu son Père ; et dans eux il ne regardait que lui seul.

Il obéissait, et en quoi ? Souvent en choses peu importantes. Dans ses premières années, du moins, que pouvait-on lui ordonner autre chose ?

Il obéissait, et comment ? Selon tous les degrés de perfection qui sont recommandés par les saints : soumission de cœur et d'esprit, obéissance exacte, prompte, généreuse ; point de raisonnemens, point d'excuses, point de murmures ; avec cela seul, il méritait autant notre salut, que quand il naissait à Bethléem dans la plus extrême pauvreté, ou qu'il mourait sur la croix, épuisé de sang et de forces ; parce que Dieu n'a pas tant d'égard à ce que l'on fait, qu'à l'esprit avec lequel on le fait. Partout c'était le même dévouement, la même attention à ce que son Père souhaitait de lui.

Cependant le monde roulait à l'ordinaire. On assiégeait des villes, on donnait des batailles, on faisait des traités de paix et de nobles alliances. Il se formait des empires et il s'en détruisait. Mais le Fils de Dieu ne se mêlait de rien, quoique maître de tout ; il n'entrait dans rien, quoique capable de tout ; il gardait une profonde solitude ; de plus nobles objets l'occupaient au dedans : il traitait avec Dieu de la grande, de l'importante affaire de la réconciliation du salut des hommes.

La monarchie romaine s'élevait et se fortifiait sur les débris de toutes les autres, afin que l'Evangile s'annonçât plus loin et plus aisément dans tout le monde, quand le monde entier n'aurait plus qu'un même chef. Tous les grands événemens se rappor-

taient donc à Jésus-Christ, et il ne paraissait nulle part. Du haut de l'empyrée, Dieu ne disait pas aux anges : Voyez-vous là-bas ces grands capitaines, ces politiques habiles, ces orateurs, ces poètes fameux, quelle réputation ils ont, quelle gloire ils acquièrent ? Il disait : Voyez mon Fils, l'objet de mes plus tendres complaisances, comment il obéit, jusqu'où il s'humilie, combien il m'aime !

Ah ! qu'il y a donc, au jugement de Dieu et de Jésus-Christ, et des esprits bienheureux, de vraie et de solide grandeur à être vertueux à petit bruit, dans une vie dépendante et cachée ! Ce n'est donc point une chose incompatible, que d'avoir un grand esprit, de rares talens, avec une simplicité et une humilité encore plus grandes. Que de mérites l'on amasse ! L'amour-propre, la vanité n'y ont point de part, comme dans ces emplois éclatans du dehors. Ici, tout est pour Dieu ; on est inutile aux hommes en apparence ; quelquefois méprisé, dédaigné des hommes, comme une personne au-dessous du commun ; mais estimé de Dieu, regardé avec plaisir de celui qui sonde les cœurs et les plus secrètes intentions ; écouté de Dieu quand on le prie, et par là souvent plus utile à l'Eglise que ceux qui s'épuisent à prêcher, à exhorter : ceux-ci auront la peine du travail ; mais un ecclésiastique humble et modeste, un religieux simple et obscur, leur compagnon ou leur confrère, en aura peut-être le fruit et la récompense : c'est lui qui, au dernier jour, aura la consolation de voir une multitude d'enfans de ses larmes et de ses pénitences. De combien de fléaux lisons-nous dans l'histoire des

saints, que du fond de leurs déserts ils ont délivré l'Eglise !

L'aimable condition que celle d'un simple frère coadjuteur, et que Jésus-Christ semble bien leur avoir donné la préférence au-dessus des états plus élevés ! Car enfin, il n'a prêché que trois ans, et il s'est caché trente, c'est comme avoir estimé l'un dix fois plus que l'autre.

La belle vie que celle de ce saint et religieux prêtre qui, dans la régularité la plus parfaite, toujours occupé de Dieu, caché dans l'obscurité du silence et de la solitude, aimant mieux travailler à traduire d'anciens auteurs, utiles à la piété, que de rien faire de son chef, quoiqu'il en fût fort capable ; rougissant d'une louange comme d'autres se fâcheraient d'une injure. Avec cela, quelle obéissance, quelle dévotion, quelle douceur ! Ah ! que des hommes de ce caractère auront dû être favorablement accueillis au temps de la mort ! On en pourrait dire autant de bien de simples religieux et de saints prêtres qui se trouvent dans toutes les sociétés et communautés.

Au moins donc, estimons, aimons notre solitude, tout le temps qu'elle dure. On ne se produit guère sans danger, quand on aime tant à se produire. Les plus grands prélats de l'antiquité ne furent de si grands saints, et ne firent tant de fruits dans le gouvernement de l'Eglise, que parce qu'ils avaient été formés dans la solitude, et qu'il avait fallu des miracles pour les en arracher.

SECOND POINT.

Dans la solitude, Jésus-Christ travaillait.

Et quel travail encore? Il se servait lui-même; il servait Joseph et Marie. Il agissait en tout par leurs ordres; il déchargeait sa sainte Mère d'une partie des soins d'un pauvre ménage. Ce fut son premier travail; ensuite, ses forces croissant, il commença à prêter la main à saint Joseph, dans son métier, jusqu'à ce qu'il devînt lui-même ouvrier de profession (1); travail corporel des plus pénibles et des plus humilians; travail assidu depuis sa première jeunesse jusqu'à trente ans, et chaque jour, du matin au soir, comme celui des gens de journée; travail nécessaire à sa subsistance, et par là exposé à toutes les misères d'une condition si rabaissée. Personne ne le plaignait; il était traité, sans doute, comme ces pauvres manœuvres à qui l'on croit faire beaucoup de grâce, dans les maisons les plus charitables, que de leur donner à manger, dans un coin de basse-cour, quelques restes du repas, après qu'ils ont beaucoup fatigué.

C'est pour honorer cet état obscur et laborieux de Jésus-Christ, que, dans les noviciats et dans les séminaires, l'on nous occupe à aider les officiers dans les emplois les plus bas, à entretenir la propreté d'une maison, à nous entre-servir les uns les autres, aux infirmeries, aux offices, et partout ailleurs. Faisons tous ces exercices avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, et dans le même esprit que Jésus-Christ; jamais nous ne les ferons négligemment, ni avec pré-

(1) *Nonne hic est faber, etc.* Marc. 6, 3.

cipitation ; toujours nous les ferons avec joie et avec consolation, quelque fréquens et quelque longs qu'ils puissent être. Belle parole de saint François-Xavier nommé légat du Saint-Siége, lorsque, montant sur un vaisseau pour les Indes, on voulut lui donner un valet : *Tandis que Dieu me conservera ces deux bras, je servirai tout le monde, et je n'incommoderai personne pour me servir.*

Accoutumons notre esprit à se livrer à des occupations utiles et saintes. Une solitude oisive est une solitude bien dangereuse. A quoi pense-t-on ? Que peut-on faire pour passer le temps ? Des études ou des lectures, au moins frivoles, si elles ne sont ni mauvaises, ni dangereuses ; écrire des nouvelles ou en recevoir ; promener ses inquiétudes par la ville ou par la maison. La vie des personnes qui vivent dans le monde, sans emploi, a-t-elle quelque autre danger plus grand ? Quel compte à rendre d'avoir été infidèle aux devoirs de son état, d'avoir enfoui son talent ! Mais quel préjugé pour craindre une pareille destinée, que de ne pouvoir qu'à peine garder sa chambre, de soupirer après les jours et les heures de divertissement ! de s'ennuyer d'un livre sérieux, aussitôt qu'on l'a commencé ! de ne pouvoir assujettir sa mémoire à se charger de rien ! etc.

On craint de se fatiguer, de se surcharger, d'abréger ses jours. Un ouvrier évangélique, des plus laborieux, répondait : Il en meurt de si jeunes qui n'ont rien fait ; il en vit de si vieux qui ont toujours travaillé ! Nous pourrions ajouter : Tant de gens sont toujours infirmes, en se ménageant beaucoup ; tant d'autres, en se ménageant peu, se portent bien, ou se mettent au-dessus de leurs infirmités ! Soyons

de ceux-ci, ou mourons à la peine. Mais, puissions-nous charmer nos ennuis pendant un long temps, l'âge viendra où certaines incommodités arrivent ; que ferez-vous, si vous n'avez pris l'habitude de garder la maison, la chambre, et de vous y occuper utilement? Le temps dure beaucoup, quand on n'a pas appris, dès sa jeunesse, à savoir l'employer.

TROISIÈME POINT.

Dans la solitude Jésus-Christ profitait.

Pour l'intérieur, il ne pouvait acquérir aucun genre de vertu, ni de perfection ; cela veut dire donc, que, chaque jour avec l'âge, il produisait à l'extérieur de nouvelles marques de vertu et de sainteté.

Qu'il est honteux pour nous d'avoir perdu peut-être tant de beaux jours, tant de belles années, et que nous les regretterons à la mort, si nous ne le faisons pas dès maintenant! Mais, au moins, commençons aujourd'hui, et profitons chaque jour assez pour qu'après quelque temps notre progrès puisse se faire sentir. Songeons au grand besoin de vertu que nous aurons dans la suite ; nous trouverons qu'une année, deux années entières, sont bien courtes au temps du travail. Alors on ne peut guère compter que sur le fonds de ses vertus acquises, et c'est faute de fonds qu'on voit quelquefois des personnes long-temps ferventes, se déranger dans un âge plus avancé, et perdre l'esprit de leur état.

Ne nous effrayons pas en voyant un ouvrage grand et difficile : avançons par degrés et par prin-

cipes, commençons par nous bien fonder dans la connaissance de nous-mêmes, dans la crainte de Dieu, dans l'horreur des moindres fautes, dans une grande attention, et une fidélité plus grande encore à la grâce.

Ne nous étonnons point, ne nous décourageons point pour quelques fautes, mais ne les aimons pas; relevons-nous vite, devenons plus humbles, et jamais ne reculons, jamais ne tournons le dos à l'ennemi.

Jésus-Christ, dit l'Evangile, profitait devant Dieu et devant les hommes (1). Formons-nous, ou réformons-nous, même à l'extérieur, et qu'on s'en aperçoive. L'édification présente est peut-être la réparation nécessaire du mauvais exemple passé, qui le demande, outre que le dedans dépend beaucoup de la conduite du dehors. Mais quand les hommes seraient contens de nous, ne le soyons pas toujours nous-mêmes. Il faut trop peu de chose pour les satisfaire; bien imparfaits, peut-être bien vicieux devant Dieu, nous n'avons pas laissé d'avoir leur estime et leur approbation : un peu de probité et d'arrangement, quelques vertus toutes naturelles les ont trompés.

Dieu ne se contente que des vertus chrétiennes, fortes et solides : humilité sincère, résignation parfaite à tous les desseins de sa providence, zèle pur et sans bornes, charité, douceur, patience inaltérable, mépris souverain du monde et de tout ce qu'affectionne le monde.

Hâtons-nous donc, et faisons de grands efforts

(1) *Apud Deum et homines.* Luc. 2, 52

de ferveur et de courage. Nous ne savons pas ni s'il nous reste du temps, ni combien il nous en reste.

Adressons-nous, en finissant, à Jésus-Christ enfant, pour demander l'esprit de la sainte simplicité, de l'enfance évangélique : *Si vous ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux* (1).

On n'entre au Ciel qu'en devenant comme des enfans ; et celui qui aura le plus ressemblé à cet enfant-ci, y sera le plus grand de tous.

Ne parlons plus que de la sagesse cachée dans les mystères du Fils de Dieu (2). Mais qu'il daigne donc nous la donner lui-même, cette sagesse (3).

MÉDITATION

Sur le voyage de Jésus-Christ à Jérusalem a l'âge de douze ans. Des vertus propres de ceux qui se disposent au ministère évangélique.

Dans ce voyage, Jésus-Christ nous donne l'exemple de trois vertus qui conviennent parfaitement à l'état où l'on se trouve quand on se prépare au ministère évangélique.

La première est une grande ferveur et une assiduité constante à tous les exercices de piété et de religion.

La seconde, une simplicité merveilleuse à nous

(1) Matth. 18, 3.

(2) *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est* 1. Cor. 2, 7.

(3) *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, et noli me reprobare à pueris tuis.* Sap. 9, 4.

interroger et à nous instruire sur nos différens devoirs.

La troisième, une aversion absolue de tout ce qui pourrait nous distraire, et mettre obstacle à notre avancement spirituel.

PREMIER POINT.

Grande ferveur et assiduité constante à tous les exercices de piété et de religion.

1.° Jésus-Christ compte pour rien de faire, de Nazareth à Jérusalem, un voyage de trente lieues, à pied, pour se rendre au temple, où Dieu avait voulu qu'on vînt l'adorer.

2.° Il passe dans les exercices de religion, non-seulement les huit jours que durait la fête de Pâque; mais la fête étant passée, il demeure encore à Jérusalem pendant trois jours; et vraisemblablement il y serait resté davantage, si l'on ne fût pas venu le chercher.

3.° On ne dit point, pendant ce temps-là, ni où il se retirait, ni s'il prenait quelque nourriture, parce que vraisemblablement sa demeure de nuit et de jour fut le temple, ou les lieux voisins du temple, et que sa nourriture principale fut de faire la volonté de Dieu son Père, comme il le dit depuis, dans une autre occasion (1).

Telle est l'assiduité et l'affection que nous devons avoir ici aux exercices de piété et de religion : ne plaindre ni ses pas, ni sa peine, pour aller trouver Dieu où il nous appelle; faire de l'oratoire ou de

(1) *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis ... Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Joan. 4, 32, 34.

l'église, notre demeure la plus ordinaire ; ne pas perdre un instant du temps destiné à l'oraison, aux examens, à la lecture, aux prières vocales d'obligation et de dévotion ; être fâché que la faiblesse naturelle ou les besoins du corps nous détournent un moment de la prière et du culte de Dieu ; y revenir aussitôt que nous le pouvons. Sans cette assiduité et cette affection aux choses de Dieu,

1.° Jamais nous ne réparerons dignement le passé ; tout notre mal est d'avoir quitté les exercices de piété, ou de les avoir faits nonchalamment : notre première pénitence doit être de les bien faire.

2.° Jamais nous ne nous disposerons comme il faut à nos ministères pour le temps à venir ; ils ont tous pour fondement une grande union de cœur avec Dieu ; les talens naturels ou acquis servent peu sans cela. De là viennent les grandes lumières, l'esprit de discernement et de conseil pour nous et pour les autres ; de là les discours vifs, touchans et persuasifs. Un homme plein de Dieu, et qui sent ce qu'il dit, parle tout autrement qu'un autre : c'est Dieu qui parle dans lui. De là les grâces de protection, dans cette multitude de dangers qui nous attendent.

Comptons donc que nous ne profiterons, pour le présent et pour l'avenir, qu'autant que nous nous affectionnerons, et que nous nous accoutumerons à écouter Dieu, et à nous entretenir familièrement avec lui. Il ne faudra pas que cela cesse, même après notre retraite ; le fruit en serait bientôt perdu. On pourrait dire de quelques-uns, après qu'ils ont quitté le lieu et le temps de leurs exercices et de leurs épreuves, qu'il leur eût été avantageux d'en

sortir immédiatement après les premiers mois de leur solitude, et que, pour le reste de la vie, il leur en serait resté de beaucoup plus grands avantages. A qui en sera la faute ? Les choses se conservent par les mêmes moyens qui leur ont donné naissance ; voyons ce qui nous a changés ; c'est ce qui nous soutiendra. Ce qui nous a changés, ce sont de profonds retours sur nous-mêmes; c'est une succession d'exercices de religion et de vertu; c'est de la docilité et du zèle à bien faire. Mais si la Retraite étant une fois passée, les jeunes prêtres séculiers ou réguliers négligent de continuer à travailler à leur sanctification, et se livrent à des études étrangères et profanes, ils seront bientôt tout ce qu'ils furent en arrivant, et peut-être plus imparfaits encore, parce qu'ils auront abusé avec ingratitude de la plus grande de toutes les grâces. Si, au lieu de continuer à travailler à leur sanctification, de s'attacher à la lecture des saintes Ecritures, et particulièrement du saint Evangile et des épîtres de saint Paul, de converser avec des gens habiles, de consulter les bons livres, approuvés de l'Eglise, livres de théologie, livres de cas de conscience, livres ascétiques, et de se rendre familière la lecture des saints Pères; si, au lieu de répondre à la grâce de leur vocation pour devenir des ministres selon le cœur de Dieu, et donner à son troupeau la nourriture de la science et de la doctrine (1); en un mot, si, au lieu de se préparer à être le sel de la terre et la lumière du monde (2), pour conserver les peuples dans la ver-

(1) *Pastores juxta cor meum, et pascent vos scientiâ et doctrinâ.* Jerem. 3, 15.

(2) *Sal terræ, lux mundi.* Matth. 5, 13, 14.

tu par de bons exemples, et les éclairer par de solides instructions, ils se livrent au contraire à l'oisiveté ou à des occupations inutiles ou même dangereuses ; s'ils cherchent à lire des poètes, des histoires profanes, des fables, des romans, des livres d'une doctrine suspecte ; s'ils ne s'occupent que du désir de se répandre dans le monde, et regardent le lieu de leur retraite comme une prison ennuyeuse, ils en sortiront sans doute, mais plus coupables qu'ils n'y étaient entrés ; et que de chagrins pour la suite, n'ayant acquis ni un fonds de science, ni un fonds de vertu ! Quel personnage feront-ils, quand on attaquera la religion par des discours scandaleux ou des railleries indécentes ? Timides et flatteurs devant les défenseurs et les patrons du libertinage et l'irréligion, ils seront comme des sentinelles aveugles, et n'oseront avertir du danger qui menacera la maison de Dieu, ou comme des chiens muets qui se taisent tandis que l'ennemi ravage l'héritage du père de famille (1). Fasse le Ciel qu'ils n'en viennent pas jusqu'à parler le langage des incrédules, et applaudir à leurs impiétés, pour gagner leur amitié et leur protection (2) ! Mais qu'arrivera-t-il enfin, et quelle punition leur est réservée ? Ils seront méprisés de ceux mêmes dont ils briguaient la faveur (3). Evitons l'effet de ces menaces ; faisons une ferme résolution de ne rien négliger de tout ce qui peut nourrir la piété et la religion ; étudions, consultons lisons de bons livres,

(1) *Speculatores cæci, canes muti.* Is. 56, 10.

(2) *Sacerdotes applaudebant manibus suis, et populus meus dilexit talia.* Jer. 5, 31.

(3) *Et ego dedi vos contemptibiles.* Malach. 2, 9.

et surtout prions le Seigneur, Dieu de toutes les sciences, persuadés que le plus sûr moyen de réussir, c'est de joindre à une application constante une grande confiance dans le secours de Dieu.

En consacrant ainsi volontiers à Dieu ces heureux momens dont nous jouissons aujourd'hui dans la solitude, nous retrouverons, avec son secours, le temps que nous lui aurons donné; et, d'ailleurs, étant devenus plus vertueux, nous n'en perdrons plus.

SECOND POINT.

Une simplicité merveilleuse à interroger et à nous instruire sur nos différens devoirs.

On ne lit point que Jésus-Christ paraisse parmi les docteurs pendant la fête. Ils avaient tout le peuple à instruire pendant ce temps-là, et ce n'étaient pas des leçons ordinaires qu'il cherchait. Mais, après la fête, dans un temps où ils étaient moins occupés et plus en état de l'écouter et de lui répondre, il se trouve assidûment dans leurs assemblées.

On ne lit pas non plus qu'il les instruisît, ni qu'il fît le maître parmi eux : cela ne convenait point à son âge. Avec la manière et tout l'extérieur d'un disciple humble et docile, le Fils de Dieu, la sagesse de Dieu, celui qui a inspiré les prophètes, écoutait et interrogeait de simples hommes (1). S'il était interrogé à son tour, à l'occasion des questions qu'il avait pu faire, il répondait avec une modestie et une sagesse qui ravissaient en admiration

(1) *Audientem illos et interrogantem eos.* Luc. 2, 46.

tous ceux qui l'entendaient (1). Voilà l'image de nos conférences publiques et de nos entretiens particuliers; et qui de nous, après l'exemple de Jésus-Christ, n'aurait pas honte de vouloir être à soi même son propre maître, son propre guide? Fussions-nous cent fois plus éclairés que nous ne le sommes, il faut toujours prendre conseil, pour plusieurs raisons importantes.

1.° Si l'on est de notre avis, nous y serons confirmés, et nous craindrons moins de nous être trompés, ou de nous être égarés sans le savoir; si l'on n'en est pas, on nous dira des raisons peut-être qui nous feront changer de sentiment.

2.° C'est l'ordre que Dieu a établi, que les hommes s'instruisissent par d'autres hommes. Saül est envoyé à Ananias par Jésus-Christ même, qui aurait bien pu l'instruire. David, tout prophète qu'il était, est redressé dans ses égaremens par Nathan et Gad, moindres prophètes que lui; Moïse prend conseil des anciens; il ne s'en cache pas. C'est l'esprit de tous les temps: les anciens Pères du désert n'eurent point d'autre conduite.

3.° La chose est encore plus nécessaire dans les communautés qu'ailleurs. On s'y forme en rendant compte de son intérieur, de ses défauts, de ses vertus avec simplicité: Dieu bénit toujours cette conduite. Une grâce y est attachée, n'en doutons point, comme elle l'est à ce qui fait l'essentiel de chaque institut

4.° Nous regretterons peut-être ce secours, quand il n'en sera plus temps: nous ne trouverons plus qu

(1) *Stupebant autem omnes qui eum audiebant, super prudentiâ et responsis ejus.* Luc. 2, 47.

consulter. On n'osera nous interroger, ou l'on ne voudra pas s'en donner la peine et s'exposer à des refus. Nous serons dans la nécessité de donner conseil à d'autres, et nous ne saurons par où nous y prendre.

Souhaitons, pour notre conduite, les supérieurs et les directeurs les plus saints et les plus éclairés. Mais Jésus-Christ attache sa grâce à ce qu'il nous donne, et enfin nos peres spirituels sont plus, par rapport à nous, que ces docteurs ne furent à l'égard de Jésus-Christ.

On voudrait quelquefois voir réformer beaucoup de choses dans les autres : on se plaint que tout dégénère, que les mœurs ne sont plus les mêmes : commençons par nous réformer, cela dépend de nous ; le reste n'en dépend pas. Gardons le saint règlement qu'on nous a prescrit, nous ne tomberons point, ou nous ne tarderons pas à nous relever.

TROISIÈME POINT.

Une aversion absolue de tout ce qui peut mettre obstacle à notre avancement spirituel.

1.° Joseph et Marie, inquiets de ne pas voir Jésus-Christ avec eux, le cherchent parmi ses parens et les personnes de sa connaissance ; il n'est point là.

2.° Ils reviennent à Jérusalem ; ils le cherchent dans le lieu où ils avaient logé pendant la fête, et s'informent par toute la ville ; ils n'en apprennent point de nouvelles.

3.° Le troisième jour ils vont au temple, c'est là qu'ils le trouvent enfin.

4.° Ils lui font des reproches de les avoir ainsi abandonnés et laissés si long - temps dans l'inquiétude et dans la douleur ; il leur répond avec respect, mais d'une manière ferme, et même en apparence un peu sèche, contre sa coutume : *Qu'aviez-vous tant à me chercher ? Ne saviez-vous pas,* ou ne deviez-vous pas savoir *que je dois m'occuper des affaires de mon Père ?* Mais ils ne comprirent pas ce qu'il voulait leur dire. Que de grandes leçons pour nous encore ?

1.° Jésus - Christ se perd dans la foule et dans le tumulte, et souvent on l'a perdu, qu'on ne s'en aperçoit pas. Dans l'oraison, à l'église, on le retrouve; mais ce n'est pas toujours sur l'heure. Il faut persévérer à le chercher. Si nous ne sentons pas encore Dieu dans notre cœur, ne nous décourageons point. Nous l'avons fui assez et trop long - temps, et nous ne commençons que depuis très-peu de temps à vouloir sincèrement le trouver.

2.° Tant de parens et d'amis, tant de connaissances qu'on fait et qu'on entretient, sont bien opposés à l'union avec Dieu. Ce n'est point encore là qu'on trouve Jésus-Christ ; ils se fâcheront si vous ne les cultivez pas ; eh ! qu'importe ? faut-il, pour leur plaire, que nous déplaisions à Dieu, ou que nous donnions moins de temps à nos devoirs ? Si nous allions les interrompre quand ils ont eux-mêmes des affaires, comment nous recevraient-ils ? N'ont - ils pas consenti à nous donner à Dieu ? Quelle pitié de voir des gens consacrés au service des autels, des religieux même, solliciter des procès, briguer de l'emploi pour leurs parens, avec plus d'instances que si c'était pour eux - mêmes ! Jesus-Christ, le

plus soumis de tous les enfans (ne l'oublions jamais), le plus aimable de tous les fils, n'a point fait difficulté, dans de pareilles occasions, de contrister la meilleure et la plus tendre de toutes les mères. Surtout dans ces temps d'épreuve et de recueillement, point de lettres d'affaires, point de parties d'amusement.

3.° *Il faut que je me donne aux affaires de mon Père :* pesons bien ces dernières paroles. 1.° *Oportet*, il le faut; c'est notre profession. Nous pouvions ne pas nous engager ; mais, une fois engagés, il ne nous est plus libre de manquer à nos devoirs. 2.° *Me esse ;* ce mot ne s'exprime pas assez bien dans notre langue : Il faut que je m'applique aux affaires de Dieu ; c'est trop peu dire encore, il faut que je m'y attache et que je m'y livre tout entier, sans réserve, sans partage. De si importantes affaires ne demandent rien moins qu'un homme tout entier : l'esprit, le cœur, les facultés, tout doit être employé. *In his quæ Patris mei sunt.* Les affaires de Dieu ; c'est mon salut premièrement, et puis celui du prochain. Que de choses ! il est mon Dieu, il est mon Rédempteur, il est mon premier père. Je travaille pour moi, en travaillant pour lui. Les mondains n'entendent point ce langage ; *ipsi nihil horum intellexerunt.* Éclairés de Dieu, ils l'entendront avec le temps, et nous en estimeront davantage. S'ils demeurent aveugles, ne les suivons pas ; ils nous meneraient jusqu'au précipice.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

PRÉFACE.	*Page* v
Avertissement de l'Éditeur.	xix
Discours du Directeur pour l'ouverture de la Retraite.	1
Première Méditation préliminaire.	3
Seconde Méditation préliminaire.	11
Troisième Méditation préliminaire.	19
Conclusion pour les simples Fidèles.	26
Avertissement général pour les Méditations de la Retraite.	29
Avertissement particulier pour les deux Méditations fondamentales de la première partie.	30
Première Méditation fondamentale ? la fin de l'homme :	31
Seconde Méditation fondamentale : la fin des créatures.	42
Autre méditation sur la fin de l'homme.	56
Méditation par manière de répétition.	64
Méditation du grand obstacle à notre fin, ou du péché mortel.	71
Méditation sur les châtimens du péché mortel.	81
Autre méditation du péché mortel.	90
Méditation de la multitude et grièveté de nos péchés.	95
— Du péché véniel.	103
— Des infidélités et imperfections volontaires.	111
— De la mort en général.	118
— Des différentes espèces de mort.	129
— De la préparation à la mort.	138
— Du jugement particulier.	145
— Du jugement général.	159
— Du jugement de Dieu dès le temps de cette vie.	168
— Des peines de l'enfer.	175
— De l'éternité des peines de l'enfer.	184
— De la pensée de l'enfer.	196

Méditation de la pensée de l'éternité. *Page* 204
— Des châtimens spirituels et invisibles. 212
— De la conversion parfaite. L'enfant prodigue. 221
— Des fruits de pénitence, ou de la nécessité de mener une vie pénitente. 235
Méditation de la conversion de quelques saints illustres. 246
SECONDE PARTIE des exercices. 256
Méditation sur Jésus-Christ en qualité de Rédempteur, ou de la Rédemption de Jésus-Christ. 257
— De Jésus-Christ en qualité de chef, ou de la vie de Jésus-Christ dans les chrétiens. 266
— De Jésus-Christ en qualité de roi, ou du royaume de Jésus-Christ. 276
— De Jésus-Christ, maître, modèle, et juge. 284
— De l'intérieur de Jésus-Christ. 296
— De l'extérieur de Jésus-Christ. 306
— Des vertus particulières de Jésus-Christ, appliquées à ses mystères. 319
— De l'humilité de Jésus-Christ dans l'Incarnation. 320
— De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité. 330
— De la mortification de Jésus-Christ dans sa Circoncision. 339
Méditation sur la présentation de Jésus-Christ au temple. Exactitude à observer les lois. 350
— Sur l'abandon à la Providence. Voyage de Jésus-Christ en Egypte. 360
— De la vie cachée de Jésus-Christ. 369
— Voyage de Jésus-Christ à Jérusalem, à l'âge de douze ans. Vertus propres de ceux qui se disposent au ministère évangélique.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

060.32
J886

6405

JUDDE, S.J., P.

AUTHOR

Retraite de Triente Jours

TITLE Vol. I

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER

6405